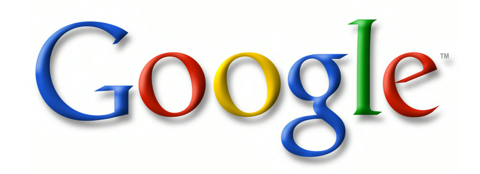






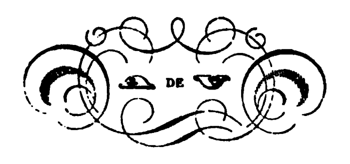
LES

DEMOISELLES DE NESLE

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS
55, quai des Augustins.

MOLÉ-GENTILHOMME.

LES DEMOISELLES DE NESLE



PARIS
ARNAULD DE VRESSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
7, quai des Augustins.

1856

PROLOGUE.

I

LA TERRASSE.

Le 31 mai de l'an de grâce 1726, il y avait grande fête et grande foule au château de Nesle, un des plus beaux de la province de Picardie, résidence vraiment princière, illustrée par des gloires qui remontaient au onzième siècle, fier et antique débris de la France féodale.

Cette fête, bien différente de celles qui avaient dû se donner dans le même manoir, au temps où les Mailly de Nesle, armés de leur écusson aux trois maillets, se vantaient d'un honneur aussi difficile à entamer que l'acier de leur cuirasse, cette fête, disons-nous, avait toute l'apparence frivole, insoucieuse et mondaine d'un tournoi du dix-huitième siècle, tournoi pacifique et galant, où les femmes, pour toute préoccupation de cœur, luttaient à qui serait la plus belle ; où les hommes, pour toute preuve d'audace, faisaient assaut d'élégance et de légèreté. Chacune des fenêtres du château dessinait dans l'ombre un rayon lumineux, pareil à ces échappées de soleil qui filtrent à travers les nuages par une soirée chaude et orageuse. Cette profusion de lumières était presque un luxe inutile, puisque la fête était surtout dans le parc, où cent merveilles plus imprévues les unes que les autres se disputaient le regard et l'admiration des in-

vités. Ce n'étaient partout qu'étoiles flamboyantes, ifs enflammés, guirlandes de feu courant de branche en branche, pièces d'artifice affectant des formes bizarres, cascades et jets d'eau s'élançant en gerbes dans l'air pour retomber en pluie de diamants. Ces bruits éclatants, ces mystérieux murmures, mêlés au son de plusieurs joyeux orchestres qui se répondaient de loin comme des échos, formaient une de ces harmonies enivrantes qui, de l'oreille, se communiquent si vite au cœur et aux sens. Dans ce milieu féerique, le sourire des femmes avait quelque chose de la sérénité de l'ange, leur grâce semblait encore plus séduisante, et l'on eût pu croire à la réalisation d'un de ces délicieux rêves dont Mahomet berce l'espérance de ses élus; et sous le charme desquels toute l'action de la vie consiste, dit-on, à admirer la beauté idéale, à entendre des mélodies célestes et à respirer des parfums.

Mais ce n'était point assez. La blonde Phœbé, invoquée sans doute par quelque poëte sagement inspiré, ne tarda point à glisser derrière les saules et à jeter sur les admirables jardins du château de Nesle un demi-jour pâle et voluptueux. La voûte azurée, pareille à un miroir d'opale, se couvrit de perles étincelantes et de marguerites d'or. L'illumination, commencée sur la terre, venait de s'achever au ciel.

A cette magique apparition de la lune qui semblait envelopper d'un voile transparent la nature entière, un murmure de reconnaissance et de joie s'éleva des profondeurs de cet Eden embaumé.

On entendit bruire à travers les arbres comme un cliquetis de rires, de folles clameurs et de battements de mains. Puis, des notes vives et pétulantes ayant jailli de l'archet des musiciens, les danses s'engagèrent sur tous les points.

Avant d'aller plus loin, nous devons confier au lecteur le secret de ces merveilleux divertissements. Il connaît déjà le lieu de la scène. Il nous reste à lui dire que M. le marquis de Nesle, père de cinq filles qu'il avait eues d'une alliance contractée en 1709, avec mademoiselle de La-porte-Mazarin, mariait ce jour-là l'aînée de la famille; c'est-à-dire Louise-Julie de Nesle, avec Louis-Alexandre, comte de Mailly, son cousin.

C'était là une union magnifiquement assortie, riche d'avenir, féconde en espoirs ambitieux, car tout le monde savait que M. le marquis, malgré ses cinquante ans passés, n'était pas homme à négliger la faveur dont il pouvait encore jouir à la cour, et se servirait des nouvelles illustrations de sa famille pour rajeunir son crédit languissant.

Dans cette prévision, et aussi parce que l'on comptait encore dans la maison de Nesle quatre filles à pourvoir, bien des gentilshommes d'un âge moyen, dont l'arbre généalogique avait besoin d'être étayé; un plus grand nombre encore de jeunes seigneurs auxquels il ne manquait que l'appui d'une vieille expérience, faisaient assidûment leur cour à M. le marquis.

La cérémonie nuptiale avait eu lieu la veille à la chapelle du château, mais le jeune comte de Mailly, au moment où cette histoire commence, n'avait encore joué près de sa femme que le rôle d'un chevalier galant et respectueux. La nuit s'était passée dans le recueillement et dans les prières, parce qu'à cette époque de débauche et de désordre moral, on ne pardonnait guère le vice qu'à la condition d'afficher, ne fût-ce que par respect humain, certains semblants de religion et de vertu. Puis le jour s'était levé ; toute la noblesse des environs, conviée au repas de famille, était accourue vers les ombrages de la châtellenie. On avait passé à table

trois heures tout entières, lesquelles heures s'étaient écoulées avec cette rapidité que l'on ne connaît qu'en France, le seul pays du monde où l'on sache manger. Enfin la nuit était venue ; la fée du plaisir, esprit charmant, bien qu'invisible, qui est toujours présent là où il y a de jeunes cœurs et de frais visages, avait agité sa baguette, et les tonnelles, les pelouses, les longues avenues du parc s'étaient à la fois peuplées, comme par enchantement, d'une foule joyeuse et bruyante.

A dix heures, la fête était dans tout son éclat, la joie dans tout son abandon, l'orgueil du vieux marquis dans toute l'exubération de son triomphe.

A cette heure-là même pourtant, un événement se préparait à l'insu de tous, qui allait, comme une sorte de leçon d'en haut, glacer le sourire sur ces lèvres roses et faire ombre à ce riant tableau.

Une terrasse circulaire bornait l'extrémité la plus reculée du jardin. C'était comme un belvéder où l'on arrivait par deux escaliers de granit aboutissant vis-à-vis l'un de l'autre, et d'où l'on découvrait une large étendue de pays plat, quelques cabanes coiffées de chaume et le clocher du village voisin. Aux pieds de la muraille, dormait un étang dont les eaux étaient si paisibles, qu'il fallait une rafale violente pour leur imprimer une ride ou en tirer un murmure. Aussi par cette belle soirée si calme et si sereine, le silence le plus parfait régnait-il dans cette partie du parc. Tout se taisait : le vent, les feuilles du tremble et jusqu'aux voix de la prairie et du ruisseau. On ne pouvait venir là que pour se recueillir ou rêver. Or, ce sont de ces fantaisies qu'on n'éprouve guère au milieu du tumulte et de l'agitation d'une nuit de noces. La foule cherche la foule. La terrasse restait donc déserte.

Tout à coup, cependant, cette solitude s'anima. Un beau mousquetaire masqué, au chapeau à plumes, au frac

richement brodé, à la taille bien prise, quoiqu'un peu forte, monta lentement les degrés de marbre qui aboutissaient à la plate-forme. Arrivé là, il regarda tout autour de lui avec cette circonspection muette qui est ordinairement le signe d'une grande inquiétude; puis, s'étant ainsi assuré qu'il était seul, il alla s'asseoir sur un banc de pierre adossé au piédestal d'une statue. Mais à peine était-il assis, qu'il se leva pour courir à la rencontre d'une jeune femme qui venait d'apparaître en haut du second escalier et de s'y arrrêter, comme si elle eût manqué de force pour faire un pas de plus.

Bien que son visage ne fût point découvert, la pâleur et l'émotion de cette femme étaient visibles. Sans doute, il lui en avait coûté un grand effort pour parvenir jusque-là ; maintenant son énergie la trahissait, et l'on sentait sous le satin de sa robe ses genoux trembler et fléchir.

— Jacques!... murmura-t-elle en s'appuyant sur l'angle de la rampe de pierre.

Mais le jeune homme était près d'elle, la soutenant de son bras nerveux et cherchant à la rassurer par ses paroles.

— Pauline, chère Pauline, ce billet que j'ai reçu ce matin, à la ferme de Ribérol, était donc bien de vous?

Elle le regarda sans rien dire.

— Vous le voyez, vous avez ordonné, j'ai obéi. Vous m'avez appelé, je suis venu. Sous ce déguisement, j'ai pu me glisser dans toute cette foule sans être remarqué. Qui donc aurait pu deviner, à travers ce masque et sous ce costume, un homme que sa naissance a fait si petit et votre amour si grand? car vous m'aimez... n'est-ce pas, Pauline, vous m'aimez?

Elle continua de le regarder d'un œil fixe et terne.

— Voilà pourtant trois mois, reprit Jacques, que cette belle aurore brille sur ma tête, sans qu'un nuage l'ait en-

core assombrie ; trois mois que je ne vis plus qu'en vous, chère Pauline, trois mois que je cherche dans mon âme, dans ce que j'ai pu faire, dans tout ce qui m'entoure, le secret de cet immense bonheur que je n'ai point assez mérité. Il y a des moments où je m'étonne d'avoir pu vous entendre dire que vous m'aimiez, sans être mort sur le coup... mais vous êtes triste, vous pleurez?... Voici la troisième fois, Pauline, que je surprends des larmes dans vos yeux... J'ai donc des torts envers vous, je ne sais donc pas vous rendre heureuse? Oh! qui pourrait donc me dire comment on remercie les anges et comment on adore Dieu? car faire de votre âme mon âme, vous dévouer ma vie, mourir pour vous, je sens que tout cela n'est pas encore ce que désirerait mon cœur, ce que voudrait mon amour!

Elle resta immobile. A part un léger gonflement de la poitrine et un imperceptible frémissement des lèvres, on eût dit une statue rivée au socle par un crampon de fer.

— Dieu du ciel! s'écria Jacques avec effroi, vous m'effrayez, Pauline. Ou je me trompe, ou il y a dans ce regard muet qui ne se détache pas de moi, la révélation d'un grand malheur. Oh! ces yeux fixes, cette bouche fermée m'épouvante. Qu'y a-t-il, par pitié, répondez-moi, Pauline, qu'y a-t-il? — Il y a, répondit-elle avec effort, il y a... que nous sommes perdus! — Perdus! — Je suis mère.

Ce mot passant à travers une bouche vermeille et prononcé en quelque sorte par une voix d'enfant, eut quelque chose à la fois de triste et de doux, d'imposant et de sinistre.

En même temps, la jeune femme porta vivement la main à son front comme pour y comprimer une douleur violente...

Son masque tomba.

C'était une nature vigoureuse et mâle. Les traits de la figure étaient remarquables, non point par la douceur et la pureté des lignes, mais par une sorte d'irrégularité bizarre qu'on pouvait bien ne pas admirer, mais dont le charme était irrésistible. Le caractère général de la physionomie était énergique, sombre, dur, et cependant on comprenait la séduction que devait exercer sur certaines organisations d'élite, cette beauté d'un ordre exceptionnel où semblaient respirer l'impatience de tous les jougs et l'emportement de la passion.

L'homme qu'on appelait Jacques demeura d'abord atterré sous le coup terrible qui venait de l'atteindre. Il garda un silence effaré; mais bientôt, cédant au prisme d'une de ces visions brillantes qui obscurcissent la raison en éblouissant l'esprit, il ne voulut voir dans cette révélation qu'un sujet d'orgueil et de joie. C'était une catastrophe, une honte, soit! mais cette honte, cette catastrophe resumaient pour lui, dans ce fait simple et sublime d'une paternité imprévue, tous les souvenirs du passé, toutes les espérances de l'avenir.

— Toi! toi!... murmura-t-il en la serrant contre lui, le regard humide et le visage rayonnant. — Mais vous ne comprenez donc pas? reprit-elle en le repoussant et comme froissée de cet élan irréfléchi; vous ne comprenez donc pas, Jacques, que si ce secret est connu, je suis déshonorée, avilie, exclue pour toujours de cette noble maison qui, aujourd'hui encore, est la mienne, et dont la porte me sera fermée demain! Vous ne comprenez donc pas qu'au moment où ma sœur Louise, au bras de son époux, le comte de Mailly, passera le seuil de ce château pour se rendre à la cour, glorieuse et parée, on sera obligé de me cacher, moi, dans quelque chambre isolée de ce manoir ou derrière les murailles d'un couvent! Que

faire?... Si ma mère était là, je me jetterais à ses pieds... je lui dirais tout... mais un père... il ne saurait que me blâmer et me maudire... Jacques, il faut que vous me sauviez, vous! par quel moyen? je ne sais... mais il le faut. J'ai fait cette nuit un rêve effroyable... un rêve où j'ai vu l'enfer... oui!... l'enfer avec ses punitions terribles, avec ses tortures sans fin... et ma peur a été si grande, mon émotion si profonde, que je me suis levée comme une folle, pour échapper au démon qui me poursuivait, pour dire une prière, et que je me suis jetée à deux genoux! Mais soudain, le croiriez-vous, Jacques, ma langue s'est glacée; je suis restée muette et brisée... et c'est alors que, m'imaginant voir le ciel fermé devant moi, je suis retombée tristement sur la terre... c'est alors que me sentant indigne d'implorer Dieu, mon juge, je me suis rappelé que j'avais un complice, Jacques... et je vous ai écrit.

A mesure que la jeune fille parlait, l'intelligence de Jacques se dégageait des obscures vapeurs où elle s'était d'abord follement égarée. Il commençait, pour la première fois de sa vie, à entrevoir que l'amour n'était pas absolument le seul intérêt de ce monde, et que sous le coup qui le frappait, il devait attendre le salut bien moins des inspirations de son cœur que des ressources de son esprit. Il comprit, aux accents pleins d'une raison froide et sévère qui venaient de retentir à son oreille, qu'il s'agissait, non plus d'un obstacle à surmonter par un miracle d'amour, mais d'un danger dont il fallait triompher habilement, avec réflexion et, pour ainsi dire, à froid. Ce fut une douleur réelle pour cette âme ardente et juvénile, de descendre ainsi des hauteurs de l'enthousiasme divin, pour rentrer dans les simples voies de la prudence humaine. Un autre eût peut-être souffert plus cruellement de subir ces durs reproches de la part même de

celle qui était de moitié dans la faute commise. Mais Jacques n'aimait point à demi, la passion le rendait aveugle et indulgent. Il s'identifia sur-le-champ avec cet immense désespoir dont il était la cause première, et ne songea plus qu'aux moyens de répondre victorieusement à cette espèce de défi de la destinée.

— Chère Pauline, dit-il d'une voix grave, reprenez courage. Dieu ne nous abandonnera point. Ce secret, n'en doutez pas, restera entre le ciel et nous. Vous l'avez dit, d'ailleurs, je dois vous sauver, et je vous sauverai ! Voyons... causons d'abord des premières précautions à prendre... Nous mettrons plus de réserve dans nos entrevues... Il faudrait peut-être que mes visites fussent moins fréquentes... A cet égard, je ferai, chère Pauline, ce que vous déciderez... Mais, avant tout, je crois qu'il serait nécessaire...

Ici, l'entretien fut brusquement rompu par l'arrivée tout à fait inattendue d'un nouveau personnage, qui avait monté l'escalier de la terrasse à pas de loup, et dont la silhouette se découpa, sous les clairs rayons de la lune, de la façon la plus abrupte et la plus nette. C'était un homme de vingt-cinq ans environ, grand, élancé, la tournure noble et l'air conquérant. La profusion de ses dentelles, les diamants qui brillaient à ses souliers, l'épée à fourreau blanc qui relevait avec une coquetterie mutine l'une des basques de son habit pailleté, révélaient un parfait gentilhomme, armé de pied en cap pour le bal. Sa pose, à la vue du couple qu'il venait d'effaroucher, fut merveilleuse d'impertinence et de satisfaction.

— Enfin, s'écria-t-il, avec une de ces demi-pirouettes qui étaient à cette époque un des mille tours d'adresse de l'élégance française, enfin, je vous retrouve, ma belle fugitive ! — Monsieur de Beaufort ! — Eh ! sans doute, mademoiselle !... M. de Beaufort lui-même, qui depuis

une demi-heure vous cherche inutilement dans tous les bosquets de ce petit Versailles pour danser avec vous la pavane que vous avez daigné lui promettre. Sur mon honneur, moi qui crois un peu aux revenants, je craignais que quelque méchant lutin ne vous eût enlevée. La nuit, dans un parc, au clair de la lune, cela s'est vu !... mais me voici complétement rassuré. Vous êtes, à ce qu'il me paraît, en excellente compagnie... C'est égal, j'ai des reproches à vous faire... Votre charmante sœur, madame la comtesse de Mailly, présidait tout à l'heure en personne le quadrille où nous devions figurer. En voyant un autre prendre ma place, j'ai failli étouffer de jalousie. Par bonheur, une belle revanche nous attend. Tenez !.. l'orchestre nous appelle !... Il n'y a pas un moment à perdre.

Et la main gantée de M. de Beaufort décrivit un cercle qui servit de conclusion à sa période.

Mais ce mouvement fut inutile. La main qu'il attendait ne vint pas rejoindre la sienne.

— Mademoiselle de Nesle aurait-elle quelque raison de me tenir rigueur ? Serais-je, sans le savoir, coupable d'un crime dont on voudrait me punir en me refusant une faveur qu'on m'avait pourtant fait espérer ? — Non, monsieur le comte, vous n'êtes coupable d'aucun crime, et je ne vous tiens nullement rigueur, répondit la fille cadette du marquis de Nesle, avec un accent marqué d'impatience. Voici ma main. Je vous suis. — Mille pardons, monsieur, reprit le comte de Beaufort en se retirant, mille pardons si je vous enlève mademoiselle. Mais la beauté, voyez-vous, c'est comme le soleil... Il faut que chacun en ait sa part.

Tout en parlant, M. de Beaufort se baissait, se haussait sur la pointe des pieds, se dandinait de droite et de gauche, pour tâcher de deviner sous son masque l'ado-

rateur mystérieux auquel on accordait un rendez-vous dans un réduit aussi suspect. Mais il ne put rien distinguer, et, entraîné à son tour par mademoiselle de Nesle, il ne tarda pas à disparaître avec elle derrière la rampe de pierre de l'escalier.

II

LES EFFETS ET LES CAUSES.

Jacques était demeuré impassible. C'est à peine s'il avait entendu M. de Beaufort. Que lui importaient en effet les paroles de ce fat au milieu des sombres émotions qui l'agitaient ? La foudre eût éclaté près de lui, qu'elle n'eût point distrait son esprit du but unique et invariable vers lequel affluaient depuis un instant toutes ses pensées.

C'était donc vrai ! un seul jour heureux devait se payer d'une vie entière de tourments et de larmes. Mademoiselle de Nesle allait donc expier, par un déshonneur public, une heure de faiblesse, un moment d'oubli !

Alors Jacques évoqua, l'un après l'autre, tous les fantômes de son rêve bien-aimé. Remontant trois mois en arrière, il se rappela le jour où, sacrifiant à un besoin de popularité seigneuriale, M. le marquis de Nesle avait organisé en pleine forêt, une fête où les plus hauts gentilshommes s'étaient joyeusement mêlés aux plus humbles villageois du pays, où la ferme et le château, en dépit de l'étiquette, s'étaient sans façon donné la main. Ce jour-là tous les hymnes de l'adulation et de la galanterie avaient été entonnés en l'honneur de la fille aînée de M. de Nesle, dont les fiançailles avec le comte de Mailly devaient se faire le lendemain. Belle, heureuse, adulée,

elle préludait ainsi au succès qui l'attendait infailliblement à la cour de France, lieu de perdition, s'il fallait en croire ceux qui n'y allaient pas, paradis charmant, au dire de ceux qui y avaient leurs entrées. Or, pendant qu'on s'empressait auprès de la belle Louise de Nesle, sa sœur Pauline, presque seule et comme dédaignée par cette société brillante qui la considérait encore comme un enfant, sentait le germe d'une jalousie cruelle se glisser sourdement dans son cœur. Douée d'une nature vive et précoce, elle souffrait de voir tous ces hommages s'adresser à une autre beauté que la sienne, encenser un autre nom que le sien. Reléguée par son père avec les dames de charge qui conduisaient dans un carrosse microscopique ses trois autres petites sœurs, qui devaient être plus tard mesdames de Lauragais, de Flavicourt, de Châteauroux, elle avait trouvé le moyen d'échapper à leur surveillance et s'était mis en tête, dans un accès de dépit féminin, de regagner toute seule et à pied le vieux château de Nesle. C'était là une grande résolution pour une pensionnaire sortie du couvent depuis une semaine tout au plus. Son inexpérience la trahit immédiatement. A peine sortie du bois, elle s'égara. On pense alors quels furent ses remords, ses inquiétudes, ses terreurs. Elle allait donc crier, appeler à son secours, et Dieu sait quelle rude épreuve menaçait son amour-propre humilié, lorsqu'une ombre se dressa tout à coup devant elle.

Elle eut peur et s'arrêta.

Celui qui l'avait ainsi effrayée n'était pas connu d'elle et ne la connaissait pas davantage, ce qui ne les empêcha pas, lui d'offrir ses services à la jolie égarée, elle de se confier à lui. Guidé par un sentiment de loyauté facile à concevoir, le jeune homme crut devoir déclarer son nom. C'était Jacques Vandeuil.

Quelques mots d'explication sont ici nécessaires.

Fils d'un riche fermier des environs, qui, à cette époque de priviléges et de distinctions nobiliaires, avait résolu le double et difficile problème d'arriver à la fortune par le travail et à la considération par la fortune, Jacques, âgé d'environ vingt-cinq ans, occupait à Ribérol un petite maison qui lui était échue dans sa part d'héritage, tandis que son frère, Robert Dauriac, issu d'un premier mariage de sa mère, habitait le hameau des Herbiers, voisin de la petite ville de Nesle.

Le vieux fermier, Prosper Vandeuil, mort récemment, avait légué par moitié ses biens à ses deux fils, entre lesquels son affection se distribuait également, et qui dans leurs relations fraternelles avaient semblé ne se rappeler jamais qu'une seule chose, c'est que les bras de la même mère les avaient bercés tous deux.

Il y avait toutefois entre ces deux êtres, si parfaitement unis, de notables différences de caractère. Robert Dauriac, plus âgé que Jacques d'une quinzaine d'années, aimait la retraite et le travail des champs. Marié depuis sept ans, et veuf depuis six, il partageait tout son temps entre sa ferme, que le vieux Vandeuil en mourant lui avait spécialement léguée, et son cher petit Gaston, joli enfant dont la naissance avait coûté la vie à sa mère, et qui résumait pour lui tous les souvenirs, tous les intérêts, toutes les espérances de l'avenir.

Jacques, lui, avait fait preuve, dès le sortir de l'enfance, d'une activité infatigable. Placé dans un séminaire, où il recevait les éléments d'une éducation solide, il travaillait avec ardeur, et recueillait les fruits d'une application soutenue. Une fois ses études terminées, il comprit qu'il lui serait impossible de se plier aux calmes exigences de la vie de campagne, et, malgré sa tendresse pour le vieux Prosper et pour son frère Robert Dauriac, il voulut quitter la maison, voyager, parcourir le monde.

Il y eut bien des regrets, bien des larmes... mais Jacques avait besoin du grand air, de l'espace, de l'horizon sans fin. Un de ses oncles, capitaine dans la marine marchande de Dieppe, à qui un coup d'œil avait suffi pour juger de ses dispositions aventureuses, l'appela à son bord en lui offrant la réalisation de ses espérances de vie nomade et la perspective d'un rapide avancement. Il partit. La mer lui offrait ses plaines mouvantes, et deux voyages de long cours ramenèrent en France le jeune Vandeuil initié à tous les secrets de la navigation, à toutes les manœuvres d'un vaisseau. Il s'était embarqué mousse; il parvint bientôt au grade d'enseigne, et le vieux Prosper put, avant de mourir, contempler avec des larmes de joie ce fils qui portait déjà l'honorable livrée du travail, et au front duquel rayonnait ce feu intelligent qui est le signe précieux du succès.

Il y avait donc six mois que Jacques était revenu. Sans la mort du fermier Vandeuil, il n'eût peut-être point fait une aussi longue station à terre; mais il avait fallu régler les affaires de la succession. Pendant ce temps, le bâtiment commandé par l'oncle de Dieppe avait dû quitter les côtes de la France pour son expédition périodique. Le troisième départ de Jacques se trouva donc forcément ajourné à la prochaine saison.

C'est au milieu de ces circonstances qu'eut lieu la fête villageoise dont nous avons parlé plus haut.

C'est pendant la nuit de la fête que mademoiselle Pauline de Nesle, regagnant à pied le château dans un accès de contrariété enfantine, rencontra le fils de l'ancien fermier de Ribérol, l'enseigne de vaisseau Jacques Vandeuil.

Dire comment ils s'abordèrent, par quelle insaisissable transition ce simple fait d'une rencontre nocturne devint le germe d'un de ces égarements coupables qui rejaillis-

sent sur l'existence tout entière, serait chose à peu près impossible. La jeune fille était blessée de l'abandon dans lequel on la laissait; son orgueil d'enfant était froissé : elle voulut être femme, et se sentit fière de rentrer à la fête appuyée sur le bras d'un cavalier qui l'avait jugée digne, elle aussi, de tenir sa place au milieu de ces mille rivales qu'elle voulait forcer à l'avenir de compter sérieusement avec elle. Jusque-là, ce n'était qu'un jeu. Mais au bal, Jacques eut le malheur de causer de l'ombrage à quelques gentilshommes débraillés qui s'avisèrent de songer à mademoiselle Pauline de Nesle, en la voyant au bras d'un autre. On dansa, et Jacques fut encore assez malheureux pour s'attirer l'approbation des femmes par sa grâce et une certaine gravité de maintien à laquelle son costume de marin prêtait un charme tout particulier. Les jaloux n'avaient rien à dire à M. Jacques, qui usait, comme le plus humble des paysans, du privilége d'égalité proclamé pour ce jour-là par M. le marquis de Nesle lui-même. Il jouissait de son droit, et avait d'ailleurs un de ces regards froids et sévères qui n'encouragent point les impertinents. On se vengea sur la jeune Pauline de Nesle. Ce ne furent, durant tout le reste de la nuit, que plaisanteries, reproches railleurs et mots à double entente sur la haute naissance et les rares qualités de l'homme qu'elle avait daigné choisir pour l'assister à son entrée dans le monde. L'un de ces moqueurs impitoyables fut M. de Beaufort, qui mêla d'ailleurs à ses quolibets force compliments et force galanteries.

— Pardieu! pensait M. de Beaufort, modèle accompli de ridicule et de fatuité, pardieu! ce rustre aura du moins servi à nous ouvrir les yeux! Cette petite, qui, tout à l'heure encore, me faisait l'effet d'une poupée, est vraiment une femme charmante! Je veux mourir si je ne suis pas cet hiver le second gendre de M. le marquis.

Mais l'esprit de la belle enfant s'était mutiné contre ces attaques lâchement réunies. Plus on raillait Jacques, plus elle le défendait dans son cœur.

Sur ces entrefaites, un orage éclata dans la forêt. Ce fut une confusion sans exemple. La foule se précipita vers les carrosses, qui bientôt ne suffirent plus à cet envahissement général. Des chars de campagne furent amenés. Pauline monta dans l'un d'eux et alla se blottir tout au fond.

Un instant après, elle s'aperçut que le chariot était plein et que Jacques était auprès d'elle.

Était-ce calcul? était-ce hasard? Le lecteur décidera.

On prit la route du château. Le cheval était si détestable qu'on fut obligé d'aller au pas.

Quand on arriva, la voix de Jacques et celle de Pauline se confondaient dans une promesse commune, et leurs mains enlacées se détachaient avec peine.

Le lendemain au soir, pendant qu'on célébrait les fiançailles de la fille aînée du marquis avec le comte Alexandre de Mailly, son cousin, une petite porte du parc s'ouvrit mystérieusement pour donner passage à Jacques Vandeuil. Mademoiselle Pauline de Nesles, cédant à une faiblesse qui avait bien son côté héroïque, vengeait ainsi des injures et des sarcasmes dont il avait été l'objet, l'homme qui, le premier, par un hommage timide et naïf, lui avait révélé sa puissance de femme et sa beauté.

III

L'ÉTANG.

Au jour où commence notre histoire, les visites nocturnes de Jacques Vaudeuil à mademoiselle de Nesle durent depuis trois mois.

Nous venons de retrouver Pauline au moment où, éclairée sur les suites de sa faute, et troublée par de superstitieuses terreurs, elle voit enfin l'abîme ouvert sous ses pas, et s'arrête avec effroi devant un avenir menaçant. Il est facile de voir que le vertige de la peur a succédé chez elle à l'aveuglement de la passion, et que l'amertume d'un repentir froidement raisonné a pris la place de la folle exaltation des premiers jours.

Jusqu'ici Jacques n'a pas eu le temps de réfléchir : il s'est contenté d'être heureux. Absorbé dans l'unique préoccupation de ce bonheur sans nuages, il a vécu depuis trois mois en dehors de tous les devoirs, de toutes les obligations de la vie ordinaire. C'est à peine s'il est allé une fois ou deux aux Herbiers voir son frère Robert Dauriac, qui ne cesse de lui adresser sur l'intérêt caché qui absorbe si complétement sa pensée, des questions auxquelles il ne veut point répondre. Il a presque oublié Dieppe, ses excursions lointaines et jusqu'à ce doux bruissement des grèves qu'il entendait chaque nuit dans ses songes. Rien ne l'a distrait de ce magnifique rêve dont il voudrait que Dieu lui permît de ne se réveiller jamais.

Malheureusement l'heure de ce réveil a sonné. Un cri d'alarme a retenti, et à ce cri funèbre, l'illusion a disparu sans retour. Jacques a enfin compris que rien, sur cette terre d'angoisses, ne se paie aussi cher que le bonheur.

Ces réflexions amères, le souvenir des événements que nous venons de raconter, toutes les parties éparses de ce poëme si bien rempli, vinrent donc se presser à la fois dans le cerveau tourmenté de Jacques Vandeuil. Il embrassa d'un œil plein d'amour et de regret ce passé si beau qui ne lui offrait plus maintenant qu'un amas de ruines désolées..... Puis soudain, sortant de cette

épreuve plus courageux et plus fier, retrouvant tout à coup son énergie, il cria courage à son cœur et rassembla toutes ses forces pour la lutte.

Alors, se levant sans but arrêté et marchant pour fournir sans doute un aliment à son activité trop longtemps contenue, il fit un pas vers le balcon de la terrasse, comme si son intention eût été de sortir du parc.

Mais un obstacle vivant l'en empêcha.

Pour la deuxième fois, c'était M. de Beaufort.

— Ah! ah! dit-il en toisant Jacques de la tête aux pieds, nous sommes encore ici! Je m'en étais douté! Savez-vous, monsieur... ah! dame!... je ne sais pas votre nom, et vous m'excuserez si je dis monsieur tout court; savez-vous que j'ai rarement vu un amoureux d'une complexion aussi robuste que la vôtre? Par les mille diables d'enfer! qui êtes-vous? Tous nos amis sont là-bas, sur la pelouse, à la danse ou dans le grand salon du château. Pas un ne manque à l'appel, et j'ai beau me creuser la tête, vous avez une tournure sur laquelle ma mémoire ne peut pas venir à bout de coller un nom.

Jacques haussa les épaules et tourna le dos au comte de Beaufort, de manière à lui prouver que son intention bien arrêtée était de ne pas lui répondre. Le gentilhomme continua :

— Et ce masque! pourquoi diable ne l'ôtez-vous pas? On met un masque pour se divertir et non pour étouffer. Vous devez avoir trop chaud là-dessous...Tenez, il faut que je vous rende un petit service...—Monsieur!... fit Jacques en reculant d'un pas.— Eh! mon Dieu! quel air tragique!... Votre intention serait-elle, au milieu d'une fête délicieuse, de nous gratifier d'un intermède larmoyant? Je vous préviens que je ne suis pas disposé le moins du monde à la mélancolie. Je suis très-gai ce soir, monsieur, et mon intention, si vous voulez bien me le per-

mettre, est tout simplement de rire un peu. Sur mon âme, les jours où l'on s'amuse sont si rares! — Monsieur! répéta Jacques dont les poings se crispaient. — De la colère! J'en étais sûr. Mais vous ne voyez donc pas que vous compromettez de plus en plus cette pauvre mademoiselle Pauline? On ne s'emporte que lorsqu'on est dans son tort. Voyons, tâchons de nous entendre. Vous ai-je insulté? Je suis à vos ordres. Mon Dieu! moi, je ne demande que deux choses : savoir qui vous êtes, parce qu'on est toujours bien aise de connaître le rival à qui l'on est sacrifié; puis dégaîner avec vous, parce qu'il y a une grande semaine que cela ne m'est arrivé, et que j'ai besoin de m'entretenir la main. Êtes-vous prêt, monsieur? Hein? seriez-vous sourd? en ce cas, je vous plains du fond de l'âme; c'est une vilaine infirmité. —Monsieur, dit Jacques en se contenant avec effort, voulez-vous avoir mon dernier mot? — Vous voulez dire le premier, car vous n'avez pas encore desserré les dents. Je suis tout oreilles. — Vous ne saurez point qui je suis, et je ne me battrai point avec vous. — Ah! en vérité, vous ne vous battrez point avec moi... même si je vous en prie bien poliment?

Jacques garda le silence.

— Même si je vous traite comme le dernier de mes valets?

Jacques ne bougea point.

— Même si je vous arrache votre masque?

Et le geste ayant suivi, ou plutôt accompagné la parole, le masque tomba.

Jacques ne fit pas un mouvement.

Le comte de Beaufort le considéra avec surprise.

— Ah! ah! ah! fit-il enfin avec un sonore éclat de rire, mais je vous reconnais, mon cher. Je vous ai vu quelque part. Eh! pardieu, je me souviens... C'était, il

y a trois mois, la veille des fiançailles de la charmante comtesse de Mailly, dont nous célébrons aujourd'hui la noce. Diable ! il paraît que de votre côté vous n'avez pas perdu de temps. Oh ! il est inutile de me dérober votre visage... Je sais ce que je voulais savoir. Vous êtes le fils du fermier Vandeuil, qui, de son vivant, a eu souvent l'honneur d'entretenir des relations avec M. le marquis de Nesle. Sans doute !... il lui vendait de l'avoine pour ses chevaux et de la farine pour ses gens. Vous avez même un frère quelque part, par là, je ne sais où, aux Herbiers, je crois, et ce frère-là passe aussi la sainte journée à planter des choux. Peste ! vous êtes d'une bonne maison, mon brave, et mademoiselle de Nesle a bon goût! C'est égal !... j'en veux à ce méchant et gentil lutin de s'être ainsi moqué de moi, et je me vengerai. — Vous vous vengerez?...et par quel moyen, monsieur le comte?...pouvez-vous dire par quel moyen? — Pardieu ! en publiant l'anecdote, qui sera, je vous le promets, des plus joyeuses et des plus piquantes. L'histoire des amours de mademoiselle de Nesle avec M. Jacques ! Quel titre ! Quel sujet ! tout le monde saura la chose avant une heure dans ce pays-ci — et dans trois jours — à Versailles.

Il y eut ici une courte pause.

— Êtes-vous capable, monsieur le comte, dit enfin Jacques Vandeuil, de faire ce que vous venez de dire là? — Si j'en suis capable? Écoutez bien ceci, mon très-cher, et vous verrez si j'ai fait mes preuves. L'an dernier, me trouvant à Versailles, seul et désœuvré, ne me vint-il pas en tête d'être amoureux? Je jetai mon dévolu sur une des femmes les plus agréables du cercle de la reine, et malgré la présence d'un époux assez commode, j'eus assez de chance pour n'être pas précisément rebuté. Un mois, deux mois se passent, et au bout de cette olympiade, fatigué d'être promené de triomphes en

revers, d'espérances en désespoirs, je demande, j'exige une réponse catégorique, une solution définitive. Que me dit-on ? Qu'on n'a jamais pris au sérieux mes tourments, qu'on a cru à de la tendresse fraternelle, à de l'amitié antique, à des sentiments, en un mot, d'une chasteté évangélique et d'un platonisme absolu !... Bien confus, je l'avoue, de m'être ainsi fourvoyé, je me retire, tout confiant dans la vertu de ma belle, et très-convaincu de sa véracité, quand tout à coup je suis réclamé dans mon hôtel par un mien cousin, abbé de profession et amoureux par tempérament.

Il avait la manie de tous les soupirants de séminaire à qui il faut des confidents à toute force. Il me choisit pour le sien, me livre en guise d'initiale le nom tout entier de sa déesse, et me communique sa correspondance, — des lettres, mon cher monsieur, qui n'étaient rien moins que chastes, je vous jure, et que Platon eût certainement reniées... Il ne me restait plus le moindre doute... j'étais joué, vilipendé, bafoué... Sous un prétexte quelconque, je m'emparai de cette correspondance, la mis soigneusement sous enveloppe et l'envoyai dès le lendemain... — A qui donc ? — Au mari !

Jacques, cette fois, se rapprocha du comte et le regarda entre les deux yeux.

— Monsieur le comte, cette histoire est une fable, et tout ceci n'est qu'un jeu, n'est-ce pas ? — A ça ! mais je crois que vous m'interrogez, mon cher ? — Monsieur le comte, vous serez muet, n'est-ce pas ? — Auriez-vous la pétention de me dicter ma conduite, répondit M. de Beaufort légèrement troublé par la fixité du regard de Jacques. Voici tantôt trois mois que mademoiselle de Nesle joue avec moi la dévotion, la pudeur et la vertu. Il est temps que cette scène biblique ait un terme ; et, puisqu'il me tombe une belle occasion de prendre ma re-

vanelle... — Vous parlerez?... — Haut et ferme! ne fût-ce que dans l'intérêt d'un père indignement trompé, ajouta M. de Beaufort avec emphase. Oh! nous aussi, nous avons des mœurs... quand il le faut. — Vous parlerez? répéta Jacques d'une voix tonnante. — Adieu, monsieur Jacques, vous tournez au maniaque, et je n'ai jamais aimé me trouver en tête-à-tête avec les fous.

Pour toute réponse, Jacques barra le passage au comte et dit froidement :

— Vous ne sortirez point d'ici. — Ah! vous le prenez sur ce ton, monsieur Jacques! — Je vous dis, monsieur le comte, que vous ne sortirez point d'ici. — Allons, passage! manant, passage! Il avait à peine prononcé ces deux mots que mademoiselle de Nesle reparut à l'autre côté de la plate-forme. Elle n'acheva pas de gravir l'escalier. Elle redescendit même deux ou trois marches pour n'être point aperçue, espérant de là pouvoir observer la scène qui allait se passer sous ses yeux.

Jacques, nous l'avons dit, était vêtu en mousquetaire. Il avait donc une épée. Il la tira du fourreau en s'écriant :

— Monsieur le comte, vous avez vu mon visage et vous avez dit que vous perdriez de réputation mademoiselle de Nesle! vous ne sortirez point d'ici! — C'est donc un duel que veut M. Jacques? Mais, sur mon âme, cela devient bouffon... Tenez, mon jeune ami, je vois à la manière dont vous tenez votre arme que j'aurais trop bon marché de vous, si je daignais vous accepter pour adversaire. Là... regardez bien... Une... deux!... Avouez que vous n'êtes pas de force, monsieur Jacques.

En effet, l'épée de Jacques, au premier enlacement de celle de M. de Beaufort, avait volé en l'air pour retomber ensuite dans un des bas-fonds pleins d'eau qui bordaient les flancs de la terrasse.

Fier de son exploit, M. de Beaufort se mit à ricaner très-haut en accablant Jacques de ses railleries.

— Vous avez eu bon marché de moi, c'est vrai, dit Jacques après un silence. Que voulez-vous! Je ne suis point passé maître en fait d'escrime, moi, et la manœuvre d'un vaisseau m'est plus familière que le maniement d'une épée. Accoutumé à remuer des câbles ou des madriers qui ont deux fois le poids de votre excellence, monsieur le comte, j'ai peut-être moins d'adresse que de vigueur, et si j'eusse eu le choix des armes, une lutte au poignard, ce hochet favori des gens de mer, m'eût beaucoup mieux convenu... Mais j'ai voulu être généreux. Un épée se trouvait là, sous ma main, et bien qu'un tel combat ne m'offrît que peu de chances, je m'en suis servi pour vous provoquer... pour me défendre!... Vous aviez beau jeu alors... c'était le moment de me tuer... vous ne l'avez pas fait, c'est un tort... car, aussi vrai qu'il y a un Dieu qui nous voit, maintenant que je n'ai plus d'arme, monsieur le comte, il faut que je vous tue, et je vais vous tuer... —Pour la deuxième fois, passage! — Où allez-vous? — Tout dire à M. le marquis.

En même temps, M. de Beaufort étendit le bras pour écarter Jacques de son chemin; mais aussitôt il se sentit saisi par le milieu du corps et soulevé de terre. Il fit un effort désespéré, mais impuissant, pour se délivrer de cette étreinte musculaire qui lui ôtait déjà le mouvement, la respiration, presque la vie. Il n'eut ni la faculté de se défendre, ni le temps de crier. Une minute à peine se passa, et on entendit le bruit gémissant et lourd d'un corps qui tombait dans l'étang.

Jacques passa la main dans ses cheveux, comme pour soulager son cerveau de l'horrible poids qui l'accablait. En proie aux terreurs d'un épouvantable vertige, il jeta un œil hagard sur cette surface blanchâtre de l'étang,

que la lune semblait recouvrir d'un manteau à paillettes mouvantes. L'abîme s'était refermé... Seulement quelques rides, semblables à la trace d'un tourbillon qui se rétrécissait à vue d'œil, indiquaient l'endroit où la victime avait disparu.

Pour la première fois de sa vie, Jacques eut peur, il fit deux ou trois pas au hasard.

Une ombre blanche surgit tout à coup devant lui.

C'était Pauline.

Elle s'appuyait contre un arbre. Sa poitrine haletait.

— Savez-vous ce que je viens de faire, Pauline?... s'écria Jacques en croisant les bras.

— J'étais là, j'ai tout vu, répondit mademoiselle de Nesle en venant à lui. — Oh! je suis bien coupable... mais cet homme allait vous perdre! — Oui... et tu m'as sauvée, toi! merci, oh! merci!

Et elle garda un instant la main de Jacques dans la sienne, ardemment, étroitement serrée.

Alors, on entendit des murmures gronder à travers les feuilles et des pas retentir dans l'ombre.

— On vient, dit-elle. Il ne faut pas qu'on te trouve ici... La mort du comte va soulever des soupçons..... Fuis, fuis!

Elle donna ses doigts à baiser à Jacques Vandeuil, qui, en deux bonds, fut hors de la terrasse et réussit à sortir du parc sans être aperçu.

Il était temps.

Des valets accouraient de toutes parts avec des flambeaux, car la chute de M. de Beaufort avait été vue de loin par un promeneur qui s'était empressé de donner l'éveil.

Une barque de promenade, qui était toujours amarrée au bas de la muraille, fut immédiatement mise à l'eau.

Tous les gens de la fête, M. le marquis de Nesle en tête, arrivèrent en foule sur la terrasse.

Mais la comtesse de Mailly fut la première à découvrir dans un bosquet chargé de feuilles, mademoiselle de Nesle, étendue sur un banc de verdure, et complétement évanouie.

— Ma sœur, ma chère sœur ! dit la jeune mariée en se précipitant vers elle et lui pressant tendrement les mains.

Puis ne recevant aucune réponse, elle se retourna en criant d'une voix altérée :

— Du secours, par pitié, du secours ! ne voyez-vous pas qu'elle se meurt !

IV

L'ACCÈS DE FIÈVRE.

On s'empressa autour de mademoiselle de Nesle. La jeune comtesse de Mailly se fit surtout remarquer par une vive et tendre sollicitude. Elle aimait déjà sa sœur de cette amitié aveugle qui, plus tard, fut taxée de faiblesse, et que l'histoire lui reprocha comme une sorte de lâcheté de cœur...

Mais n'anticipons point sur les événements.

Pauline ne tarda pas à rouvrir les yeux, et son premier soin fut de chercher dans l'expression des physionnomies qui l'environnaient le sentiment secret dont toutes ces âmes devaient être animeés. Elle y vit une émotion naïve, beaucoup de curiosité et un réel étonnement.

— On ne sait rien, pensa-t-elle, et Jacques a pu se sauver. — Qu'est-ce donc? avez-vous vu quelque chose? demanda le marquis. — Rien, mon père, je n'ai rien vu. Tout ce que je sais, c'est que, tout à l'heure, M. de Beaufort...

Elle n'en put dire davantage. Une crise nerveuse l'en

empêcha. Cette fois même, des cris aigus sortirent de sa poitrine et elle se renversa en arrière si pâle et si haletante, qu'on eût pu croire qu'elle allait suffoquer.

La comtesse de Mailly s'écria :

— Mon père! mon père! donnez donc des ordres pour qu'on la transporte au château. C'est là seulement qu'il sera possible de la secourir.

Sur un signe du marquis de Nesle, les femmes de la maison s'approchèrent, et ayant pris Pauline sous les bras, se mirent en devoir de la porter jusqu'à sa chambre.

En traversant un petit pont de bois jeté sur l'étang, on entendit des murmures confus s'élever d'une barque qui gagnait le bord à force de rames.

Les hommes qui manœuvraient cette barque mirent pied à terre et déposèrent sur l'herbe un cadavre.

— Eh bien?... demanda le marquis de Nesle, en se penchant sur la balustrade du pont.

— Mort! répondirent plusieurs voix.

La fête ne résista point, on le devine, à ce choc inattendu. La dispersion fut immédiate et générale. On fit à M. le marquis des compliments de condoléance sur la fin tragique d'une soirée dont le début avait été si splendide; on s'apitoya sur la triste destinée de M. de Beaufort; mais les imaginations s'exercèrent principalement sur ce problème, à savoir : pourquoi un jeune gentilhomme était tombé du haut de la terrasse dans l'étang, juste au moment où une des demoiselles de Nesle se trouvait sur cette même terrasse. Chacun déclarait hautement ne voir là qu'un effet du hasard; mais le fait est que le hasard, si complaisant qu'il fût, ne pouvait suffire à justifier une pareille invraisemblance. D'un autre côté, comment expliquer cette mort violente? Y avait-il eu imprudence, meurtre, suicide? Toutes ces questions n'aboutissaient qu'au doute.

Le seul point sur lequel on ne pouvait faire autrement que de tomber d'accord, ce qui était brutalement vrai, c'est qu'à la même heure, à la même minute et en pleine nuit, on avait trouvé une jeune fille égarée dans un coin du parc et en proie à une agitation au moins étrange, et un homme noyé au fond de l'étang.

L'illumination s'éteignit peu à peu. Le silence déploya ses ailes de plomb sur ces magnifiqnes jardins d'où s'élevaient tout à l'heure de si charmantes harmonies. La lune elle-même, comme effrayée de ce dénoûment terrible, alla se blottir derrière un gros nuage.

Il ne restait donc plus de cette fête que le souvenir, — souvenir à la fois riant et funeste, — écho joyeux auquel devait toujours se mêler le retentissement d'un cri de terreur.

Mademoiselle de Nesle passa une nuit affreuse. La fièvre brûlait ses veines. Sa respiration courte et saccadée témoignait d'une lutte ardente entre la maladie et la volonté.

Dans la matinée le délire se déclara.

Madame de Mailly, aussitôt qu'elle put s'échapper de la chambre nuptiale, vint s'asseoir au chevet de sa sœur. Elle suppliait son père de retarder son départ, car la pauvre Pauline, disait-elle, avait besoin de tout son dévouement et de tous ses soins.

Mais le marquis de Nesle n'était pas d'humeur à rien modifier dans l'arrangement de ses plans, d'autant qu'après tout il ne s'agissait que de *l'indisposition d'une petite fille,* qui s'était égarée dans le jardin et qui avait eu peur. Or, il avait décidé que, le lendemain des noces, M. le comte et madame la comtesse de Mailly partiraient pour Versailles, où M. de Richelieu devait les présenter à la cour, toute resplendissante alors de l'éclat qu'y avait jeté le récent mariage de Louis XV avec Marie

Lecksinska. Il avait également été décidé que M. le marquis les accompagnerait, pour les assister dans cette démarche mémorable. Ce dernier devait, d'ailleurs, peu de jours après son arrivée à Versailles, se rendre aux Pyrénées pour y accomplir une mission secrète dont l'avait honoré M. le duc de Bourbon, alors premier ministre. Un délai fort court était assigné à cette mission. Il n'y avait donc pas un jour, pas une heure, pas une minute à perdre.

M. le marquis de Nesle signifia en conséquence à la comtesse de Mailly, sa fille, qu'elle eût à faire de courts adieux à sa sœur, tout étant préparé pour son départ, et ce départ ne pouvant pas être reculé un instant.

Ces adieux, Pauline ne les entendit pas. Le baiser de madame de Mailly, celui de son père, passèrent sur son front sans y réveiller la pensée. Elle n'entendit pas davantage la voix de ses trois petites sœurs que la gouvernante emmenait au cloître, et qui lui criaient en s'en allant : — Au revoir ! au revoir !

Avant de s'éloigner, M. le marquis de Nesle eut pourtant la précaution, très-paternelle en vérité, de recommander sa fille à une certaine madame Duhamel, espèce d'intendant en jupons, qui avait la main haute sur toutes les choses du château, et à l'excellent curé du village, M. Brion, homme d'un jugement droit et sûr, chez qui la religion n'étouffait jamais l'indulgence pour les faiblesses de ce monde et les péchés humains.

— Je compte sur vous, bon monsieur Brion, lui dit le vieux marquis en montant en carrosse, soyez le second père de cette enfant que je vous lègue pour tout le temps que durera mon absence. Quand reviendrai-je au château ? je l'ignore. Sa Majesté a pour moi des bontés si grandes qu'elle peut me faire la grâce de m'employer encore une année ou deux à son service. Une fois en route,

sait-on où l'on s'arrête! Cher monsieur Brion, veillez, je vous prie, à ce qu'aussitôt rétablie, Pauline retourne à son couvent de l'*Ave Maria*. Je sais que dans ces derniers temps elle en supportait avec peine la règle un peu sévère. Dites-lui que c'est un apprentissage dont il lui sera tenu compte. Dites-lui surtout que si l'on ne trouve pas dans cet asile toutes les joies, toutes les satisfactions désirables, que si parfois même on s'y ennuie... — On s'y ennuie en compagnie de Dieu, interrompit en souriant le curé, qui crut devoir venir au secours de M. le marquis.

Puis il ajouta plus sérieusement :

— Soyez tranquille, j'instruirai mademoiselle de Nesle de ses devoirs. Elle a confiance en moi. Nous en ferons, comme sa sœur ici présente, une belle, aimable et vertueuse enfant.

Ce compliment, moitié religieux, moitié mondain, prononcé d'ailleurs avec une effusion toute paternelle, fit rougir la jeune mariée de pudeur et d'orgueil. Le comte s'inclina en signe de remerciement, et présentant sa femme au vieux curé :

— Embrassez-la, monsieur, dit-il. Le baiser d'un homme comme vous est une bénédiction d'en haut.

Mais ces attendrissements ne faisaient point le compte du marquis. Les cochers, les piqueurs étaient à leur poste, les chevaux piaffaient d'impatience... L'heure passait.

— Allons, allons, dit-il; songeons aux relais qui nous attendent. Adieu, monsieur Brion, adieu.

Puis apercevant la Duhamel à une fenêtre :

— Eh bien! comment va Pauline? — Toujours de même, monsieur le marquis. — Soignez-la bien. Et nous, mes enfants, partons.

Il fallut bien obéir.

Une minute après les grilles du parc se fermaient, et

les carrosses, lancés au galop sur la grande route, faisaient voler autour d'eux d'énormes tourbillons de poussière.

Ce fut au bout de vingt-quatre heures seulement que le mal laissa quelque trêve à mademoiselle de Nesle.

Alors il lui sembla qu'elle échappait aux lourds accablements d'un songe pénible et maladif. Son cerveau était comme garni de pointes aiguës qui le déchiraient au moindre mouvement qu'elle essayait de faire, un brouillard obscurcissait sa vue et tous ses membres étaient brisés.

Son premier soin fut de se faire expliquer par la Duhamel tout ce qui s'était passé au château depuis le moment où la fièvre l'avait prise. Cette femme qui ne soupçonnait pas encore la véritable cause des souffrances de Pauline, lui raconta avec la ponctualité de détail d'un récit exact et fidèle, la manière dont on avait retrouvé le cadavre de M. de Beaufort, la suspension de la fête, les tendres soins de madame de Mailly, et, le lendemain au matin, le départ simultané du jeune couple et du marquis.

Mademoiselle de Nesle écouta la Duhamel en silence, puis elle la pria de la laisser seule un instant.

Seule !...

Ce mot ne contenait-il pas désormais tout le secret de sa destinée? Son père était parti... Sa sœur aînée, excellente créature qui lui servait de mère, n'était plus là. Oui, elle était seule, seule avec ses regrets, ses remords, ses terreurs. Elle n'avait plus personne sur qui s'appuyer, à qui demander aide et protection, si ce n'est pourtant au complice de sa faute.

Mais à quoi bon l'appeler? Pouvait-elle le faire juge dans sa propre cause? Ce n'était point une excuse qu'elle cherchait, mais un conseil.

Et puis le cœur de Jacques était tout enthousiasme, tout dévouement, tout amour.

La sérieuse jeune fille sentait déjà confusément qu'avec ses exagérations ardentes, on ne va pas seulement jusqu'à l'abîme, on y tombe.

Qui pourrait expliquer le travail continu, profond, persévérant, qui s'établit dès lors dans cette jeune imagination si vivement impressionnée, si rudement atteinte?

Couchée sur un lit de douleur, grelottant de fièvre, perdue dans les nuages que l'inexpérience amoncelait autour d'elle, mademoiselle de Nesle réfléchissait.

Ses yeux étaient fermés, mais son esprit lucide suivait, dans leurs diverses phases, tous ces événements qui dataient presque d'hier, et dont l'éclat funeste pouvait rejaillir sur sa vie entière.

Tout lui revenait à la pensée; le mouvement d'orgueil et de dépit qui trois mois auparavant l'avait entraînée à accepter Jacques Vandeuil pour cavalier, l'incroyable ascendant que cet homme avait pris sur elle, l'instant d'oubli enfin qui l'avait fait tomber dans ses bras.

Il serait difficile de déterminer le sentiment qui résulta pour elle de ce mystérieux examen de conscience. Profondément imbue des préjugés du couvent, étrangère aux lois du monde, poussant jusqu'à la minutie l'accomplissement des pratiques religieuses, elle éprouvait encore, sous l'influence du péché commis, cette espèce de remords superstitieux qui est, en quelque sorte, le dernier témoignage de l'innocence. Elle songeait bien déjà à sa réputation, à l'opinion qu'on pouvait avoir d'elle, à la barrière que la honte élève entre la femme restée pure et celle qui a failli; mais ces idées, à l'état de germe et confuses, étaient absorbées par un autre sentiment qui les dominait toutes : la crainte des châtiments divins. Pauline de Nesle se sentait coupable; la fièvre qui la dé-

vorait lui montrait Dieu dans la terrifiante majesté de sa colère.

Elle rappela madame Duhamel.

— Mademoiselle a besoin de quelque chose? demanda la camériste d'un ton doucereux. Oh! bien sûr, mademoiselle a quelque chagrin qu'elle garde pour elle seule. Si pourtant mademoiselle voulait avoir confiance.... — Allez chercher M. Brion, interrompit brusquement Pauline.

La Duhamel venait de lui produire l'effet d'un voleur qui eût essayé de lui dérober son trésor.

Son trésor à elle, c'était son secret. Elle le renferma plus soigneusement dans son cœur.

Puis seule, sans le secours de personne, elle descendit de son lit et s'habilla.

L'abbé Brion, ainsi que nous l'avons laissé entrevoir, était un homme d'un caractère honorable et d'une foi solide. C'était le type de ces modestes et vertueux ministres de Jésus-Christ qu'on retrouve encore aujourd'hui au fond de quelques bourgs bien pauvres, bien isolés, et qui appliquent la morale du maître dans ses deux sens les plus divins : l'indulgence et le pardon, mission évangélique dont il leur sera d'autant mieux tenu compte là-haut qu'elle est à peu près ignorée ici-bas. Il aimait à faire le bien, à consoler, à bénir. Mais, à côté de ces dispositions bienveillantes, l'abbé Brion avait pour principe de n'absoudre la faute commise qu'à la condition de tout faire pour la réparer. S'il était prodigue de pardon, il ne transigeait jamais avec le repentir.

Serviteur dévoué de la maison de Nesle, l'abbé Brion vint au premier appel de Pauline.

C'est entre ses mains qu'elle avait accompli pour la première fois la sainte communion. Il était déjà son intermédiaire entre elle et Dieu.

En la voyant si pâle et si souffrante, son cœur se

serra ; en l'entendant se plaindre et gémir, il ressentit l'angoisse qui doit étreindre l'âme du père au cri de son enfant.

— Qu'avez-vous, ma fille, lui dit-il, et qu'attendez-vous de moi ? — Mon repos sur cette terre, et mon salut dans l'autre monde, répondit-elle ; car j'ai oublié vos sages leçons, mon père, et j'ai gravement offensé Dieu.

La voix de mademoiselle de Nesle était vibrante.

— C'est donc une confession que je vais entendre ? répliqua le saint homme. — Oui, mon père. Et elle se mit à genoux.

V

LE MARIAGE SECRET.

Nous n'essaierons pas de reproduire ici les aveux de Pauline de Nesle. Ils furent complets. Mais il y eut dans toute sa confession un tel désordre d'idées, ses phrases hachées témoignaient d'un si grand trouble, qu'il fallut au bon prêtre toute son intelligence et toute son attention, pour en saisir le sens. En se prosternant devant l'homme qui représentait Dieu pour elle, mademoiselle de Nesle manquait de cette humilité douce qui distingue ordinairement le pécheur implorant son juge. On eût dit plutôt l'évulsion d'un cri de désespoir, que la crainte d'un cœur repentant. En un mot, elle regrettait sa faute avec amertume ; elle n'était point résignée.

En toute autre occasion, l'abbé Brion eût remarqué ces affligeants symptômes. Mais son étonnement fut tel à cette révélation inattendue, qu'il en demeura interdit et comme pétrifié.

— Vous ! criminelle à ce point ! vous... vous !!! répétait-il l'œil fixe et le front incliné.

Mademoiselle de Nesle attendait sa condamnation en silence.

L'abbé demeura longtemps dans cette attitude sombre et méditative.

De temps à autre, Pauline lui jetait à la dérobée un coup d'œil rapide. Mais aucune des réflexions qui se disputaient l'esprit du prêtre ne transpirait sur son visage. En communication directe avec l'intelligence céleste, l'abbé Brion demandait conseil à son divin maître.

Tout à coup, prenant mademoiselle de Nesle par la main, et la tenant courbée sous son inflexible regard :

— Votre crime a été grand, dit-il, mais celui qui a voulu qu'une minute de repentir sincère pût l'emporter dans la balance suprême sur toute une vie d'erreur et de désordre, celui-là peut vous absoudre. Seulement il faut avoir la force de réparer le mal qui a été fait. — Je l'aurai, mon père, je l'aurai. — Cette réparation, la seule réelle, la seule possible...

— Achevez, mon père... c'est?...

— C'est le mariage.

Une pâleur mortelle monta au front de Pauline. Son cœur battit à l'étouffer. L'orgueil se révoltait.

— Jacques n'est pas noble, c'est vrai, reprit le curé qui répondit ainsi, sans y être directement provoqué, à l'objection muette de mademoiselle de Nesle; mais il appartient à une famille d'honnêtes gens. Ce blason-là en vaut bien un autre, mon enfant. D'ailleurs, ce brave Prosper Vandeuil, qui avait trouvé, de son vivant, le secret de s'enrichir par l'agriculture, n'a-t-il pas laissé à Jacques une fortune modeste et indépendante? Son frère, Robert Dauriac, que je ne connais pas, car il n'est point de ma paroisse, est demeuré, dit-on, un excellent agriculteur, établi dans sa ferme des Herbiers comme un roi dans ses domaines. C'est un travailleur assidu, et le tra-

vail, c'est là vie du chrétien. Quant à Jacques Vandeuil, doué d'une vivacité de caractère qui l'éloignait des habitudes sédentaires de nos campagnes, il a pris sa volée par delà l'Océan, et est devenu un bon marin. La mer est la route des aventuriers hardis, qui pensent qu'avec du mérite et de l'honneur, on peut se passer de naissance et se faire un nom. D'autres ont commencé comme lui, ma fille, qui ont fini par s'appeler Duquesne et Jean Bart. J'ai eu occasion d'apprécier son âme : elle est noble et grande. Pour être digne de vous aucun effort ne lui coûtera... Vous réfléchissez, mon enfant... mes paroles ont-elles eu le don de vous convaincre, et la grâce d'en haut, qui seule peut donner le courage, est-elle descendue sur vous?

Mademoiselle de Nesle laissa son front tomber sur sa poitrine et fondit en larmes.

— Mais que dira mon père?... balbutia-t-elle à travers ses pleurs. — Monsieur le marquis de Nesle a la bonté de me témoigner quelque confiance, répondit l'abbé Brion. Quand il en sera temps, je l'instruirai moi-même et je me porte d'avance garant de son pardon.

Pauline essaya encore quelques objections confuses, désordonnées, sans suite.

— Le démon qui préside aux faiblesses humaines, reprit gravement le prêtre, n'est pas encore tout à fait sorti de votre cœur. Il vous presse, il vous tourmente. Fermez l'oreille, mon enfant, à ses suggestions dangereuses. Il voudrait réveiller en vous la vanité, l'orgueil, le regret des jouissances terrestres. Souvenez-vous que Dieu est sévère pour ceux qu'il daigne éclairer de son flambeau et qui ferment les yeux à sa lumière. Revenez à lui, réfugiez-vous dans sa miséricorde et n'attendez pas que sa colère, blessée de votre impénitence, puisse un jour vous dire : il est trop tard!

La corde des terreurs religieuses vibrait toujours douloureusement au cœur de mademoiselle de Nesle. Cette allocution de l'abbé brisa les derniers ressorts de sa résistance.

—J'obéirai, murmura-t-elle, j'obéirai.

Le père releva doucement la belle pénitente et lui proposa de prendre son bras pour aller avec lui respirer l'air frais du jardin.

Elle ne répondit ni oui ni non, mais elle suivit le curé comme l'esclave suit son maître. Il lui semblait qu'elle était seule ici-bas, et que si elle se séparait de Dieu, elle était perdue. Monsieur Brion représentait pour elle la Providence. Elle s'attachait à ses pas, elle s'appuyait sur lui, elle désirait l'entendre parler, car la voix du prêtre était pour son oreille l'écho de cette pitié divine dont elle comprenait qu'elle avait tant besoin pour oser encore regarder l'avenir en face.

Dans cette promenade qui dura environ une heure, les derniers scrupules de la jeune fille se dissipèrent et sa résolution s'affermit. L'abbé Brion fut d'avis que tout fût terminé le jour même. La volonté de Pauline s'était identifiée avec celle du prêtre. Elle consentit.

Quand elle fut rentrée, le curé lui dicta une lettre pour Jacques. En voici les termes :

« Mon ami, Dieu m'a éclairée sur la grandeur de notre faute; mais il a daigné aussi, en me montrant dans quelle voie de perdition nous nous étions engagés, m'indiquer le chemin du salut. Il me reste maintenant à partager avec vous cette manne céleste de la miséricorde du Seigneur. Soyez ce soir vers dix heures à la porte du parc. Je vous attendrai. »

Monsieur Brion se chargea de faire tenir lui-même ce billet à Jacques Vandeuil. Il fut bien convenu que la Du-

hamel ne serait instruite de rien et demeurerait tout à fait étrangère aux événements de cette journée.

Le curé rentra au bresbytère avec la conscience d'avoir rendu une âme au ciel ; mademoiselle de Nesle se renferma dans sa chambre, et ne permit à la Duhamel de ne se présenter chez elle que pour la stricte nécessité de son service. Elle fut tout le reste du jour à ses dévotions.

Le soir, à l'heure dite, tout semblait reposer au château de Nesle ; une obscurité complète en enveloppait toutes les dépendances, et pas un bruit humain ne troublait le silence du parc.

Il eût pourtant été possible de découvrir au fond de cette solitude, quelques signes d'agitation et de vie.

Une faible lueur vacillait aux vitraux de la chapelle, qui était située à une centaine de pas.

Près du maître-autel, une jeune fille, vêtue de blanc, était agenouillée et priait.

Plus loin, à l'extrémité d'une avenue de tilleuls, à peu de distance d'une petite porte qui donnait sur la plaine, un prêtre était appuyé contre un arbre, l'œil et l'oreille au guet.

Bientôt des pas firent crier la terre du côté extérieur de la muraille, une clé grinça dans la serrure et la porte s'ouvrit.

Jacques Vandeuil était exact au rendez-vous.

Il referma la porte avec précaution, s'orienta d'un regard et s'élança dans l'allée qui lui faisait face.

Une ombre noire lui barra le passage.

— Qui va là ? fit-il d'une voix sourde en s'armant d'un pistolet. — Je suis l'abbé Brion, répondit sur-le-champ le bon curé, qui n'avait point prévu le danger de cette rencontre nocturne, — et j'ai à vous parler, monsieur Jacques Vandeuil.

Jacques professait pour l'abbé Brion une vénération sans bornes. Il s'arrêta brusquement et s'inclina avec toutes les marques de la crainte et du respect.

— Approchez, reprit doucement le prêtre, approchez, monsieur Jacques. Nous ne sommes pas ici pour vous nuire, mais bien plutôt pour vous sauver des autres et de vous-même. Venez... et écoutez-moi.

Le bon curé était plein de son sujet. Il fut abondant et persuasif. Son sermon, à peu près semblable à celui qu'avait entendu le matin mademoiselle de Nesle, n'excéda point les saintes limites de l'indulgence et de la charité chrétiennes. Après avoir fait paternellement sentir à Jacques toute la portée de sa faute, il se hâta d'en venir à l'offre du pardon divin. Mais à ce moment, l'effusion de sa parole fut interrompue par deux ou trois questions que Jacques lui adressa coup sur coup du ton d'un homme qui n'eût pas été bien sûr que ce fût à lui qu'on s'adressât. Lui devenir l'époux de Pauline ! lui, enfant sans naissance et sans fortune, unir sa vie obscure à tant de gloire et d'éclat ! Tout cela lui semblait un songe, et il avait peur de cette félicité qu'on venait lui offrir ainsi à l'improviste, comme d'un piége où il eût été sur le point de tomber.

Le bon curé comprit les scrupules de Jacques.

— Cette modestie vous honore, Jacques, mais un chrétien ne doit pas pousser l'humilité jusqu'à se mésestimer lui-même. Mademoiselle de Nesle vous a déjà cru digne du don de son cœur... Elle vous accorde aujourd'hui sa main... Reconnaissez dans tout ceci, mon fils, la volonté de Dieu, et remerciez-le d'avoir permis une réparation qui rend l'honneur à votre victime et assure l'avenir en expiant le passé.

Jacques Vandeuil n'eut pas la force de répondre. Il se contenta de presser avec reconnaissance la main que lui tendait l'abbé.

Puis tous deux se dirigèrent silencieusement vers la chapelle.

Au bruit de pas qui se fit entendre derrière elle, mademoiselle de Nesle leva la tête et se haussa légèrement sur son prie-Dieu.

Jacques voulut courir à sa rencontre, l'abbé Brion le retint.

— Ce lieu est sacré, dit-il, recueillez-vous.

Jacques baissa le front.

Ce fut alors une scène muette et solennelle.

Le prêtre prit place devant l'autel, et ouvrit son livre d'heures. Puis il fit un signe et Jacques s'avança. Les deux coupables après avoir échangé un regard où se peignait, sans doute, ce qu'il n'était pas permis à leurs bouches d'exprimer, unirent doucement leurs mains et la consécration religieuse commença.

Ce qu'il y avait dans ces deux cœurs de joies naissantes ou d'espoirs déjà détruits, nul ne saurait le dire.

Pauline et Jacques allaient s'engager par un serment solennel... Mais ce serment venait-il de la même source? allait-il au même but?

C'est un secret qui resta entre leurs deux âmes et Dieu.

Tout ce qu'on eût pu remarquer, et tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'au moment où l'abbé Brion adressa aux deux jeunes époux la questiou relative à leur consentement mutuel, la voix de Jacques fut ferme et résolue, tandis que celle de Pauline se perdit dans un long et douloureux sanglot.

VI

LA TENTATION.

M. le marquis de Nesle arriva à Paris dans les meil-

leures dispositions, et son air rayonnant fit supposer à ses amis qu'il rapportait de sa province quelque précieux talisman propre à le bien mettre en cour. A la vue de madame de Mailly, tout fut expliqué, et sans calomnier encore les intentions paternelles du vieux gentilhomme, il fut facile de comprendre qu'il se servirait de sa fille comme d'une clé d'or pour rentrer etreconquérir sa place dans un palais où l'âge caduc était vu d'assez mauvais œil, bien pourtant qu'on n'y pratiquât point encore cette philosophie légère et facile qui caractérisa depuis le règne de Louis le Bien-Aimé.

Louis XV était dans sa seizième année, il y avait un an environ qu'il était l'époux de Marie Leksinska, et l'on peut aisément se former l'idée d'une cour où le sceptre était porté par des mains si frêles, et la couronne par des fronts si purs. C'était comme un beau parterre aux premiers jours du printemps; sous peine d'y être mal accueilli, chacun y devait apporter une fleur, chaque fleur son parfum.

Les carrosses de voyage du jeune couple et de monsieur le marquis s'arrêtèrent rue de Beaune, à l'hôtel de Nesle. Madame la marquise, dame du palais de la reine, attendait avec toute la pompe convenable en pareille circonstance, l'arrivée de son mari et de ses enfants. Son service auprès de la reine, et aussi certaines mésintelligences de ménage, dont les méchantes langues faisaient payer les frais à M. de Nesle, l'avaient empêchée d'assister aux noces de madame de Mailly. On pouvait joindre à ces deux prétextes un motif qui, pour être inavoué, n'en était pas moins réel : c'était la peine extrême qu'avait madame la marquise à quitter, soit Paris, soit ce beau paradis de Versailles, dont elle se souvenait d'avoir été, pendant sa jeunesse, l'une des plus brillantes constellations.

Mais laissons ces personnages qui ne tiennent à l'ac-

tion de notre histoire que par des liens très-secondaires, et retournons au château de Nesle.

Nous y retrouvons, après deux mois de transes continuelles et de préoccupations terribles, Pauline enfermée dans sa chambre, seule, la tête inclinée, l'œil immobile, et commme isolée de tout ce qui l'entoure. Sa poitrine agitée témoigne des tristes réflexions qui l'assiégent. Ses doigts impatients déchiquetent bin à brin un travail de tapisserie commencé sans doute dans un temps plus calme et qu'elle détruit machinalement, sans y songer, uniquement parce qu'elle a besoin de détruire quelque chose. Elle ne pleure pas, mais ses paupières sont gonflées de larmes.

Il était environ six heures du soir, et le soleil, avant de s'abîmer derrière l'horizon, jetait sur le paysage ses dernières teintes si scintillantes et si variées.

Tout à coup, un grattement se fit entendre à la porte.

— Entrez ! dit Pauline en s'arrachant péniblement à sa rêverie. — Mademoiselle, c'est un courrier qui vient d'arriver ici, couvert de poussière et ruisselant de sueur. Il était d'abord descendu au couvent de l'*Ave Maria* où votre famille vous croyait retournée....— Que me veut-il? interrompit mademoiselle de Nesle. — Il m'a donné pour vous, mademoiselle, une lettre que je crois de M. le marquis. Mais avant toute autre chose j'aurais désiré prendre vos ordres sur ce qu'il convient de dire à cet homme, relativement à votre absence du couvent. Monsieur le marquis voudra sans doute savoir pourquoi vous êtes restée au château, et à moins que M. l'abbé Brion ne vienne à notre aide, nous serons peut-être bien embarrassées... — Donne toujours la lettre. — La voici.

Elle jeta un coup d'œil sur la suscription et ajouta :

— En effet, c'est l'écriture de mon père. Voyons.

Monsieur le marquis, après être demeuré deux mois

sans songer à sa fille, avait pourtant fini par se dire qu'après tout, un père se devait à ses enfants et qu'il pouvait bien leur faire çà et là le sacrifice de quelqu'une de ses précieuses minutes. Il avait donc consacré un grand quart-d'heure à écrire cette lettre, fort abondante en paroles, il est vrai, mais, il faut le dire, assez pauvre d'idées. Des leçons de morale coupées en bloc dans les livres, quelques lieux communs sur la nécessité de bien remplir ses devoirs, deux ou trois avertissements paternels destinés à fortifier la jeune fille dans la bonne voie, et un compliment à l'adresse du curé, faisaient tous les frais de cette éloquente épître, qui produisit sur mademoiselle de Nesle l'effet d'une goutte d'eau glacée, qui serait tombée sur le cœur.

Un tel chiffon de papier, sans âme, sans vie, dénué de ce souffle, en un mot, qui fait quelquefois d'une lettre une confidente chérie, ne pouvait intéresser que médiocrement mademoiselle de Nesle. Elle le laissa glisser de de ses doigts et rouler sur le parquet.

Mais un autre papier s'en détacha. Celui-là était plus petit, plus hermétiquement fermé; il exhalait une certaine odeur de mystère tout à fait propre à éveiller la curiosité.

Mademoiselle de Nesle se baissa vivement, la ramassa et s'écria avec joie :

— Ah ! j'étais bien sûre qu'elle ne m'oublierait pas ! ma chère Duhamel, ajouta-t-elle en se tournant vers la suivante, voici des nouvelles de notre bonne Louise.

Et pour donner sans doute un plus libre cours à son contentement, elle se mit à lire tout haut la lettre de madame de Mailly.

« Chère Pauline, tu dois m'en vouloir d'être restée si longtemps sans t'écrire. Je t'en supplie, pardonne-moi. Depuis le jour où un message de l'excellent abbé Brion

nous a appris que ton indisposition n'avait pas eu de suites, je ne m'appartiens plus, je n'ai plus ni indépendance, ni libre arbitre; je ne suis plus à moi. Oh! ne t'effraie pas, ce n'est pas une plainte que j'exprime, car jamais, dans mes rêves de jeune fille, je n'avais imaginé un sort plus complétement beau que le mien. Je suis esclave, il est vrai, mais esclave des fêtes, du luxe et du plaisir. Mes prisons, car j'en ai beaucoup, sont des palais qui feraient envie aux plus merveilleux héros de nos contes de fées. C'est là que je passe ma vie, éblouie d'or et de lumières, ivre de belles musiques et de parfums, entourée d'hommages qui ne me laissent pas le temps de respirer. Oh! si tu savais ce que c'est que Versailles, Marly, Chantilly, la Muette et Paris! Quant à moi, j'ai encore des yeux pour admirer, je n'ai plus de langage pour exprimer mon admiration. Tout cela est si séduisant que je ne me lasse pas de le revoir, et que, si j'ai un regret, c'est de passer quelque temps à dormir. Ah! il faut dire la vérité; je dors peu, car c'est la nuit, ma chère Pauline, c'est la nuit surtout que l'on vit dans ce monde magique où mon père et mon mari viennent de m'introduire. Qu'est-ce, en effet, que le soleil auprès de ces mille bougies, de ces bouquets de feu, dont la lueur ressemble de loin à celle d'un immense incendie? qu'est-ce que le jour auprès de cette claire soirée? Une nuit pareille dans les galeries de Versailles, ma sœur, avec tous ces beaux seigneurs tout vêtus d'argent et de satin, avec ces jolies femmes souriantes, avec l'ombre du grand Louis qui plane au-dessus de tout, avec ce jeune roi de seize ans dont les yeux sont un reflet du ciel, une telle nuit vous rend folle de surprise, de ravissement et de bonheur. Et si je te disais tout ce qu'on entend résonner à son oreille de compliments délicats et de charmantes flatteries! C'est un

concert perpétuel, une harmonie qui vous berce, un hymne sans fin... Le premier jour j'en fus si étonnée qu'il me sembla que c'était une plaisanterie, et qu'on voulait se moquer de moi... Des larmes de dépit m'en vinrent aux yeux... mais en rentrant, je me regardai attentivement dans ma glace, et après cet examen, à tort ou à raison, ma bonne sœur, je demeurai persuadée qu'il n'y avait point là matière à raillerie, et que c'était plus sérieux que je ne l'avais cru d'abord.

« Mais je m'oublie à te parler de moi, de mes faiblesses et de mes triomphes... Parlons enfin de toi, ma chère, ma bien-aimée Pauline. Quand donc te verrai-je, toi aussi, passer à ton doigt l'anneau des fiançailles? quand viendras-tu, au bras d'un époux, fier de ta beauté, me rejoindre ici, dans ce centre resplendissant de gloire, où je possède tout, excepté ma sœur, où rien ne me manque, si ce n'est toi?

« Viens, viens le plus tôt possible, je t'en conjure. Je sais bien que cela ne dépend pas de ta volonté, et qu'il faut que mon père s'en mêle. Si tu me promettais d'être discrète, je te dirais bien quelque chose... Bah! je n'ai pas besoin de ta promesse et je vais te dire tout sans conditions... Hier, ma mère est restée à l'hôtel plus longtemps que de coutume. Le marquis, mon père, s'était renfermé avec elle. J'ai écouté... il était question de toi, d'un projet délicieux, d'un mariage... Ah! pour le coup, tu n'en sauras pas plus long; c'est bien le moins que je te laisse le plaisir de la surprise. Ce que je puis t'affirmer, dès à présent, c'est que ni toi, ni moi, j'en suis sûre, n'aurions mieux choisi.

« A propos de mariage, il me semble que je ne t'ai pas encore dit un mot de mon mari. Il se porte à merveille. Je m'en veux de l'oublier, car c'est un très-recommandable et très-galant homme, je t'assure. Mais,

en vérité, ce n'est pas ma faute; j'ai tant d'autres choses en tête, et dans cette existence bruyante et heurtée de la cour, nous nous voyons si rarement! »

Quelques mots bien tendres et bien affectueux terminaient la lettre de madame de Mailly.

— Cher sœur, murmura Pauline devenue pensive, elle est heureuse, elle!

Et un long soupir s'échappa de sa poitrine.

La Duhamel observait attentivement sa jeune maîtresse.

Les yeux de celle-ci, comme attirés par une puissance invincible, se posèrent encore une fois sur l'alinéa où il était question du projet de mariage, et bientôt, à bout de résistance, elle se laissa aller à sa douleur et se mit à pleurer amèrement.

— Hé, là, là! ma bonne demoiselle, s'écria la Duhamel, qui semblait darder sur elle un regard de vautour, n'allez-vous pas à cette heure vous rougir inutilement. les paupières? Je ne veux point vous adresser de reproches... non! mais il n'en est pas moins vrai que si vous ne vous étiez point cachée de moi...—Encore, Duhamel!— Ah! je sais bien que tous les regrets et que toutes les récriminations du monde n'y feront rien. Ce que j'en dis, croyez-le bien, m'est inspiré par l'intérêt que j'ai toujours pris à ce qui vous touche. Quand j'y pense!... si jeune, si belle et si tôt sacrifiée! — Je t'en supplie... épargne-moi. — Pauvre demoiselle Pauline! Avoir manqué de confiance en votre bonne Duhamel! C'est mal, c'est bien mal! — Eh! qu'aurais-tu fait pour me sauver? — Ce que j'aurais fait! mon Dieu : j'aurais commencé par vous dire, chère enfant, que vous n'étiez pas la première à faillir, et que, selon toute probabilité, vous ne seriez pas non plus... la dernière. L'idée ne me serait pas venue, je l'avoue, de vous tirer d'un embarras pour

vous plonger dans un autre, et j'aurais essayé de vous faire entendre que le bon Dieu, dont on nous parle tant, ne met pas toujours à son pardon des conditions aussi dures que veut bien le dire M. l'abbé. Sainte Vierge! ne voilà-t-il pas un beau moyen d'arranger les choses! fermer devant vous tout avenir, vous rendre un jour ou l'autre la fable du pays, livrer tant de beauté, tant de grâce, tant d'esprit à un... — Tais-toi, je veux que tu te taises, interrompit Pauline avec violence. — Mademoiselle désire-t-elle que je me retire? — Mon... reste. — Mon intention n'était point de déplaire à mademoiselle, et si elle a quelques ordres à me donner, elle verra que mon dévouement... — Je n'en ai jamais douté, interrompit de nouveau Pauline... Je t'ai seulement priée, Duhamel, de ne me point parler de M. Jacques Vandeuil. — Désolée d'être obligée de vous désobéir si vite, mademoiselle, mais mon service me force de vous annoncer la visite de M. Jacques. Il vient de traverser la cour et doit monter l'escalier.

En disant ces mots, la femme de charge avait en effet jeté un coup d'œil à travers les rideaux de la fenêtre.

— Il vient, dis-tu? que me veut-il?... Non, je ne le recevrai point... je suis trop émue... et puis... j'avais pris la résolution de ne plus le voir ici! car enfin, on remarquera ses assiduités, on se demandera ce qu'il vient faire... on aura des soupçons... — On en a déjà, insinua tout bas la Duhamel. — En es-tu bien sûre? — On jase, c'est moi qui vous le dis. Monsieur Jacques par-ci, mademoiselle Pauline par-là... Je ne prétends pas qu'on aille jusqu'à faire des suppositions injurieuses... mais... — Duhamel! s'écria mademoiselle de Nesle avec force, va dire à M. Jacques que je suis occupée, que je souffre... que je ne puis le recevoir enfin!... déclare-lui que, jusqu'à ce qu'il soit reconnu publiquement pour

mon époux, le seuil de cette chambre lui est absolument interdit... — Eh quoi ! fit la Duhamel en jouant la surprise. Mais je croyais que sa présence était devenue comme une partie indispensable de votre vie? — Sa présence..... faut-il t'avouer la vérité, sa présence me tue!..... Jacques est pour moi le remords vivant. Jacqu'à ce que mon père et ma mère m'aient pardonné, je veux me délivrer de ce reproche éternel qui m'accable, de ce poids incessant qui m'étouffe. Je veux respirer, je veux vivre... Bonne Duhamel, sauve-moi! — N'est-ce que cela? Rien de plus aisé. M'autorisez-vous à lui parler en votre nom? — Tout ce que tu voudras, pourvu qu'il s'en aille, qu'il s'éloigne de ce pays et que pendant quelques jours, quelques mois, si c'est possible, je sois libre de toute contrainte, maîtresse de mes actions et de mes pensées.... — Chut! .... je l'entends... soyez tranquille... tout ira comme vous le souhaitez, je vous le garantis.

Pauline était en proie à l'agitation la plus vive. La Duhamel se précipita au-devant de Jacques, qui déjà poussait la porte sans frapper, ainsi que cela était convenu entre Pauline et lui. Il ne put dissimuler son étonnement en s'apercevant que mademoiselle de Nesle n'était point seule, et il fit un pas en arrière pour se retirer. Mais Pauline le rappelant du geste :

— Entrez, monsieur Jacques, dit-elle, nous vous attendions.

Et comme Jacques lui désignait involontairement la Duhamel d'un regard défiant :

— N'ayez aucune crainte, reprit Pauline, elle sait tout, et c'est à dessein que je l'ai gardée près de moi.

La voix de mademoiselle de Nesle tremblait. D'un coup d'œil significatif et où passa une sorte d'éclair infernal, elle appela Gertrude à son secours.

Gertrude cligna des yeux et offrit un siége à Jacques Vandeuil.

Un embarras indéfinissable sembla d'abord glacer la langue et les mouvements de ces trois personnages. Il était aisé de voir que la situation était des plus gênantes, et qu'on ne parviendrait à en sortir que par un moyen abrupt, inattendu, inconnu peut-être encore de celui-là même qui était destiné à le trouver. Sans doute, cette scène était grosse d'un événement des plus graves. Mais qui pouvait le prévoir? personne. Madame Duhamel elle-même, qui venait d'en assumer la responsabilité dangereuse, n'avait encore décidé, dans sa profonde sagesse, ni ce qu'elle allait dire, ni quel air elle devait prendre, ni de quelle machine plus ou moins puissante il vaudrait mieux faire jouer les ressorts.

Le seul point sur lequel elle fût réellement fixée était celui-ci : à savoir qu'il fallait éconduire poliment M. Jacques, sans éveiller sa susceptibilité, fibre ordinairement très-sensible chez les sujets de la classe bourgeoise et populaire, en un mot, le mettre à la porte sans qu'il s'en aperçût.

Les intelligences médiocres seules sont lentes à prendre une résolution. Dans sa sphère modeste, la Duhamel avait du génie. En deux minutes son plan fut arrêté.

— Monsieur Jacques Vandeuil, dit-elle d'un ton de matrone tout à fait imposant, mademoisslle et moi nous parlions de vous.

Jacques s'inclina.

—Nous parlions de vous, répéta Gertrude, et de votre position réciproque. Cette position est grave. Avez-vous bien réfléchi, monsieur Jacques, à tous les devoirs qu'elle vous impose?... Comprenez-vous bien à quoi elle vous engage? —J'ai vingt-cinq ans, répondit Jacques en prenant la main de Pauline de Nesle; je suis plein d'amour et j'ai foi en Dieu. Je n'ai pas attendu qu'on m'adressât

une pareille question pour promettre au ciel de me sacrifier tout entier à celle que j'aime, et lui donner au premier signe, mon sang, mon honneur et ma vie!

Il y eut un léger silence.

La Duhamel reprit :

—Personne ici ne doute de vos bons sentiments, monsieur Jacques, et c'est justement pour cela que nous avons espéré votre aide dans l'accomplissement d'un projet dont la réussite serait à souhaiter, dans l'intérêt de votre repos... et du sien.

En prononçant ces derniers mots, la caméristeavait alternativement regardé Pauline et Jacques Vandeuil.

Mademoiselle de Nesle ne répondit à cette sorte de provocation muette par aucune démonstration qui pût rien faire préjuger du fond de sa pensée. Jacques se contenta de dire en s'inclinant une seconde fois :

— Parlez, je vous écoute.

VII

LE CONGÉ.

Les bases de son discours ainsi posées, la Duhamel s'établit le plus commodément possible sur sa chaise, toussa deux ou trois fois et commença en ces termes :

— Monsieur Jacques, vous êtes un honnête et loyal jeune homme, et la passion, à votre âge surtout, excuse bien des fautes qui, dans toute autre circonstance, ne mériteraient peut-être ni pitié ni pardon. Le hasard, en tout ceci, est le plus grand coupable, selon moi. La jeunesse, l'inexpérience.. et l'amour.. ont fait le reste. Mon Dieu! M. L'abbé Brion, un saint homme, vous en a dit là-dessus beaucoup plus long que je n'en saurais dire. Il s'y entend mieux que personne, et je n'ai pas la pré-

tention de rien ajouter à ses enseignements. Mais avez-vous songé au moment fatal où il faudra tout avouer, où M. le marquis de Nesle, revenu de voyage, proposera à sa fille un parti brillant, au moment enfin où, malgré qu'on en ait, on sera bien obligé d'en venir à une confession générale? Ah! sans doute, aujourd'hui tout est beau, rien ne nous gêne, et ce serait à donner envie aux plus timides de se marier secrètement. C'est si tôt fait, n'est-ce pas? Un prêtre, une bénédiction, un serment... et du bonheur par-dessus le marché! Il n'en sera pas toujours ainsi, monsieur Jacques. Il nous reste une vilaine heure à passer, croyez moi, et cette heure-là, quoi qu'on fasse, si prudent qu'on soit, tôt ou tard, il faut qu'elle sonne. Tenons-nous prêts et avisons de notre mieux pour n'être pas pris au dépourvu.

Madame Gertrude fit une pause, mademoiselle de Nesle conserva la même impassibilité de visage. La respiration de Jacques était suspendue aux lèvres de la Duhamel. Cette crudité de langage, cette vérité exprimée en termes si rudes commençaient à l'effrayer.

— Nous devons compter, poursuivit Gertrude, sur une grande explosion de M. le marquis. Quand M. le marquis est en colère, cela s'entend de loin et l'on fait bien de ne pas trop le heurter de front. Nous verrons venir l'orage et le laisserons passer. A cela, il n'y a pas de remède, et force sera de nous y résigner. D'ailleurs, je serai là, moi, et M. l'abbé Brion ne nous abandonnera pas. Le grand point sera d'obtenir le pardon de M. le marquis et de l'empêcher d'avoir de mauvaises idées, comme par exemple d'aller à Rome pour faire casser le mariage... —Ciel! s'écria Jacques. —Cela s'est vu. Les cas de nullité se multiplient depuis quelque temps d'une façon inquiétante. Voilà donc le malheur auquel il faut parer, voilà le péril que nous devons écarter d'avance,

et, pour y réussir, nous avons songé, mademoiselle et moi, à un expédient.

Pauline exprima son approbation par un mouvement de tête, comme si elle eût réellement été pour quelque chose dans le moyen si solennellement annoncé par Gertrude, et dont elle ignorait encore le premier mot. Une vive attention se peignit sur la physionomie de Jacques.

— Quittez ce pays où, sans le vouloir, vous finiriez par compromettre gravement la réputation de ma jeune maîtresse. Allez à Paris, à Versailles, que sais-je? partout où, avec de l'activité, des protections, de la persévérance, on peut prétendre à de l'avancement, conquérir une fortune et se faire un nom! Vous avez déjà un patrimoine raisonnable, songez à le faire fructifier. Pour cela, gardez-vous de rester à l'ombre; rien ne pousse qu'au soleil... Eh bien! c'est là-bas que le soleil brille, courez-y... et sans vous écarter un instant de la discrétion rigoureuse que vous devez à l'honneur d'une fille de la maison de Nesle, arrangez-vous de manière à nous revenir... d'ici un an... — oh! oui, il faut bien cela, — lieutenant dans la marine royale, capitaine d'un beau vaisseau de guerre et qui sait, peut-être... chevalier!

La Duhamel était à bout d'éloquence et ne savait plus de quel bois faire flèche. Jacques la tira de peine en prenant la parole :

— Oui, s'écria-t-il, vous avez raison. Ce bonheur m'est venu trop tôt, à moi, humble et obscur enfant du peuple, et j'ai tout à faire pour le mériter... mon oncle le marin a plus d'une fois rendu service à de grands personnages. Leur protection ne me manquera pas! Grâce à une volonté qui n'aura d'égale que ma tendresse, je jure — oh! retenez bien ce mot, car il a dans ma bouche toute la solennité d'une prophétie — je jure, chère Pauline, de ne rentrer dans ce château qu'a-

vec un titre et un rang dignes de votre naissance et de votre nom! Quant au délai d'un an qu'on me fixe, c'est trop peu sans doute, et l'épreuve que je me décide à tenter sera plus pénible et plus longue... n'importe... je ne reviendrai pas sans l'avoir accomplie tout entière... Comme la noblesse, bonheur oblige! Je n'aurai besoin, pour me raffermir dans cette lutte désespérée, Pauline, que de me souvenir que je suis aimé de vous.

Un baiser de feu glissa des lèvres de Jacques sur une des mains de mademoiselle de Nesle.

Elle-même sembla tressaillir au contact de ce souffle ardent.

Mais bientôt, rappelant tout son sang-froid :

— Jacques, lui dit-elle, vous avez entendu l'avis de Gertrude. C'était le mien, et j'ai vu avec joie que cette séparation vous paraissait comme à nous un sacrifice nécessaire. Mais vous n'avez peut-être pas bien compris que le moindre retard pourrait nous être funeste, et que c'est aujourd'hui même... — Qu'il faut que je parte? acheva douloureusement Jacques. — Sans doute, dit la Duhamel. Dans les affaires comme celle-ci, le temps vaut de l'or. — Et puis, ajouta Pauline avec cet aplomb insoucieux qui donne de la vraisemblance au mensonge, M. l'abbé Brion m'a conseillé de retourner dès ce soir au couvent.

Jacques devint triste et sombre. La Duhamel s'esquiva pour ne point gêner les adieux. Pauline de Nesle et Jacques Vandeuil demeurèrent seuls.

Le cœur du jeune homme battait avec violence. Il vint se mettre à genoux devant celle qu'il aimait et murmura :

— Pauline, vous avez l'âme d'une colombe et la résignation d'une martyre. Pourtant, je vous ai fait tant de mal et je suis cause d'un si grand bouleversement dans votre vie, que je ne puis me défendre d'un effroi cruel...

Ne regretterez-vous pas un jour de m'avoir connu? — Quelle idée! s'écria mademoiselle de Nesle avec l'indignation d'une femme vraiment offensée. — Excusez-moi, Pauline... mais je souffrirais tant de vous savoir malheureuse, que pour vous éviter une seule peine dans l'avenir, dès aujourd'hui je mourrais!

Pauline ne prêtait plus à ces protestations brûlantes qu'une attention distraite. Elle se leva et se dirigea brusquement vers la fenêtre. Jacques l'y suivit.

— Tenez, dit-elle, le jour baisse, j'ai peur qu'on ne vous voie sortir du château à la nuit close. Partez, je vous en supplie, partez. — Ainsi donc, je vais travailler à vous mériter, Pauline... Je vais quitter ce pays où je m'oubliais près de vous, bercé que j'étais par l'espérance et par le bonheur. Pourvu que je réussisse maintenant! Oh! je réussirai... car votre image sera continuellement dans ma tête, votre nom sur mes lèvres, votre honneur au bout de mes efforts... Mais vous ne m'écoutez plus... Cet œil fixe, cette main qui tremble dans la mienne... A quoi songez-vous donc, Pauline? — Au moment, répondit-elle d'une voix émue, où il me sera permis devant tous de vous nommer mon époux.

Le retour de la Duhamel précipita le dénoûment de cette scène. Elle s'était assurée, disait-elle, qu'il n'y avait personne dans l'avenue, ce qui était une façon très-claire d'engager Jacques Vandeuil à hâter sa retraite.

— Encore une fois, reprit mademoiselle de Nesle, si ma réputation vous est chère, si vous m'aimez, Jacques, partez.

Il fallut bien se décider. Il y eut encore entre Jacques et Pauline cet échange de promesses, d'engagements et de recommandations suprêmes qui sont comme le cortége de l'adieu, et qui rendent une séparation à la fois

si cruelle et si douce. Mais bientôt on se renvoya le dernier souhait, les mains se détachèrent, la porte se referma.

Tout était fini.

De la chambre de Pauline, on apercevait la grille par laquelle Jacques allait sortir. Mademoiselle de Nesle courut à la croisée, l'entr'ouvrit et guetta.

Arrivé à cette grille, le jeune homme sembla perdre courage et vouloir s'arrêter. Mais la Duhamel lui parla avec chaleur, lui démontrant sans doute le péril d'une nouvelle entrevue.

Il insistait.

— Impossible ! impossible ! dit Gertrude en élevant la voix de manière à être entendue de mademoiselle de Nesle.

Alors il obéit et franchit le seuil.

Sa poitrine était oppressée. D'étranges pressentiments l'agitaient. De temps en temps, il retournait la tête pour contempler une fois de plus le vieux château dont la silhouette se découpait vivement sur le ciel, lui rappelant ainsi cette miraculeuse soirée où, pour la première fois, Pauline avait daigné l'accueillir et s'occuper de lui.

Enfin, il disparut dans l'obscurité du chemin...

Mademoiselle de Nesle n'avait pas cessé un instant de suivre Jacques Vandeuil à travers l'ombre des grands arbres. Elle aussi paraissait bien émue ; elle aussi semblait fléchir sous le poids d'un accablement inexprimable. Mais du moment où le bruit des pas du jeune homme s'éteignit dans le lointain, dès qu'elle ne le vit plus, dès qu'elle se sentit seule et libre, un vif éclair jaillit de ses yeux et elle respira longuement...

VIII

L'AUBERGE DU PÈRE BRÉARD.

Jacques ne se rendit point directement à Paris. Après avoir mis ordre à ses affaires et pris les commissions de son frère Dauriac, il se dirigea d'abord vers Dieppe, où il était certain de rencontrer son oncle Vandeuil, revenu tout récemment d'une courte excursion sur les côtes d'Angleterre.

Le vieux marin, qui avait accompli à regret cette expédition sans son neveu, apprit avec une peine encore plus vive qu'il avait en tête de nouveaux projets, et qu'il lui fallait renoncer à l'espoir de l'emmener avec lui dans la nouvelle course qu'il méditait d'entreprendre, après la froide saison, dans les mers de l'Inde. Il essaya de le faire changer de résolution. Mais le parti de Jacques était irrévocablement arrêté. Paris était alors, comme toujours, le centre de tous les rayonnements, la source de toutes les faveurs. C'était là désormais que tendaient tous ses souhaits, là qu'il voulait courir pour y solliciter un grade, pour briguer l'honneur de servir le roi sur les navires de l'État, pour mettre, en un mot, le pied sur le premier degré de cette échelle lumineuse des services militaires, au haut de laquelle on est toujours sûr, qu'on vive ou qu'on meure, de rencontrer un glorieux renom. Tout capitaine de vaisseau marchand qu'il était, le brave Vandeuil comprit cette noble ambition de Jacques. Il lui remit des lettres d'introduction pour deux ou trois personnages influents de l'administration de la marine, qui lui avaient plus d'une fois donné des marques d'une estime toute particulière, si bien que Jacques, au milieu de la grande ville, ne se trouva point aussi isolé qu'il l'aurait pu craindre, et reçut tout d'abord un accueil qui doubla son courage.

Jacques vint donc passer à Paris toute la fin de 1726 et le commencement de 1727. L'époque était calme et le vent ne soufflait point à la guerre. Monseigneur André-Hercule de Fleury, nommé à l'évêché de Fréjus par le roi Louis XIV, et honoré sous Louis XV du chapeau de cardinal, était avant tout un homme pacifique et un ministre prudent. Les nombreuses guerres du grand siècle avaient créé le besoin du repos, et on eût dit alors que le sang ne coulait pas plus chaud dans les artères de la France que dans les veines glacées du vieux cardinal. La marine était, comme l'armée, dans un moment d'arrêt. Il était d'ailleurs bien difficile d'entrer dans ce qu'on appelait le *Grand-Corps,* si l'on ne faisait preuve d'une noblesse à peu près incontestée. Jacques Vandeuil était loin de remplir cette essentielle condition. Toutefois grâce à l'énergie qui le soutenait, grâce aussi à la recommandation de son oncle, il obtint, sinon un résultat immédiat, du moins la promesse formelle d'une admission dans les cadres de la marine active, faveur qu'il devait déjà considérer comme de la plus haute importance. Un des membres les plus influents de l'Amirauté, pour juger de la capacité du jeune marin, l'avait même chargé d'un travail secret sur la situation matérielle de divers ports de l'Océan.

Ces démarches, l'accomplissement de cette mission de confiance et le règlement de quelques autres intérêts absorbèrent environ sept à huit mois. Dans les premiers temps, Jacques avait reçu de la Duhamel quelques lettres destinées à lui faire prendre patience. Mais, par degrés, cette correspondance était devenue plus rare... puis elle avait cessé tout à fait. Pendant plusieurs mois, il fut absolument sans aucune nouvelle du château. Que supposer? que croire? L'état de Pauline s'était-il aggravé? comment avait-elle supporté la crise terrible dont le

terme était déjà fatalement dépassé? Pourquoi ne lui avait-on pas fait partager la douleur ou la joie qui avait dû succéder à ce moment suprême? La confiance de Jacques commençait à être ébranlée, le doute déchira déjà son cœur. Il y eut cependant une circonstance qui lui rendit un peu d'espoir. Il apprit un jour que M. de Nesle revenant des Pyrénées, avait traversé Paris pour se rendre à son château de Picardie. Dès ce moment, tout lui parut expliqué. Il attribua le silence de Gertrude à la réserve prudente que devait lui imposer naturellement la présence du vieux marquis. Quant à Pauline, il avait été convenu qu'elle n'écrirait jamais, la Duhamel ayant fait remarquer avec beaucoup de sens qu'une lettre est le plus indiscret comme le plus dangereux des témoins.

Mais tout en cherchant à se rassurer par des raisons plus ou moins plausibles, Jacques se sentait tourmenté, inquiet, et bien que l'état de ses affaires eût dû le retenir à Paris, il résolut de s'échapper pendant quelques jours et d'aller tenter les chances, non pas d'une démarche officielle auprès de M. le marquis de Nesle, mais d'une visite furtive au château.

Il se mit donc en route vers la fin du mois de mars, l'esprit tout peuplé de visions charmantes et le cœur palpitant d'espoir.

Il lui semblait que tout lui devait réussir. Les obstacles tombaient au souffle imaginaire de sa volonté comme des châteaux de cartes au moindre vent. Il regardait en face et défiait le sort. La jeunesse seule possède cette merveilleuse confiance, que ne viennent altérer ni la crainte, ni le doute, ni la réflexion.

De Paris à Ribérol, Jacques eut tant de choses en tête, il fit tant de projets, se perdit dans un tel chaos d'illusions riantes et heureuses, qu'il se trouva rendu à destination avant d'avoir eu le temps de s'ennuyer.

Pendant ce court trajet il avait bâti tout son avenir, il avait arrangé toute sa vie.

A une lieue environ de la ville de Nesle, il sauta à bas du cheval sur lequel il avait fait sa dernière étape, le laissa à l'écurie, et se mit à marcher à pied.

La soirée était belle et l'atmosphère toute empreinte des douces odeurs du printemps. En apercevant le clocher de l'église et les ardoises luisantes du château, le sang lui reflua si fort vers le cœur, qu'il fut obligé de comprimer d'une main les battements de sa poitrine, tandis que, de l'autre, il essuyait une larme.

Les bruits de la campagne apportaient à son oreille des paroles mystérieuses auxquelles répondaient les voix de son âme. Ces échos formaient une langue dont lui seul comprenait le sens. Il saluait les ormes du chemin comme de vieux amis à qui l'on donne l'accolade du retour, et à chaque fleur qu'il rencontrait il croyait voir un sourire s'épanouir joyeusement devant lui.

Il était à une portée de fusil à peu près du château, lorsque sa rêverie fut tout à coup distraite par les cahots irréguliers et les tintements de ferraille d'une carriole qui venait à sa rencontre. Comme il tenait le milieu de la route, son premier soin fut d'incliner à droite; mais, tout en se rangeant pour laisser passer l'équipage campagnard, il jeta un coup d'œil sur celui qui le conduisait :

— Eh! je ne me trompe pas, dit-il, c'est Thomas Bontemps!

— Jarni! risposta Thomas, ou j'ai la vue trouble, ou c'est monsieur Jacques Vandeuil.

Bien que Jacques fût dans une condition tout à fait humble, il existait néanmoins entre lui et le villageois une sorte de distance morale dont l'éducation et une certaine aisance lui garantissaient l'avantage. Ainsi s'explique la

nuance de respect qu'on remarque dans la réplique de Thomas.

Jacques fut sur le point de souhaiter bon voyage au paysan et de passer outre, mais une idée soudaine l'en empêcha. Il connaissait Thomas très-curieux et non moins bavard. Ces deux petits défauts pouvaient lui être singulièrement profitables dans l'occasion présente. Il résolut de l'interroger et de tirer de cette gazette vivante tous les renseignements dont il pouvait lui être avantageux de se munir avant de rentrer au village.

Les deux saluts échangés, Thomas, qui apparemment n'était pas d'humeur à flâner, levait déjà son fouet pour cingler sa bête, lorsque Jacques, l'arrêtant du geste :

— Eh ! là... dit-il, mons Thomas, ne peut-on vous dire un mot ? — Impossible, monsieur Jacques, impossible. On m'a recommandé de ne point m'amuser en route et je suis payé d'avance. Faut être honnête avant tout.... — Sans doute. — Et ne pas voler son argent. — C'est un excellent principe ; mais un petit quart-d'heure ? — Pas une minute, monsieur Jacques. — Ami Thomas, vous avez tort; car je vois briller à deux pas d'ici, à travers les feuilles de ces beaux marronniers, un falot destiné à révéler au passant attardé l'existence de certain lieu où l'on boit d'un certain petit vin de Lorraine qui, asssure-t-on, ferait danser un mort!...—Ah! ah! l'auberge du père Bréard.— Précisément... Et si vous faisiez sagement, mon cher Thomas, vous descendriez de votre carrosse d'osier, vous attacheriez la bride de votre cheval à cette belle branche qu'on dirait placée là tout exprès pour cet usage, et vous m'accompagneriez sans plus de façon chez le père Bréard. Votre gosier y gagnerait, et votre conscience ne s'en trouverait pas plus mal. Le temps de vider une bonne bouteille.... Ne voilà-t-il pas une grande affaire? —Jarni !.. vous parlez d'or, monsieur Jacques, et si l'on ne tenait si

fort à son devoir... — Allons, Thomas, décidez-vous. — Mais... si vous saviez... — Je sais que le petit vin de Lorraine est bon quand on le boit sec et que nous ne sommes pas gens à y mettre d'eau. Ami Thomas, je vous montre le chemin. Venez-vous?

Le vin de Lorraine, qui n'est pourtant pas un fameux vin, fit déroger Thomas à ses principes. En deux bonds, il fut à terre. Jacques l'entraîna chez le père Bréard.

Les deux amis s'attablèrent. L'épreuve du nectar lorrain parut satisfaisante au paysan qui murmura en faisant claquer sa langue à la façon des gourmets :

— Jarni!... ça fait du bien par où ça passe, surtout quand on est fatigué et qu'on a la luette un peu sèche. Car, depuis hier, mon bon monsieur Jacques, vous ne le croiriez pas, mes pauvres jambes s'en vont sous moi. — Diable! diable! et qui donc vous a donné toute cette besogne? — Ah!... pour ça... je ne peux pas le dire. — Pourquoi donc? — Parce que cela comprometterait quelqu'un. — A la bonne heure! repartit Jacques. Comme je n'ai envie de compromettre personne, votre explication me suffit. Buvons! — Jarnigué!... oui! buvons! car il va bientôt falloir que je m'en aille... — Pas avant de m'avoir dit au moins, mon bon Thomas, comment tout le monde se porte au village... et au château. — Au château!... Chut!... — Hein? — Chûûûût!... répéta Thomas en traînant cette syllabe à n'en plus finir. — Comment! que se passe-t-il? — C'est justement là-dessus que je dois être muet... aussi muet que ces honnêtes poissons de l'étang qui ont vu tomber au milieu d'eux ce pauvre monsieur de Beaufort et qui n'ont jamais rien révélé sur cet inconcevable plongeon.

Jacques ne put réprimer un léger frissonnement.

Mais Thomas continua, sans perdre le fil de son discours :

— On m'a payé pour me taire, et le diable ne me tirerait pas de la gorge un mot qui n'en doit pas sortir. — Cette discrétion vous honore, dit Jacques, dont la curiosité venait de s'éveiller plus ardente que jamais. Holà !.. père Bréard !... du vin ! — Encore ! s'écria jovialement Thomas.... Et ma tête... ma tête !... — Elle est plus forte qu'elle n'est grosse, mon brave Thomas. D'ailleurs, si vous le voulez... ce sera le dernier coup. — Ah ! oui, c'est cela.... le dernier.

Jacques prit le verre de Thomas et y versa la rase mesure.

Le paysan l'avala d'un trait et tendit encore le bras.

— Ah ! cette fois, ce n'est pas moi qui vous pousse, dit Vandeuil en souriant. — C'est qu'il est tout à fait gentil, ce petit vin ! s'écria Thomas

Jacques versa de nouveau, et Thomas, qui commençait à balbutier, se pencha pour lui dire à l'oreille :

— C'est tout de même une bonne idée que vous avez eue de me payer un coup à boire, monsieur Jacques, car la nuit est fraîche.. ça m'a tout regaillardi... Je suis maintenant bien sûr de ne pas m'endormir en route... et dame ! c'est le cas de se tenir toujours éveillé !... Quand on est responsable d'un dépôt comme celui que j'ai dans ma carriole... — Un dépôt? — Sans doute... et d'importance encore... Mais qu'est-ce que je vous dis donc là, moi !.. Voilà que je cause, que je jase... — Encore ce petit coup, Thomas. — Oh ! oh ! faudrait pourtant pas se griser ! — Allons donc !... un gaillard comme vous... — Non, je ne veux plus boire. — Pas même pour trinquer avec moi ? — Ah ! si c'est pour trinquer, à la bonne heure.

Thomas s'exécuta encore. Il consentit même à trinquer deux ou trois fois de suite. Il y mettait infiniment de bonne grâce.

— Jarni ! s'écria-t-il, vous êtes un brave enfant du

pays, monsieur Jacques, et je suis content que vous soyez de retour. C'est-y pour longtemps? — C'est selon. J'ai l'espérance d'entrer dans la marine royale, et j'aurais désiré solliciter à ce sujet la protection de M. le marquis de Nesle. Il m'eût été agréable même d'apprendre de vous, Thomas, ce qui se passe au château afin de juger si je puis m'y présenter demain avec quelque chance de succès... Mais puisque vous avez résolu de ne point parler, je prendrai mes renseignements ailleurs. — Les autres, dit Thomas d'un air malin, pourront vous raconter bien des choses, mais il n'y en a pas un qui ait dans son sac rien d'aussi drôle que ce que j'ai dans ma carriole, moi! Ah! le château! Depuis hier au soir, quel tohu-bohu! quel remue-ménage!.... si je n'avais pas été là, moi! Pauvre dame Gertrude! — Serait-il arrivé quelque malheur à madame Duhamel? — Mais non... puisque je vous dis que c'est drôle. — Alors, buvons! — Ca va!... Au fait, que l'enfant soit rendu à Noyon une heure plus tôt ou plus tard... — L'enfant! .. quel enfant? — J'ai dit l'enfant? — Mais sans doute... — Vous en êtes bien sûr? — Très-sûr. — En ce cas puisque j'ai lâché le mot, autant dégoiser l'histoire tout entière, pas vrai? — C'est mon avis. — Père Bréard, une bouteille!

Thomas planta ses coudes sur la table et s'inclina en avant, faisant à son front un point d'appui de ses deux mains, de manière à respirer tout à son aise le fumet qui s'exhalait de son verre.

— Figurez-vous, monsieur Jacques, qu'hier au matin, après une bien longue absence, puisqu'il n'était pas venu au château depuis les noces de madame de Mailly, et que nous voilà presque en avril, monsieur le marquis de Nesle est arrivé en grand équipage, accompagné de quatre à cinq beaux seigneurs, brodés sur toutes les coutures. La belle mademoiselle de Nesle, qui, durant

l'absence de monsieur son père, avait habité tantôt le couvent de l'*Ave Maria,* tantôt le château, est allée à sa rencontre pour le recevoir... Tous les gros bonnets des environs y étaient aussi... le bailli, monsieur le receveur des tailles, le tabellion... Ah! c'était un coup d'œil superbe!... — Passons, passons, murmura Vandeuil. — Toute la journée, il y eut comme une espèce de réjouissance dans le village, et on apprit que le surlendemain, au point du jour, monsieur le marquis et toute sa société partiraient pour une magnifique chasse à courre dans la forêt. C'est une belle chose qu'une chasse à courre, monsieur Jacques, et je compte aller voir ça. — Mais continuez donc! — Jusque-là il n'y avait rien d'extraordinaire, et au lieu de travailler aux champs, je m'étais avisé que je ne ferais pas mal de m'amuser comme tout le monde. Ils étaient bien une douzaine qui jouaient une partie de quilles dans le grand carré de danse. Les quilles! c'est ma passion, à moi. Ça me tente; je passe ma veste et je prends ma course, quand tout à coup je me sens arrêté par le bras. Je me retourne. C'était Picou, le garçon d'écurie. « Quoi qu'il y a? —Thomas, on te demande au château. —Qui ça, monsieur le marquis? — Non, madame Gertrude. — Qu'est-ce qu'elle me veut? - Bête! est-ce que je le sais? — Diable! j'allais aux quilles. — Vois, elle m'a dit de te donner ça à compte. Adieu. » Picou s'en va, je regarde dans ma main. J'y trouve une pistole, monsieur Jacques, une vraie pistole, comme j'en vois quelquefois dans la sacoche de mon patron quand il va payer ses fermages. Jarni! adieu les quilles! me voilà au château. Madame Gertrude était à la grille, elle m'attendait. « Thomas, qu'elle me dit comme ça, aimes-tu les pistoles? — Je n'en ai jamais eu qu'une dans ma vie, mame Gertrude, et c'est celle que vous venez de m'envoyer par

Picou. — En veux-tu neuf autres? » Moi, pas dégoûté, je tendais déjà la main. « Un instant, dit mame Gertrude, tu ne les auras que si tu exécutes ponctuellement mes ordres. — Neuf pistoles que vous me promettez et une que j'ai déjà font dix. Je me fais casser les reins pour vous, mame Gertrude. — Oh! sois tranquille, il n'y a aucun danger. Écoute seulement ce que je vais te dire : As-tu une carriole dont tu puisses disposer? — Je m'en procurerai une. — Demain soir, à neuf heures, sois à la petite porte du parc. — Du côté de l'étang, n'est-ce pas? — Oui. — J'y serai. — A ce moment, je te donnerai mes instructions. — Bien, mame Gertrude, à demain soir neuf heures. — Je puis compter sur toi? — Comme je compte sur les neuf pistoles. — C'est bien. Il me reste à te recommander le plus grand silence. — Je ne soufflerai mot, mame Gertrude. — Rappelle-toi tes promesses, ajouta-t-elle en me mettant la main sur l'épaule, et si, dans un mois, il m'est bien prouvé que tu as religieusement gardé le secret, viens me trouver, et je te donnerai... — Quoi? — Dix autres pistoles. — Total, vingt... Vous pouvez dormir en paix, mame Gertrude; celui-là qui me fera bavarder, sera bien malin. »

Jacques déboucha une nouvelle bouteille et en donna l'étrenne à Thomas. Le paysan but avec délices. Le vin de Lorraine faisait merveille.

Jacques ne perdait pas un mot de ce que disait Bontemps. Quant à celui-ci, il était tout à l'ardeur de son récit.

Il poursuivit avec beaucoup d'animation :

— Vous comprenez bien, monsieur Jacques, que ce soir je ne pouvais manquer d'être exact. A neuf heures, j'étais devant la petite porte, droit comme un piquet. Ah! il faut rendre justice à madame Gertrude, elle a été aussi exacte que moi. Au bout d'une minute, je l'ai vue arriver

tenant dans ses bras un petit panier en forme de berceau, dans lequel dormait... vous devinez bien quoi? Elle l'a placé elle-même de manière à éviter les cahots le plus possible... Pauvre créature! c'est si frêle! Là-dessus, elle m'a glissé honnêtement les neuf pistoles, en me disant: « Tu connais la route de Noyon? — Pardine, j'y suis allé plus souvent qu'à mon tour. — Prends cette adresse écrite, et quand tu auras trouvé la maison qu'elle indique, frappe, entre sous le vestibule, dépose le panier sur une tablette de bois que tu trouveras à ta droite et va-t'en. — Sans parler à personne? — A personne.... » Tout ça était bien facile. Je monte sur mon siége et fouette cocher!... Cette chère madame Duhamel peut être bien sûre que je lui ferai sa commission sans en retrancher une syllabe et sans y ajouter un mot.

Tout en parlant, Thomas avait tiré de sa poche le papier où figurait l'adresse en question. Jacques le lui enleva lestement et s'écria, en le froissant avec indignation: — Oh! c'est infâme! — Hein? qu'est-ce que vous avez donc, monsieur Jacques? — Moi, rien. Buvons. — Jarni!... il est temps de partir. — Bah! puisque nous avons tant fait que de trinquer ensemble, qu'il ne soit pas dit au moins que nous laissons au père Bréard de la marchandise que nous avons payée: cette bouteille n'est pas finie. — Ah! pour vider la bouteille..... c'est différent.

La langue de Thomas devenait épaisse. Ses yeux se chargeaient de vapeurs: il chancelait.

— Père Bréard! cria Jacques, du rhum! — Du rhum! qu'est-ce que c'est que ça? fit le paysan. — Une médecine pour déblayer l'estomac. — Voyons... Ah! Dieu du ciel! que c'est fort! — Vous disiez donc, Thomas, que cet enfant est là?... — Étendu tout de son long dans son petit berceau, où il dort comme un oiseau quand le so-

leil est couché. — Et n'avez-vous pas quelque soupçon ?... — Sur quoi? bégaya Thomas dont l'œil se faisait peu à peu hagard et vitreux. — Sur la personne à qui il peut appartenir?... — Dame! il n'y a que deux femmes au château : mademoiselle Pauline de Nesle et madame Gertrude. Comme ce n'est pas mademoiselle Pauline, bien sûr, ça doit être maman Duhamel qui a commis ce gros péché-là. — Et à tout péché miséricorde, n'est-il pas vrai, Thomas? — Comme vous dites. Un petit de plus ou de moins... la terre est si grande qu'il y a place pour tout le monde. — Bien pensé !

Thomas Bontemps se trouva très-spirituel et éclata de rire.

— Ah ça !... reprit Jacques, est-ce une fille ou un garçon ? — L'un ou l'autre... mais je ne sais pas lequel. — Eh bien ! garçon ou fille, à sa santé ! — A sa santé, mordine ! Topez là, monsieur Jacques. Comment donc appelez-vous ça, du rhum ? Ah ! que c'est donc fort !

Cette réflexion pleine de justesse n'empêcha point Thomas de faire fête à la savoureuse liqueur. Mais ses forces ne furent pas au niveau de sa vaillance. Il entendit une espèce de bouillonnement tinter à ses oreilles, une sueur froide lui coula du front, et il se laissa choir comme une masse inerte sur son banc.

Jacques le releva et le plaça de manière à ce qu'il pût allonger ses bras sur la table et y appuyer sa tête.

Cette position commode l'acheva. Il se mit à ronfler.

Tout un plan s'était formé dans l'esprit de Jacques pendant le temps qu'avait duré cette scène. Le moment était venu de l'exécuter,

— Père Bréard, cria-t-il en faisant sonner le ventre d'une bouteille, père Bréard !

L'aubergiste accourut.

— Quel diable de vin nous avez-vous donc donné? — De mon meilleur, dit le vieux Bréard... mais à quel propos? — Regardez, dit Jacques.

Et du doigt, il montrait Thomas.

— Ah! grand Dieu! qu'a-t-il donc? — Il a..... qu'il est ivre à ne plus remuer bras ni jambes. Vous frelatez votre vin, monsieur Bréard. — Oh! monsieur Vandeuil, je vous jure... — Voyez comme il respire avec peine. — Je vous assure, monsieur Vandeuil, qu'aux dernières vendanges... — Allons, n'en parlons plus, interrompit Jacques, mais voyez donc la fatalité. Ce bon Thomas ne m'a-t-il pas confié qu'il avait ce soir une commission très-sérieuse à remplir? Or, maintenant, le voilà hors d'état de s'en occuper; si j'avais su qu'il eût le cerveau si faible! Mais qui diable pouvait prévoir... — Holà hé! monsieur Thomas! cria l'aubergiste.

Thomas ne répondit que par un rugissement.

— Eh! parbleu, il me vient une idée, reprit Jacques en se frappant le front; puisque c'est moi qui l'ai grisé, il est juste que je répare mon tort, en me chargeant moi-même de sa commission. C'est un petit service à rendre à ce pauvre Thomas Bontemps. Voulez-vous me seconder, père Bréard? — De tout mon cœur, répondit l'aubergiste, excellente pâte d'homme, incapable d'entendre malice à quoi que ce fût. — En ce cas, à l'œuvre. Vous avez bien un vieux lit pour y déposer ce garçon-là? — Un lit, non; mais un matelas dans la soupente où je mets mon bois. — Aidez-moi à l'y porter.

Jacques donna l'exemple; le vieux Bréard l'imita. L'un prit Thomas par les épaules et l'autre soutint les pieds.

On le hissa de cette façon dans la soupente.

— Maintenant, père Bréard, dit Jacques, laissons-le

dormir. Je vais, moi, le remplacer dans sa carriole et faire la besogne dont il m'a parlé. — C'est donc une commission pressée? hasarda l'aubergiste. — Oh! très-pressée. On le gronderait fort si on savait qu'il y eût mis de la négligence. — Alors, il vous devra une belle chandelle, monsieur Jacques. Ah ça! que lui dirai-je, s'il s'éveille? — Que tout est pour le mieux, que je suis parti pour exécuter les instructions qu'il a reçues. Qu'il ne s'inquiète de rien. Adieu, père Bréard, ajouta-t-il en payant la dépense. — Adieu, monsieur Jacques... bien obligé.

La nuit était noire. Jacques marcha à tâtons jusqu'à la carriole, s'y installa avec toutes sortes de précautions et voulut s'assurer de la main où était le berceau. Après quelques recherches infructueuses, il le sentit. Son cœur bondit dans sa poitrine et il fut au moment de tomber en défaillance. Bientôt pourtant, ayant rappelé ses esprits, il fouetta le cheval et s'éloigna.

Mais au lieu de prendre la grande route qui menait à Noyon, il se mit à cheminer, au pas le plus modéré possible, et en évitant soigneusement les secousses, dans la direction des Herbiers, où habitait, le lecteur doit s'en souvenir, son frère aîné, Robert Dauriac.

Il était tard..... le bruit de la carriole et le son de la cloche mirent en grand émoi le paisible hameau des *Herbiers*. Le chien de garde de M. Robert Dauriac, toujours sur la défensive, mêla ses hurlements prolongés à tout ce tumulte.

Robert vint lui-même ouvrir. A la vue de Jacques Vandeuil, dont les traits exprimaient le plus grand désordre, il recula d'un pas.

— Frère, lui dit Jacques, ne t'effraie pas, c'est moi. — A cette heure! et dans un appareil trouble!..... Mon frère, mon frère, que t'est-il arrivé?

Jacques Vandeuil était comme assourdi par mille bruits étranges et inexplicables qui bourdonnaient dans son cerveau. L'incertitude où il était encore sur la vérité, les doutes qui le torturaient, les soupçons qui commençaient à faire invasion dans son cœur, toutes ces émotions, jointes à la fatigue matérielle qui l'accablait, le rendirent d'abord absolument incapable de parler ou d'agir. M. Dauriac l'interrogeait, il ne répondait pas.

Une femme, tenant un joli petit garçon à la main, sortit de la maison tout effrayée.

— Ne craignez rien, madame Michelan, dit enfin Jacques en rappelant toutes ses forces. Je viens si tard que je vais mettre tout le village en l'air, n'est-il pas vrai ? Oh ! ce n'est pas ma faute. Je n'avais pas le choix des heures... Pauvre Gaston, ajouta-t-il en caressant l'enfant qui tenait la main de madame Michelan, comme il tremble !... c'est moi qui lui ai fait peur.

Le petit Gaston lui sauta au cou en s'écriant :

— Je n'ai plus peur, Jacques, puisque c'est toi.

Jacques se dégagea de cette naïve étreinte et entraîna Robert Dauriac vers la porte...

Ce dernier le suivit sans rien dire.

— Attends, murmura Jacques.

Et sautant sur le marche-pied de la carriole, et plongeant ses deux bras dans l'intérieur, il en tira le précieux fardeau avec de grandes précautions.

— Tiens, dit-il à Robert Dauriac, prends ceci.

Robert prit le berceau.

— Grand Dieu ! un enfant !... Que signifie ?... — Ne me demande pas d'explications... plus tard, demain sans doute, je te reverrai, je te raconterai..., mais, en attendant, songe seulement que l'innocente créature, qui est à cette heure dans tes bras, a été au moment d'être abandonnée sur cette terre, sans protection, sans se-

cours, et que la Providence a voulu que je me trouvasse sur sa route pour la sauver. Aie bien soin d'elle, Robert! Quand Dieu nous permet de faire une bonne action, c'est comme s'il nous bénissait... Je puis compter sur toi, n'est-ce pas?

Une poignée de main fut la réponse de Robert.

— Merci, dit Jacques en remontant dans la carriole. Merci et adieu.

Robert voulut encore questionner Jacques, mais Jacques était bien loin. Au bout de deux heures, il rentrait à l'auberge du père Bréard.

— Tiens, c'est monsieur Jacques! dit l'aubergiste. Déjà de retour! — Oh! je suis allé bon train. Dieu merci, l'affaire est faite. Et notre brave Thomas? — Toujours dormant, monsieur Jacques. — Alors, mettez sa bête à l'écurie et laissez-le dormir. — Quand il rouvrira l'œil, faudra-t-il toujours lui dire la même chose? — Toujours. Ajoutez même, père Bréard, que vous m'avez vu de retour et que j'ai fait sa commission..... comme lui-même ne l'aurait pas faite, j'en réponds!

A peine Jacques Vandeuil avait-il achevé ces mots qu'il disparut.

L'aubergiste courut après lui en l'appelant:

— Eh! monsieur Jacques! monsieur Jacques! où allez-vous par cette nuit noire? Il y a encore loin d'ici chez vous... Restez donc, j'ai une chambre à votre disposition.

Mais Jacques était déjà sur le chemin, et la voix du père Bréard se perdit, comme un écho inutile, à travers l'espace et l'obscurité.

IX

LA PARTIE DE CHASSE.

Jacques Vandeuil erra toute la nuit autour des murs du château.

Poursuivi par une idée fixe, le cœur meurtri d'indignation, de désespoir et de jalousie, il marchait à travers champs, poussé par une de ces impulsions inexplicables qui font agir l'homme sans qu'il lui soit possible de se rendre compte de ses actions. Il marchait pour assouvir l'activité dévorante de son cerveau, pour endormir son âme par la fatigue du corps, pour livrer son front brûlant aux froides caresses de l'air, pour essayer enfin de ne plus penser.

Mais il avait beau fuir, la réalité marchait aussi vite que lui : elle l'environnait d'un cercle fatal, elle l'attirait comme par un aimant irrésistible, elle cheminait à ses côtés. Il avait beau évoquer dans sa mémoire les songes d'autrefois, se faire plus jeune d'une année, se rassurer enfin en se rappelant qu'après tout il n'était pas au pouvoir des hommes de lui ravir le bonheur que le ciel lui avait donné, la vérité détruisait toutes ces chimères...

Le doute ne lui était plus permis !

Pauline de Nesle, amante infidèle et mère dénaturée, avait renié son enfant !

Elle s'était débarrassée de lui, elle sa mère, comme d'un fardeau qui la gênait. Pauvre innocente créature, à qui l'hospice de Noyon, si son père ne se fût trouvé là, eût accordé un asile et la vie comme une aumône ! Et c'était là cette femme qu'il avait tant aimée !

Telles furent les premières pensées de Jacques Vandeuil. Peu à peu cependant elles se modifièrent. Autant les âmes jeunes sont ardentes dans la colère, autant elles

ont besoin de se reposer dans l'indulgence et le pardon. Une fois l'explosion passée, il ne se souvint plus que de l'amour de Pauline, et à toute force il voulut l'excuser.

— L'arrivée du marquis l'aura épouvantée, se dit-il, et, pour sauver sa réputation, elle aura consenti à se séparer de son enfant. Ne la condamnons pas avant de l'avoir entendue. Elle se justifiera... oh ! oui, je l'espère... j'ai besoin de l'espérer.

Cette illusion, la dernière à laquelle Jacques pût se rattacher, soutint ses forces chancelantes jusqu'au point du jour. Quand l'aube commença à s'épanouir au ciel, il s'aperçut qu'il s'était fort éloigné du château. Il revint sur ses pas, et eut bientôt regagné les fossés.

Ses vêtements étaient en désordre et tout souillés de poussière.

Un soldat de la maréchaussée qui l'eût rencontré à cette heure et en cet état, l'eût certainement regardé d'un très-mauvais œil.

Plongé dans une méditation profonde, il marchait lentement, l'œil fixe et le front penché.

Tout à coup, ses yeux étincelèrent et il releva la tête comme si un choc l'eût réveillé en sursaut.

Un bruit soudain venait de frapper son oreille. Il s'arrêta, regarda tout autour de lui, et se mit à écouter.

C'était une musique lointaine.

Des cors, placés à une certaine distance l'un de l'autre, s'appelaient et se répondaient alternativement.

Puis, les hennissements des chevaux, les aboiements de la meute, les cris des piqueurs éclatèrent comme à un signal donné.

Jacques comprit que le cortége de la chasse se rendait au château. Il s'avança timidement et essaya de se placer de manière à tout voir sans être vu.

La matinée était superbe, quoique froide. Vers six heures, le soleil fut assez haut pour dorer au loin le paysage et lui prêter un air de réjouissance et de fête. C'était un coup d'œil charmant. Les oiseaux gazouillaient et déployaient aux rayons de l'astre levant les bigarrures de leurs ailes ; de toutes parts, le chant du coq saluait l'aurore, et l'on voyait s'élever du sol encore humide, cette vapeur mouvante dans laquelle le paysage s'enveloppe aux premiers beaux jours du printemps comme dans un voile diaphane et parfumé.

Ce magnifique spectacle emplit l'âme de Jacques d'amertumes et de regrets.

Il lui semblait que le beau temps, cet immense sourire de la nature, n'était que pour les heureux de ce monde et insultait sa douleur...

Cependant il avançait toujours.

Il parvint ainsi jusqu'à la grille qui s'ouvrait sur la grande cour du château. Mais il se blottit encore derrière un massif d'arbres d'où il lui fut facile de suivre dans tous leurs détails, les préparatifs de cette fête princière.

Toute la maison du marquis était sur pied. Les seigneurs des villages voisins avaient eux-mêmes envoyé leurs équipages. Ils savaient sans doute l'accueil qu'avait reçu M. de Nesle à la cour de France, et ils saisissaient cette occasion de célébrer royalement son retour. Leur empressement était une flatterie délicate.

Bientôt de joyeuses fanfares annoncèrent l'arrivée des dames. Ces brillantes amazones, montées sur des chevaux richement caparaçonnés, furent les premières introduites dans le préau réservé. Au bruit des trompettes qui entonnèrent une sorte de chant de départ, la principale fenêtre du château s'ouvrit, et M. le marquis de Nesle parut sur le balcon, tenant sa fille Pauline par la main.

Des saluts s'échangèrent de loin, les mouchoirs s'agi-

tèrent, et le vieux marquis sembla indiquer d'un geste qu'il était impossible d'être plus exact qu'on ne l'avait été de part et d'autre. Puis il se retira du balcon. Pauline seule y resta, regardant d'un œil attentif et satisfait la délicieuse jument qu'un de ses écuyers venait d'amener à l'entrée du vestibule et dont la housse, parsemée d'étoiles d'or, brillait aux rayons du soleil.

Plusieurs gentilshommes descendirent de cheval, se précipitèrent vers le perron et gravirent rapidement l'escalier.

C'était à qui offrirait le premier sa main à la jeune châtelaine pour la conduire jusqu'à sa monture.

En ce moment, il se fit dans l'esprit de Jacques Vandeuil une révolution complète. Il s'isola de tout ce qu'il voyait, pour se concentrer en lui-même et ne plus écouter que les sourdes excitations d'une colère qui pouvait perdre mademoiselle de Nesle en le poussant lui-même à sa ruine. Il sortit de sa cachette et alla droit à la grille.

D'abord on ne fit aucune attention à cet homme dont les habits dénotaient la basse origine, et auquel on devait bien pardonner le sentiment de curiosité qui lui faisait souhaiter de voir de près une si noble et si brillante compagnie.

Mais lorsque, non content de regarder à distance, il osa franchir le seuil du château et s'avancer, l'œil fixe et la tête insolemment couverte, entre la double haie de chasseurs qui attendaient les maîtres du lieu, une main brutale lui saisit le bras, et ces mots résonnèrent à son oreille :

— Où vas-tu, manant? — Où je vais? balbutia Jacques Vandeuil... où je vais? — Sans doute..... répliqua le valet dont le poignet vigoureux ne lâchait point sa proie. Où vas-tu? n'est-ce pas clair? — Vous le voyez bien ; je vais au château. — Sur ma foi! j'aurais dû le deviner... Mais aussi, pourquoi ne pas dire tout de suite

que monseigneur vient pour la chasse? Ah! ah! ah! savez-vous, mon cher, que vous avez là un joli costume pour aller courre le cerf?... Avec ça, on n'a pas peur d'abîmer ses manchettes, n'est-ce pas? Allons, déguerpis, maroufle, ou si tu résistes!...

La surprise avait paralysé les forces de Jacques Vandeuil. Mais dès qu'il eut compris à qui il avait à faire, il dégagea, par une secousse violente, son bras de la main du valet, le saisit lui-même à la gorge, et le tenant ainsi en respect:

— Que me demandais-tu? dit-il. — Je te demandais, double coquin, ce que tu viens faire ici? — J'y suis venu, triple bandit, pour te faire décrire ces deux cercles magiques dans l'air, et te briser les reins.

Et, confirmant sa parole par l'action, Jacques imprima effectivement à l'impertinent valet un double mouvement de rotation aérienne, à la suite duquel il le lança à terre plus mort que vif.

Battue et humiliée dans la personne d'un des siens, la valetaille prit l'alarme, et s'élança au secours du vaincu.

Tous les regards se tournèrent de ce côté. En même temps, un cri s'échappa du sein de mademoiselle de Nesle.

A ce douloureux appel, dix bras vinrent la soutenir, car elle tombait en défaillance.

M. le marquis lui-même ne tarda pas à accourir.

La Duhamel apporta des sels et les fit respirer à sa jeune maîtresse. Peu à peu ses couleurs reparurent; mais le feu d'une sombre inquiétude luisait sous ses cils bruns, comme l'éclair à travers les nuages. La Duhamel cherchait à comprendre la cause de cette faiblesse et n'y trouvait aucun motif.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le marquis.

A la voix de son père, Pauline rouvrit les yeux et promena autour d'elle un regard fauve et égaré. Puis, tout

à coup, saisie d'un tremblement convulsif, et, désignant de son bras tendu la grille du château, elle murmura d'une voix étouffée :

— Oh ! cet homme ! cet homme !

L'intelligente Duhamel suivit l'indication de sa maîtresse et comprit tout.

— Eh ! s'écria-t-elle, ne voyez-vous pas la cause de tout cet émoi ? Ce vagabond, là-bas, qui se querelle avec vos valets, monsieur le marquis ! Pauvre demoiselle ! elle en a peur et je trouve qu'il y a bien de quoi. Voyez donc cette mine et comme il est fait !

— Qu'on le chasse ! cria M. de Nesle en accompagnant son ordre d'un geste énergique.

Forts de l'appui de leur maître, les gens du marquis firent merveille. En moins d'une minute, Jacques fut repoussé à une centaine de pas du parc. Il est vrai de dire qu'ils étaient dix contre un.

Ayant ainsi vengé leur camarade, les valets revinrent triomphants.

Mais à l'intérieur du château, cet incident devait avoir d'autres suites.

Étendue sur un fauteuil et en proie à un tremblement fébrile, mademoiselle de Nesle était retombée dans un évanouissement plus grave et plus profond que le premier.

Des mots incohérents étaient sortis de sa bouche, quelques oreilles attentives avaient même saisi dans un imperceptible murmure le nom de Jacques Vandeuil.

Bien qu'on ne connût pas personnellement Jacques, le nom de l'ancien fermier de la maison de Nesle n'était pas étranger à quelques-unes des personnes invitées.

Déjà on chuchotait... déjà on se jetait à la dérobée des regards de surprise et d'intelligence.

M. de Nesle guettait le moment où sa fille allait rouvrir les yeux.

Impatient de caractère et entier dans ses volontés, il voulait avoir sur-le-champ l'explication d'un mystère dont il était loin de soupçonner la gravité. La Duhamel eut beau, par ses paroles et ses gestes, l'engager à ne point interroger Pauline, le marquis poursuivit son dessein avec une imperturbable résolution :

— Pauline, s'écria-t-il, dès qu'elle eut repris connaissance, cette faiblesse n'est point naturelle et j'en veux avoir absolument l'explication. Oh ! vous avez beau faire, j'exige que vous me répondiez ! Eh quoi ! parce que vous apercevez de loin, à deux cents pas de vous un homme, un vagabond, dont il a été si facile de châtier la hardiesse, vous voilà toute pâle, toute émue !... Qu'est-ce à dire ? devenez-vous folle ? — Mon père ! — Quel est cet homme... le connaissez-vous ? — Mon père ! — Vous vous troublez... vous le connaissez donc ? — Eh bien ! oui, mon père, je le connais, répondit Pauline de Nesle en retrouvant toute son énergie, c'est... c'est...

Elle hésitait encore, l'anxiété des assistants redoubla.

— C'est l'assassin du comte de Beaufort !...

Il y eut un long cri d'étonnement, mais le doute ne se glissa dans aucun esprit. Ceux qui avaient aperçu de loin Jacques Vandeuil déclarèrent avec aplomb qu'ils lui avaient trouvé la mine d'un scélérat endurci, et la conclusion unanime fut que la visite d'un pareil homme au château ne pouvait s'expliquer que par de très-mauvaises intentions.

L'émotion de mademoiselle de Nesle ainsi expliquée, monsieur le marquis déclara qu'il savait ce qu'il lui restait à faire, mais qu'en tout cas, rien ne devait plus s'opposer à ce qu'on partît pour la chasse. Il n'en est pas moins vrai que ce souvenir d'un meurtre déjà ancien et l'apparition inattendue du meurtrier jetèrent un sombre voile sur la physionomie de la plupart des invités.

Un seul visage, celui de la Duhamel, souriait dans cette foule, et son sourire, mélangé d'approbation perverse et d'ironie, eût pu se traduire par cette exclamation : Bien joué !

X

L'ARRESTATION.

L'alerte avait été chaude, mais la puissance de dissimulation qui avait soutenu Pauline à l'heure du péril ne l'abandonna point quand le péril fut passé.

Elle sauta légère et hardie, sur la jument dont l'impatient sabot creusait déja le sol, et elle donna elle-même le signal du départ.

On sortit du château en bon ordre et l'on ne tarda pas à s'enfoncer dans la forêt. Mademoiselle de Nesle, en tête du noble et joyeux cortége, remplissait avec une aisance admirable et une grâce parfaite, son rôle de châtelaine.

A l'entrée du bois, la route était bordée par deux excavations en forme d'entonnoirs, que les pluies de l'hiver creusaient davantage chaque année.

Personne, en passant près de ces ravins, n'avait aperçu la tête pâle et échevelée de Jacques Vandeuil, qui s'était traîné là, brisé de douleur et harassé de fatigue, pour voir à la dérobée Pauline de Nesle, lui jeter toute son âme dans un regard, qui sait, pour saisir peut-être dans l'œil de sa bien-aimée un signe de pitié, d'amour et de regret !...

Mais hélas ! Pauline venait de passer, l'allure fière, le front calme, et sans détourner la tête.

Il fut sur le point de l'accuser; mais se reprenant tout à coup :

— Fou que je suis, pensa-t-il, elle ne m'aura seule-

ment pas reconnu. Ce cri que j'ai cru entendre, quand j'ai soutenu le choc de ces maudits valets, ce cri ne venait pas d'elle... Non ! non ! si elle m'avait vu, si elle me savait si près d'elle, son visage n'aurait pas cette sésérénité profonde... elle ne saurait pas feindre à ce point.

Il en était là de ses réflexions, quand son oreille tressaillit à une sorte de bruit de pas dans les broussailles. Il regarda à ses côtés, puis demeura stupéfait.

Trois vigoureux soldats de la maréchaussée, échelonnés aux diverses échancrures du ravin, se tenaient là, l'œil et l'arme en arrêt, comme des bêtes fauves guettant une proie.

Jacques se leva pour se mettre en défense.

— Tout doux, tout doux ! mon bel ami, dit le brigadier, au plus petit signe de méchanceté, au moindre mouvement un peu brusque nous avons ordre de faire feu. Ne nous réduisez pas, je vous prie, à une si fâcheuse extrémité. — Mais que me veut-on ? — Rien que de très-simple. Nous venons vous proposer, monsieur Jacques Vandeuil, — car c'est bien vous, n'est-ce pas, qui êtes M. Jacques Vandeuil ? — nous venons vous proposer tout bonnement un petit voyage à Paris. — Et le but de ce voyage ? — Oh ! vous voulez en savoir trop long. M. le procureur au Châtelet vous donnera à ce sujet tous les éclaircissements désirables. Allons, monsieur Jacques, quittez cet air ébahi et décidez-vous. Nous autres, ne sommes pas gens à façons et aimons à mener les choses rondement. En route, s'il vous plaît.

Il fallut bien obéir.

— Je vous suis, messieurs, dit Jacques ; cependant, ne me laissera-t-on pas une heure de répit ? — Pas une minute, l'ordre est formel. — Mais avant de m'éloigner d'ici, ne me permettrez-vous pas d'écrire une lettre ?

Le brigadier prit une attitude de potentat qu'on

supplie et regarda ses deux subordonnés d'un air ca-pable :

— Pour mon compte je n'y vois pas d'inconvénient... et vous ?

Les deux soldats se bornèrent à opiner d'un mouvement de tête affirmatif.

— Merci, dit Jacques. Nous pourrions, si vous le vouliez, passer à l'auberge du père Bréard. Là, je trouverais tout ce qu'il faut pour écrire... — Et par la même occasion, nous boirons un coup, acheva le brigadier ; car soit dit sans vous offenser, votre arrestation nous a donné diantrement de mal. Va pour une station chez le père Bréard.

On s'achemina vers l'auberge.

Rien ne saurait peindre la stupeur de Bréard à la vue de Jacques Vandeuil, conduit par la maréchaussée.

— Bonté du ciel, s'écria le vieil aubergiste, de quoi vous accuse-t-on ? — Je ne le sais pas encore, répondit Jacques. Mais ces braves gens n'ont pas le temps d'attendre. Hâtons-nous. Donnez-moi une plume et de l'encre, père Bréard. — Voilà, monsieur Jacques, voilà !

Pendant que Jacques écrivait, le brigadier, qui s'était déjà emparé d'un flacon d'eau-de-vie et d'un petit verre, prit l'aubergiste à part et lui demanda tout bas à l'oreille :

— Est-ce que vous connaissez le criminel ? — Qui ça ? le criminel !... M. Jacques Vandeuil ! — Motus ! vous le connaissez ? — Mais sans doute. Son père était autrefois fermier de feu de M. de Nesle. Quant à lui, si on ne l'a pas vu souvent dans ce pays-ci, c'est qu'il s'était fait marin et que les marins, vous le savez, sont toujours en route. Si vous alliez seulement à une heure d'ici, aux Herbiers, vous verriez son frère, M. Robert Dauriac, oh ! la crème des braves gens, celui-là ! il vous dirait

que M. Jacques est incapable... — Silence, imprudent aubergiste ! ne mettons pas notre grain de sel là où nous n'avons que faire. La justice en doit savoir plus long que nous... Si elle envoie ce gaillard-là au Châtelet et de là peut-être à la Bastille, c'est qu'elle a ses raisons pour ça... Respect au gouvernement et causons d'autre chose. Mes compliments à votre eau-de-vie, père Bréard, elle est parfaite.

Puis, il ajouta en se tournant du côté de Jacques :

— Eh bien ! avons-nous fini ? — Voilà qui est fait, répondit Jacques en pliant sa lettre. Mais j'aurais besoin maintenant d'un messager sûr...

Il avait à peine dit ces mots que Thomas Bontemps parut à l'entrée de le soupente en bâillant et se détirant les bras. Il avait dormi onze heures de suite et n'était pas encore très-bien réveillé.

En apercevant Jacques, il se rappela tout. Alors, il commença à se tâter comme pour s'assurer si c'était bien lui, se frappa le front en homme qui veut jeter un peu de clarté dans ses souvenirs, et se précipitant vers Jacques Vandeuil, s'écria :

— Ah ! mon Dieu, monsieur Jacques, qu'ai-je fait, ou plutôt que m'avez-vous fait faire ? où suis-je?..... où m'a-t-on couché ?... — Sur un excellent matelas, dit le père Bréard, plains-toi donc ! — Mais, reprit Thomas Bontemps, poursuivi par une idée fixe, ma carriole, mon cheval, mon... — Ne vous inquiétez de rien, Thomas, interrompit vivement Jacques Vandeuil. Vous m'aviez fort heureusement instruit de la mission dont vous étiez chargé. Quand j'ai vu que vous étiez si malade, j'ai pris sur moi de vous remplacer et tout a parfaitement réussi. — Mais, objecta Thomas, vous saviez donc où il fallait aller ? — Pauvre garçon ! dit Jacques en regardant Bréard, il oublie qu'il m'avait donné l'adresse par écrit. — Ainsi donc ! je ne serai pas grondé, s'écria Thomas

avec joie. — Bien mieux... vous n'aurez pas eu la peine de vous déranger, et vous palperez bel et bien les pistoles de madame Duhamel. — Ah ! monsieur Jacques, que de reconnaissance ! — A votre tour, Thomas, voulez-vous me rendre un service ? — Oh ! de tout cœur. — Eh bien ! prenez cette lettre et portez-la sur-le-champ à mon frère Robert Dauriac. — A votre frère !... Ah ça ! mais vous partez donc, monsieur Jacques ?... — Oui.... je pars... et pour longtemps... peut-être. — Je comprends... une excursion lointaine. Ces marins ! toujours comme l'oiseau sur la branche !... Je parie que c'est encore quelque voyage en Amérique. — Oh ! moins loin que cela, répondit Vandeuil. — En ce cas, vous reviendrez bientôt. — Ce n'est pas une raison. — Allons, allons ! assez jasé, dit le brigadier. — Thomas, je vous recommande bien ma lettre. — Oh ! soyez tranquille, monsieur Jacques. — Merci, Thomas, merci. Adieu, père Bréard ! Marchons, messieurs. — Thomas Bontemps ne s'était pas encore expliqué la présence de la maréchaussée. Quand il s'aperçut qu'elle emmenait Jacques, il éprouva un tremblement dans les jambes et se laissa tomber sur une chaise qui se trouvait là fort à propos. — Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il, qu'est-ce que ça veut dire ? — Ça veut dire, répondit Bréard, que je n'y comprends rien du tout. On arrête monsieur Jacques Vandeuil et on le conduit à Paris. Le brigadier a parlé de Châtelet, de Bastille.... — Pauvre jeune homme !..... Mais c'est une méprise, n'est-ce pas, père Bréard ? — Est-ce que je sais ? le brigadier avait l'air si sûr de son fait ! — Quand je pense, murmura Thomas de ce ton d'attendrissement qui est parfois une des conséquences de l'ivresse, quand je pense qu'hier soir il était si gai et buvait si bien ! — Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, conclut philosophiquement l'aubergiste. — Allons toujours porter sa lettre, dit Thomas.

Et il prit en courant le chemin des Herbiers.

La maison de Robert Dauriac était un de ces simples réduits campagnards dont chaque partie, chaque détail révèlent la modeste simplicité de ceux qui les habitent. Rien n'y est donné au luxe ou à la vanité : tout y respire la paix et l'aisance.

Le coup de cloche de Thomas mit tout en mouvement. Les chiens aboyèrent, une clameur dissonnante s'éleva de la basse-cour, et un charmant petit garçon de sept à huit ans se précipita vers la porte en chantant et en gambadant. Il se hissa sur la pointe des pieds pour ouvrir : mais tout à coup, faisant la moue la plus gentille du monde :

— Maman Michelan, cria-t-il, Gaston ne peut pas ouvrir, Gaston est trop petit pour atteindre le loquet.

Thérèse Michelan, proche parente de Robert Dauriac, était le type de ces bonnes et simples campagnardes, qui s'attachent à la maison où elles sont nées, aiment l'horizon dont elles ont pris l'habitude, et trouvent, dans les modestes occupations d'une vie retirée, de quoi satisfaire à tous les besoins de leur cœur. Femme de cœur et de courage, elle était venue, lors du veuvage de Robert, se mettre à la tête de la maison de ce dernier. Veuve elle-même et presque seule sur terre, tourmentée du besoin d'aimer et de se dévouer, elle avait retrouvé dans ce nouvel intérieur ce qu'elle regrettait : une famille, et dans l'enfant de Robert, ce qu'elle avait tant désiré, un fils. Elle était en réalité la mère adoptive de Gaston.

Elle accourut aussi vite que le lui permettaient son embonpoint raisonnable et ses quarante-cinq ans bien sonnés.

— Hein ! c'est vous, Thomas ? — Moi-même, mame Michelan. Excusez si je vous dérange. — Nous déranger ! Un bon garçon comme vous, Thomas, est toujours le bienvenu. — Vous êtes bien honnête. Je suis chargé d'une commission. — Pour moi ? — Non..... pour mon-

sieur Robert. — En ce cas, traversez la cour et gagnez le potager, vous la lui remettrez à lui-même.

Robert Dauriac était effectivement occupé à des travaux de jardinage. Mais au bruit de la cloche, il était aussi accouru.

— Tenez, dit Thomas, voici pour vous, monsieur Dauriac.

Thomas était tout ému. Robert prit la lettre et brisa le cachet.

Madame Michelan attendait en silence. L'enfant ne riait plus. On eût dit qu'il y avait dans l'air quelque chose comme un pressentiment.

Dès les premières lignes, Robert pâlit. Quand il eut achevé de lire, le papier lui tomba des mains, et il s'écria d'une voix douloureuse :

— Mon frère Jacques est arrêté ! Grand Dieu, est-ce possible ? — Et conduit en prison, ajouta Thomas. — Mais comment cela s'est-il fait ?

Thomas raconta de point en point ce qu'il avait vu. Il acheva son récit en pleurant.

Le petit Gaston et madame Michelan pleuraient aussi.

— Allons, soyons plus forts que le malheur ! s'écria Robert, dont la voix étouffée trahissait l'émotion qu'il voulait dissimuler. Adieu, Thomas ; merci de votre exactitude. Voyons, madame Michelan, faites rafraîchir ce brave garçon, il en a besoin. Et toi, Gaston, va au jardin. Que diable ! à ton âge, on joue, on rit, on ne s'inquiète de rien. Va, mon enfant, va.

Gaston obéit, et madame Michelan conduisit Thomas à l'office.

Alors, Robert Dauriac, ayant relu une seconde fois la lettre apportée par Thomas, gravit un escalier de bois qui aboutissait à l'une des chambres du premier étage, et alla droit à un berceau où reposait, blanche et pure comme un lys, une jolie petite fille dont la bouche souriait au

sein du sommeil. Il la baisa au front et murmura, en pressant la lettre de Jacques Vandeuil contre son cœur :

— Mon frère! mon frère! quoi qu'il arrive, quoi que la destinée nous réserve, votre vœu sera exaucé, et puisque cet enfant est le vôtre, il sera aussi le mien !

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE.

I

LA RUE DE L'ARBRE-SEC.

Quinze ans se sont écoulés depuis les événements dont nous venons d'entretenir le lecteur. Robert Dauriac a quitté depuis longtemps les Herbiers. Nous le retrouvons à Paris dans une maison de la rue de l'Arbre-Sec qu'il occupe avec trois personnes : Gaston Dauriac, son fils, que nous avons vu tout enfant, et qui est devenu un des meilleurs avocats du Châtelet de Paris, une charmante jeune fille qu'on nomme Marguerite et qui n'est autre que l'enfant de Jacques Vandeuil, et, enfin madame Michelan, brave femme d'une soixantaine d'années qui ne paraît pas avoir cet âge, sans doute parce qu'une vie d'abnégation et de dévouement est une source fraîche et féconde où l'on puise, en vieillissant, une seconde jeunesse et une nouvelle vigueur.

Dans le cours de ces quinze années, un grand malheur a frappé l'ancien habitant de la ferme des Herbiers : il a perdu la vue. La présence assidue de madame Michelan, celle des deux enfants qu'il confond dans une même tendresse, les mille prévenances dont on l'entoure, adoucissent la rigueur de cette infortune, sans la lui faire

oublier ; car depuis le jour où Jacques a disparu, depuis le jour où Thomas Bontemps lui a apporté cette lettre mystérieuse qui contenait les adieux de son frère, une tristesse profonde s'est emparée de son âme et a fini par altérer sa santé qui, de jour en jour, devient plus languissante.

Huit heures venaient de sonner à Saint-Germain-l'Auxerrois, et Gaston n'était pas encore rentré.

Réunis dans une petite salle du rez-de-chaussée, le vieux Robert, Marguerite et madame Michelan attendaient le jeune homme avec une égale impatience, mais avec des sentiments divers. Assis près du feu, car on entrait en novembre, et déjà le froid était rigoureux, l'aveugle gardait un morne silence, et l'abattement empreint sur son visage annonçait un chagrin trop grave et trop profond, pour qu'on pût en attribuer la cause à une contrariété passagère. Évidemment le retard du jeune homme avait une signification que le vieillard avait pénétrée, et dont il ressentait une vive douleur. Marguerite, elle, semblait absorbée tout entière par la broderie à laquelle elle travaillait en ce moment, mais le soin même qu'elle prenait à comprimer les battements de son sein, les regards furtifs qu'elle jetait sans cesse du côté de la rue, quoique l'obscurité empêchât de distinguer ce qui s'y passait, attestaient assez le trouble et l'angoisse qui dévoraient son âme. Quant à madame Michelan, elle souffrait à la fois de la douleur de l'aveugle et de l'anxiété de la jeune fille, qu'elle aimait, ainsi que Gaston, d'une affection toute maternelle; et tout ce que la simplicité de son âme pouvait lui fournir de ruse était employé à traîner en longueur les préparatifs du souper, afin de laisser au jeune homme le temps d'arriver avant le commencement du repas.

— Le couvert est-il mis, madame Michelan? demanda l'aveugle. — Pas encore, répondit la bonne femme : mais

il n'est pas tard. — Huit heures viennent de sonner. — Vous croyez? Est-ce que vous avez entendu l'heure, Marguerite? demanda intrépidement madame Michelan à Marguerite. — Je n'ai pas entendu, répondit la jeune fille en rougissant.

Mais l'indiscrète sonnerie du coucou vint aussitôt faire échouer leurs bonnes intentions.

— Huit heures! et Gaston ne rentre pas, murmura le vieillard avec un profond soupir.

Les deux femmes échangèrent un regard plein de tristesse et d'inquiétude.

— Ne m'avez-vous pas dit que M. Laripalière soupait avec nous ce soir? dit madame Michelan, dans l'espoir de donner un autre cours aux idées du vieillard. — Oui, ma bonne Thérèse, répondit Robert. — C'est un joyeux compère que notre voisin, reprit madame Michelan, bien décidée à ne pas laisser tomber la conversation, et je voudrais vous voir un peu de sa bonne humeur.

Robert garda le silence.

— Il n'y a qu'une chose qui m'étonne en lui, continua madame Michelan, c'est ce mélange d'insouciance et de sensibilité qui le fait, dans la même minute, rire comme un fou et pleurer comme un enfant!... Et puis, une particularité que j'ai bien remarquée et dont je suis sûre, c'est qu'il ne veut pas dire au juste d'où il vient, ni dans quel but il s'est établi à Paris, pour un mois seulement, à ce qu'il dit, ni plus ni moins. J'en ai fait l'observation de manière à ne pas me tromper, car je l'ai interrogé moi-même à ce sujet deux ou trois fois et il a toujours balbutié sa réponse... il s'est même coupé très-maladroitement. — Et qu'en concluez-vous, mère Michelan? — Oh! rien qui lui soit défavorable! car je ne connais pas de meilleur homme que M. Laripalière. Seulement, il faut qu'il ait quelque secret... — Chacun n'a-t-il pas le sien? — Sans doute... mais si ce secret est triste, est-ce

qu'il ne devrait pas nous en faire partager la moitié ? D'un autre côté, s'il est heureux, il nous fait tort de tout le plaisir que nous aurions à le savoir. — Quel est donc ce bruit ? dit tout à coup Marguerite ; quelles sont ces belles voitures que précèdent des coureurs avec des torches ? — Ce sont les carrosses de la cour qui se rendent à l'Opéra, où il y a un bal masqué. Voulez-vous, Marguerite, que nous montions à votre chambre pour mieux les voir ? demanda madame Michelan.

Un coup frappé à la porte les arrêta toutes deux au pied de l'escalier. Thérèse courut ouvrir, et Marguerite demeura immobile à la même place, en proie à une vive émotion.

— C'est sans doute notre Gaston ! murmura madame Michelan en tournant la clé dans la serrure.

Mais avec cet instinct particulier aux aveugles, Robert comprit ce qui se passait autour de lui.

— Vous vous trompez, dit-il, ce n'est pas comme cela que frappe Gaston ; c'est notre voisin Laripalière.

C'était lui, en effet.

Laripalière était un homme de haute taille et d'une constitution vigoureuse.

Ses cheveux blanchis avant l'âge, car il n'avait pas plus de quarante ans, ses traits maigres, son regard profond et résigné annonçaient une âme éprouvée par la souffrance et habituée à la dompter. Mais il fallait y regarder de près pour saisir cette impression sous le vernis d'insouciance et de gaîté qui, par suite d'un changement survenu dans sa destinée, éclataient dans ses manières et dans son langage.

Sa physionomie loyale et sympathique exprimait cette détermination calme et prudente à la fois, intrépide et réfléchie, qui s'élève tout juste au niveau du danger, quel qu'il soit, sans jamais se laisser dominer par la joie enivrante de la lutte.

— Bonjour, monsieur Robert, dit-il en serrant ami-

calement la main de l'aveugle; comment va la santé ce soir ? — Très-bien, répondit machinalement le vieillard. — Tant mieux ! mais je doute que tout le monde puisse en dire autant ici.

Et se tournant vers Marguerite :

— Où donc est passé le brillant carmin que j'ai toujours vu sur ce charmant visage? lui demanda-t-il. — Que dites-vous là ? s'écria Robert avec l'expression d'une vive inquiétude, est-ce que ma petite Marguerite serait malade ? — Du tout, du tout, dit la jeune fille, je n'ai rien, M. Laripalière se trompe. — Un ex-sergent aux gardes françaises se tromper en ce qui concerne les charmes du beau sexe ! s'écria Laripalière, — impossible ! D'ailleurs, mademoiselle Marguerite, vos couleurs ne sont pas de celles qui peuvent disparaître impunément et sans qu'on s'en aperçoive. — Venez donc voir les carrosses passer, Marguerite, dit Thérèse pour mettre fin à l'embarras de la jeune fille.

Marguerite suivit madame Michelan, et Laripalière l'accompagna du regard jusqu'à ce qu'elle eût entièrement disparu à ses yeux.

— Par la mort ! dit tout à coup l'ex-garde française après un moment de rêverie, savez-vous, monsieur Robert, que votre Marguerite est une petite perle pour la gentillesse et la beauté ? Elle va voir de plus brillantes toilettes que la sienne dans les carrosses de la cour, mais une plus jolie personne, mais une taille mieux prise, une peau plus blanche, des cheveux plus blonds et plus abondants, de plus beaux yeux bleus, un air plus doux et plus touchant, parbleu, je l'en défie. — Et cependant, soupira Robert, avec tous ces trésors, ma pauvre Marguerite est malheureuse. — Malheureuse ! répéta Laripalière d'une voix altérée, est-ce possible ? — N'avez-vous pas été frappé vous-même de sa pâleur ? et moi, n'ai-je pas deviné à sa démarche, au son de sa voix, au

silence qu'elle garde parfois pendant des heures entières, qu'un chagrin profond s'est glissé dans son cœur et flétrit la fleur de sa jeunesse? — Mais alors, dit vivement Laripalière, il faut la questionner, lui demander la cause de ce chagrin, afin d'y remédier au plus vite. — C'est inutile! — Pourquoi cela? demanda Laripalière avec effroi. Vous savez pourquoi elle est malheureuse? — Sans doute, je m'étonne que vous ne l'ayez pas déjà deviné. — Moi? — Quel est le sentiment qui jette la joie ou l'affection, le bonheur ou le désespoir dans le cœur d'une jeune fille? — J'y suis, s'écria Laripalière : c'est l'amour qui fait des siennes! — Hélas! oui, c'est l'amour. — Eh bien, mais, je ne vois pas grand mal à cela. A quinze ans l'amour est une maladie inévitable. Tudieu! c'est un heureux coquin que celui qui a su se faire aimer de mademoiselle Marguerite. — Eh bien, justement, celui-là ne comprend pas son bonheur. Marguerite n'est pas payée de retour, et voilà pourquoi elle tombe en langueur, la pauvre enfant, voilà pourquoi je la vois dépérir de jour en jour, car je la vois avec mon cœur, sergent Laripalière, aussi clairement que vous avec vos yeux. — Mademoiselle Marguerite veut bien aimer quelqu'un et elle n'est pas idolâtrée, adorée comme une divinité! s'écria Laripalière avec une espèce de fureur. Ah ça! mais, je vous demande pardon de l'allusion, mon cher monsieur Dauriac, elle aime donc un aveugle? — Pis que cela, elle aime un ingrat... elle aime Gaston! — Eh bien! M. Gaston est un fou qui regrettera plus tard le bonheur qu'il repousse aujourd'hui.

Il se fit un mouvement de silence pendant lequel les deux interlocuteurs parurent absorbés dans leurs réflexions.

— J'y songe, dit brusquement Laripalière... Pour rester insensible aux charmes de sa cousine, il faut que

le cœur de M. Gaston soit pris par une autre. — Plût à Dieu ! répondit Robert, car alors je pourrais conserver quelque espoir ; mais l'obstacle que je redoute est plus sérieux ; je crains que mon fils ne soit dominé par l'ambition, et, vous le savez, cette passion-là n'est pas comme l'amour : au lieu de l'affaiblir, le temps ne fait que la fortifier. — Ambitieux à vingt-trois ans ! c'est bien invraisemblable. — Tout me le fait présumer. Il y a quinze jours environ qu'il a cessé presque subitement ses assiduités auprès de sa cousine, et depuis cette époque, son esprit est dans un état d'exaltation perpétuelle ; ses entretiens ne roulent plus que sur la cour, sur les grands personnages qui la fréquentent et sur le bonheur qu'il aurait à jouir de leurs priviléges. — Compterait-il, par hasard, épouser une marquise ? C'est rare... mais... cela se voit quelquefois. — Qui sait les rêves qu'il a pu former dans son délire ? — Alors c'est une folie complète ! — Folie dont je n'ose envisager les conséquences, mon cher monsieur Laripalière, car, non-seulement elle fera le malheur de ma pauvre Marguerite, qui ne guérira jamais de son amour, j'en suis convaincu, mais encore elle s'opposera à l'accomplissement d'une parole que je me suis donnée à moi-même, parole sainte et solennelle, dont Gaston a accepté lui-même la responsabilité, et qu'il doit remplir sous peine de nous faire parjurer l'un et l'autre... et c'est ce que je ne veux pas... qu'il y prenne garde ! — Mais cet engagement... ne sauriez-vous le rompre ? demanda Laripalière avec une anxiété visible. — Impossible, car celui envers qui je me suis volontairement lié... — Est absent peut-être ? — Il n'est plus de ce monde. — Il est mort ? — J'ai tout lieu de le croire. Depuis quinze ans, pas de nouvelles ! Le désespoir l'aura tué..... ou peut-être aura-t-il mis lui-même fin à ses jours ! — Alors vous avez raison, c'est un engagement sacré. — Tenez, monsieur Laripalière, je vous connais depuis

quinze jours à peine ; mais la franchise de votre caractère, la bonté de votre cœur, et surtout le service que vous nous avez rendu tout récemment, tout cela vaut bien une liaison de vingt ans, et je vais tout vous confier afin que vous puissiez me dire ce que vous feriez si vous étiez à ma place, afin que vous me donniez un conseil d'ami. — C'est à ce titre que j'accepte la confidence, répondit l'ex-sergent en pressant la main de l'aveugle. Quant à ce service, ne m'en parlez jamais si vous ne voulez me désobliger sérieusement, ou plutôt laissez-moi vous en remercier moi-même. — Y songez-vous? se récria Robert. — Sans doute. — Je vivais là, en face de chez vous, depuis bientôt quinze jours, triste et isolé dans ma petite chambre, toujours seul comme un pauvre diable de soldat qui n'a jamais eu d'autre famille que sa compagnie, et voilà que pour une bagatelle, une pauvre petite chiquenaude sur le nez d'un croquant qui suivait de trop près la jolie Marguerite, le ciel m'envoie ce qu'on n'obtient même pas à prix d'or : des amis dévoués et presque une famille ; une maison où je trouve toujours un bon accueil, la causerie au coin du feu et une place à table, quand par hasard la fantaisie me prend de ne pas manger seul, ce qui est bien la chose la plus maussade du monde, et vous prétendez être mon obligé? Allons donc! non, mon bon monsieur Robert... c'est moi qui vous dois affection et dévouement, à vous et aux vôtres, et je vous jure que je ne l'oublierai pas. Mais assez sur ce sujet, si cela vous est égal, et revenons à la confidence en question. — Elle sera courte, dit l'aveugle, car elle est contenue tout entière dans une lettre que m'écrivit mon frère une heure avant de me dire un éternel adieu. Tenez, ajouta-t-il, en tirant de sa poche une petite clé qu'il remit à Laripalière, allez ouvrir une petite cassette que vous trouverez dans le troisième tiroir de la commode, et, dans cette cassette, vous prendrez une

lettre jaunie et usée par le temps, car elle date de quinze longues années... apportez-la et lisez-la-moi ?

Laripalière suivit les intentions de l'aveugle, et ayant trouvé la lettre, il la lui lut à haute voix.

Elle était ainsi conçue :

« Frère, il m'arrive un grand malheur ; on vient de m'arrê-
» ter, on m'entraîne en prison, et je crains bien de ne pou-
» voir me soustraire au sort qui me menace. Peut-être me
» reverras-tu un jour, mon cher Robert ; peut-être nous
» sommes-nous serré hier la main pour la dernière fois.
» Dans tous les cas, apprends que l'enfant que je t'ai
» remis m'appartient. Je viens donc implorer de toi une
» grâce. Accueille ma prière comme celle d'un mourant,
» car je suis bien mort à l'espérance et au bonheur.
» Quand ma pauvre fille sera grande, qui donc voudrait
» unir sa destinée à la sienne, si l'on ne pouvait dire
» hautement quelle est sa mère, si sa naissance, en un
» mot, était de celles qu'on n'ose avouer, parce qu'elles
» sont un souvenir de larmes et de désespoir ?... Tu as
» un fils, Robert... Apprends-lui à aimer ma pauvre
» Marguerite, tâche, si le ciel le permet, que cette ami-
» tié de l'enfant se transforme plus tard en un attache-
» ment plus sérieux, en une tendresse dévouée. Ainsi
» sera renfermé dans le sein de notre famille, comme
» dans une tombe sainte, un secret que je suis forcé de
» te cacher aujourd'hui, mais dans lequel, il n'y a, je te
» le jure, que du malheur sans crime et de la fatalité
» sans honte. »

Quand Laripalière arriva au bout de la lettre, et surtout quand il lut le nom de Jacques Vandeuil qui la signait, sa voix était presque éteinte. Il porta la main à son cœur, comme s'il eût éprouvé une oppression douloureuse et rendit à Robert Dauriac le précieux papier.

— Votre main tremble, dit Robert. Qu'avez-vous ?—

Je me mets à la place de votre frère, répondit le sergent. Pauvre homme !... A la vue de telles infortunes, mon cher monsieur Robert, on n'est pas maître d'une émotion. — Eh bien ! reprit Robert Dauriac, vous comprenez maintenant mon embarras et mes regrets. Ne pouvoir réaliser les derniers vœux de ce pauvre Jacques ! Ne point acquitter cette dette qu'il a confiée à mon amitié, à mon honneur ! Oh ! pour moi, voyez-vous, monsieur Laripalière, pour moi, comme pour Marguerite, ce sera la mort !

Il se fit tout à coup un tel tumulte dans la rue que Robert fut obligé de s'interrompre. Laripalière regarda par la fenêtre, et à la confusion des carrosses qui arrivaient l'un sur l'autre, aux jurements des cochers, aux cris d'effroi des passants, aux piétinements des chevaux qui se cabraient et augmentaient le désordre, il soupçonna qu'un accident venait d'avoir lieu.

— Que se passe-t-il donc dans la rue ? lui demanda l'aveugle. — Je vais m'en informer, répondit Laripalière, et je viendrai vous en rendre compte.

Le tumulte redoublait... les clameurs devenaient de plus en plus retentissantes.

Laripalière courut à l'escalier ; mais, comme il allait monter, Marguerite, suivie de madame Michelan, reparut toute pâle et toute émue.

— Gaston ! dit-elle d'une voix agitée, je viens de voir Gaston dans cette foule. — Lui serait-il arrivé malheur ? s'écria Laripalière. — Non, balbutia la jeune fille en proie à un trouble étrange, mais...

La porte s'ouvrit au même instant, et Gaston entra brusquement portant dans ses bras une femme évanouie qu'il déposa sur un fauteuil. Quelques dames et une foule de brillants seigneurs s'élancèrent sur ses pas et envahirent en un clin d'œil la maison de Robert Dauriac.

— Du secours! du secours pour madame la comtesse de Vintimille! s'écria Gaston l'œil en feu et les traits bouleversés par l'émotion.

Madame Michelan accourut avec du vinaigre, et les dames se groupèrent autour de la comtesse. Quant à Marguerite, immobile au milieu de l'escalier, elle contemplait Gaston, qui, debout à quelques pas de la comtesse de Vintimille, plongeait sur elle un regard fixe et enflammé.

— Quel est donc tout ce monde? demanda l'aveugle à Laripalière.

Mais celui-ci n'entendit pas la question qui lui était adressée. L'aspect de madame de Vintimille l'avait comme frappé de stupeur, et il ne pouvait plus détacher de cette femme ni son regard ni sa pensée. Pâle et troublé, plus il la contemplait, plus il semblait reculer devant le témoignage de ses yeux. Enfin, la conviction pénétrant tout à coup dans son âme, il se sentit saisi comme d'un étouffement au cœur et étendit la main pour se soutenir à la rampe de l'escalier.

Il tremblait de tous ses membres...

— Qu'avez-vous donc? monsieur Laripalière, lui demanda Marguerite frappée de l'altération de ses traits. — Moi! dit le sergent, essayant de reprendre sa gaieté et son ton de galanterie soldatesque, je faisais une réflexion, mademoiselle Marguerite; c'est que voilà une femme qui, le diable m'emporte! est presque aussi jolie que vous.— Et lui, dit la jeune fille d'une voix brisée, et en montrant du doigt Gaston, le regard toujours fixé sur madame de Vintimille, croyez-vous qu'il fasse la même comparaison et qu'elle me soit aussi favorable?

II

ÉMOTIONS DIVERSES.

Au bout de dix minutes, madame de Vintimille recouvra l'usage de ses sens. Son premier mouvement fut de détourner la tête avec un geste d'effroi, mais elle se rassura en reconnaissant les personnes qui l'entouraient.

— Monsieur de Gesvres, où suis-je donc ici? demanda-t-elle, et que s'est-il passé depuis un quart-d'heure ?
— Rien de bien grave, répondit en s'inclinant respectueusement un jeune gentilhomme de très-bonne mine, mais il s'en est fallu d'une ligne que la cour ne fût plongée dans le deuil et la consternation. — Je me souviens, dit la comtesse en tressaillant, cet homme déguisé en pèlerin... est-on parvenu à l'arrêter? — Impossible!... disparu comme une fumée!... — Oh! il m'a fait une peur affreuse. — Ma foi, belle dame, reprit M. de Gesvres, si vous en êtes quitte pour la peur, je l'avoue à notre honte, c'est à monsieur que vous en êtes redevable... Sans lui vous deveniez la proie de ce hardi ravisseur.

Et son doigt désigna Gaston qui courba la tête et devint cramoisi sous le regard calme et scructateur de la comtesse.

Madame de Vintimille, âgée alors de près de vingt-neuf ans, possédait ce genre de beauté qui résulte tout entier du rayonnement de l'intelligence, des mille caprices de l'esprit et des flammes intérieures de la passion. On conçoit donc que ne reposant ni sur la pureté des lignes, ni sur la fraîcheur du teint, le charme de sa personne eût atteint son plus haut degré de puissance, à une époque où la beauté commence parfois à décliner chez les autres femmes. Pénétrée de ses avantages et douée d'une grande lucidité d'esprit, elle devina d'un coup d'œil et le sentiment qui empourprait le front de Gas-

on et la nature ardente et déterminée du jeune homme.

— Merci, monsieur, lui dit-elle avec onction, soyez convaincu que je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi aujourd'hui.

Gaston voulut répondre, mais il put à peine balbutier quelques mots sans suite.

— Votre nom? lui demanda la comtesse. — Gaston Dauriac, dit-il. — Ce nom restera dans mon souvenir, monsieur.

En disant cela, elle lui tendit la main avec ce geste de protection souveraine qui sied si bien aux grandes dames.

Fou de surprise et de bonheur, Gaston saisit cette main et osa en approcher ses lèvres.

Dans ce mouvement, un des bracelets de la comtesse tomba sans que personne s'en aperçût.

Personne... excepté Gaston...

— Et maintenant, dit-elle en jetant rapidement au jeune homme un de ces regards qui vous montrent le ciel ouvert, remercions ces braves gens de leur hospitalité et partons, car on doit s'étonner de ne pas nous voir à l'Opéra. — M. de Vintimille doit être d'une inquiétude mortelle, dit le duc de Gesvres avec un sourire légèrement ironique. — C'est tout simple, un mari de trois mois, riposta un brillant seigneur qui semblait très-assidu près de la comtesse.

Ici, un bruit inattendu jeta quelque désordre parmi les assistants. On se retourna. C'était Laripalière qui, sans le vouloir sans doute, venait de faire un mouvement si brusque qu'il avait renversé une chaise à terre.

— Monsieur d'Épernon, répondit sévèrement madame de Vintimille à celui qui lui avait parlé de son mari, assez sur ce sujet, n'est-ce pas?... et ne nous faisons pas souhaiter plus longtemps. Monsieur de Saint-Réal, votre main..... Eh bien! chevalier, à quoi songez-vous donc?

6

M. le chevalier de Saint-Réal était un gentilhomme fort élégant et fort distingué, qui pouvait soutenir toute espèce de comparaison avec ses pareils pour ce qui concernait l'exquise politesse et le bel air. Mais il leur était évidemment supérieur par le cœur et par l'esprit, particularité qui le faisait citer parfois comme un original. Il avait aussi la réputation, détestable, à cette époque, de croire à la vertu des femmes. Depuis le moment où il était entré chez Robert Dauriac jusqu'à celui où il fut interpellé par la comtesse, il n'avait cessé de contempler, soit Marguerite, dont la beauté semblait le pénétrer d'admiration, soit Laripalière, qui se tenait debout tout près d'elle. Ce dernier lui faisait sans doute l'effet d'avoir la mine suspecte, car il le regardait d'un assez mauvais œil.

La voix de madame de Vintimille le rappela à lui-même et il s'empressa de lui donner la main.

Elle sortit comme une reine et remonta en carrosse.

— Monsieur de Saint-Réal, dit-elle alors, quelle est donc cette jeune fille que vous dévoriez du regard il n'y a qu'un instant ? On aurait juré que vous la connaissiez.
— Je la connais effectivement, et vous pourriez la connaître aussi bien que moi, comtesse, car c'est cette demoiselle Marguerite dont le talent est si apprécié des dames de la cour, et qui va de temps en temps chez la reine Marie Leckzinska surveiller les travaux de ses ateliers de broderie. — Ah ! c'est possible..... je ne l'avais pas remarquée. — Elle avait à ses côtés, ajouta Saint-Réal, un homme dont la figure ne me revenait pas du tout, et c'est ce qui explique ma préoccupation. — Ah !... pour celui-là, je ne l'ai pas même aperçu. Mais vous, chevalier, vous êtes unique. Pour la première fois de votre vie que vous entrez dans un trou où il fait à peine clair, vous examinez, vous prenez des notes, vous faites des observations de mœurs ! vous y trouvez même d'an-

ciennes connaissances !... Puisque vous avez l'œil si bon, chevalier, vous auriez bien dû savoir qui était mon pélerin et me dire les intentions qu'il avait sur moi.

Saint-Réal allait se défendre du reproche qu'on lui adressait ; mais on était arrivé au bal de l'Opéra.

Le duc de Gesvres fut cette fois le cavalier de la comtesse, et la troupe joyeuse alla se perdre dans la vague continuellement agitée des masques et des dominos.

Grâce à la confusion qui était résultée de la sortie de la comtesse et de sa suite, Gaston avait ramassé le bracelet.

Alors, il y eut un long silence ; Robert réfléchissait, cherchant à résumer tacitement le sens d'une scène dont il n'avait pu saisir que des portions éparses. Laripalière était retombé dans sa stupeur, Marguerite ne quittait pas des yeux Gaston qui se promenait de long en large et se parlait à lui-même comme un homme en délire, et madame Michelan était encore sous le coup de l'admiration que lui avaient causée tant de grandes dames et de brillants seigneurs réunis sous l'humble toit du vieux Dauriac.

— Ah ça ! s'écria tout à coup l'ancien sergent, est-ce que nous aurions tous perdu la parole et l'appétit? Personne ne parle et nul ne paraît songer à souper. — Ah ! mon Dieu, je n'y pensais plus, dit Thérèse en courant à la cuisine, tout doit être brûlé... ou refroidi.

Sa crainte n'était que trop réelle; mais comme madame Michelan était une habile cuisinière, en moins d'un quart-d'heure elle eut dressé le couvert et mis la soupe sur la table, à laquelle chacun prit place.

— Ah ça, mon jeune ami, dit alors Laripalière à Gaston, est-ce que ce ne serait pas le moment de nous régaler du récit de l'aventure dont vous venez d'être le héros? — Mon Dieu ! répondit le jeune homme, très-contrarié de rompre le cours de ses rêveries, je n'en sais

guère plus que vous. C'était à quelques pas d'ici; contrainte de descendre de son carrosse qui venait d'en accrocher un autre, de façon à ne pouvoir plus se dégager qu'avec de grands efforts, madame la comtesse de Vintimille allait monter dans une voiture qui stationnait de l'autre côté de la rue, quand tout à coup un homme vêtu en pélerin, et entouré de quelques individus de mauvaise mine, s'élance vers elle, la saisit par la taille, et l'entraîne dans la direction du Louvre. Je passais par là, je vois une femme en péril, je prends sa défense, une lutte s'engage entre moi et le pélerin, pendant laquelle les gentilshommes séparés un instant de madame de Vintimille ont le temps de la rejoindre, ce misérable prend la fuite... Vous connaissez le reste.

Le repas continua en silence.

— Vintimille! murmura enfin Laripalière tout en faisant mine de souper, tandis qu'en réalité il n'était occupé que d'un seul et unique objet. Cette femme s'appelle madame de Vintimille? — Oui, répondit Gaston, du nom de son époux, M. le comte de Vintimille du Luc, neveu de monseigneur l'archevêque de Paris. — Ah! c'est juste, j'oubliais... elle est mariée... depuis peu, n'est-il pas vrai? — Depuis environ trois mois. — Tudieu! mon jeune ami, comme vous êtes au courant de tout ce qui concerne cette grande dame! s'écria le sergent en s'efforçant de sourire. — Ce n'est pas étonnant, s'empressa de faire observer l'excellente madame Michelan; la comtesse de Vintimille est de notre pays, et on s'intéresse toujours à ses compatriotes... Le second mari de madame Dauriac, feu M. Prosper Vandeuil, était fermier de son père. Elles étaient cinq filles de la même maison, toutes plus jolies les unes que les autres. Celle-ci, qui, je ne sais trop pourquoi, n'a contracté mariage que fort tard, s'appelait mademoiselle Pauline de Nesle.

A ce nom les yeux de Laripalière se fermèrent comme

par une contraction nerveuse involontaire. Mais il les ouvrit aussitôt et reprit du ton le plus dégagé :

— Vertubleu ! j'avoue que cette comtesse est un joli brin de femme, et qui vaut bien qu'on l'enlève ; il ne lui manque guère que la jeunesse et la fraîcheur de mademoiselle Marguerite pour être une personne accomplie.

Gaston ne répondit pas ; il ne regarda même pas Marguerite, qui sentit son cœur se serrer tout à coup, et se détourna pour cacher les larmes qui lui venaient aux yeux.

— Pauvre Marguerite ! pensa le sergent, comme elle est malheureuse ! Il faut que tout cela finisse.

Le souper s'acheva froidement, et l'on songea à se séparer.

— Gaston, dit Robert à son fils, au moment où celui-ci lui offrait le bras pour l'aider à gagner sa chambre, tu ne sortiras pas demain avant de m'avoir parlé. — Bien, mon père, répondit Gaston d'une voix émue ; car au ton grave et austère du vieillard, il avait deviné quel serait le sujet de cet entretien, et déjà il sentait que dans cette lutte entre sa conscience et son cœur, ce ne serait sans doute pas la conscience qui l'emporterait.

Madame Michelan et Marguerite regagnèrent leurs chambres.

Laripalière et Gaston demeurèrent en présence.

Laripalière regardait Gaston avec une attention profonde, comme s'il eût cherché à déchiffrer les caractères mystérieux et je ne sais quelle parabole enfouie au fond de ce jeune cœur.

D'un geste machinal, Gaston indiqua presque la porte à l'ancien sergent.

— Pardon, dit celui-ci, un mot, je vous prie, et une goutte de cette excellente liqueur pour l'arroser.

Et il tendit son verre au jeune homme, qui s'empressa de l'emplir

— Et vous, ne buvez-vous pas aussi? — Merci, je n'ai pas soif, dit Gaston. — Ni soif, ni faim! observa Laripalière en posant son verre vide sur la table, symptômes auxquels il n'est point permis de se tromper. Mon jeune ami, vous êtes amoureux! — Amoureux! moi! — Amoureux fou... et si je voulais indiquer une certaine personne... prononcer un certain nom... — N'en faites rien, monsieur, interrompit Gaston, je vous en prie — et au besoin — je l'exige.

Et se dirigeant pour la seconde fois vers la porte:

— Adieu, monsieur Laripalière, dit-il. — Dieu me pardonne! je crois que vous me renvoyez! dit le sergent. — Excusez-moi, mais il est tard et demain de bonne heure, des occupations sérieuses, pressées. — J'entends et n'insiste plus. Je serais désolé, mon cher monsieur Gaston, de vous causer le moindre embarras... C'est égal, voyez-vous... L'ex-sergent Laripalière est un bon diable, et vous regretterez peut-être plus tard de n'avoir pas voulu vous confier à lui. — Comment! vous pourriez supposer... — Mais je ne vous en veux pas... Allons donc! est-ce que la confiance se commande?... Un jour, s'il plaît à Dieu, vous jugerez mieux mes intentions. Adieu, monsieur Gaston... Je vous souhaite un bon rêve... pas trop brillant cependant!... Ça laisse parfois bien des regrets au réveil.

Et Laripalière s'élança dans la rue.

Il entendit le double bruit de la porte qui se fermait derrière lui et des barreaux qu'on appliquait aux contrevents des fenêtres.

Une fois seule dans sa chambre, Gaston oublia les paroles de son père pour s'abandonner sans contrainte aux transports de sa passion; il baisa vingt fois le bracelet qui avait touché le bras de la comtesse, et revint sans cesse par la pensée à cette heure d'ivresse et d'inexprimable délire où il avait tenu dans ses bras le corps de

cette femme dont il avait désespéré de pouvoir jamais approcher. Son esprit enchanté rêva longuement à chaque circonstance de cette minute délicieuse qui désormais allait remplir toute sa vie, et il s'endormit avec le nom de la comtesse aux lèvres et son image dans le cœur.

Il était dix heures, lorsque Laripalière quitta la famille Dauriac pour rentrer dans sa petite chambre située de l'autre côté de la rue, à l'hôtel des *Cinq-Couronnes*, juste en face du balcon de Marguerite, avec laquelle il échangeait chaque matin un bonjour amical. Il allait soulever le marteau de sa porte lorsqu'en jetant un dernier regard vers la fenêtre de la jeune fille, il crut voir une ombre glisser le long de la muraille. Protégé par l'obscurité, il examina le manége de ce mystérieux personnage et vit bientôt ses soupçons se changer en certitude. L'ombre s'arrêta sous le balcon de Marguerite, c'est-à-dire sous le balcon d'une jeune fille que son talent comme brodeuse et peut-être aussi sa réputation de beauté avaient conduite, on le sait, jusqu'à la cour. L'affaire pouvait être grave : Laripalière redoubla d'attention. Après avoir jeté un regard dans chaque direction de la rue, l'inconnu se débarrassa de son manteau, et s'aidant très-adroitement des saillies qu'offraient à ses pieds et à ses mains les sculptures de la porte et les ferrures des contrevents, il parvint bientôt à se cramponner au balcon. Il l'aurait franchi s'il n'eût senti tout à coup un poids énorme se suspendre à ses pieds.

— Holà ! cria-t-il avec un accent furieux et désespéré, qui que tu sois, lâche-moi vite, si tu ne veux recevoir une balle dans la tête. — Et toi, dit Laripalière sans quitter prise, commence par te taire et descends à l'instant de ce balcon, si tu ne veux pas que je t'en arrache, au risque de te briser le crâne sur le pavé. — Je suis à ta discrétion, murmura avec rage l'homme à l'escalade, mais tu me paieras cela plus tard. — Volontiers et le

plus tôt possible, répondit le sergent, toujours pendu aux jambes de son malheureux interlocuteur, car je n'aime pas à laisser vieillir mes dettes. — Alors laisse-moi les pieds libres. — Rien de plus juste : voilà.

Dès qu'il eut touché le sol, notre homme porta rapidement la main à sa ceinture, où brillaient les pommeaux d'acier de deux petits pistolets, mais avant qu'il eût eu le temps d'en armer un, les doigts nerveux du sergent lui serraient la gorge comme un carcan.

— Aïe ! j'étouffe, râla le patient. — Je vous offre la paix, lui dit Laripalière avec le plus grand calme ; mais comme l'avantage est de mon côté, je vais poser mes conditions, que vous serez libre au reste de discuter aussi longuement qu'il vous plaira. — Lâchez-moi, j'accepte tout ce que vous voudrez. — On n'est pas plus accommodant, dit Laripalière en diminuant un peu la pression de ses doigts. Respirez et écoutez : Article unique. Vous vous rendez avec armes et bagages, vous me livrez ces deux joujoux qui vous sont parfaitement inutiles dans la situation présente, et vous me suivez chez moi, où j'apprends de votre bouche dans quel but vous vouliez escalader ce balcon. Cette convention vous va-t-elle ? — Il faut bien, mordieu ! — Alors, dit le sergent en le laissant respirer librement et en lui enlevant ses deux pistolets, entrons chez moi et causons comme une paire d'amis.

Cinq minutes après, ils étaient assis tous deux dans la petite chambre du sergent qu'éclairait à peine la lumière avare et maladive d'une chandelle.

— Et d'abord, dit le sergent en toisant des pieds à la tête l'homme auquel il avait à faire, serait-il indiscret de vous demander votre nom ? — Je m'appelle Brifaut. — Eh bien, monsieur Brifaut, je dois vous rendre justice, vous ne répondez pas du tout à l'idée que je m'étais faite de vous. Il n'y a guère que les filous et les amants qui

escaladent les balcons, et vous êtes trop bien vêtu pour un voleur et beaucoup trop laid pour un amant. — Monsieur !... — Laripalière, dit le sergent feignant de prendre pour une interrogation l'exclamation de Brifaut.

Monsieur Brifaut était, en effet, médiocrement favorisé de la nature; aussi grand que Laripalière, mais beaucoup plus maigre, le teint terreux, le nez long, les yeux louches et très-rapprochés, les cheveux noirs et retombant en mèches plates et luisantes autour du visage, la physionomie d'un Crispin à la fois farouche et débonnaire, il était difficile de le regarder sans éprouver une violente envie de rire.

— Eh bien! reprit Laripalière, me suis-je trompé ? Êtes-vous voleur? Êtes-vous galant? — Vous avez dit vrai, répondit Brifaut d'un ton d'humeur, je ne suis ni l'un ni l'autre. — Alors, dans quel but vouliez-vous tenter une escalade aussi périlleuse? Rappelez-vous que vous m'avez promis la vérité tout entière. — Eh bien; c'était pour obéir à mon maître. — Donc, c'est une affaire d'amour. Le nom de ce maître qui vous emploie à ce métier chanceux? — Le chevalier de Saint-Réal. — Et la mission dont il vous avait chargé? — Se réduisait tout simplement à déposer sur ce balcon, une lettre...— Que vous avez sur vous, nécessairement ? — Sans doute. — Et que vous n'hésiterez pas, mon cher Brifaut, à me confier, j'en suis certain, — Oh ! quant à cela, se récria le messager, vous avez beau m'appeler votre cher Brifaut! — A quoi bon des cérémonies? dit Laripalière en armant machinalement l'un des deux pistolets. — La voilà ! s'écria Brifaut.

Et tirant brusquement une lettre de sa poche, il la remit au sergent.

— Je suis on ne peut plus sensible à cette marque de confiance, dit Laripalière, et je crois ne pouvoir mieux la

reconnaître qu'en vous souhaitant une bonne nuit. — Une bonne nuit ! avec la perspective d'être chassé demain, c'est difficile. — Bah ! qui vous empêche de dire que la lettre a été remise à son adresse ? — Jamais, s'écria Brifaut avec indignation, monsieur le chevalier est trop bon maître, et je lui suis trop attaché pour le tromper, quand il s'agirait d'une fortune. — Peste ! quels scrupules ! s'écria Laripalière. Parbleu ! je suis curieux de voir ce qu'il écrit aux jeunes filles, ce chevalier si généreux.

Il ouvrit la lettre et la parcourut d'un regard avide. Voici ce qu'elle contenait :

« Lisez cette lettre, Marguerite, lisez-la sans remords ; » elle vous vient d'un homme qui vous aime d'une affec- » tion profonde, mais chaste et dévouée. Veiller sur » vous, éloigner de votre tête les orages qui menacent » déjà de troubler votre vie si calme et si pure, déjouer » au péril de ma vie les funestes trames qui s'ourdissent » pour votre perte, voilà le seul bonheur que je veuille » goûter, la seule ambition à laquelle j'aspire ; car, je le » sais, Marguerite, et comment ne le saurais-je pas, » moi qui n'ai d'autre étude que de déchiffrer votre âme » dans votre regard si naïf ? oui, je le sais, votre cœur a » fait un choix Puissiez-vous trouver dans cet amour » le bonheur dont vous êtes digne ! Malheur à celui qui, » dans le but de l'éclairer, ne craindrait pas de troubler » la paix de votre cœur ! l'expérience et la douleur vien- » dront trop tôt en chasser l'illusion.

» Marguerite, un grand danger vous menace, un » homme que je ne puis vous faire connaître s'est épris » de votre merveilleuse beauté, et cet homme est bien » redoutable. Je vous en supplie, Marguerite, entourez- » vous de précautions, ne sortez plus qu'en plein jour » et accompagnée, car, je vous l'atteste, le péril est im- » minent, et j'ai bien peur que le sacrifice de ma vie n'ait » d'autre résultat que de vous laisser sans défense.

» Adieu, Marguerite, adieu, soyez heureuse, mais que » le bonheur ne vous fasse pas oublier le danger. »

— Eh bien, foi de Laripalière, dit le sergent en repliant la lettre, vous avez raison, il y a du bon dans ce chevalier et vous pouvez lui dire que mon estime lui est acquise. Quant à mademoiselle Marguerite, qu'il se rassure, tant que je serai là, elle n'a rien à craindre, et vous devez en être plus convaincu que personne. — Seriez-vous son amoureux, par hasard ? — Me trouveriez-vous trop déchiré pour cela, d'aventure, monsieur Brifaut? — Non pas, mais il me semble pourtant... — Il me semble à moi qu'il se fait tard, que vous devez avoir sommeil, et que pour mon compte, je ne serais pas fâché de me coucher. Bonsoir, maître Brifaut, et dites à votre maître que son poulet a été remis en bonnes mains, je vous jure que vous ne mentirez pas.

Et il ouvrit la porte à Brifaut, dont on entendit bientôt le pas retentir sur le pavé.

Avant de se livrer au sommeil, Laripalière resta longtemps les yeux attachés sur la croisée de Marguerite, dont la lumière était éteinte, puis il porta la main à ses yeux et se retira de la fenêtre en sifflant un air assez monotone, probablement un air de garnison.

— Elle dort, murmura-t-il après une minute ou deux silence.

Puis se dirigeant vers son lit, il s'agenouilla et joignit les mains avec ferveur. Sa prière, d'abord mentale, se termina par ces mots qui semblaient jaillir des plus intimes profondeurs de son âme :

— Mon Dieu ! hier encore, je vous remerciais de m'avoir visiblement assisté dans cette comédie de toutes les minutes, à laquelle je me suis volontairement condamné pour juger par moi-même du sort à venir des seuls êtres auxquels je m'intéresse en ce monde. Vous avez permis

que je ne fusse pas reconnu, que ce mystère dans lequel je m'enveloppe ne fût point trahi... Hier encore, je poussais vers vous, mon Dieu, un cri de gratitude et d'espoir... Aujourd'hui, tout change, tout éclate en même temps... Voilà soudain une femme dont je n'avais pas encore prononcé le nom depuis que j'ai passé le seuil de ma prison, dont je n'avais pas encore eu le courage de rechercher la trace, parce que je ne voulais pas jeter le trouble dans sa vie, parce que je craignais surtout le jour où je la reverrais, d'avoir trop à gémir sur elle ou peut-être trop à lui pardonner ; voilà que cette femme vient d'elle-même se jeter en ennemie à travers mon affection la plus tendre ! Je croyais, depuis quinze ans, n'avoir qu'à la plaindre !... Elle me provoque à la haïr... car, j'en suis sûr, Gaston l'aime, et c'est pour elle qu'il délaisse Marguerite, pour elle, qui a probablement tout oublié , tout renié, tout trahi, puisqu'elle a livré sa main à un autre ! puisque je l'ai revue, ce soir, calme, rayonnante et fière ! Voilà donc ma pauvre Marguerite menacée à la fois dans son repos et dans son honneur ! l'abandon d'un côté, la séduction de l'autre !... Comment la sauver ? Oh ! si j'étais libre !... mais non !... un serment me lie, — et au jour marqué, à l'heure dite, il faut que je le tienne... je le tiendrai. D'ici là, que faire ? déclarer à Marguerite qui je suis, c'est lui donner une joie cruelle, c'est lui laisser en partant d'éternels regrets... Me nommer à la comtesse !... pourquoi ? pour attirer sur ma tête un danger terrible.. la mort peut-être !... car je suis pour elle maintenant le témoignage vivant d'un crime... et tant que Marguerite ne sera pas heureuse, il ne faut pas que je meure. Oh ! avoir si peu de temps devant soi et de si grands devoirs à accomplir ! Être obligé de quitter son enfant, lorsque tant de piéges l'environnent... Ah ! soutenez-moi, mon Dieu, et inspirez-moi !

Le point du jour retrouva Laripalière debout dans sa chambre, réfléchissant et priant encore. Il avait oublié de se coucher.

III

UN COMPLOT.

Cette même nuit, le duc de Gesvres donnait à souper à une dixaine de gentilshommes qu'il avait rencontrés au bal de l'Opéra ; c'étaient les plus jeunes, les plus fous et les plus brillants de la cour ; c'étaient aussi quelques-uns des meilleurs noms de la noblesse française : MM. d'Épernon, de La Trémoille, le prince de Tarente, de Nivernais, de Coigny, de Souvré, etc. Il était deux heures du matin, et l'on venait de se mettre à table.

— Parbleu ! messieurs, dit le duc d'Épernon, je suis convaincu que notre ami de Gesvres est trop bon catholique pour nous donner un mauvais souper, mais ne trouvez-vous pas, comme moi, qu'il manque à ce repas un mets indispensable, sans lequel la cuisine la plus exquise paraît sans saveur, et les vins les plus délicats sans force et sans bouquet ? — Et en quoi donc me suis-je rendu coupable du crime de lèse-gastronomie ? demanda de Gesvres en jetant un coup d'œil rapide sur les plats qui couvraient la table. — Mais, que t'avons-nous donc fait, reprit d'Épernon, pour que tu nous donnes un souper sans femmes ? Quoi ! pas même une nymphe de l'Opéra ! Sais-tu bien, mon pauvre ami, que tu deviens d'une chasteté inquiétante, depuis que tu t'es voué à Notre-Dame de Vintimille ! — Cela prouve que ses prières ont été exaucées, dit le marquis de Coigny ; la grâce l'a touché. — Je vous en prie, messieurs, ne plaisantons pas sur ce

sujet, s'écria de Gesvres, avec une modestie quelque peu entachée de fatuité. Quant aux femmes, mon cher d'Épernon, tu devrais te rappeler que nous nous sommes engagés tous par les serments les plus terribles à ne pas en admettre une seule à nos soupers jusqu'au succès de la conjuration. La condition est cruelle, j'en conviens, mais que veux-tu ? c'est une des nécessités de notre profession de conspirateurs ; il faut la subir courageusement. — Ah ! nous avons juré cela, dit d'Épernon, eh bien ! messieurs, nous avons eu tort, et quand on reconnaît ses torts il est beau de les réparer. — Je m'y opposerai toujours, s'écria de Gesvres ; nous avons juré et c'est sérieux. — O divine influence de Notre-Dame de Vintimille ! dit de Souvré. — Tenez ; je parie que Saint-Réal est de mon avis.

Les regards se portèrent sur le jeune seigneur que nous avons vu près de madame de Vintimille et dont la figure calme respirait un sentiment de tristesse grave et profonde qui donnait à sa physionomie un charme tout particulier et tranchait sur toutes celles qui l'entouraient, comme un tableau de Lesueur parmi des pastels de Latour.

— Ces messieurs connaissent aussi bien que moi la valeur d'un serment, répondit le chevalier, et je suis convaincu qu'aucun d'eux ne songe sérieusement à violer celui que nous avons cru nécessaire à la réussite de notre entreprise. — Avez-vous remarqué, messieurs, dit d'Épernon, comme Saint-Réal a la mine d'un homme percé d'outre en outre par les traits de l'amour ? — Cela saute aux yeux, riposta de Nivernais ; et quant à moi je penche à croire qu'il ne conspire avec nous que pour être en agréable compagnie et se donner une contenance. — A propos, dit le prince de Tarente, qui donc m'apprendra ce que c'est que cette histoire de pélerin et d'enlèvement dont j'ai entendu tout à l'heure quelques mots

à l'Opéra ? — Comment ! vous ne savez pas que nous avons failli perdre la belle, l'adorable Vintimille ? — C'était elle ? — Son cocher, qu'on accuse de complicité dans cette affaire, donne en plein dans un embarras de voitures et, d'une façon si maladroite, qu'on aurait juré qu'il y avait préméditation, accroche au beau milieu de la rue de l'Arbre-Sec. Notre belle comtesse met pied à terre pour remonter dans l'un des carrosses qu'on lui offre de tous côtés, quand tout à coup un homme affublé d'une très-vilaine défroque de pèlerin, profitant de la confusion occasionnée par cet accident, s'élance vers elle et la prend sans cérémonie dans ses bras ! Vous frémissez, mes amis, et vous avez raison, car sans l'arrivée d'un jeune clerc dont l'intrépidité fait échouer un projet hardi, l'astre de la cour s'éclipsait !... et Dieu sait, dans l'état actuel des choses, ce qui pouvait résulter d'une éclipse de cette importance ! — Voilà qui est singulièrement audacieux ! Et le pèlerin ? — Disparu ! Mais savez-vous, dit de Gesvres, quel est l'homme dont j'ai cru reconnaître les traits sous le capuchon du pèlerin ? — Le cardinal de Fleury ? dit Souvré.

Un éclat de rire général accueillit cette supposition.

— Non pas, reprit de Gesvres, mais le mari de la belle, M. de Vintimille en personne ! — Vintimille ! s'écria toute la société. — C'est une illusion, dit Nivernais, il est impossible que Vintimille soit fou au point de prendre au sérieux la sainteté du mariage et la fidélité conjugale. Vois plutôt avec quelle adresse il profite de la position de sa femme pour améliorer la sienne ! avec quel stoïcisme vraiment antique il accepte tous les emplois qu'elle obtient pour lui ! avec quel admirable sang-froid il écoute, sans avoir l'air de les entendre, les quolibets qui se débitent sur son compte et en sa présence... — Et pourtant, dit de Gesvres, c'était sa tournure, et surtout c'était bien sa taille... Et puis il devait être des

nôtres cette nuit, et je ne le vois pas venir. — Tu t'es trompé, te dis-je. — Savez-vous, messieurs, dit le prince de Tarente, que ce sont des mortels heureux et particulièrement favorisés du sort, que ces gens de la maison de Nesle? En vérité, c'est trop de distinctions pour une seule famille! Le roi, après avoir déjà accueilli d'un regard favorable les deux sœurs aînées, n'a-t-il pas encore soupiré deux ou trois madrigaux aux pieds d'une autre demoiselle de Nesle? de madame de Flavacourt, je crois? — C'est vrai..... mais la chose n'a pas eu de suites. — Et pourquoi cela? — Parce que le marquis de Flavacourt, son mari, s'est dépêché de l'emmener loin de Paris, dès qu'il a vu poindre à l'horizon la haute faveur dont on voulait l'honorer; c'est un philosophe ennemi de l'éclat. — Combien Vintimille est plus sage et plus raisonnable! reprit en riant le prince de Tarente, voilà un bon caractère! depuis trois mois qu'il s'est marié, ceux-ci disent par amour, ceux-là par intérêt, d'autres prétendent par pur désœuvrement, j'espère qu'il n'a point fatigué sa femme de sa présence! Parti pour la chasse aux perdreaux presque immédiatement après la cérémonie, on ne l'a revu ici que depuis six semaines, et, pour ma part, je n'ai jamais remarqué sur son visage ni l'ombre d'une contrariété, ni l'indice du moindre sentiment de jalousie. Vraiment, on est heureux d'être pétri de cette excellente pâte! En voilà un qui ne mourra jamais de chagrin! — Qu'en savez-vous? demanda Saint-Réal. — Oh! voilà Saint-Réal avec ses originalités ordinaires! ne voyant rien comme tout le monde, et se piquant de découvrir du mystère là où tout est clair comme le jour. — Qui vous dit, reprit froidement le chevalier, que Vintimille n'ait pas été trompé?... Ce que vous taxez chez lui de complaisance n'est peut-être réellement qu'une excessive crédulité, ou, si vous l'aimez mieux, une noble confiance. — C'est possible, répliqua M. de La Tré-

moille. Mais alors, il faut que ce brave Vintimille, auquel on donnait jadis quelque esprit, ait été abruti par le mariage. — Le mariage produit de ces effets-là, dit Souvré au milieu des rires de l'assemblée. — Ah ça! messieurs, interrompit le duc de Gesvres quand cet accès de gaieté fut un peu calmé, tâchons donc de revenir à la grande affaire et de parler raison. Vous n'avez pas oublié que nous avons rendez-vous pour après-demain chez madame de Vintimille, qui doit nous développer ses plans et ses espérances, et désigner à chacun le rôle qu'il aura bientôt à jouer dans la fameuse conspiration que nous avons ourdie contre monseigneur de Fréjus... Il est temps d'en finir avec cette ruine obstinée! — Après-demain!... Voilà qui contrarie tous mes projets, dit le marquis de Souvré, j'ai promis à la petite Le Maure de lui sacrifier cette journée. — Et moi, dit La Trémoille, je me suis engagé à aller entendre chez l'abbé Terrasson un chapitre qu'il se propose d'intercaler dans la prochaine édition de son roman de *Sethos,* et sur lequel il tient essentiellement à prendre mon avis... — Mais moi aussi, s'écria à son tour de Nivernais, je me souviens... — Eh bien, messieurs, dit de Gesvres, vous remettrez toutes ces affaires au lendemain, ainsi que nous y sommes engagés. La conspiration avant tout. Je vous déclare, d'ailleurs, qui si vous riez ainsi sans cesse, nous ne ferons jamais rien de bon. — C'est ce qui te trompe, mon cher de Gesvres, répondit M. de Coigny avec une sorte de gravité aimable. Tu nous crois incapables de grandes choses, parce que nous sommes frivoles, légers, insouciants. Eh, mon Dieu! ne te plains pas que la mariée soit trop belle! Nous sommes Français, rien de moins, rien de plus... et je trouve que c'est bien assez! — Français! Sais-tu tout ce qu'il y a de beau dans ce nom magique, cher duc, quand on est, comme nous, d'un sang qui a rougi les champs de bataille et qu'on a

le bonheur de porter l'épée? Est-ce notre faute si on ne nous donne rien à faire, si on nous laisse là, dans l'ombre, comme de vieilles armures inutiles ou des canons démontés? Si nous restons oisifs, c'est la faute du temps; si nous ne servons pas l'État, ce n'est point l'envie qui nous manque. Obtenons du ciel un ministre moins endormi que monseigneur de Fréjus, tâchons que les lauriers du grand roi empêchent son petit-fils de dormir, et tu nous verras, tout rieurs que nous sommes, aller pousser quelque vigoureuse pointe sur la maison d'Autriche ou faire la chasse aux Hollandais! La noblesse de France rit peut-être un peu trop, c'est possible... mais tout en riant, elle sert son pays; tout en riant, elle se bat; tout en riant, elle meurt!

Le chevalier de Saint-Réal tendit cordialement la main au marquis de Coigny, dont les paroles furent bruyamment applaudies. Cette génération, d'un caractère si effacé en apparence, conservait intacts au fond du cœur deux sentiments éminemment français : la vive gaieté d'Henri IV et l'indomptable fierté de Louis XIV.

— Coigny a parlé comme un livre, dit de Nivernais, et je suis absolument de son avis. Je voudrais qu'on nous donnât de la besogne... et par besogne, j'entends quelque chose de difficultueux et de grand! La vie perd beaucoup de sa valeur, quand on ne voit pas de temps en temps la mort d'un peu près. — Rassurez-vous, mes amis, répliqua Souvré; monsieur de Fleury n'a pas encore eu l'occasion de vous montrer la trempe de son caractère. Qui sait s'il n'y a pas du Richelieu dans ce cardinal-ministre, et si nous ne jouons pas nos têtes à l'heure qu'il est? — Tant mieux, dit Coigny. — Autant jouer cela qu'autre chose, ajouta La Trémoille. — Enchanté de vous voir dans ces excellentes dispositions, reprit le duc de Gesvres. Mais cela n'empêchera pas que nous n'agissions avec beaucoup de prudence et de cir-

conspection. La gloire de mourir est une belle chose, sans contredit ; l'avantage de réussir a bien aussi son prix... Qu'en pensez-vous ?

Il se fit en ce moment un bruit dans l'antichambre, et la porte s'ouvrit à deux battants.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda de Gesvres au laquais qui se tenait sur le seuil pour annoncer. — Un nouveau convive, monsieur le duc.

Un personnage d'une tournure pleine de distinction et mis avec une élégance exquise parut aussitôt, et le domestique annonça :

— Monsieur le comte de Vintimille !

Le comte de Vintimille était un beau cavalier de trente-cinq ans environ, à la moustache brune, à l'œil noir, à l'air insouciant et distrait ; un de ces hommes qui semblent formés exclusivement pour le plaisir.

— Eh ! arrive donc, cher comte ! s'écria de Gesvres, lorsque le laquais eut refermé les portes et disparu. Vintimille en retard quand il s'agit d'un souper, c'est à n'y pas croire ! — Messieurs, riposta le jeune gentilhomme d'une voix dont l'accentuation indécise attestait la vérité de ses paroles, quand Vintimille est en retard pour un souper, c'est qu'un autre souper le retient. — Le voilà justifié et pardonné, dit d'Épernon. — Prends donc place à table, reprit de Gesvres, si toutefois tu as eu la politesse de garder pour nous la moitié de ta soif et de ton appétit. — Un verre de vin de Champagne et tu vas en juger. — Or ça, dit d'Epernon à l'oreille de Gesvres, en lui montrant Vintimille qui se mirait d'un air béat et ravi dans la liqueur mousseuse qu'on venait de lui verser, comment as-tu pu un seul instant supposer ce pauvre comte capable de se déguiser en pélerin pour arracher sa femme aux bonnes grâces du roi ? — En effet, j'étais fou. — Quand Vintimille prendra son mariage au sérieux, M. de Fréjus sera las du pouvoir. Il n'a qu'une

ambition : celle de servir son pays par tous les moyens possibles... Aussi accepte-t-il toutes les faveurs que la comtesse obtient pour lui... C'était hier un emploi, aujourd'hui un autre, on lui donne tout et il prend tout.— Tu as raison, ce cher comte a beaucoup plus d'esprit que je ne lui en supposais.—Et de quel souper sors-tu? demanda le marquis de Souvré à Vintimille. — Je sors de chez cet excellent duc, sur la porte duquel M. de Fleury prétend qu'il faudrait écrire: IGNORANCE PLÉNIÈRE. — Tu viens de l'hôtel Saint-Aignan? — Où j'ai rencontré les plus farouches vertus de l'Opéra; car il ne conspire pas, lui, et la nymphe ne lui est pas interdite au nom des plus hautes considérations politiques ! Ah ! messieurs, que j'admire votre courage et combien je désire reconnaître, comme il le mérite, le dévouement chevaleresque que vous montrez pour notre cause !— Tu nous dis cela d'un ton peu convaincu, observa de Coigny. — Je parierais qu'il songe à tout autre chose, dit La Trémoille, — sans doute aux austères vertus qu'il a laissées à l'hôtel Saint-Aignan? — Et qui me font apprécier mieux que jamais la grandeur du sacrifice que vous vous êtes imposé. Sur l'honneur ! il émane de vous une odeur de sainteté dont je me sens tout contrit, et pour mon compte, je n'hésite pas à vous mettre en parallèle avec M. de La Trappe. — Je ne comprends pas ton insouciance dans une affaire qui te touche de si près, lui dit de Gesvres : tu ne peux te dissimuler que ta fortune se joue en ce moment, et que tu as tout à perdre ou à gagner de la réussite ou de l'insuccès de notre campagne. — C'est justement pour cela que je ne m'en préoccupe nullement; j'ai l'esprit si peu propre aux affaires sérieuses, cher duc, que du jour où je voudrai me mêler activement à une conspiration, tout sera perdu. C'est pourquoi, dans l'intérêt général, je me contente d'y jouer un rôle passif. — Tu ne manqueras pas au moins

de te trouver après-demain à la réunion qui doit avoir lieu chez madame la comtesse de Vintimille? — Moi! manquer une assemblée! et chez ma femme encore! ah! par exemple! Je suis bien le membre le plus inutile de la conspiration, j'en conviens, mais je vous défie d'en citer un plus exact.

Peu à peu, les bouteilles se succédant avec rapidité, la conversation devint plus bruyante et plus agitée, et ce souper commencé sous les auspices de la politique se termina au milieu des éclats d'une folle ivresse, grâce à l'entrain tout à fait aimable et aux joyeuses excitations de M. le comte de Vintimille.

Évidemment, il s'était montré le plus infatigable, le plus entraînant, le plus gai compagnon de cette nuit de plaisir...

Et cependant, lorsqu'on se sépara au petit jour, un seul de ces gentilshommes regagna sa demeure avec sang-froid.

C'était M. le comte de Vintimille.

IV

LE BRACELET.

Le surlendemain, les conjurés (si l'on peut appeler de ce nom lugubre les riants personnages que nous avons vus dans le chapitre précédent), se trouvaient réunis chez la comtesse, à l'heure exacte indiquée par la nouvelle favorite.

Quoique le cardinal de Fleury eût beaucoup d'ennemis à la cour, l'ascendant qu'il avait su prendre sur l'esprit de Louis XV était tel, que nul jusqu'alors n'avait tenté d'ébranler sa faveur. Pour lutter avec avantage contre une position aussi fermement établie, il eût fallu

avoir à lui opposer l'influence d'une femme aimée, influence toute puissante sur un tempérament tel que celui du roi; mais tant qu'avait duré le règne de madame de Mailly, le caractère faible et indolent de cette favorite avait dû éloigner toute idée de lutte et d'opposition. La faveur de madame de Vintimille, qui partagea le cœur du roi avec madame de Mailly, sans que celle-ci songeât à y mettre obstacle, vint remuer tous les mécontentements et toutes les ambitions qui n'attendaient que l'occasion pour se lever et agir. C'est qu'en effet la nature avait jeté l'esprit des deux sœurs dans deux moules bien différents. Autant l'une, surnommée par les contemporains la *colombe Mailly*, montrait de douceur et de placidité, autant l'autre annonçait de virilité et d'énergie; autant la première se souciait peu de la puissance qu'elle eût pu conquérir, autant l'autre en paraissait avide. L'exercice du pouvoir, qui eût été un embarras pour madame de Mailly, était un besoin pour madame de Vintimille.

Énergique, adroite et ambitieuse, la nouvelle favorite apparut aux mécontents comme l'ennemie naturelle du ministre, et comme le seul instrument capable de battre en brèche son crédit jusqu'alors inébranlable. D'un commun accord, tous se rallièrent autour d'elle, et nous la voyons à la tête d'une conspiration ayant pour but le renversement du cardinal de Fleury.

Nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots sur ce personnage, dont l'importance historique est trop grande pour qu'il soit permis de laisser son portrait dans l'ombre.

Né dans la bourgeoisie, ce qui était alors un obstacle en quelque sorte insurmontable à la faveur, Fleury se vit, pour parvenir, condamné au manége et à l'intrigue. Son caractère réfléchi et contenu se plia sans peine à cette nécessité et aida puissamment à son élévation.

Jeune, il avait aimé le plaisir et s'y était livré, mais avec retenue, et autant par goût que par calcul, il avait un soin extrême d'éviter le scandale. Doué d'une figure agréable, d'un esprit fin et insinuant, il eut des succès près des femmes et s'en cacha toujours, jugeant la discrétion une de ces vertus habiles qui finissent tôt ou tard par dédommager amplement celui qui les pratique, des peines qu'elles ont pu lui coûter. Mais, si cet état de contrainte perpétuelle lui fut d'un grand secours pour l'édification de sa fortune, d'un autre côté, il en prit des habitudes de cachotterie et de dissimulation qu'il porta jusque dans les affaires et qui communiquèrent à son administration, d'ailleurs profondément sage, quelque chose de son caractère étroit et méticuleux.

Modeste dans ses goûts et dans son extérieur, ennemi du faste et de l'éclat, il ne voulait du pouvoir que le solide et en dédaignait l'ostentation. Aussi eut-il une autorité plus absolue et moins disputée que Mazarin avec son système de ruse et d'adresse, et que Richelieu avec ses inexorables rigueurs. Il fut ministre dix-sept ans, et l'histoire d'un mois de son administration est l'histoire de ces dix-sept années.

L'ordre et l'économie qu'il avait établis partout étaient la principale cause de l'inimitié de certains personnages qui lui reprochaient tout haut de manquer de grandeur, et se désolaient tout bas de ne plus pouvoir dilapider le trésor comme par le passé.

Ces quelques mots suffiront à faire connaître à nos lecteurs un personnage qui d'ailleurs n'occupe qu'une place secondaire dans l'action de notre drame.

Revenons. Il était deux heures et tous les conjurés étaient réunis dans la plus grande salle de l'hôtel de Mailly-de-Nesle, n'attendant plus que madame de Vintimille, l'âme du complot, pour débattre et arrêter le plan d'attaque. Ils étaient quarante environ, tous jeunes,

le sourire aux lèvres, l'air insoucieux et évaporé, causant jeu, soupers et maîtresses. Si le cardinal eût pu les entendre, il est probable qu'il se fût peu effrayé des efforts qu'allaient tenter contre lui des hommes, très-capables sans doute de sacrifier au besoin leur vie, pour défendre leur honneur ou la France, mais peu propres à une conspiration.

La porte du salon s'ouvrit enfin, et madame de Vintimille parut.

Elle traversa lentement la foule des gentilshommes, répondant par un charmant sourire aux paroles flatteuses qu'on murmurait à son oreille, puis prenant place dans un fauteuil, elle leur fit signe de l'imiter et tous s'assirent autour d'elle.

Alors elle déroula un à un et fit ressortir avec cette éloquence naturelle qu'inspire un sujet dont on est vivement pénétré, tous les griefs réels et imaginaires qu'on reprochait au ministre. Elle appuya surtout sur la faute capitale dont il se rendait vraiment coupable alors et qui devait bientôt avoir pour nous de si funestes conséquences, l'état d'abandon et de dénûment dans lequel il laissait la marine française.

Aveuglé sur ce point par son esprit d'économie et par un amour immodéré de la paix, le cardinal s'était laissé prendre avec une inconcevable facilité aux protestations d'amitié de Walpole, et avait progressivement laissé notre marine atteindre un tel degré de faiblesse et d'épuisement que nos côtes étaient complétement désarmées. Il n'avait pas compris qu'en agissant ainsi, il prêtait les mains au plan de l'Angleterre, qui n'attendait que la destruction de nos bâtiments pour s'attribuer l'empire des mers, projet gigantesque dont la réalisation ne tarda pas à être attestée par des faits terribles.

Quand elle eut prouvé à des esprits qui ne demandaient qu'à être convaincus, la nécessité d'ôter le pou-

voir à M. de Fleury, dont l'incapacité compromettait gravement l'avenir de la France, madame de Vintimille dit qu'il fallait se préoccuper de lui donner un successeur et proposa M. de Chauvelin, que l'opinion publique avait déjà désigné et qui fut unanimement accepté par les conjurés. Puis elle aborda enfin les moyens d'action.

Les parlements! il n'y fallait même pas songer, ils n'avaient plus qu'une ombre de puissance.

Détruire le cardinal dans l'esprit de Louis XV était une tentative non moins désespérée, et il fallait se garder, par-dessus tout, d'une fausse démarche qui aurait pour résultat de donner l'éveil au ministre et de faire échouer la conspiration.

Quel parti restait-il donc à prendre?

— Je n'en vois qu'un, dit madame de Vintimille, il n'y a de succès pour nous que dans une nouvelle Fronde. Louis XV, qui, avant toutes choses, tient à ne pas être troublé dans sa vie paisible, ne résistera pas à une manifestation populaire et consentira à la disgrâce de M. de Fleury pour se débarrasser du fracas de l'émeute.

Chacun approuva ce projet et admira la sagacité de la favorite; mais quand celle-ci voulut choisir des chefs pour exciter et diriger les mouvements du peuple, chacun voulut parler à la fois, tous présentèrent un plan différent, la confusion, en un mot, fut à son comble. Les projets les plus extravagants se croisèrent, nul ne voulut se rendre aux raisons de son adversaire, et cependant, au milieu de cette lutte en apparence très-vive, on sentait l'esprit de frivolité l'emporter encore, si bien que la discussion, commencée sur un ton fort sérieux, se termina par des railleries et des éclats de rire. Il résulta de ce conflit que personne ne voulut plus se charger du rôle de chef, et que chacun se retrancha, comme

Achille dans sa tente, derrière un bouclier inexpugnable d'amour-propre et de vaniteuse rivalité. Plus on parlait, moins on pouvait s'entendre.

Alors, madame de Vintimille jeta un regard clair et profond sur toutes ces têtes frivoles; par une espèce d'illumination, elle les pénétra tout à coup et s'étonna d'avoir pu les supposer capables d'une détermination solide et raisonnée. D'ailleurs, elle s'avoua intérieurement qu'il n'y avait contre l'évêque de Fréjus aucun de ces motifs de haine qui, sous la minorité de Louis XIV, avaient soulevé la noblesse contre Mazarin, et reconnut qu'elle seule avait une raison puissante pour engager une lutte aussi hardie. Elle rêvait la puissance de madame de Maintenon, triomphe impossible tant que le cardinal serait au pouvoir. Elle seule avait donc un intérêt réel à ce qu'il tombât... Pouvait-elle faire un crime à ces jeunes étourdis de ne pas la seconder, comme elle le souhaitait, dans l'organisation d'une bataille dont ils n'avaient presque aucun profit à espérer?

Quand elle eut ainsi dessiné dans sa pensée sa propre position et celle des hommes que le hasard avait faits ses alliés, madame de Vintimille se leva et les congédia sans trop chercher à déguiser sa brusquerie, mais en donnant toutefois pour prétexte qu'il se faisait tard et que le roi l'attendait à la Muette.

Après le départ de ses innocents complices, madame de Vintimille resta longtemps plongée dans ses réflexions. La solidité de son esprit lui démontrait à la fois et l'immense difficulté qu'il y avait à ébranler le crédit du cardinal et l'impossibilité, tant que celui-ci serait tout puissant, d'obtenir l'influence sur laquelle elle avait compté en cédant aux désirs du roi. Mais en même temps son ambition la poussait invinciblement à tenter une entreprise dont sa raison lui démontrait l'imprudence. Tout le rayonnement de ses pensées était donc dirigé en ce

moment vers les moyens à mettre en œuvre pour atteindre le ministre dans la position inexpugnable que lui avaient faite ses lumières et sa haute probité. Après une heure de méditation ardente et obstinée, elle s'écria d'un ton déterminé :

— Non, j'ai beau chercher, je ne vois pas autre chose... Un mouvement populaire, voilà ma seule ressource. Mais pour soulever le peuple, pour lui dicter, sans qu'il s'en doute, les griefs dont il doit se faire une arme contre mon ennemi, pour enflammer ou apaiser sa colère au gré de mes intérêts, il me faudrait une volonté intelligente et dévouée, un homme qui fût à moi sans réserve, qui m'appartînt corps et âme, et ce n'est pas parmi ces hommes légers que je trouverai une pareille abnégation, je viens d'en faire l'épreuve. Où donc rencontrerai-je cette merveille?

La comtesse en était là de ses réflexions, lorsqu'un domestique vint lui annoncer qu'un jeune homme demandait à lui parler.

— Je n'ai pas le temps en ce moment, dit-elle avec humeur ; sachez ce qu'il me veut. — Il rapporte un bracelet que madame la comtesse a perdu et qu'il désire remettre à elle-même. — Un bracelet ? le nom de ce jeune homme ? — Il dit s'appeler M. Gaston... et à ce nom, il a ajouté la qualification d'avocat au Châtelet de Paris. — Gaston ! murmura la favorite en interrogeant sa mémoire ; oui, Gaston Dauriac, j'y suis maintenant. Faites entrer.

Le domestique sortit.

Madame de Vintimille demeura un instant rêveuse, puis une pensée rapide illumina son regard, et ses traits mobiles prirent tout à coup une grâce pleine de tendresse et de mélancolie.

En sortant de son évanouissement chez le vieux Robert Dauriac, la comtesse avait reconnu avec surprise

dans celui que M. de Gesvres lui désignait comme son libérateur, un jeune homme que depuis quelques mois elle rencontrait partout obstinément attaché à ses pas. Les calculs de l'ambition ne laissaient guère place dans son cœur à de tendres sentiments, mais son amour-propre de femme avait été vivement flatté de cette passion persistante et sans espoir. En même temps, l'intrépidité avec laquelle Gaston s'était opposé au projet du pélerin, lui avait montré en lui un esclave tout dévoué à sa personne.

— Si jeune, et déjà avocat au Châtelet! murmura la comtesse ; ce doit être une intelligence précoce et élevée... Son air timide m'avait frappée cependant... et voilà qu'aujourd'hui il profite d'un prétexte au hasard pour s'introduire chez moi!... Trouver tant de témérité dans la violence de son amour!... Allons... c'est une passion qui peut le rendre capable de tout.

Elle dérangea avec goût la symétrie de ses cheveux, imprima aux plis de sa robe une fluctuation gracieuse, puis s'assit devant sa cheminée et prit l'attitude favorite des femmes du monde, l'attitude d'une calme rêverie.

La porte s'ouvrit doucement, et, d'un coup d'œil jeté dans la glace, madame de Vintimille vit Gaston entrer sans bruit et s'arrêter sur le seuil, pâle, tremblant, et tout épouvanté de la démarche qu'il osait faire.

Après l'avoir étudié un moment sans qu'il le soupçonnât, elle se tourna vers lui.

— Eh! je ne me trompe pas, dit-elle, c'est mon sauveur, M. Gaston Dauriac. Soyez le bienvenu, monsieur, ajouta-elle en lui montrant du doigt un fauteuil à côté d'elle. — Vous avez daigné retenir mon nom, madame, s'écria le jeune homme qui rougit comme un enfant. — Je serais bien ingrate si je l'oubliais, monsieur. Mais Comtois m'a parlé d'un bracelet. — Le voici, madame, dit Gaston en tirant le bracelet de sa poche ; vous l'avez

laissé tombé par mégarde chez mon père et je viens vous le restituer. — Non-seulement j'ai retenu votre nom, monsieur, reprit la favorite, mais j'ai gardé aussi le souvenir de la promesse que je vous ai faite. Vous êtes jeune, vous devez avoir de l'ambition ; ne vous faites pas scrupule d'user de mon influence, ce sera m'obliger. — Merci, madame, répondit Gaston ; ma position est modeste, mais je m'en contente, et ne désire pas l'agrandir. — Je ne cherche pas à surprendre vos secrets, dit la comtesse en dardant sur Gaston un regard qui lui bouleversa l'âme ; mais une pareille humilité ne se rencontre guère que chez les gens dont le cœur est rempli tout entier par le plus noble et le plus exclusif des sentiments, par l'amour.

Gaston garda le silence ; il crut qu'il allait étouffer sous le flot d'émotion qui lui affluait au cœur.

— Ainsi, dit la comtesse en imprimant à sa voix un léger tremblement, je ne me trompe pas, vous aimez ? — Oui, madame, balbutia le jeune homme. — Eh bien ! monsieur Gaston, permettez-moi de vous dire qu'en refusant l'occasion qui s'offre à vous aujourd'hui de vous élever au-dessus de la position que vous occupez, vous montrez une complète inexpérience du cœur de la femme. Ignorez-vous donc qu'au fond de l'âme de la plus naïve d'entre nous, il y a toujours un petit grain de vanité, et que nous ne sommes qu'à moitié satisfaites si l'homme de notre choix n'est en même temps un sujet d'orgueil pour nous et un sujet d'envie pour les autres ?

Le front de Gaston s'assombrit tout à coup à ces paroles.

— Au contraire, madame, répondit-il d'une voix grave et vibrante, c'est parce que j'ai compris cela que j'ai renoncé à toute ambition. Je ne suis qu'un obscur bourgeois, madame, et si haut que je puisse monter,

jamais je ne m'élèverai assez, pour que, du rang où le sort a placé la femme que j'aime, ses regards me distinguent jamais de la foule. Jamais je ne franchirai la barrière que la fortune a jetée entre elle et moi, jamais, surtout, ajouta-t-il avec un sourire plein d'une sombre amertume, jamais je ne serai pour elle un objet d'orgueil. — Alors c'est d'une grande dame que vous êtes épris ? dit la comtesse, de ce ton d'intérêt qui fait passer les questions les plus indiscrètes. — Oui, madame, la plus noble et la plus belle qu'il y ait à la cour : vous voyez bien que c'est un amour que nul ne doit connaître et qui doit mourir au fond de mon cœur. — Et cette femme, vous l'aimez d'un amour assez profond pour lui obéir aveuglément, le jour où elle viendrait vous dire : Gaston, un grand danger me menace, voulez-vous risquer votre avenir, votre vie, peut-être, pour m'y soustraire ? — Risquer ma vie pour elle, madame ! s'écria le jeune homme avec exaltation, oh ! ce serait pour moi un bonheur sans égal... je ne suis point assez fou pour l'espérer.

Madame de Vintimille se leva, et regardant Gaston avec un mélange de bienveillance et de dignité, qui porta au plus haut point l'ivresse du jeune homme tout en lui imposant la retenue :

— Monsieur Gaston, lui dit-elle d'une voix pénétrante, cette dame dont vous m'entretenez en ce moment, je la connais et je puis vous dire qu'elle a deviné vos sentiments.

Gaston contempla la comtesse avec épouvante. Il rencontra un regard plein de calme et de douceur.

Madame de Vintimille continua :

— En butte à des périls de la plus haute gravité, elle eût pu demander un appui aux nobles seigneurs qui l'entourent de leurs hommages et se disputent un de ses regards, mais c'est dans un rang plus obscur qu'elle se

décida à choisir un défenseur. Cette inspiration fut-elle affaire de calcul ou de sympathie? lui vint-elle de l'esprit ou du cœur? Je l'ignore; mais en agissant ainsi, elle ne pouvait se dissimuler qu'un grand sacrifice impose une grande obligation, et, de son côté, le jeune homme devait savoir que le dévouement seul peut combler les plus grandes distances et rapprocher les destinées les plus diverses.

Gaston regardait la comtesse d'un air à la fois ravi et stupéfait; il n'osait comprendre.

— C'était un parti bien grave et bien décisif qu'elle prenait là; mais celui auquel elle voulait remettre le soin de sa destinée était digne de la tâche qui allait lui échoir en partage. S'il était obscur par la naissance, la nature lui avait fait l'âme noble et le cœur intrépide. Elle lui confia donc une partie de son secret et laissa à son dévouement le soin d'imaginer et d'exécuter les mesures capables de conjurer le péril qui planait sur sa tête.

Gaston était plongé dans l'extase. Quoi! cette femme qu'il avait cru ne pouvoir jamais contempler que de loin, comme une étoile du ciel, cette femme l'avait remarqué, l'avait choisi entre tous pour lui demander un de ces sacrifices qui *comblent toutes les distances,* ainsi qu'elle le disait elle-même. Il hésitait toujours à percer le voile transparent dont la comtesse enveloppait ses paroles, tant ses rêves les plus brillants et les plus hardis se trouvaient tout à coup dépassés.

— Je vous le répète, reprit la favorite, il y allait de l'avenir pour ce jeune homme; c'était une lutte solennelle et téméraire que celle qu'il allait engager, car l'ennemi qu'on lui donnait à combattre n'était rien moins que l'homme le plus puissant du royaume, son éminence monseigneur le cardinal de Fleury. — Le premier ministre! s'écria Gaston. — Le premier ministre, oui; il a juré la perte de celle que vous aimez. — Certes, dit

Gaston, quelle que soit la disproportion que j'aperçois entre moi et mon adversaire, je ne m'en effraye pas, et n'en suis nullement découragé... Mais quel espoir que moi, faible et obscur enfant du peuple, je puisse inquiéter en rien la suprême puissance d'un ministre? — A quoi tient le prestige de cette puissance? dit la comtesse; à la popularité et à l'engouement du roi; le jour où le peuple élèvera la voix contre l'idole que tout le monde encense aujourd'hui, le jour où quelque sédition hardie reprochera hautement à l'homme d'État tout puissant sa confiance imbécille dans le ministre anglais qui le joue comme un enfant, l'incurie coupable qu'il apporte dans l'administration de notre marine et la position précaire dans laquelle il nous met vis-à-vis de l'Anglais, pour obéir aux instincts d'une économie étroite et aveugle; ce jour-là, les deux éléments qui servent de point d'appui à ce pouvoir sans limites, et qui donnent à ce pygmée l'apparence d'un géant, la popularité et la protection du monarque, lui manqueront tout à coup et il tombera. Plus habile et soutenu par l'amour entêté d'une reine, Mazarin ne fut-il pas plusieurs fois vaincu par l'émeute populaire? Louis XV est aveuglé et non passionné comme l'était Anne d'Autriche. Une manifestation du peuple suffira pour lui dessiller les yeux, et lui montrer la nullité de son ministre, sous les grands airs de vertu et d'austérité dont il la pare. — En effet, s'écria Gaston, entraîné par le feu qu'avait mis la comtesse dans ses paroles, cette entreprise me paraît d'une exécution facile. — Pour la mener à bonne fin, il ne faut qu'un homme de cœur et d'intelligence, monsieur Gaston; voulez-vous en être l'âme cachée, le chef invisible? — Comptez sur tous mes efforts, madame, et recevez ici le serment que je vous fais de n'avoir ni paix ni relâche tant que le cardinal sera ministre.

Madame de Vintimille parut réfléchir un instant, puis

prenant sur la cheminée le bracelet que venait de rapporter Gaston, elle le lui offrit.

— Prenez, lui dit-elle, prenez ce bracelet comme un souvenir de moi, et puisse-t-il vous garantir des dangers auxquels vous allez vous exposer!

Puis, comme confuse et émue de ce qu'elle venait de faire, elle sortit brusquement, laissant Gaston plongé dans une de ces joies enivrantes qui menacent de faire éclater le cœur trop faible pour en soutenir l'explosion.

V

LA PUNITION PATERNELLE.

En rentrant chez son père, Gaston trouva le vieillard seul au logis. C'était un des jours où Marguerite se rendait chez la reine Marie Leczinska pour distribuer le travail aux brodeuses de l'atelier royal. Madame Michelan avait l'habitude de la conduire au palais et de l'attendre jusqu'à sa sortie. Toutes deux étaient donc absentes. L'ordre minutieux que l'infirmité de Robert avait contraint d'établir dans la maison, dont le moindre coin lui était familier, rendait cette solitude sans inconvénient pour lui.

Robert Dauriac reconnut le pas de son fils.

— Tu rentres bien tard, Gaston, lui dit-il d'un ton un peu fâché, il me souvient qu'autrefois, et de cela il n'y a pas bien longtemps, tu avais toujours soin de te trouver ici avant l'heure du départ de Marguerite et de Thérèse, afin de me laisser seul le moins longtemps possible, et aussi quelquefois de les accompagner. — Une circonstance indépendante de ma volonté m'a retenu plus tard que je ne pensais, mon père, répondit Gaston en se diri-

geant vers sa chambre. — Gaston, reprit M. Dauriac, viens t'asseoir près de moi, nous avons à causer et le moment ne saurait être mieux choisi, car Marguerite doit ignorer l'entretien que nous allons avoir ensemble.

Le visage du jeune homme exprima une vive contrariété; cependant il n'hésita pas à se rendre à l'invitation du vieillard.

— S'il t'en souvient, Gaston, dit Robert Dauriac à son fils, il y a bientôt deux ans, c'était comme aujourd'hui pendant l'absence de ta cousine, je t'appelai près de moi, je te confiai l'engagement solennel que j'avais pris devant Dieu de veiller sur le bonheur de Marguerite, et t'ayant dévoilé l'obstacle qui pouvait rendre plus difficile la réalisation de cette parole, je te priai de m'aider de tes conseils et de chercher avec moi le moyen de triompher de cette difficulte. Ta réponse fut telle que je l'attendais de toi, telle que je l'avais espérée en te faisant cette confidence..... tu me demandas l'autorisation de faire ta cour à Marguerite et d'aspirer à sa main, résolution qui, en effet, mettait fin à tous les embarras que j'avais redoutés. Je fis part de tes sentiments à ta cousine, et je m'aperçus avec joie qu'une vive sympathie l'attachait à toi, longtemps avant que nous eussions pris la décision qui devait faire notre bonheur à tous. Marguerite n'avait guère alors plus de quatorze ans; il fut résolu que votre union ne serait pas conclue avant deux années révolues, et, pendant quelque temps, l'attachement de plus en plus vif que je vous vis prendre l'un pour l'autre, ne put que me raffermir dans le parti que nous avions adopté d'un commun accord. La naïve franchise et l'extrême sensibilité de Marguerite me permirent de mesurer la profondeur du sentiment qu'elle t'avait voué, et me donnèrent lieu de bénir la Providence, qui avait voulu qu'une secrète correspondance s'établît entre vos deux cœurs. Plus j'apprenais à la connaître, plus je

demeurais convaincu que sa vie tout entière était en toi, et que ton indifférence lui eût été mortelle.

A cette dernière phrase, le traits de Gaston prirent une expression d'angoisse inexprimable, et il porta la main à son front d'un air désespéré.

— Enfin, reprit l'aveugle, nous voici presque arrivés au terme que je fixai alors et que tu trouvais si long : Marguerite atteindra bientôt sa seizième année et je te laisse libre de fixer toi-même l'époque où tu voudras la conduire à l'autel.

Il se fit un long silence pendant lequel Gaston parut en proie à une douloureuse hésitation.

— Eh bien ! tu ne réponds pas ? demanda l'aveugle. Je concevrais que Marguerite hésitât à désigner le jour de l'union qu'elle désire de toute son âme ; son rôle de jeune fille le veut ainsi, mais, Dieu merci ! cette réserve ne nous est pas imposée à nous autres, et tu peux m'avouer franchement l'impatience que tu éprouves de voir arriver ce moment si vivement attendu.

Après un long et cruel embarras, Gaston fit un violent effort sur lui-même et se décida à parler.

— Mon père, dit-il d'une voix émue, s'il suffisait, pour rendre heureuse celle qu'on prend pour compagne, de lui prodiguer des soins et des égards, je remplirais fidèlement la parole que je vous ai donnée, à vous ainsi qu'à Marguerite; mais je ne pense pas que les devoirs d'un mari envers sa femme se bornent à quelques attentions vulgaires ; je crois qu'il lui doit toute son âme, afin qu'il n'y ait pas en lui une pensée qu'il craigne de lui dévoiler, afin que le mystère et la contrainte ne viennent pas altérer la loyauté de ses sentiments et jeter dans le sein de la pauvre femme le doute et la défiance, ces deux vers rongeurs qui dévorent si vite la jeunesse et la santé. — C'est là, en effet, l'opinion que tu m'exprimas en me demandant la main de ta cousine, il m'en souvient. — Eh

bien! mon père, c'est parce que ces sentiments sont toujours les miens, c'est parce qu'il ne m'est pas permis de dévoiler à Marguerite tous les mouvements de mon cœur sans briser le sien, que je dois renoncer à devenir son époux. — Ainsi, dit le vieillard d'une voix lente et solennelle, j'aurai dit à Marguerite : Tu peux donner toute carrière aux espérances dont ton cœur est rempli, tu peux aimer Gaston, car tu seras sa femme; et lorsque la pauvre enfant s'est abandonnée à cet amour dans toute la franchise de son âme, quand chaque minute de sa vie a été occupée par cette passion que nous lui avons permis de laisser grandir sans contrainte, alors je lui annoncerai que tu as changé d'avis, que nous reprenons notre parole, et au moment de toucher au bonheur qu'elle rêve depuis deux ans, je l'engagerai à renfermer en elle-même, au risque d'en mourir, cet amour qui est devenu sa vie! — Je suis au désespoir de ce qui arrive, mon père; si le cœur pouvait se soumettre aux arrêts du devoir et de la raison, le mien serait encore tout entier à Marguerite... malheureusement, il n'en est pas ainsi, et jamais je ne consentirai à la tromper en feignant un amour... qui n'existe plus.

Il y eut une pause pendant laquelle Gaston étudia avec angoisse, sur les traits de son père, les progrès de la pensée qui s'agitait au fond de son âme. L'aveugle reprit avec une sévérité imposante :

— Écoutez-moi, Gaston, car ce que je vais vous dire est grave, et ce que j'ai résolu est irrévocable. Si Marguerite se trouvait dans des conditions ordinaires, et que son amour fût de ceux que le temps et la raison peuvent éteindre, j'approuverais vos scrupules et serais le premier à rompre une union qui compromettrait deux destinées à la fois, mais sa naissance est un obstacle presque insurmontable à son établissement, et depuis deux ans qu'elle se nourrit de cet amour, son âme en est trop

pénétrée pour qu'on puisse l'en arracher sans péril, l'empreinte est gravée trop avant pour jamais s'effacer. Aussi, en abandonnant Marguerite, vous causez un malheur beaucoup plus grand et beaucoup plus certain que celui que vous redouteriez, avec quelque raison peut-être, en l'épousant sans amour. Dans le premier cas, vous la tuez, car vous détruisez tout son avenir ; dans le second, vous lui donnez un bonheur au-dessous de celui qu'elle a rêvé, voilà tout. — Dites un malheur complet, mon père, car je n'ai pour elle qu'une amitié de frère. — Vous êtes homme d'honneur, Gaston, et une fois son époux, l'honneur vous commandera de la tromper sur ce point. — Mais, moi... moi, mon père? — Vous, Gaston, vous souffrirez, il est vrai, mais Marguerite demeure fidèle à la foi jurée et vous y manquez; il est juste que vous preniez pour vous la souffrance.

Il se fit encore un silence de quelques instants; puis Gaston s'écria, en se levant brusquement :

— Non, mon père, ce sacrifice est au-dessus de mes forces, je ne puis l'accomplir. — C'est votre dernier mot, Gaston?

Le jeune homme ne répondit pas.

— La douleur de Marguerite, dont vous allez flétrir toute l'existence, mon honneur et le vôtre engagés par une parole solennelle, rien ne peut vous arrêter?

Gaston garda un morne silence.

— Sachez donc, maintenant, ce que j'ai résolu. Gaston, l'homme qui devient volontairement parjure et qui me contraint moi-même à me parjurer, cet homme n'est plus mon fils et ne doit pas habiter ma maison. — Mon père! s'écria le jeune homme, bouleversé par cet arrêt terrible. — Je vous ordonne de quitter cette demeure et de n'y plus reparaître. — Vous me chassez, mon père! — Je chasse de ma maison un homme sans foi, qui, en faussant sa parole, me condamne moi-même à un remords

éternel ! — Un mot, je vous en supplie ! — Je vous ai dit de sortir d'ici et de n'y plus rentrer, m'avez-vous entendu ?

La colère du vieillard était imposante et terrible. On était d'ailleurs accoutumé, dans la maison, à lui témoigner une soumission sans bornes. C'était déjà beaucoup pour Gaston de lui avoir résisté si longtemps. Il baissa la tête et obéit.

Comme il mettait le pied dans la rue, il se trouva face à face avec Marguerite et madame Michelan qui rentraient.

— Grand Dieu ! qu'avez-vous donc ? s'écria la jeune fille, frappée de la pâleur de Gaston. — Mon père me chasse, Marguerite. — Sainte Vierge ! s'écria madame Michelan. — Que me dites-vous là, Gaston ? Mais cela ne se peut pas ! Rentrez avec nous, je vais lui parler. — Tout ce que vous pourriez tenter serait inutile, Marguerite. — Et quel motif ?... — Je ne crois pas qu'il vous le dise aujourd'hui. Quant à vous, Marguerite, ne le lui demandez pas. Adieu, Marguerite, adieu, madame Michelan, adieu... adieu ! — Mais vous reviendrez bientôt, Gaston, vous me le promettez ? Oh ! je parlerai à monsieur Robert, et je saurai bien le fléchir.

Les sanglots empêchèrent Gaston de répondre, et il disparut en courant dans la direction du quai.

Comme il traversait le Pont-Neuf, l'esprit absorbé par les plus funestes pensées, il s'arrêta tout à coup en sentant une large main tomber sur son épaule. C'était la main du sergent Laripalière.

Outre que le garde-française lui avait toujours déplu, Gaston se rappela l'avoir souvent entendu parler de Marguerite, lorsqu'en rentrant le soir, il le trouvait causant en tête-à-tête avec son père, et il supposa que la détermination que venait de prendre ce dernier pouvait bien être due en partie aux suggestions de Laripalière ; le coup

d'œil par lequel il répondit à sa familiarité fut donc fort peu amical.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc? dit le sergent, serions-nous porté à la mélancolie? — Mes chagrins ne vous regardent pas, monsieur Laripalière, mais si vous tenez à les connaître, allez voir mon père, et je ne doute pas que vous ne soyez pleinement satisfait en apprenant le résultat des excellents avis que vous lui avez sans doute donnés. — Ah ça! permettez, jeune homme, entendons-nous.

Mais Gaston était déjà loin.

Laripalière le suivit du regard.

— Parions qu'il tourne le quai à droite, murmura-t-il.

Effectivement, Gaston prit le quai Malaquais.

— C'est cela. Il va à l'hôtel de Mailly-de-Nesle... Il va contempler avec amour ces hautes murailles que je viens, moi, de regarder avec désespoir... Oh! cette femme, dont je n'osais m'informer, parce que je craignais d'apprendre qu'elle était morte de tristesse et de regret... cette femme... la voilà lancée dans les plaisirs de la cour... entourée d'adorateurs.., et mariée!!!

Il s'arrêta et un rire saccadé s'échappa de sa poitrine.

— Au fait, ajouta-t-il en haussant les épaules, cela devait être ainsi. Un prisonnier qui sort furtivement de son cachot pour savoir si on pense à lui, ressemble à un mort qui sortirait de sa tombe pour savoir si on le pleure... Tous deux cherchent une consolation pour leur âme désolée; tous deux trouvent l'oubli.

Après cette réflexion, qui lui avait arraché un profond soupir, Laripalière se rendit en toute hâte chez Robert Dauriac. Il le trouva dans la petite salle du rez-de-chaussée avec Marguerite et madame Michelan. L'aveugle dissimulait, sous l'apparence d'une calme résignation, la tristesse mortelle dont il était dévoré. Madame Michelan

tricotait et s'interrompait souvent pour lever au ciel des regards inquiets. Quant à Marguerite, elle travaillait sans relâche à sa broderie ; mais aux rougeurs subites qui passaient sur ses joues pour s'en effacer aussitôt, aux mouvements tumultueux de son sein, on devinait que bien des orages troublaient ce jeune cœur jusqu'alors si paisible et comme assoupi dans le bonheur. Le plus profond silence régnait entre ces trois personnages ; chacun s'entretenait avec ses propres pensées, et ils s'aperçurent seulement à l'arrivée du sergent qu'ils n'avaient pas échangé une seule parole depuis bientôt une demi-heure.

Laripalière salua ses hôtes avec sa cordialité habituelle, puis il raconta à Robert sa rencontre avec Gaston, et les paroles mystérieuses du jeune homme. L'aveugle dit qu'en effet il venait d'avoir avec son fils une altercation des plus graves, mais il manifesta clairement l'intention de ne pas pousser plus loin la confidence, et le sergent crut comprendre que cette discrétion lui était commandée par la présence de Marguerite. Il n'eut pas besoin d'un autre éclaircissement pour connaître ce secret dont il soupçonnait déjà une partie. Il devina qu'une explication décisive avait eu lieu entre le père et le fils, et que ce dernier n'ayant pas voulu céder, le vieillard avait puni, par un exil momentané, celui qui l'empêchait de tenir son serment.

La soirée s'écoula triste et silencieuse, et Laripalière se retira comme de coutume à dix heures. Il souhaita le bonsoir à monsieur Dauriac et à madame Michelan, mais sans leur dire au revoir. Puis s'approchant de Marguerite, il lui tendit la main. Jamais encore il ne s'était permis une telle familiarité ; mais la jeune fille ne crut pas devoir refuser cette marque d'amitié à l'ex-sergent, dont elle n'avait d'ailleurs qu'à se louer, depuis le peu de temps qu'elle le connaissait : alors une grosse larme vint à l'œil de Laripalière et il sortit brusquement.

Rentré chez lui, il devint sombre et rêveur. Tantôt il s'asseyait comme un homme accablé de lassitude, tantôt il parcourait sa chambre à grands pas. Jusqu'au moment où il se coucha, il ne cessa de murmurer des paroles incohérentes, dont les plus significatives furent celles-ci :

— Pauvre... pauvre Marguerite ! et penser que je l'ai peut-être vue ce soir pour la dernière foi ! — Pour la dernière fois !... Si je voulais, pourtant !... Oh ! non... Écartons bien loin cette pensée... Oublions tout... tout, pour ne plus me rappeler que mon serment... Allons, allons, du courage ! Tâchons de dormir un peu pour oublier... et demain à cinq heures, je serai parti.

VI

LE PRISONNIER DE LA BASTILLE.

Le lendemain matin, vers cinq heures, le sergent Laripalière quitta sa petite chambre de la rue de l'Arbre-Sec, plus triste et plus soucieux encore que la veille. Il jeta un regard attendri sur la maison Dauriac, paya son hôtesse et partit en disant que probablement on ne le reverrait jamais. Puis il prit la rue Saint-Honoré, et marcha d'un pas rapide jusqu'à ce qu'il eût atteint la Bastille. La sombre prison s'ouvrit devant lui sur la présentation d'un laisser-passer dont le concierge examina attentivement la signature. Puis, ayant traversé un vaste préau, et parcouru deux ou trois longs corridors, il se trouva en face d'un homme d'une cinquantaine d'années, qui parut éprouver, en le voyant, une vive satisfaction.

— Ah ! j'ai un pardon à vous demander, dit à demi-voix ce personnage en allant vers lui et lui tendant le bras, — car je vous soupçonnais malgré moi. — Que dites-vous ? — Je dis... que je commençais à croire que

vous ne reviendriez pas. — Suis-je en retard ? — Oh ! pas d'une minute... car six heures sonnent, et six heures sonnaient également lorsqu'il y a un mois je vous ouvris la porte de votre cage en vous disant : « Allez, mon brave, allez, mais à condition que vous reviendrez. » Notre convention portait trente jours... Vous voilà revenu, tout est pour le mieux. Seulement, prenons garde à nous, nous ne sommes pas bien ici pour causer... on y rôde à tout instant. Entrons vite chez moi..... là vous changerez de costume et nous jaserons. — Passez devant, monsieur Lorrain, je vous suis.

L'homme qu'on appelait M. Lorrain jeta tout autour de lui un regard inquiet et prudent, puis il ouvrit une porte en quelque sorte perdue sous la voussure d'une galerie passablement noire et dit tout bas :

— Venez, venez... vous savez qu'une fois enfermés ici nous ne craignons plus rien. Les porte-clés ne se rendent à l'appel que le soir, et quant à présent, me voilà libre pour deux heures au moins.

Laripalière entra dans la chambre de M. Lorrain, et prit un siége, pendant que celui-ci, ouvrant une armoire, en tirait une cruche soigneusement bouchée et deux petits gobelets d'étain.

— Tenez, dit-il, vous paraissez las. Buvez-moi ceci. C'est de ce fameux genièvre dont nous goûtons quelquefois le soir ensemble, en faisant notre partie de cartes, quand tout le monde est couché.

Laripalière accepta machinalement l'offre de M. Lorrain, et vida le petit verre. M. Lorrain en fit autant.

— Parbleu ! s'écria-t-il en faisant claquer ses lèvres à la façon des gourmets, je ne bois jamais de cette liqueur sans me rappeler l'époque où nous fîmes connaissance. On avait mis à la retraite le gardien-chef et l'on venait de me donner sa place. Ancien serviteur de M. Hérault actuellement lieutenant de police, et dont j'avais d'abord

servi la mère, je n'étais plus l'homme alerte et actif qu'il lui fallait pour le service particulier de sa maison. Un beau jour, il me propose cet emploi. J'hésite un instant... Garder des prisonniers, c'est, en quelque sorte, être prisonnier soi-même. Mais, bah ! les appointements étaient bons... j'accepte. Il y a bien quatre à cinq ans de cela, n'est-ce pas ? — Il y a de cela, répondit Laripalière en mettant un doit sur son front, quatre ans, six mois et onze jours. — Oh ! les prisonniers, dit M. Lorrain, cela se connaît en dates comme un almanach. Me voilà donc installé à la Bastille. Mais ne voilà-t-il pas que l'ennui me prend... Oh ! mais..... un de ces ennuis qui vous tuent leur homme tout doucement et à petit feu. J'en serais pourtant mort, je crois, ou plutôt j'aurais renoncé à la place et au traitement, si, un certain soir, — car tout a dépendu de là, — vous ne m'eussiez fait une peur atroce et donné une besogne de tous les diables !... — Ah ! oui, mon évasion... — C'est-à-dire, une simple tentative, laquelle vous réussit même assez mal. Nos sentinelles, qui ne sont pas des mieux élevées, vous tirèrent sus comme à un faisan, de sorte qu'on vous ramena ici, dans cette chambre même, sans connaissance et tout défiguré. — Il est vrai, dit Laripalière en souriant avec mélancolie et en se mirant dans un petit carré de glace, il est vrai que cette maudite balle m'a fort abîmé. Heureusement que dans ma position, mon pauvre monsieur Lorrain, le chapitre des conquêtes n'avait plus pour moi grande importance. — Cela n'empêche pas que, sans le vouloir, vous avez failli me faire perdre mon emploi, car on ne manqua pas de dire, — et on n'avait pas tout à fait tort, — que je n'étais pas de première force dans le métier. — Enfin, tout ceci s'apaisa et je vous soignai de mon mieux. La blessure était grave, nous en vînmes pourtant à bout, le chirurgien et moi, et un jour j'eus la satisfaction de vous voir quitter la fièvre et rouvrir les

yeux. Ma foi, rien qu'à vous regarder souffrir, je vous avais déjà pris en pitié. Nous causâmes ensemble et j'éprouvai pour vous une affection sincère... Enfin, je vous fis boire de ce petit genièvre et nous devînmes une paire d'amis.

Ici Laripalière, toujours distrait, et M. Lorrain, tout plein de son sujet, trinquèrent ensemble.

— Je ne sais pourquoi, reprit celui-ci, mais vous me plaisiez. Ah ! il a fallu cela pour justifier toutes les imprudences que j'ai commises à votre intention ; car j'ai fait pour vous ce que je n'aurais certainement fait pour nul autre... A la suite de cette évasion surtout... le gouverneur me fait m'interroger à votre sujet. Je crois comprendre à quelque paroles obscures qu'un grand personnage, averti sans doute par la rumeur publique, est venu plusieurs fois s'informer des détails de l'événement et demander spécialement de vos nouvelles. J'apprends mieux encore..... On ne me dit pas, mais je découvre qu'on a l'intention de vous faire votre procès.

On constate que vous avez donné en passant un croc-en-jambe à un fonctionnaire, et les termes du procès-verbal sont tels que vous êtes bel et bien atteint et convaincu d'une petite tentative de meurtre. Ces choses-là sont très-malsaines ici, et il suffit d'un de ces procès-verbaux, les plus innocents du monde en apparence, pour faire pendre un homme haut et court entre les quatre murailles du préau. Je vois le danger ; mon premier soin, du moment que vous êtes en convalescence, est de vous avertir... Qu'est-ce que vous me répondez ?... Que vous ne tenez plus à la vie !..... que vous voudriez être mort !... Halte là, mon brave ! Je vous prends au mot. Et, comme je veux vous sauver malgré vous, je commence par vous tuer..... J'ai justement là, dans le cachot voisin, un certain Laripalière, enfant du hasard et ancien maître d'escrime qui a rendu pendant la nuit

son âme à Dieu et dont le visage, tailladé de coups d'espadon, n'est pas sans quelque ressemblance avec le vôtre. Personne ne sait encore rien de cet accident, le geôlier qui vous gardait n'existe plus, le gouverneur ne vous a jamais vu... La chose est simple comme bonjour. Vous changez de logement avec le défunt, je le fais porter en terre sous votre nom, je me trompe d'indication sur le registre des décès, et tout est dit. La proposition était acceptable. Vous faites pourtant quelques difficultés, mais je prends tout sur moi, et le surlendemain matin, Laripalière seul vivait et le procès-verbal était mis à néant!

A ces souvenirs, rappelés par M. Lorrain avec complaisance, Laripalière ne répondit que par un soupir.

— Et malgré tous mes efforts, reprit le gardien-chef, d'un air visiblement contrarié, j'ai toujours été malheureux avec vous... jamais je n'ai pu réussir à vous consoler, ni même à vous distraire. J'ai cependant fait pour Laripalière autant et plus peut-être que pour... — Ne prononcez jamais mon nom, interrompit Laripalière d'un air accablé. Je voudrais pouvoir l'oublier moi-même... Il est de ces mots qui sont comme des échos de malheur! —Pauvre homme! toujours triste... toujours désespéré... Il est vrai que ce n'est point ici un joyeux séjour. Mais, enfin, depuis quatre ans, n'y avez-vous pas trouvé un ami?

Une chaleureuse poignée de main succéda à la question du gardien.

— Que diable aussi, j'ai fait ce que j'ai pu, moi. Tous les soirs, après la ronde, j'allais vous chercher dans votre cachot et je vous conduisais ici, près de moi, à cette place même ou vous êtes assis, et là, nous fumions et nous buvions, jusqu'à ce que le sommeil nous prît. Quelquefois vous me racontiez vos voyages sur mer... souvent aussi, je vous donnais une plume et de l'encre, vous écriviez quelques lignes de ce gros manuscrit... — Que j'ai confié à votre garde et que vous avez conservé bien précieu-

sement, n'est-ce pas, monsieur Lorrain? — Oh! il est là... dans ce tiroir, et sous clé. Bien malin qui l'y découvrirait! — Donnez-le-moi, monsieur Lorrain, que j'y jette un coup d'œil. — C'est cela... pour que je vous voie encore une fois fondre en larmes, comme cela ne manque jamais d'arriver quand vous mettez le nez dans ce grimoire? Non, non, un autre jour. Pour le quart d'heure, je tiens à savoir si, cette fois enfin, j'ai réussi à veus rendre réellement service. Profitant d'un congé de six semaines que s'est adjugé notre gouverneur, et qui me laisse provisoirement la haute main sur tous les détails intérieurs du vieux donjon, je vous ai proposé moi-même, — tant ma confiance en vous était grande, — une chose... oh! mais une chose, que je n'aurais peut-être pas proposée... à mon propre père!... Vous étiez si malheureux!... vous répétiez si souvent que vous donneriez tout au monde pour avoir quinze jours de liberté, quitte ensuite à reprendre volontairement vos fers, que je vous ai dit : Tenez, dépêchez-vous, voilà la porte ouverte, sortez! Endossez-moi cette défroque d'un pauvre fils à moi, qui était jadis sergent aux gardes-françaises, et que j'ai perdu au service de l'État. Vous vouliez quinze jour? prenez-en trente, et que ciel vous conduise! — Et alors, bon monsieur Lorrain, je vous ai remercié à deux genoux, en vous faisant le serment de revenir au jour et à l'heure fixés... — Et vous voilà! Exactitude militaire!..... Je savais bien que vous me tiendriez parole. Ah çà! au moins, votre voyage a-t-il été bon? Vous aviez quelque chose... ou plutôt quelqu'un à chercher, n'est-il pas vrai? eh bien! avez-vous trouvé?... — Oui, cher monsieur Lorrain... oui... j'ai trouvé ce que je cherchais. Ah! ce n'a pas été sans peine... Il m'a fallu faire un petit voyage... — Dans votre pays, sans doute? — Précisément..... et sur les indications que j'ai pu recueillir, je suis revenu à Paris..... — Où vous vous êtes

logé rue de l'Arbre-Sec, hôtel des *Cinq-Couronnes*; car j'ai reçu le petit mot dans lequel vous me donniez votre adresse. C'est une attention dont je vous ai su gré. — Je n'ignorais pas que pour me rendre service, monsieur Lorrain, vous aviez risqué votre place, votre liberté même... car vous êtes responsable de vos prisonniers... — Ah! dame! tout à fait. — Et je voulais vous tranquilliser par tous les moyens possibles. — Mais vous ne me tranquillisez pas du tout, fit M. Lorrain avec explosion, car voilà que vous pâlissez encore, et, — vous aurez beau dire que non, — vous êtes au moment de pleurer. — Pardonnez-moi, monsieur Lorrain, mais il me reste tant de sujets de tristesse!...... Ah! vous me louez d'avoir tenu mon serment..... vous avez raison, car j'ai eu quelque mérite à m'en souvenir, et plus d'un à ma place... — Sans doute. Oh! je comprends... Vous aurez revu ces anciens amis, ces parents peut-être dont vous me parliez si souvent, sans vouloir, d'ailleurs, jamais me les nommer... Car, tout reproche à part, vous n'aviez pas en moi la même confiance que j'avais en vous. — Ah! cher monsieur Lorrain, n'interprétez pas ainsi les motifs d'une discrétion qui m'était rigoureusement imposée. — Mon Dieu! vous savez bien que je ne vous en veux pas. Ainsi donc, vous avez retrouvé votre monde, ceux que vous aimez, enfin... et, malgré cela, votre chagrin semble être toujours le même. Cependant, ils ont dû être bien heureux de vous revoir? — Je ne me suis point fait connaître à eux, dit Laripalière. — Ah! par exemple!... vous avez eu ce courage-là? — J'ai bien eu celui de les quitter. — Mais sous quel nom vous êtes-vous donc présenté à eux? — Sous le nom dont vous m'aviez baptisé vous-même, mon cher monsieur Lorrain, sous le nom du sieur Laripalière. — Quelle imprudence!... Et si l'on vous avait arrêté? — N'était-il pas convenu entre nous que, dans le cas où l'on s'apercevrait ici de

térêt... — Oh! je le sais, bon monsieur Lorrain, et cette proposition, qui me paraîtrait offensante de la part d'un autre, n'est à mes yeux qu'une preuve de vos bonnes intentions à mon égard. — Après ça, dit le gardien en suivant le fil de son idée, quand le métier n'honore pas l'homme, l'homme honore quelquefois le métier..... d'ailleurs, vous vous faites un monstre de ce qui, en réalité, n'a rien que de fort simple. Que vous demande-t-on, en définitive? fort peu de chose. Depuis un mois que vous êtes libre, vous avez pris l'habitude de sortir tous les matins, j'imagine? — Sans doute. — Eh bien! vous continuez comme par le passé. Rien n'est changé à votre existence. Seulement, comme il faut que toute promenade ait un but pour être agréable, vous prenez pour but l'hôtel du lieutenant de police, de M. Hérault, un très-brave homme qui fait son métier, lui aussi, en tout bien, tout honneur. Là, vous trouvez des gens aimables, obligeants, qui se font un véritable plaisir de vous indiquer les endroits que vous pouvez fréquenter d'une manière à la fois utile et agréable. Dans ces endroits, vous rencontrez des individus qui causent des nouvelles du jour.... Quand on est seul au milieu d'une société honnête, que peut-on faire, si ce n'est écouter les autres? Vous prêtez donc naturellement l'oreille aux conversations qui se tiennent autour de vous, et vous n'en perdez pas un mot. Puis, comme vous n'avez pu vous défendre d'une vive sympathie pour les personnes obligeantes qui vous ont indiqué ces lieux de réunion, vous retournez les voir dans la soirée, et, cédant à ce besoin que nous éprouvons tous de rapporter ce qui nous a vivement frappés, vous causez avec eux des choses que vous avez entendues. — Et le lendemain, vous recommencez la même vie, histoire de vous distraire et de passer le temps. Vous voyez bien, mon cher prisonnier, qu'il ne s'agit que de raisonner pour voir les faits sous leur jour véritable et

les dépouiller de ce qu'ils avaient d'effrayant au premier abord. — Vous avez beau faire, monsieur Lorrain, vous savez aussi bien que moi tout ce qu'il y a de révoltant dans une pareille condition, et jamais je n'achèterai à ce prix ma liberté, quelle que soit la douleur que j'éprouve à en être privé en ce moment. — Mais réfléchissez donc que cette proposition a cela d'avantageux qu'elle vous permettrait d'empêcher tout le mal que ferait à coup sûr le malhonnête homme qui prendra la place que vous refusez ! Loin de vous avilir comme vous le dites, vous feriez donc une bonne œuvre en l'acceptant. — Ah ! si je n'écoutais que la voix de mon cœur, s'écria Laripalière, je ne demanderais pas mieux que de me laisser convaincre par de pareils sophismes. Mais, je vous le répète, je ne puis accepter ce que réprouve ma conscience. Ainsi, monsieur Lorrain, mon ami, ajouta-t-il en lui tendant la main, laissons ce sujet, car il m'est pénible. — En ce cas, taisons-nous, dit M. Lorrain... mais c'est égal, vous avez tort. Je suis sûr que la chose eût été très-facile à l'heure qu'il est... : car il y a bien des choses en l'air, voyez-vous... on dit que la nouvelle favorite, madame de Vintimille... — Madame de Vintimille, favorite... de qui ? — Dame ! de qui est-on la favorite, si ce n'est du roi ? — Madame de Vintimille, favorite du roi Louis XV !... s'écria Laripalière en se levant, vous vous trompez ! — Non pas ! non pas ! nous savons cela de première main, nous autres. N'avons-nous pas reçu l'autre jour deux gentilshommes, fort aimables, ma foi, dont tout le crime était de lui avoir déplu ? — Mais on m'avait dit... je croyais que sa sœur, madame de Mailly... — Occupait cet emploi-là, c'est juste. — Alors que me dites-vous ? — La vérité. — Je ne vous comprends pas du tout. — C'est pourtant bien simple : une addition et rien de plus. Une et une font deux ; comprenez-vous maintenant ? — Les deux sœurs ! s'écria

Laripalière. — Bah ! ces deux sœurs s'aiment tant qu'elles ne font, dit-on, qu'une seule et même personne. — Et vous dites que madame de Vintimille ?... — Est l'âme d'un complot qui donne bien de la besogne à monseigneur le cardinal de Fleury. — Oh ! mon Dieu, murmura tout bas Laripalière, quelle lumière imprévue !... Sous ce manége de coquetterie apparente, il y a un fond d'intrigue qui devient clair à mes yeux... Gaston est un instrument dans les mains de cette femme !..... Oh ! continuez, monsieur Lorrain, reprit-il plus haut... Vous disiez qu'il y a un complot ?... — Oh ! un complot formidable... du moins s'il faut en croire mes gentilshommes, les deux pensionnaires de la favorite, car c'est de leur bouche même que j'ai recueilli, sans y mettre de malice, d'ailleurs, tous ces curieux détails... Oh ! ils ne se gênent guère pour parler haut ! — Et quel est le but que se proposent les conjurés ? — Voilà la question. Il devrait n'y avoir en France qu'une seule volonté, celle du roi... Or, au moment où nous parlons, il y en a deux, celle de Son Éminence le cardinal de Fleury et celle de madame la comtesse de Vintimille. Placée entre ces deux influences, Sa Majesté joue le rôle d'un écho, rien de plus. Cet état de choses est, à ce qu'il paraît, très-préjudiciable aux intérêts du royaume, et il faut que, de toute nécessité, l'une de ces deux puissances cède la place à l'autre. Sur ce point, le cardinal et la comtesse sont parfaitement d'accord. Mais la question sur laquelle ils ne peuvent s'entendre est celle-ci : Lequel des deux, du ministre ou de la favorite, doit rester au pouvoir ? Convaincu qu'il est indispensable au bonheur de la France, le choix du ministre est tombé sur lui-même. Déterminée par les mêmes raisons, la favorite s'est accordé son propre suffrage... De là, guerre et conspirations jusqu'à la chute définitive de l'un des deux rivaux. Or, la lutte finira selon les us et coutumes : l'exil pour le vaincu, et

quant à ses partisans, la prison pour les plus grands coupables, la mort pour les plus obscurs. — La mort ! murmura Laripalière qui avait écouté le gardien avec une attention soutenue, la mort ! oui, c'est là le sort qui attend Gaston... Je comprends tout !... O mon Dieu ! mais que veut donc cette femme ? continua-t-il en élevant la voix... elle est favorite, elle dirige le roi au gré de son caprice, elle dispose à sa fantaisie des emplois et des dignités de l'État !... que lui faut-il de plus ? — On dit là-dessus des choses si fortes, que, franchement, j'ai peine à y croire. — Mais, enfin, que dit-on ? — Eh bien ! on dit que la favorite a pris pour point de mire l'une des maîtresses de Louis XIV, et que son ambition ne sera satisfaite que lorsqu'elle aura atteint exactement le même but. Or, cette maîtresse, c'est la dernière... — Madame de Maintenon ! — Madame de Maintenon qui, on l'assure du moins, fut secrètement mariée au grand roi. — Et l'on prétend que la comtesse de Vintimille... —A rêvé la même destinée !— Allons donc !... Et Marie Leczinska ! et monsieur de Vintimille ! — Eh ! mon Dieu ! qui sait ! il y a des gens qui meurent si jeunes ! — Quoi !... il serait possible... — On exagère sans doute, d'autant plus que mes auteurs sont toujours les deux gentilshommes en question. Un peu de partialité ne me surprendrait pas de leur part... Cependant le bruit général veut que la comtesse soit une de ces fortes amazones, toujours armées en guerre, que rien ne saurait arrêter, quand une fois elles se sont mis quelque chose en tête. — Oh ! mais... une femme de ce caractère n'hésitera pas un instant à sacrifier la vie de Gaston au succès de ses desseins ambitieux ! pensa Laripalière.

Il reprit, après un court silence :

— Êtes-vous bien sûr, monsieur Lorrain, que ce complot existe réellement ?... — Les preuves manquent encore, mais...

Une ronde de gardes qui parcourait l'intérieur de la forteresse les contraignit d'interrompre un instant cette conversation, qui se renoua quelques instants plus tard. A la suite de cet entretien, Laripalière et M. Lorrain se rendirent de compagnie chez M. Hérault, lieutenant de police.

Quels furent la nature et le résultat de cette entrevue, il n'est point nécessaire de le dire ; mais le soir même, comme l'hôtesse des *Cinq-Couronnes* fermait ses volets et décrochait un écriteau indiquant qu'elle avait une chambre à louer, une voix bien connue vint frapper son oreille.

— L'écriteau sera désormais superflu, hôtesse tout aimable, disait cette voix.

L'hôtesse se retourna vivement.

— Monsieur Laripalière ! s'écria-t-elle avec une surprise qui n'avait rien que de flatteur pour le sergent. —

— Lui-même, ma brave dame, qui vient reprendre possession de sa petite chambrette et qui cette fois ne la quittera plus... du moins d'ici longtemps. — Aussi vrai que vous êtes un homme brave et loyal, monsieur Laripalière, votre retour me rend toute joyeuse, et je puis vous assurer que je ne serai pas seule à m'en féliciter. — En vérité, chère madame Dubois ! Et qui donc, après vous, s'intéresse encore au pauvre sergent Laripalière ? — Vous me le demandez ? Mais vous ne savez donc pas que tout le monde vous regrette, chez le voisin Robert, comme si vous étiez de la famille ? — Vous croyez ? dit Laripalière, avec une émotion mal dissimulée. — Comment, si je le crois ! N'est-ce pas moi qui suis allée leur annoncer la nouvelle de votre départ ? N'ai-je pas été témoin de la douleur dont ils ont été saisis en apprenant qu'ils ne vous reverraient plus ? Je ne vous dirai pas qu'ils aient pleuré, mais je vous jure bien qu'ils n'en étaient pas loin.

Laripalière détourna la tête et garda un moment le silence, puis regardant enfin madame Dubois avec une figure grotesquement renfrognée :

— Je vais souhaiter un petit bonsoir au papa Robert, dit-il, et faire un tour en ville. Je serai revenu ici dans deux heures. — Vous trouverez votre chambre toute prête à vous recevoir, monsieur Laripalière.

VII

RETOUR A LA MAISON DAURIAC.

Le sergent traversa la rue et entra chez l'aveugle. A l'accueil qui lui fut fait, à l'exclamation de joie que laissèrent échapper à son entrée Robert, Marguerite et madame Michelan, Laripalière s'aperçut que madame Dubois n'avait rien exagéré, et que son départ avait laissé dans le cœur de ces trois créatures d'élite des regrets plus vifs et plus sincères qu'il n'eût osé l'espérer.

— C'est bien à vous de nous être revenu, mon brave Laripalière, lui dit l'aveugle en lui pressant fortement la main. — A entendre madame Dubois, nous ne devions plus vous revoir, lui dit Marguerite, aussi je vous en voulais bien fort, d'abord d'être parti, et puis de nous avoir quittés sans nous faire plus sérieusement vos adieux.

— Ne m'adressez point de questions sur ce sujet, dit l'ex-sergent d'un ton embarrassé... je ne pourrais y répondre... non pas que je me défie de votre discrétion, mais...

— Quel que soit le motif de votre disparition, interrompit Marguerite, je ne vous aurais point pardonné, moi, de nous avoir abandonnés ainsi. — C'eût été réellement trop sévère de votre part, mademoiselle Marguerite, répondit Laripalière, d'une voix altérée par l'émotion que lui causaient ces témoignages d'amitié. Si je suis parti, c'est que

l'honneur m'en faisait une loi, loi cruelle et impitoyable; si je vous ai quittés sans vous dire un dernier adieu, c'est que je me défiais de moi-même; c'est que, pour trouver la force d'obéir à cet honneur inexorable, je devais éviter de revoir les seuls amis que j'aie au monde. Vous voyez bien, mademoiselle Marguerite, que je ne suis pas aussi coupable que vous le pensez. — Vous êtes justifié, dit Marguerite en lui tendant la main, et j'oublie tout, mais à la condition que cela ne vous arrivera plus. — Je vous le jure; mais pour me prouver que toute rancune a disparu, il faut m'accorder une faveur. — Laquelle? demanda Marguerite avec un gracieux mélange de malice et d'innocence. — Celle qu'on refuse à celui qu'on aime et qu'on octroie à l'homme qu'on ne peut aimer, un baiser. — En ce cas, je vous aime trop pour me rendre à votre désir, dit la jeune fille en souriant. — Allons, je suis battu avec mes propres armes, dit Laripalière quelque peu dépité. — Je n'abuserai pas de ma victoire, dit Marguerite, et en voici la preuve.

Et s'approchant de Laripalière, elle lui présenta son front.

Un moment étourdi par cette brusque détermination, le sergent se remit aussitôt et effleura des lèvres le front virginal de Marguerite; puis, comme si ce contact lui eût causé une vive douleur, il pâlit tout à coup, porta la main à sa poitrine et se laissa tomber sur un siége, en proie à une défaillance inexplicable.

— Eh! sainte Vierge! qu'avez-vous donc? lui demanda madame Michelan. — Ce n'est rien... une faiblesse causée par la fatigue, dit vivement Laripalière. — Vite, un bouillon! ma bonne Thérèse, s'écria Marguerite avec effroi. — Du tout, du tout, dit le sergent en reprenant tout à coup son ton de gaieté et d'insouciance, tenez... c'est déjà passé.

Mais en dépit de cette assurance, Robert, Marguerite

et Thérèse exigèrent formellement qu'il prît le bouillon que celle-ci était allée lui chercher à la cuisine et qu'il restât à souper avec eux.

— Puisque le bouillon est venu, dit-il, je ne ferai pas à madame Michelan l'affront de le refuser... mais quant à demeurer toute la soirée, impossible, une affaire de la plus haute importance m'appelle ailleurs en ce moment. — Ne pouvez-vous aller conclure cette affaire et revenir ensuite souper avec nous? observa Marguerite. — Elle a réplique à tout, dit Laripalière en la contemplant avec des yeux ravis. Allons, puisqu'il est dit qu'il faut vous céder en toutes choses, je reviendrai souper. Pour être plus tôt de retour, je vous quitte à l'instant.

Laripalière se leva brusquement et sortit en promettant de revenir le plus tôt possible.

En sortant de chez Robert Dauriac, le sergent se mit à marcher d'un pas rapide. Il gagna le Pont-Neuf, tourna le quai des Orfèvres, atteignit l'hôtel du lieutenant de police et demanda à parler à monsieur Hérault, près duquel il fut introduit.

— Ah! ah! c'est vous monsieur... monsieur... rappelez-moi donc votre nom, dit M. Hérault. — Laripalière... — C'est juste. Eh bien! monsieur Laripalière, j'ai régularisé votre situation. — Bien, monsieur. — A dater de ce jour, vous m'appartenez. — Oui, monseigneur. — Quand vous aurez besoin d'argent, ne vous faites faute de rien. Ma caisse est à votre disposition.

Après cet exorde, Laripalière demeura encore près d'une heure dans le cabinet de ce haut fonctionnaire, qui, à cette époque d'arbitraire et de bon plaisir, était une des puissances les plus redoutables de l'État. Adulé des courtisans qui, d'une heure à l'autre, pouvaient se trouver à sa discrétion, honoré de la considération des ministres qui se voyaient souvent forcés de l'initier aux affaires d'État les plus importantes, en relation continuelle avec

le roi qui lui livrait ses secrets les plus intimes, le lieutenant de police était un autre souverain dans la nation, autour duquel gravitaient tous les intérêts mesquins, toutes les petites passions de la cour.

Laripalière sortit de chez M. Hérault, triste et accablé.

— Allons, allons, murmura-t-il, du courage! Ne fallait-il pas que je fusse libre? Dieu m'est témoin que je n'avais pas le choix des moyens. Dès à présent, d'ailleurs, et plus tard aussi peut-être, je saurai m'arranger de façon à mettre ma conscience en repos.

Il ne reprit, en apparence du moins, sa bonne humeur habituelle qu'en touchant le seuil de Robert Dauriac.

Le repas fut aussi gai que le permettait l'absence de Gaston, dont la place vide soulevait dans l'esprit de chacun de pénibles pensées, et, grâce à la présence du sergent, dix heures arrivèrent avec une rapidité dont chacun fut surpris.

L'existence du vieil aveugle était d'une régularité invariable. Au dernier coup de l'horloge, il se leva, souhaita le bonsoir à Laripalière et avança le bras pour s'appuyer sur l'épaule de Marguerite. Laripalière se leva aussi, et il allait sortir lorsque la jeune fille, tout en guidant l'aveugle vers sa chambre, lui fit signe de demeurer. Le sergent lui répondit par un coup d'œil d'intelligence, puis se dirigeant vers la porte, il l'ouvrit et la referma aussitôt de manière à faire croire à l'aveugle qu'il se retirait comme d'habitude; puis, marchant sur la pointe du pied, il reprit la place qu'il venait de quitter.

Il ne tarda pas à voir accourir Marguerite, qui s'assit près de lui, rangea son ouvrage, raviva la clarté de la lampe, et témoigna enfin la naïve gaucherie d'une jeune fille qui recule, par tous les moyens possibles, le moment d'aborder une conversation embarrassante.

— Tenez, mademoiselle Marguerite, dit tout à coup

Laripalière, à la difficulté que vous éprouvez à entamer l'entretien, je devine sans peine la confidence que vous voulez me faire et le service que vous avez à me demander.

— Quoi! monsieur Laripalière... murmura la jeune fille en rougissant. — Ne s'agit-il point de Gaston, par hasard?

Marguerite ne répondit point et prouva en rougissant encore un peu plus que le sergent avait touché juste.

— Allons, mon enfant, dit-il d'un ton d'intérêt et de bonhomie qui rendit quelque assurance à la jeune fille, bannissons cette contrainte et parlez-moi à cœur ouvert. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai pénétré votre amour pour Gaston, il y a longtemps que je vous ai devinés tous deux et que je désire vous voir heureux l'un par l'autre. Confiez-vous donc à moi, Marguerite, et soyez convaincue que vous n'avez pas au monde un ami plus sincère et plus dévoué. — Vous avez dit vrai, monsieur Laripalière, répondit Marguerite en soupirant, c'est le sort de Gaston qui m'inquiète; j'ignore où il est, ce qu'il fait, et je redoute pour lui quelque malheur. — Vous avez tort de vous alarmer ainsi, Marguerite, Gaston n'est plus un enfant, il saurait combattre le danger à l'occasion. — Ce n'est pas tout, reprit Marguerite, après un moment d'hésitation; depuis hier une pensée affreuse m'est venue à l'esprit; je me demande comment il se fait que M. Dauriac ait chassé son fils juste au moment où nous allions être unis; et quand je me rappelle le changement qui s'était opéré dans les procédés de Gaston à mon égard durant ces derniers mois, quand je songe aux regrets que lui inspirait la médiocrité de sa position, dont il s'était montré satisfait jusqu'alors, je crains de comprendre ce qui lui a attiré le courroux de son père. — Que voulez-vous dire? demanda le sergent, effrayé de voir que la jeune

fille avait tout deviné. — Hélas ! monsieur Laripalière, s'écria Marguerite, les yeux humides, je crains que Gaston ne me veuille plus pour sa femme. — Quelle idée ! s'écria Laripalière. — Oh ! je ne serais pas longtemps malheureuse, ajouta-t-elle en essuyant les larmes qui roulaient sur ses joues, car j'en mourrais... Mais ma plus grande douleur serait qu'il fût renvoyé pour moi de la maison paternelle, et c'est pour cela que j'ai voulu vous parler. — Parlez, parlez, Marguerite, que puis-je faire pour vous? — Il faudrait savoir ce qu'est devenu Gaston... — Je le saurai avant vingt-quatre heures. — Quand vous l'aurez découvert, il s'agirait d'obtenir adroitement de lui la confidence de ses véritables sentiments à mon égard, et le motif de sa rupture avec M. Dauriac. — J'y ferai tout mon possible ; mais cette mission sera plus difficile à remplir que l'autre, car Gaston ne paraît point professer pour le sergent Laripalière une bien grande sympathie. — Faites cela pour moi, monsieur Laripalière, je vous en prie, et si mes soupçons se confirment, s'il est vrai que les sentiments de Gaston ne soient plus les mêmes, eh bien ! j'irai dire à son père que c'est moi qui refuse de devenir sa femme, et il pourra revenir ici. — Ah ! vous avez le cœur d'un ange, Marguerite, et celui-là que vous aimez et qui ne sent pas son bonheur est peut-être encore plus malheureux que vous. Oh ! mais, reprenez courage, je raisonnerai Gaston, je vous le promets, et l'événement se chargera de vous prouver que vous vous êtes trompée sur lui. — Plût au ciel ! mais je ne l'espère pas.

Laripalière s'engagea encore une fois à se mettre, dès le lendemain, à la recherche de Gaston, puis ayant contemplé Marguerite dans un long et silencieux ravissement, il lui recommanda encore une fois de chasser ses mauvaises pensées et sortit.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

I

EN PETIT COMITÉ.

Il y avait cercle à Versailles, mais cercle en petit comité, c'est-à-dire que le roi avait réuni autour de sa personne une vingtaine de ses plus dévoués gentilshommes et un nombre à peu près égal de dames ordinairement initiées aux petites intimités de la vie de cour. Parmi celles-ci se faisaient remarquer, par l'éclat et le bon goût de leur toilette, mesdames de Mailly et de Vintimille, l'une à la taille un peu forte, aux traits calmes, aux yeux profonds et transparents comme des yeux de gazelle; l'autre, brune aux traits mobiles et expressifs, à la tournure fière et dégagée, à l'œil noir, à la fois impérieux et penseur.

— Mesdames, disait Louis XV, les mains dans les poches et le dos appuyé contre la cheminée, je vous dénonce M. de Richelieu comme un traître indigne de vos faveurs, je vous préviens qu'il n'a pas craint d'affirmer l'autre jour que les beautés bourgeoises avaient un charme et un piquant qu'on trouverait rarement à la cour, et que déjà plusieurs gentilshommes partageaient cette hérésie.

Richelieu causait en ce moment avec madame de Mailly, qui se voyait délaissée de tous depuis l'abandon du roi et qu'il courtisait aussi assidûment que si elle eût été en pleine faveur, sachant l'étroite amitié qui existait entre les deux favorites, et convaincu que madame de Vintimille lui saurait un gré extrême des égards qu'il témoignait à sa sœur.

— Sire, répondit-il au roi, s'il m'était permis de nommer tous les illustres personnages qui donnent dans le travers que vous me reprochez, vous ne pourriez vous dispenser de m'absoudre. — Ce qui veut dire, si je vous comprends bien, que je suis tombé dans cette détestable erreur. — Ah ! Sire ! — Eh bien ! je ne m'en cacherai pas : j'ai vu l'autre jour, chez la reine, une petite bourgeoise ravissante, et je crois, en vérité, que je fusse tombé amoureux d'elle, si ma dignité de roi me l'eût permis. A propos, monsieur de Saint-Réal, je me suis aperçu, à la surprise que vous avez éprouvée à son aspect, que vous connaissez cette jeune fille. — Très-peu, Sire, répondit Saint-Réal en pâlissant légèrement ; je sais seulement qu'elle est d'une famille honnête et obscure.

Madame de Vintimille lança au roi un regard significatif.

— Oh ! vous comprenez bien, dit Louis XV pour répondre à ce regard, que c'est affaire de pure curiosité. Saint-Réal, puisque vous savez à qui elle appartient, auriez-vous entendu dire que son cœur ait déjà parlé ? — Sire... fit madame de Vintimille avec impatience. — Bon ! n'allez-vous pas voir du mal là où il n'y a rien que de tout à fait innocent ? Cette belle enfant a touché le seuil du palais des rois de France.... il n'y aurait rien d'étonnant à ce que la reine et moi voulussions nous charger de sa fortune. — Cette pensée fait honneur à la bonté de votre âme, dit le chevalier de Saint-Réal ; mais d'après ce que j'ai pu entrevoir, la famille de Marguerite est aussi modeste qu'honorable. Toute l'ambition de cette jeune fille doit être, je le suppose du moins, d'épouser un homme dont l'affection simple et solide réponde aux naïfs besoins de son cœur. Là se bornent, sans doute, tous ses souhaits, et, en vérité, que pourrait-elle désirer de plus ? Les joies du foyer, le repos de la famille, le calme de la conscience, ne sont-ce pas là les vrais biens de ce

monde? — Voilà, dit la favorite, un tableau bien pastoral! — Et pas trop mal imaginé, répondit le roi; car cette petite..., ferait une charmante bergère. Rappelez-moi donc son nom, Saint-Réal? — Je ne m'en souviens plus, Sire. — C'est-à-dire, monsieur de Saint-Réal, que vous faites semblant de ne plus vous en souvenir, observa malicieusement une dame du palais de la reine, qui n'était pas fâchée de contrarier un peu la favorite, vous savez aussi bien que moi que cette belle jeune fille s'appelle Marguerite et qu'elle demeure.... rue de l'Arbre-Sec... Elle a pour la broderie un talent tout particulier, et la reine lui a fait exécuter un dessus de lit qui est vraiment un chef-d'œuvre d'élégance et de perfection. — Je l'ai vu, dit le roi, et j'en ai été émerveillé. — Ne trouvez-vous pas, Sire, dit madame de Vintimille, dont le dépit éclatait malgré elle, que nous pourrions causer de choses plus intéressantes que d'un dessus de lit brodé et d'une petite ouvrière que nous ne connaissons pas? — Oh! de la jalousie, comtesse! dit le roi tout bas à l'oreille de madame de Vintimille.... et pour un mot sans conséquence! — Pardon, Sire, mais ce n'est pas la première fois que vous lui faites l'honneur de vous occuper d'elle. — Ma foi! elle est fort jolie, s'écria Louis XV avec cette naïveté d'impression dont il ne sut jamais se défendre. — On la dit sage, observa sérieusement Saint-Réal. — Il faut bien commencer par là, riposta Richelieu.

Un sourire de madame de Vintimille le remercia de cette épigramme.

— Dites-moi, duc, dit Louis XV à Richelieu dont il comprit le manége, vous qui avez mis les bourgeoises à la mode, quel avantage leur trouvez-vous donc sur les dames de la cour?

M. de Richelieu, âgé alors d'environ quarante ans, était dans toute la sève de cette nature de caméléon in-

saisissable et changeante, qui lui faisait comme une loi d'obéir à chaque fantaisie de son cœur ou de son esprit. Aussi, trouva-t-il plaisant, au moment même où il venait de satisfaire madame de Vintimille par une épigramme lancée contre une rivale à peu près imaginaire, de retourner contre elle la pointe de ses armes, en développant perfidement devant le roi des principes qui devaient être réprouvés par elle, comme par toutes les femmes qui, de près ou de loin, pouvaient se trouver intéressées dans la question.

— Sire, répondit-il en s'éloignant à dessein de la comtesse de Vintimille, cet avantage très-réel à mon avis, existe moins dans la bourgeoisie elle-même que dans son entourage. Nos dames sont infiniment plus belles et plus gracieuses, sans contredit; mais, sauf quelques exceptions, leurs maris sont si fort occupés ailleurs, et se montrent parfois si philosophes à l'endroit de la susceptibilité conjugale, que les intrigues de ce genre perdent à la cour le sel et le piquant qui en font tout le charme. La bourgeoise jouant sa vie, son avenir, sa considération contre une heure d'ivresse, a seule ces mouvements de terreur, ces pâleurs subites, ces regards mouillés de larmes, qui vous bouleversent le cœur. Bref, Sire, c'est la bourgeoise qui m'a initié aux voluptés profondes et ineffables de ce qu'il y a de plus charmant, de plus délicat et de plus poétique au monde, le mystère dans l'amour!... — Parbleu! monsieur de Richelieu, s'écria le roi, il faut avouer que vous êtes un mortel heureux! — Sire, que dira-t-on de Votre Majesté, qui n'a qu'à vouloir? — Et jamais à craindre de refus, n'est-ce pas? ce qui fait que je subis plus que personne l'inconvénient des amours faciles. — Quant à cela, Sire, il faut en prendre votre parti, c'est un mal sans remède; et pourtant, si vous teniez à faire l'expérience de quelque conquête, hérissée de difficultés et de périls, si vous vouliez savoir jusqu'à quel

point la résistance est possible, vis-à-vis de Votre Majesté, c'est surtout près d'une dame de la ville qu'il faudrait tenter l'essai. ... car les bourgeois sont sur cet article d'une sévérité ! — Allons donc ! fit d'un air insouciant le comte de Vintimille, qui jusque-là s'était tenu dans un coin sans rien dire et sans qu'on fît la moindre attention à lui... Vous croyez qu'un bourgeois ne souffrirait pas... — J'en suis convaincu, cher comte. — Ah ! c'est original, dit froidément Vintimille.

Et il se mit à jouer avec le nœud de son épée.

La favorite jeta sur son mari un regard plein de hauteur et de dédain.

— Oh ! vous ne connaissez pas ces gens-là, dit Richelieu, ils ont sur ce chapitre des idées d'une bizarrerie inimaginable. — Eh ! vertubleu ! je les approuve, s'écria un vieillard à barbe blanche et à tête chauve. — Voilà bien l'opinion d'un époux dans la lune de miel, fit observer le duc d'Épernon. — Or ça, monsieur de Lesdiguières, dit Vintimille au petit vieillard, en sortant pour la seconde fois de sa morne apathie, pourquoi diable vous êtes-vous marié ? — Pour avoir des enfants, monsieur le comte, répondit le vieux duc en redressant sa taille chétive. — Votre femme est bien vertueuse, observa Richelieu.

Un des assistants se mit à rire, et ce rire devint général.

— En tout cas, si j'ai pris femme, reprit le vieillard, ce n'est pas pour me faire de son crédit un marchepied infâme !

Tout le monde se tut. Cette voix grave au milieu des caquetages frivoles de la joyeuse assemblée avait glacé d'étonnement les plus hardis.

— Qu'est-ce qui le prend donc, ce vieillard ? demanda Vintimille au marquis de Coigny avec un étonnement naïf, — on dirait qu'il se fâche.

M. de Coigny ne répondit rien. C'était un esprit léger, mais une âme noble. Cette bassesse de caractère chez un homme de naissance et du rang de Vintimille le confondait et lui mettait la honte au cœur.

— Voyez donc, reprit Vintimille en étouffant un éclat de rire, l'étrange figure que fait en ce moment M. de Mailly, mon cher beau-frère ! Dieu me damne ! je crois qu'il est jaloux, je vais le consoler...

Et il quitta en effet sa place pour aborder son beau-frère.

— Quel homme ! dit M. de Coigny à l'oreille du duc de Gesvres. — Ne t'y trompe pas, Coigny, répliqua celui-ci avec une emphase ironique, Vintimille est un héros. Porter l'existence qu'on lui a faite avec un pareil courage... Turenne ni Condé n'auraient été capables de cela.

Le roi s'éloigna un instant du cercle en s'appuyant sur le bras du chevalier de Saint-Réal. Cette faveur fut immédiatement le sujet de bien des remarques, et fit plus d'un jaloux.

Sa Majesté tourne au sentiment, pensa M. de Richelieu.

En effet, Louis XV alla se placer, avec Saint-Réal, dans l'embrasure de la fenêtre la plus reculée, et là, fixant sur lui un regard doux et réfléchi :

— Mon cher Saint-Réal, lui dit-il, croyez-vous à tout ce que vous dites ? — Sire, je ne sais mentir à personne, et encore moins à ma conscience. — Ainsi, vous avez foi dans la sainteté de certaines alliances, dans la pureté de certains sentiments ? — Sire, j'ai la conviction que le bien existe sur la terre... et il me semble que si l'on devait penser autrement, mieux vaudrait mourir. — J'aime à entendre parler ainsi, dit Louis XV d'un ton profondément mélancolique. Je vous aime, Saint-Réal, oui, je vous aime plus que vous ne pensez. L'austérité de votre

regard, la franchise un peu rude de vos paroles me plaisent parfois plus que je ne saurais dire. Oh ! si vous saviez combien cette vie de cour, si bruyante et si vide, me fatigue par moment et m'obsède ! Si vous saviez comme cette frivolité sans trève, comme ces plaisirs sans relâche me pèsent quelquefois et m'inspirent un désir violent d'aller me réfugier au fond de quelque monastère, bien sombre et bien ignoré.... Ah ! je regrette souvent ce temps heureux, Saint-Réal, où je répondais à ceux qui me vantaient les femmes de la cour, par cette simple question : Sont-elles plus belles que la reine ? — Qui vous empêche, Sire, de revenir à ce temps que vous regrettez ? — Qui m'en empêche ?... Est-ce que je suis libre ? Est-ce qu'un roi fait ce qu'il veut ? Les chaînes qui me lient, pour être composées de fleurs, n'en sont pas moins des chaînes, monsieur de Saint-Réal, et maintenant le pli est pris. Je me suis habitué à mon esclavage.... Ah ! pour être un grand roi, il faudrait être plus qu'un homme, chevalier... et malheureusement, ajouta Louis XV en souriant avec tristesse, je ne suis qu'un homme comme les autres. — Sire, vous vous jugez mal, et si vous vouliez.... — Ah ! voilà... mais je ne sais plus vouloir... et je me laisse aller maintenant d'un caprice à un autre, pour m'étourdir, pour moins sentir mes regrets. Après tout, les philosophes de ce temps-ci nous font une morale nouvelle qui justifie à peu près toutes les faiblesses. Pourquoi y regarderions-nous de plus près que ces messieurs ?

Le roi accompagna ces derniers mots d'un rire forcé, et la conversation entre lui et le chevalier de Saint-Réal se prolongea encore quelques minutes.

Pendant ce temps-là madame de Vintimille était en proie à une préoccupation visible. Sachant à quel point Louis XV aimait déjà le changement en amour et avec quelle facilité son esprit se prêtait au joug de la femme

qui pouvait le dominer par la passion, elle craignait de se voir supplantée par une rivale et cherchait déjà le moyen de conjurer l'orage qui la menaçait.

— Ah ! murmura-t-elle, malheur à celle qui me fait trembler ! elle paiera cher l'honneur d'avoir attiré l'attention d'un roi. — Il est trois heures, messieurs, dit Louis XV après un moment de silence, nous pouvons nous présenter chez la reine. — N'est-ce pas là, Sire, que vous rencontrez souvent cette jeune fille ? lui demanda madame de Vintimille d'une voix où perçait son trouble, malgré ses efforts pour le comprimer. — Oh ! souvent... cela m'est arrivé deux ou trois fois tout au plus, n'est-ce pas, monsieur de Saint-Réal ? — Et précisément à cette heure ? poursuivit là comtesse. — Votre mémoire ne vous trompe pas, comtesse, dit le roi d'un ton dégagé et comme s'il eût pris plaisir à exciter le dépit de la favorite, c'est chez la reine et à peu près vers ce moment-ci ; mais elle y passe si peu de temps, une heure tout au plus ! la première fois que je l'aperçus, je revenais d'un petit voyage à Compiègne. Il me semble encore la voir, avec sa robe blanche, son teint éclatant de fraîcheur, et ses longs cils abaissés sur ses grands yeux noirs tandis que je lui parlais. Vive Dieu ! je fus ému, et, ajouta-t-il en souriant à madame de Vintimille qui le couvait du regard, si mon cœur eût été libre, c'en était fait de lui. Mais puisque nous voici encore sur le compte de cette petite perle, dites-nous donc, monsieur de Saint-Réal, comment vous l'avez connue ?... — Il n'y a eu en cela, répondit le chevalier de Saint-Réal, rien de bien original ni de bien romanesque ; ma sœur, madame la comtesse du Portal, qui est retirée maintenant dans ses terres de Bretagne, avait eu plusieurs fois l'occasion d'apprécier le grand talent de cette jeune fille. Elle prisait surtout un voile brodé par elle et dont le travail était, dit-on, d'un fini miraculeux. La reine admira un jour le

voile et voulut connaître l'ouvrière. Madame du Portal la lui présenta dès le lendemain, et depuis elle vient, à des intervalles d'ailleurs assez éloignés, donner quelques conseils aux brodeuses de Sa Majesté. Vous savez le reste, Sire, et je n'ai plus rien à ajouter. — Eh quoi ! Saint-Réal, dit le duc de Richelieu, vous n'avez point profité de l'espèce d'obligation que cette petite avait contractée envers votre sœur ? — Je vous répète, monsieur de Richelieu, répliqua sévèrement le chevalier, que je crois Marguerite honnête et sage... — Cette sagesse, dit le roi, ne saurait, il me semble, dispenser un galant homme de déposer ses hommages aux pieds d'une beauté accomplie... au contraire !... — Oh ! pensa la favorite en regardant le roi à la dérobée, s'il savait tout ce qu'il amasse dans mon cœur de haine et de colère contre cette créature !... — Messieurs, dit Louis XV, pour couper court à l'entretien, passons-nous chez la reine ? — Votre Majesté, insinua madame de Vintimille, dont la voix était toute tremblante, avait parlé ce matin d'une promenade à Choisy. — Et je n'y ai pas renoncé, dit le roi ; veuillez donner vous-même des ordres à cet effet, comtesse, je m'en rapporte à vous... dix minutes, et je reviens.

Le visage de madame de Vintimille rayonna de joie ; elle allait se lever pour commander les préparatifs du départ, quand la porte s'ouvrit et livra passage à un huissier de Son Éminence.

— Sire, dit-il en s'inclinant, monseigneur le cardinal de Fleury prie Votre Majesté de vouloir bien lui accorder une heure pour un travail important qu'il a à lui soumettre.

Les yeux noirs de madame de Vintimille lancèrent un éclair de fureur sur le malencontreux messager du ministre, puis elle se tourna vers le roi, attendant avec anxiété la réponse qu'il allait faire.

C'était une escarmouche entre elle et son ennemi.

— Dites à M. de Fleury, que je pars pour Choisy dans dix minutes, répondit Louis XV, et que nous verrons ce travail demain.

L'huissier s'inclina de nouveau et sortit.

La favorite triomphait; cet avantage lui parut d'un heureux augure pour la lutte qui se préparait.

Mais, de son côté, le ministre avait compris que ce voyage à Choisy et ce travail remis au lendemain étaient une victoire remportée sur lui par madame de Vintimille, et il n'était pas homme à abandonner ainsi la partie. L'huissier revint au bout de cinq minutes.

— Sire, dit-il, Son Éminence m'envoie vers Votre Majesté pour lui répéter que ce travail ne saurait être remis sans qu'il en résultât les plus graves inconvénients pour le bien de l'État. Elle supplie donc Votre Majesté de vouloir bien en entendre la lecture aujourd'hui.

Louis XV parut vivement contrarié...... un moment il hésita sur le parti qu'il allait prendre; mais, obéissant encore à l'impulsion d'une généreuse nature qui eût fait de lui un excellent roi s'il eût été livré à ses propres impressions :

— L'intérêt de l'État passe avant le plaisir, dit-il en s'adressant aux seigneurs qui l'entouraient.

Puis, se tournant vers l'huissier :

— Dites au cardinal de se rendre dans mon cabinet, je vais l'y rejoindre.

Madame de Vintimille frappa du pied, ne pouvant se contenir davantage; mais Louis XV n'en vit rien, ou feignit de n'en rien voir, et sortit pour se rendre à son cabinet de travail.

II

L'ÉMEUTE.

A quelques jours de là, nous retrouvons chez madame

de Vintimille tous les membres de la conspiration ourdie contre le ministre.

— Eh bien ! messieurs, disait Vintimille allant d'un groupe à l'autre avec son sourire insignifiant et banal, quel jour nous livrez-vous M. de Fleury pieds et poings liés ? Ce pauvre cardinal ! il ne se doute guère de la pièce qu'on lui prépare. Ah çà ! vous savez que le jour où il faudra donner un coup de collier, je suis là ! mais quant aux combinaisons, je vous laisse cela, à vous autres fortes têtes ; pour mon compte, je suis encore à comprendre comment on peut réfléchir deux minutes de suite à une affaire sérieuse sans devenir fou.

Telle était la déconsidération où était tombé Vintimille que nul ne prit la peine de lui répondre, hors de Gesvres et d'Épernon, trop haut placés tous deux dans les bonnes grâces de la favorite pour se dispenser de montrer quelques égards au mari.

— Ne trouves-tu pas, Vintimille, lui dit d'Épernon, qu'un secret gardé par cinquante personnes, court grand risque de n'être plus qu'un secret de polichinelle, et qu'il serait grandement temps d'agir si nous ne voulons pas être prévenus par M. de Fleury ? — Bah ! dit Vintimille, le cher cardinal a trop de confiance en lui pour croire à une conspiration contre sa personne. Il s'estime invincible et c'est ce qui causera sa perte. — Cependant, observa de Gesvres, il est impossible qu'il ne sache pas que M. de Chauvelin est soutenu par un parti puissant.

— Sans doute, mais il est persuadé que les partisans de son antagoniste se contentent de le soutenir de leurs vœux et pas autrement. Il connaît la plupart de ses ennemis... toi-même, de Gesvres ; il sait que tu prends parti pour son rival, et je lui ai entendu dire que tu étais *chauvelinistissime*, c'est son expression ; mais je vous le répète, messieurs, il croit à votre inimitié sans la craindre, convaincu, l'orgueilleux, que sa faveur est trop solidement

établie pour que personne songe seulement à l'attaquer. Quant à moi, si quelque chose pouvait m'inquiéter, ce ne serait certes pas la pénétration de ce vieil entêté !

Un grand mouvement, suivi d'un murmure approbateur, se fit tout à coup dans l'assemblée : on saluait l'arrivée de madame de Vintimille.

La favorite était profondément émue, et un mélange de haine ardente et de résolution intrépide se lisait dans ses yeux expressifs. Son teint fatigué, ses paupières légèrement rougies dénotaient qu'elle avait eu une nuit agitée. En effet, toute cette nuit s'était passée pour elle à méditer sur les périls de sa position, menacée de deux côtés à la fois. Elle avait longuement débattu avec elle-même la question de savoir sur quel point devaient se concentrer ses efforts et qui était le plus redoutable pour elle, du ministre tout puissant ou de la jeune fille obscure. Évidemment, avec un caractère comme celui de Louis XV, ce dernier ennemi était le plus à craindre; néanmoins, la favorite résolut de s'attaquer d'abord au cardinal, et deux raisons la déterminèrent à ce parti. La première, c'est qu'elle avait de nombreux auxiliaires dans sa lutte contre le ministre, auxiliaires d'autant plus dévoués eux-mêmes qu'ils étaient intéressés à la réussite de l'entreprise ; la seconde, c'est que Marguerite n'était encore à ses yeux qu'une rivale en quelque sorte douteuse, et qu'il faudrait un grand bouleversement dans les mœurs de la cour pour qu'une simple ouvrière y vînt ouvertement lui disputer le cœur du roi. Une telle hypothèse lui paraissait inadmissible, et d'ailleurs, le cas échéant, elle avait sérieusement songé aux moyens plus ou moins violents qu'elle pourrait employer pour éloigner ou faire disparaître Marguerite. La prudence lui commandait donc de commencer par le ministre, tout en s'occupant de mesures immédiates pour réduire à l'im-

puissance sa seconde ennemie. A ce sujet, elle se proposait de prendre conseil des événements. Madame de Vintimille était donc sous l'influence de graves méditations qui avaient partagé son esprit pendant une longue nuit de réflexions et d'insomnie.

— Eh bien! messieurs, dit-elle de ce ton majestueux qu'emploie une souveraine vis-à-vis de sa cour, vous avez été témoins de mon humiliation, vous connaissez maintenant le degré d'autorité qu'a su prendre le cardinal sur l'esprit du roi et le peu de cas que l'on fait d'un désir exprimé par moi, quand il plaît à monseigneur de Fleury d'y opposer son caprice. Plus que jamais vous devez être convaincus que je ne puis rien être et que nous n'avons rien à espérer tant que cet homme sera ministre. Croyez-vous enfin que le temps soit venu d'agir?

Il y avait dans le ton dont la comtesse prononça ces dernières paroles quelque chose d'amer et de dédaigneux qui laissait percer le peu de cas qu'elle faisait de ces conspirateurs à l'eau de rose.

— Oui, certes, s'écria le marquis de Souvré, il est temps de passer des paroles à l'action et nous sommes tout à vos ordres. — Quant à moi, s'écria de Gesvres, je ne saurais douter un instant du succès. Entre un barbon et une jolie femme, la partie est trop inégale. — Il faut qu'avant huit jours vous soyez notre reine, s'écria d'Épernon. — Votre reine! répéta la favorite que ce mot fit tressaillir... Vous oubliez Marie Leczinska. — A elle le titre, c'est trop juste; à vous l'éclat et la puissance! — Daignerez-vous vous souvenir alors du plus humble de vos sujets? dit Vintimille en s'inclinant servilement devant sa femme.

Chacun se regarda avec surprise et il se fit un silence dont la favorite comprit parfaitement la signification. La rougeur lui en monta au visage.

— Je suis enchantée de vous voir ici, monsieur, lui

dit-elle, afin d'être la première à vous annoncer que le roi vous a accordé, ce matin même, la charge de grand-veneur. — Je n'ai pas besoin de demander à quelle gracieuse protection je dois cette nouvelle faveur, dit le comte en baisant les mains de sa femme avec toutes les marques d'une joie extrême. — Ce Vintimille est vraiment superbe, dit de Gesvres à l'oreille du marquis de Souvré... C'est un vil coquin, je l'avoue, mais d'une proportion imposante, et taillé à l'antique! — Tu lui fais bien de l'honneur, répondit Souvré. C'est peut-être tout simplement un sot. — Il n'en est pas moins vrai qu'il fait merveilleusement son chemin. C'est égal, j'ai peine à le reconnaître quand je songe qu'avant son mariage c'était un tigre de jalousie, et qu'il professait, en matière de fidélité conjugale, des principes dont la rigidité eût effrayé le plus austère des bourgeois. — Voilà les suites funestes du mariage, mon pauvre de Gesvres. C'est à nous de mettre la leçon à profit. — Messieurs, reprit madame de Vintimille, je vous sais gré de vos souhaits, et si j'en désire l'accomplissement, c'est surtout pour vous prouver que votre dévouement ne s'adresse pas à une ingrate; mais je vous ferai observer que, si nous ne commençons vivement, vigoureusement l'attaque, je risque fort de me voir détrônée avant que d'être reine. M. de Fleury, je l'ai deviné à certains signes, m'a jugée; il sait que je ne suis pas femme à pratiquer les humbles et douces vertus de ma sœur de Mailly, et qu'un ministre qui ne veut me laisser ni pouvoir ni influence est à mes yeux un ennemi auquel je n'accorderai ni repos ni trève tant qu'il sera debout. M. de Fleury a donc les yeux ouverts sur moi, et les fréquentes réunions qui ont eu lieu ici n'ont pu lui échapper. C'est une imprudence que nous avons commise et dont nous ne pouvons éviter les effets qu'à force de célérité. Veuillez donc me dire, messieurs, ce que vous avez fait depuis notre dernière assemblée. — J'ai fait un

mémoire sous lequel il demeure accablé, dit Coigny. — Et moi, dit La Trémoille, un discours dont il ne relèvera pas. — Moi, dit Souvré, une douzaine d'épigrammes dont chacune est aussi mortelle qu'un coup de mousquet. — Voilà bien des choses, dit madame de Vintimille, et je n'ai pas assez de paroles pour vous complimenter dignement... mais ce qu'il adviendra de tout cela, il est facile de le prévoir. Les épigrammes feront rire le roi, le discours le fera bâiller, le mémoire l'endormira, et M. de Fleury, mis en éveil par toutes ces démonstrations, trouvera moyen de raffermir et d'étendre son autorité de manière à ce que désormais il devienne impossible de l'ébranler. — Que faire donc, pour parer à tout cela? dit d'Épernon. — J'y ai mûrement songé, messieurs, et voilà ce que j'ai décidé. M. de Gesvres n'a-t-il pas à Verdun un ami qu'on appelle.., M. de... — Fougerolles, dit de Gesvres. — Précisément. Et ne m'avez-vous pas dit, cher duc, que ce M. de Fougerolles, pour vous être agréable ainsi qu'à moi, ferait tout ce qu'on lui demanderait? — Tout absolument. — Eh bien! d'ici à quelques jours, il nous faudra son château. — Nous l'aurons. Mais à quoi ce château pourra-t-il nous servir? — Il nous servira de forteresse pour y emprisonner M. de Fleury, répondit gravement madame de Vintimille. — Comment cela? fit Coigny en ouvrant de grands yeux. — M. de Fleury doit se retirer sous peu de jours à sa campagne d'Issy. Des hommes apostés attendront son carrosse, culbuteront ses gardes et l'enlèveront. Une fois en notre puissance et loin de Versailles, il signera tout ce que nous lui ordonnerons de signer: sa démission d'abord, — puis la nomination de son successeur. — Mais c'est magique, s'écria de Gesvres, c'est un coup de génie... Ah! seulement... il y a une petite difficulté... — Laquelle? M. de Fougerolles nous refusera-t-il son concours? — Par exemple! je suis sûr de lui comme de moi-même. — Eh bien alors? —

La prison ne nous manquera pas... mais où sont les gaillards déterminés qui l'y conduiront... de force... ce bon cardinal? car certainement il ne s'y rendra pas de bon gré.

Cette question fut couverte par un tumulte étrange qui éclata soudainement dans la rue.

— Voici ma réponse, monsieur de Gesvres, répondit la comtesse de Vintimille, l'œil étincelant d'énergie. — Quel est ce bruit? — Écoutez.

Il se fit un profond silence et l'on entendit alors ce cri retentir dans la rue :

— A bas Fleury ! à bas le cardinal !

On courut aux fenêtres... Plusieurs centaines d'individus de toutes les classes marchaient en criant et en agitant des bannières. On se fût cru en pleine Fronde.

— Et maintenant, messieurs, s'écria la favorite, dont les traits exprimaient la plus vive exaltation, comprenez-vous ? — Une émeute ! — Ce mot vous étonne..... Eh bien ! oui, messieurs, une émeute, faite par les hommes déterminés que vous demandiez tout à l'heure, et il n'y a ni discours, ni mémoire, ni épigramme qui vaillent cela, je vous jure. — Et qui donc a pu organiser ce mouvement? demanda le marquis de Souvré. — Un jeune homme qui s'entend mieux que vous en conspirations, messieurs, et dont le mérite est d'autant plus grand qu'il a tout à perdre si nous échouons et rien à gagner si le sort nous favorise. — Aïe ! dit de Gesvres à l'oreille de d'Épernon, je n'aime pas cela ; je ne connais rien de plus exigeant et de plus largement récompensé que le dévouement désintéressé d'un jeune homme pour la cause d'une jolie femme. — Enfin ! s'écria Vintimille en se frottant les mains, voilà qui prend tournure... à la bonne heure, au moins !

La porte s'ouvrit aussitôt et un domestique annonça : M. Gaston Dauriac.

— Gaston Dauriac! qu'est-ce que cela? demanda Vintimille. — Mon lieutenant, messieurs, un homme qui a plus fait pour nous en un jour que nous-mêmes en deux mois.

Gaston entra. La conscience du danger qu'il courait en ce moment, la joie orgueilleuse qu'il éprouvait à exposer sa vie pour celle qui lui avait dit que le dévouement nivelait les destinées les plus opposées, enfin le sentiment de sa supériorité dont il venait de faire l'épreuve sur la foule, toutes ces impressions donnaient à ses traits naturellement beaux quelque chose de chevaleresque qui le rendait tout à fait remarquable.

Un moment étourdi à l'aspect des jeunes seigneurs qui entouraient madame de Vintimille, il se remit aussitôt et traversant rapidement la foule qui s'ouvrit devant lui, il marcha droit à la favorite.

— Vous êtes un homme de parole et un homme de cœur, monsieur Gaston, lui dit celle-ci d'une voix pleine de séductions, et en lui donnant sa main à baiser, je m'en souviendrai. — Voilà un pauvre jeune homme qui n'a déjà plus son cœur et qui joue la seule chose qui lui reste : sa tête! murmura d'Épernon. — Vous riez de cela, répliqua vivement le duc de Gesvres. Moi, je prends la chose plus sérieusement et n'éprouve aucun plaisir à voir un intrus venir marcher sur nos brisées. Ce M. Gaston est le même que nous avons déjà vu rue de l'Arbre-Sec, à la fameuse affaire du pélerin. Il me déplaît fort. — Voilà ce que c'est que de conspirer, reprit d'Épernon ; on ne choisit pas toujours ses complices. — Madame, dit Gaston à madame de Vintimille, j'ai là cinq cents hommes qui n'obéissent qu'à ma voix, qui n'ont d'autre volonté que la mienne, d'autre opinion que celle que je leur communique, et qui iront où il me plaira de les conduire ; veuillez me donner des ordres, madame, et, quels qu'ils soient, je m'engage à les faire exécuter

immédiatement. — Permettez, monsieur Gaston, que je commence par ces messieurs.

Et s'adressant aux gentilshommes :

— Vous comprenez, messieurs, leur dit-elle, que le bruit de ce soulèvement va parvenir promptement à la cour; il serait bon que vous fussiez là pour juger de l'effet produit, et me mettre à même de déjouer les mesures auxquelles cet événement pourra donner lieu. — Vous avez raison, dit Coigny. Partons, messieurs. — Et moi, reprit la comtesse, je vais expliquer à M. Gaston Dauriac le projet que nous venons de former relativement à l'enlèvement de M. le cardinal, et sur lequel j'ai lieu de croire que nous sommes d'accord. — Oui! oui!... firent à la fois tous les gentilshommes. — A bientôt, messieurs, je ne tarderai pas à vous rejoindre. — Le congé est formel, dit tout bas le prince de Tarente au marquis de Souvré, et le tête-à-tête ne me paraît pas trop mal amené. — Ne m'en parlez pas, cher prince, répondit le marquis; ce lieutenant-là est capable de se faire nommer maréchal séance tenante. Mais que diable aussi!... pourquoi restons-nous là, nous autres, immobiles, les bras croisés et l'épée au fourreau? Tenez, je commence à croire que la belle Vintimille avait raison; nous ne savons pas conspirer!

Tout le monde se retira, y compris M. de Vintimille, et Gaston demeura seul avec la favorite.

III

UNE EXPLICATION.

— Enfin le sort en est jeté! murmura sourdement la comtesse en regardant à travers les vitres de sa croisée la foule des perturbateurs se former en groupes et se répandre bruyamment de la rue de Beaune sur le quai, et du quai sur le pont et aux environs des Tuileries; —

allons, il n'y a plus à reculer ; avant vingt-quatre heures, la fortune aura prononcé entre moi et monsieur de Fleury, avant vingt-quatre heures, l'un des deux aura cédé la place à l'autre, je serai toute puissante... ou tombée. Au reste, quelle que soit l'issue de la lutte, je ne regretterai pas de l'avoir engagée ; je suis lasse à la fin de ne recueillir de cette position que j'ai tant ambitionnée que la honte et le mépris. L'autorité absolue, le pouvoir de répandre au gré de mon caprice la faveur ou le châtiment peuvent seuls élever et agrandir mon rôle, qui sera toujours abject tant que je ne l'aurai pas entouré de ce qui fait la terreur et l'admiration de tout un peuple.

Puis, se rappelant tout à coup l'homme dont le dévouement allait décider la réalisation de ses rêves ambitieux, elle se tourna vers Gaston Dauriac qu'elle aperçut discrètement retiré à l'extrémité du salon :

— Pardon, monsieur Gaston, lui dit-elle en allant à lui avec son plus doux sourire, vous excuserez une préoccupation bien naturelle dans un moment où mes plus graves intérêts sont en jeu.

En voyant madame de Vintimille congédier tous ses courtisans pour demeurer seule avec lui, Gaston avait senti son cœur bondir dans sa poitrine, car il avait espéré que cette action n'avait d'autre but de sa part que de récompenser son zèle par quelques paroles de tendresse, ou de lui fournir l'occasion d'exprimer en liberté les sentiments dont son cœur était plein ; mais quand il la vit s'absorber dans ses propres pensées, au point d'oublier jusqu'à sa présence, quand il put comprendre, à quelques mots saisis çà et là, que cette femme était sous l'empire de je ne sais quelle ambition fatale et désespérée, alors un revirement se fit en lui, alors son âme se déchira et l'affreuse vérité s'y fit jour. Alors, groupant ensemble les vagues propos que depuis quelques jours il entendait circuler sur cette femme, le silence mystérieux

qu'elle avait gardé sur la nature du danger dont elle se disait menacée, et enfin la préférence étrange qu'elle lui avait accordée, à lui, pauvre bourgeois obscur et sans influence, sur tant de jeunes et brillants seigneurs, dont l'un était son époux depuis peu, il tira de toutes ces inductions une conviction qui se traduisit par un mot et qui lui montra tout à coup, sous un jour hideux et dégradant, ce rôle qu'il s'était fait si grand et si noble; il comprit tout avec une merveilleuse lucidité et murmura le front brûlant de douleur et d'indignation: « *Je suis un instrument!* » Ainsi, tandis qu'un autre, dont sans doute elle n'avait pas voulu exposer la vie, qui n'avait pas même trouvé dans son amour le courage de la risquer pour elle, tandis que cet autre occupait tout son cœur, tandis qu'elle lui livrait sans réserve tous les trésors de sa tendresse, lui, misérable jouet d'une ambition honteuse, n'obtenait pas une pensée de cette femme dont il avait eu la folie de se croire aimé; il était pour elle non pas un étranger, non pas un indifférent, non pas même un homme... il était *un instrument!* Gaston vit tout cela, il le vit clairement, sa logique impitoyable lui dévoila jusqu'aux moindres détails du manége auquel il s'était laissé prendre; et pourtant lorsqu'il vit venir à lui madame de Vintimille avec son sourire à la fois si doux et si éloquent, avec ces traits mobiles et intelligents dont le charme principal était de pouvoir exprimer les sentiments les plus opposés et les passions les plus contraires, le doute remplaça tout à coup la conviction, les ténèbres tombèrent dans son esprit, effaçant peu à peu la lueur qui venait de l'éclairer, et son cœur tout à l'heure bouillant de colère, ne se sentit plus pénétré que d'amour et d'abnégation.

— Eh bien! monsieur, reprit la favorite surprise et inquiète du silence que gardait Gaston, un moment de distraction aurait-il suffi pour me faire un ennemi du

plus dévoué de mes défenseurs? — Oh ! vous ne pouvez le croire, madame, s'écria le jeune homme avec un accent qui rassura complétement l'ambitieuse comtesse. — Merci, monsieur Gaston... Je vois que j'ai bien placé ma confiance, et que si je puis être sauvée, c'est par vous, par vous seul. Achevez l'œuvre que vous avez courageusement commencée, et si le succès me favorise, comme j'ai tout lieu de l'espérer, sachez bien, je vous le répète, que vos vœux peuvent aspirer à la plus haute récompense... Hélas ! madame, soupira le jeune homme, en rougissant d'émotion, je vous l'ai dit, il n'y a pour moi qu'une récompense possible... Toutes les autres, si élevées qu'elles puissent être, n'ont pas plus de valeur à mes yeux que des hochets d'enfant.—Monsieur Gaston, dit madame de Vintimille d'un ton où il y avait à la fois une expression de tendresse et l'intention d'un reproche, est-il bien généreux à vous de choisir le moment où vous vous dévouez à mes intérêts les plus chers pour me contraindre à m'expliquer sur un pareil sujet? — Vous avez raison, madame, s'écria Gaston qui ne vit pas avec quelle habileté la comtesse lui interdisait toute question sur ce point, et vous devez me trouver ingrat de ne point me contenter du droit inestimable que vous m'avez accordé, de penser, d'agir et de mourir pour vous !

Il y eut un moment de silence pendant lequel madame de Vintimille, livrée tout entière aux plans de sa politique, attendait impatiemment que Gaston prît congé d'elle pour aller raviver le mouvement populaire dont son absence pouvait ralentir, peut-être même étouffer l'élan. Mais si la comtesse ne songeait qu'à l'exécution de ses projets, Gaston, de son côté, n'avait l'esprit occupé que de sa passion, et près de cette femme, dont la vue était pour lui le symbole du bonhenr, il oubliait déjà l'émeute et le rôle dangereux dont il s'était chargé.

— Madame, dit-il tout à coup du ton d'un homme

qui vient de prendre un parti décisif et hardi, veuillez écouter ce que j'ai à vous dire, et surtout, je vous en conjure, veuillez m'écouter avec l'indulgence et la compassion que mérite un malheureux dont vous avez égaré tout à la fois le cœur et la raison. Recevez ici le serment que je vous adore comme un prodige de grâce et de pureté, et si mes paroles vous offensent, pardonnez-moi, madame, et ne vous en prenez qu'à l'ardente passion qui bouleverse mes sentiments et mes idées, qui jette dans mon esprit le désordre et la perturbation !... — Parlez, monsieur, je vous écoute et veux bien vous promettre l'indulgence dont vous paraissez sentir si vivement le besoin, répondit la comtesse avec une gravité imposante; mais puisque vous comprenez vous-même le danger de la conversation que vous allez engager, pourquoi ne pas vous en abstenir ? Pourquoi risquer de jeter le trouble dans des relations que j'aurais voulu conserver, jusqu'à la fin, pures de toute pensée amère, de tout souvenir douloureux ?

Ébranlé par la crainte que ces paroles soulevaient en lui, Gaston hésita à parler, puis revenant brusquement à sa première résolution :

— Non ! s'écria-t-il, quoi qu'il en puisse résulter, cette explication doit avoir lieu, je ne puis vivre une minute de plus avec les soupçons qu'on m'a jetés au cœur et qui le brûlent sans relâche depuis l'heure où ils y ont pénétré. — Des soupçons ! Parlez, monsieur Gaston, dit la comtesse avec un calme apparent, tandis qu'elle était rongée d'inquiétude, car sa pénétration soupçonnait déjà le secret du jeune homme et avec ce tact de la femme dont le cœur comprend encore les sentiments qu'il n'éprouve plus, elle avait deviné que l'amour de Gaston était de ceux qui, comme l'hermine, s'affaissent et meurent le jour où une tache vient ternir leur pureté. Or, cet amour ardent et exalté était la source du dévouement de

Gaston, et de ce dévouement dépendait à cette heure, tout l'avenir de la favorite.

— Madame, reprit Gaston, j'aimais, avant de vous connaître, une jeune fille dont j'avais juré de faire ma femme, et pour me vouer tout à vous, pour avoir le droit de me dire votre esclave et de risquer ma vie sur un mot de votre bouche, j'ai manqué à mon serment, je l'ai quittée sachant qu'elle m'aimait de toute son âme et que mon abandon allait briser son cœur, qui sait? sa vie peut-être! J'ai un père frappé du plus grand malheur que puisse éprouver un homme, car il a perdu la vue, et comme il fallait choisir entre vivre sous son toit ou renoncer à mon amour, j'ai abandonné mon père aveugle, je me suis éloigné de lui, emportant sa malédiction avec mes remords et mon désespoir. Pour devenir parjure et dénaturé, pour assumer sur ma tête les conséquences de deux fautes qui demain peuvent devenir des crimes, vous concevez, madame, qu'il fallait que je misse bien haut mon amour et celle qui me l'avait inspiré; il n'y a qu'à Dieu ou à ses anges qu'on fasse de pareils sacrifices. Vous concevez aussi combien j'ai à cœur de conserver à mon amour toute sa noblesse et à votre pureté toute sa splendeur; vous comprenez enfin, madame, que je ne serais plus qu'un misérable et un infâme, si ma passion n'était un culte, si vous n'étiez digne d'être adorée à genoux. — Je comprends tout cela, monsieur, répondit madame de Vintimille qui voyait ses soupçons se changer en certitude; mais me direz-vous où doit aboutir ce préambule, et comment j'ai pu déchoir des hauteurs où votre imagination m'avait placée? — Vous êtes toujours la même à mes yeux, madame; mais je veux que celle que je reconnais pour la plus noble des femmes soit honorée de tous; je veux pouvoir dire à ceux qui oseront attaquer son honneur en ma présence qu'ils en ont menti, et voilà pourquoi je viens vous rapporter les odieuses

calomnies qui courent sur votre compte. On prétend, pardonnez si je répète ces bruits honteux, on prétend que vous possédez une grand influence à la cour, et que vous exercez sur l'esprit du roi un empire beaucoup trop puissant pour n'être pas acheté au prix de votre honneur. Je suis convaincu que ceux qui disent cela en ont menti, madame, mais, je vous le répète, je serais heureux d'entendre votre bouche elle-même repousser une aussi affreuse imputation. — Monsieur Gaston, dit froidement madame de Vintimille, je devrais mépriser de semblables attaques... Mais vous êtes un noble cœur et j'attache une grande importance à vous convaincre... Vous avez entendu parler de ma sœur... de la comtesse de Mailly? — Oui, madame. — Vous savez quelle est sa position à la cour? — Madame!... — Oh! pas de fausse délicatesse, répondez franchement. — On dit... qu'elle est aimée du roi. — On dit vrai, monsieur, et vous devez comprendre qu'elle n'aurait pas de plus cruelle ennemie que celle qui la remplacerait dans le cœur de Louis XV. Eh bien! tenez, dit-elle en ouvrant une petite boîte dans laquelle elle prit une lettre, lisez ceci.

Gaston ouvrit la lettre et y lut ces lignes:

« — Ma chère Pauline, je pars ce soir avec le roi pour Marly, ne viendras-tu pas m'y rejoindre?

» Ta sœur, qui compte les heures en t'attendant,

» LOUISE DE MAILLY. »

— Et ceci a été écrit il y a trois jours, ajouta madame de Vintimille, voyez la date.

Gaston replia la lettre, et s'agenouillant pour la lui rendre :

— Madame, lui dit-il, me pardonnerez-vous de vous avoir demandé cette justification? — Et vous, monsieur Gaston, vous engagez-vous à ne plus ajouter foi aux pro-

pos que vous pourrez entendre contre ma personne ? — Je jure que rien au monde n'aura le pouvoir d'ébranler la confiance que j'ai mise en vous. — Relevez-vous, monsieur, et effaçons de notre esprit cette conversation, qui, j'en suis sûre, a dû vous être aussi pénible qu'à moi-même.

Il se releva. Après un court silence, madame de Vintimille, qui avait hâte de changer la conversation et d'aborder son sujet favori, lui communiqua le plan d'enlèvement qu'elle avait imaginé pour en finir brusquement avec lès prétentions insupportables de M. de Fleury. Gaston le comprit à merveille et le compléta même pa l'exposé net et rapide des moyens d'exécution qui lu: paraissaient le plus convenables. Il fut arrêté que ce coup de main, dont la réussite ne pouvait être mise en doute si on savait l'entreprendre avec un petit nombre d'hommes dévoués, aurait lieu au premier voyage du cardinal à Issy. Il fut également convenu que Gaston s'entendrait avec le duc de Gesvres, qui se chargerait de lui remettre les instructions nécessaires pour M. de Fougerolles, et lui fournirait les moyens matériels de se transporter le plus tôt possible à Verdun, ce voyage étant indispensable afin de mettre le château en état de recevoir l'illustre captif.

Ils en étaient là quand la porte s'ouvrit. Un valet s'avança vers la comtesse pour lui parler, mais avant qu'il eût ouvert la bouche, un homme paraissait derrière lui, droit sur le seuil, comme un soldat au port d'armes.

C'était Laripalière.

— Ici ! murmura le sergent en apercevant Gaston, je m'en doutais. — Encore cet homme ! murmura Gaston avec une sourde colère. — Que voulez-vous demanda madame de Vintimille au Sergent. — Ne vous dérangez pas, madame, répondit Laripalière en s'inclinant humblement et en faisant signe au valet qu'il n'avait plus

besoin de son ministère, je ne suis qu'un pauvre sergent hors de service qui ai besoin de quelque protection pour me tirer d'affaire... et je viens réclamer celle de M. le comte de Vintimille : j'ai de quoi me recommander près de lui.

Il prononça ces mots d'un ton si calme et d'un air si naturel que Gaston demeura convaincu que le hasard seul avait amené leur rencontre chez madame de Vintimille.

— Tenez, monsieur, dit la favorite au sergent, j'entends précisément M. le comte, adressez-lui votre requête.

En effet, M. de Vintimille entrait en ce moment.

— Venez, monsieur, dit la comtesse à Gaston, j'ai encore plusieurs communications à vous faire... venez avec moi.

Elle l'emmena en effet dans une autre partie de l'hôtel, laissant Laripalière face à face avec M. de Vintimille.

IV

L'ÉPOUX DE LA FAVORITE.

Avant de lui adresser la parole, Laripalière étudia un instant les traits du comte, dont la physionomie insoucieuse et riante parut produire sur lui une impression favorable.

— Qui êtes-vous, que venez-vous faire ici? lui demanda Vintimille, choqué de ce regard scrutateur. — Qui je suis monsieur le comte? répondit Laripalière; quand je vous l'aurai dit, vous ne serez pas plus avancé, car si mon nom est irréprochable, je dois avouer aussi qu'il est fort obscur. Quant à ce que je viens faire ici, c'est autre chose... je viens pour un objet des plus graves, monsieur le comte; je viens donner à un homme un

avis qui intéresse son honneur au plus haut point, et à la façon dont cet homme recevra cet avis, je saurai ce qu'il est, ce qu'il vaut et le cas qu'on doit faire de lui.

Le comte jeta un regard plein de hauteur sur Laripalière qui reprit sans se déconcerter :

— Comme je ne veux pas vous céler plus longtemps, monsieur le comte, que c'est de vous qu'il s'agit, je dois vous avertir, avant d'entrer en matière, qu'il arrivera de deux choses l'une : où vous me remercierez sincèrement du service que je viens vous rendre, ou me rirez au nez et me chasserez comme un chien. Or, je dois vous le dire, monsieur le comte, il serait fâcheux, non pour moi, mais pour vous, que vous prissiez ce dernier parti.

— Voilà un entretien qui s'annonce d'une façon bien mystérieuse, dit M. de Vintimille.

Puis en se jetant dans un fauteuil, les mains dans les poches, la tête renversée en arrière et le regard fixé au plafond :

— Je vous écoute, dit-il au sergent, et d'abord je ne serais pas fâché de connaître un peu votre nom et vos titres, si insignifiants qu'ils puissent être.

— Je me nomme Laripalière, et j'ai été autrefois sergent dans les gardes-françaises. — Tout cela ! dit le comte avec un accent railleur, et quoique portant le nom de Laripallière, quoique sergent dans les gardes-françaises, vous daignez vous intéresser à l'honneur des Vintimille. Tudieu ! monsieur le sergent Laripalière, quelle gloire pour notre maison ! — Tenez, monsieur le comte, reprit Laripalière, vous me croirez si voulez... mais je suis enchanté de vous voir si disposé à rire, car cela me prouve que vous êtes calomnié et que vous ignorez entièrement ce dont je viens vous prévenir. — Ah ça ! ce sont donc de bien grosses calomnies que celles qui courent sur mon compte ? — Il serait difficile qu'elles fussent plus graves. — Veuillez m'en instruire, puisque vous

êtes venu pour cela... je vous écoute. — Monsieur le comte, vous avez épousé mademoiselle Pauline-Félicité, seconde fille de M. le marquis de Nesle... par amour, n'est-ce pas? du moins on le dit... — Et l'on ne se trompe point, mon cher monsieur *de* Laripalière; c'est un mariage d'inclination. — Et je me plais à croire que vous aimez votre femme? — Si je l'aime! je défie qu'on trouve à la cour un ménage plus uni que le nôtre. — Eh bien, monsieur le comte, si vous tenez à conserver à la fois et l'amour de votre femme et l'honneur de votre nom, croyez-moi, quittez la cour avec madame de Vintimille, imitez l'exemple de votre beau-frère M. de Flavacourt, si vous ne voulez partager la position dégradante de M. de Mailly. — Que me dites-vous là? mon cher monsieur *de* Laripalière, vous m'épouvantez. M. de Flavacour s'est condamné à un exil de province pour soustraire sa femme à la passion du roi, et madame de Mailly est tombée depuis longtemps dans le piége qu'a évité sa sœur... tout ceci est de l'histoire ancienne... Mais à cette heure, supposerait-on Sa Majesté capable... — De vouloir remplacer madame de Mailly par madame de Vintimille?... précisément. — Ah bah! — On prétend même que c'est déjà fait, et les nombreuses faveurs qui vous sont prodiguées depuis quelque temps, monsieur le comte, vous font accuser d'une certaine complicité, qui, je n'ai pas besoin de vous le dire, n'a rien de très-honorable ni de très-flatteur. — Voyez-vous cela! dit Vintimille avec un étonnement naïf. Ah! monsieur de Laripalière, quel vilain gîte que la cour, et que vous avez bien raison de vous en tenir éloigné!

Laripalière garda un moment le silence, puis il reprit d'un ton glacial :

— Raillez mon obscurité, puisque cela vous amuse, monsieur le comte; mais je vous jure par l'âme de mon père que moi, pauvre sergent inconnu, sans amis, pres-

que sans famille, si un homme venait me dire : La femme qui porte ton nom le déshonore à la face de tous, et on dit que tu le sais ; la femme qui porte ton nom se livre publiquement à un autre, et on dit que tu te fais payer ta honte, si peu que je vaille, si peu que vaille mon nom, je vous jure, monsieur le comte, que la rougeur me monterait au visage ; que la colère et le désespoir feraient bouillonner mon sang ; — je vous jure enfin qu'avant une heure ma femme aurait quitté Paris, et que jamais ni moi ni elle n'y remettrions les pieds ; — et quant à l'homme qui m'aurait donné cet avertissement, quel qu'il fût, je le remercierais comme mon meilleur ami.

M. de Vintimille demeura quelques instants sans répondre, puis, sortant tout-à-coup de sa distraction profonde :

— Ah ! vous feriez cela, dit-il en reprenant son ton frivole, eh bien ! voyez un peu, mon cher monsieur de Laripalière, comme les mêmes causes peuvent amener des effets opposés ! moi, comte de Vintimille, si un homme venait me donner un pareil avis, non-seulement je conserverais précieusement les emplois et dignités que l'on prétendrait être le prix de mon déshonneur, mais si cet homme était mon égal, je lui dirais : Monsieur, en vous faisant l'écho d'une pareille calomnie, vous insultez trois personnes à la fois ; moi, d'abord, ma femme ensuite, et enfin le roi de France, auquel vous attribuez une action indigne de son caractère, en affirmant qu'il accorde à la bassesse et à l'abjection les faveurs qui ne sont dues qu'au mérite ; nous allons donc nous couper la gorge si vous l'avez pour agréable. Si au contraire cet homme était d'une condition au-dessous de la mienne, s'il était de trop petite noblesse pour que je lui fisse l'honneur de croiser le fer avec lui, s'il s'appelait par exemple, M. de Laripalière... — Eh bien ! monsieur le comte, que feriez-vous ? — Je lui dirais : Mon cher monsieur de

Laripalière, faites-moi donc le plaisir d'aller m'ouvrir cette fenêtre.

Laripalière ouvrit la fenêtre que lui désignait le comte.

— Après? dit-il. — Calculez donc à peu près la distance qu'il y a de cette fenêtre au pavé de la rue. — Trente pieds environ, répondit le sergent avec beaucoup de calme. — Eh bien! mon cher monsieur de Laripalière, dirais-je à cet officieux personnage, si vous ne sortez à l'instant par la porte, je me donnerai le plaisir de vous faire sauter par cette fenêtre, et si dans deux minutes vous êtes encore ici, vous n'aurez plus le choix. Or, comme il ne faut pas un grand discernement pour reconnaître l'immense avantage qu'il y a, en pareil cas, à donner la préférence à la porte sur la fenêtre, je suis certain que mon homme n'attendrait pas que les deux minutes de grâce fussent écoulées. — Monsieur le comte, reprit Laripalière, je vous ai dit, au commencement de cet entretien : Après m'avoir entendu, vous me remercierez sincèrement ou vous me chasserez comme un chien, mais il me serait fâcheux pour vous que vous prissiez le dernier parti. C'est celui que vous avez adopté et vous ne sauriez croire, monsieur le comte, combien, j'en suis désolé pour vous. — C'est-à-dire, si je ne m'abuse, que vous allez vous ranger à l'opinion commune en ce qui concerne les bontés dont le roi m'honore; c'est-à-dire que la seule consolation qui me restât dans mon malheur, l'estime de M. de Laripalière, va m'être enlevée! — En vérité, monsieur le comte, s'écria le sergent, si un autre m'eût raconté ce dont je suis témoin en ce moment, je l'eusse traité d'imposteur. — Je vous en remercie. Mais dites-moi donc, mon cher monsieur de Laripalière, car, en vérité, vous m'amusez tant que je voudrais au moins employer gaîment les deux minutes qui nous restent, dites-moi donc dans quel but vous êtes

venu me faire une confidence qui, vous le savez, devait fort mal sonner aux oreilles d'un mari? Un homme, aussi sensé que vous me paraissez l'être, ne pouvait raisonnablement compter sur aucune récompense. Car de deux choses l'une, ou l'opinion publique me calomniait comme vous le pensiez en venant à moi, ou j'étais ce que vous supposez maintenant; dans le premier cas, fort de mes principes et convaincu de la pureté de ma femme, je devais vous recevoir du haut de mon orgueil révolté et vous faire un très-mauvais parti; dans le second cas, humilié par ce cri sourd et incessant de la conscience qui se fait entendre à l'homme le plus dépravé, je ne pouvais éprouver qu'une haine ardente contre l'imprudent dont le doigt venait se poser brutalement sur la plaie vive que j'eusse voulu me cacher à moi-même, et dans cette seconde hypothèse, vous n'aviez encore qu'un fort mauvais accueil en perspective; d'habitude, ces sortes de confidences se paient avec une certaine monnaie qui n'a point cours dans les cabarets de Paris. C'est donc en vain que je cherche le but qui a pu vous déterminer à cette démarche. — Si vous cherchez en vain, monsieur le comte, c'est que vous vous obstinez à voir un intérêt méprisable et tout personnel au motif qui m'a dicté cette démarche. — Alors pourriez-vous me confier la pensée toute chevaleresque à laquelle vous avez obéi en cette occasion? — Vous ne pouvez ignorer, monsieur le comte, que madame de Vintimille conspire contre monseigneur le cardinal de Fleury? — Tiens! vous savez cela, vous? dit Vintimille en jetant un regard rapide sur Laripalière. — Vous n'ignorez pas davantage qu'une émeute, excitée et soudoyée par madame la comtesse, parcourt les rues de Paris en demandant la chute du ministre. — Eh bien? — Eh bien, monsieur le comte, le jeune homme qui dirige cette émeute est un enfant dont madame de Vintimille a égaré la raison, et cet enfant est tout l'espoir et

toute la vie des seuls amis que je connaisse en ce monde. J'ai juré de l'arracher aux périls qu'il amasse sur sa tête à l'heure où je vous parle, car il y va pour lui de l'échafaud, et c'est pour cela, monsieur le comte, que je suis venu vous signaler le danger qui vous menace vous-même, car en quittant Paris avec madame de Vintimille, vous eussiez du même coup sauvé votre honneur et rendu à sa famille le pauvre jeune homme auquel je m'intéresse.

Vintimille examina Laripalière avec une vive attention, puis il lui dit après avoir regardé à sa montre :

— Les deux minutes sont écoulées depuis longtemps, mon cher monsieur de Laripalière... si j'usais de mon droit? — Vous n'en ferez rien, monsieur le comte. — Vous croyez donc à ma générosité? — Beaucoup moins... qu'à ma supériorité physique. Regardez-vous dans la glace, monsieur le comte, jetez ensuite un coup d'œil sur moi, et vous serez convaincu qu'une lutte entre nous deux ne tournerait pas à votre avantage. — Aussi ne suis-je pas tenté d'en faire l'essai; je me ferais représenter par une douzaine de valets. — Malheureusement ces valets ne viendraient qu'autant qu'ils seraient appelés, et monsieur le comte voudra bien remarquer que j'ai pris la précaution de me placer entre lui et la sonnette. — C'est pardieu vrai! Allons, vous êtes un rusé et hardi compère. — Au revoir, monsieur le comte; j'ai échoué près de vous... tenez, il me vient une idée... je m'adresserai à madame la comtesse elle-même. — Vous l'engagerez à quitter Paris, dit Vintimille en riant, à renoncer à la cour et à ses vanités pour la vie humble et calme de la province? Pardieu, c'est une belle idée que vous avez là, et si vous réussissez, mon cher monsieur de Laripalière, vous pourrez vous vanter d'avoir opéré une conversion des plus difficiles et des plus méritoires. — Sans me vanter, monsieur le comte, je puis vous garantir que

si un homme au monde peut opérer cette conversion si difficile, cet homme... c'est moi ! — Ah bah ! vous avez peut-être quelque talisman, quelque amulette infaillible? — Cela n'aurait rien d'impossible, monsieur le comte.— Et vous vous flattez de l'espérance que madame la comtesse daignera écouter vos sornettes ? — J'y compte bien. — Alors, c'est qu'il y aura un peu de sorcellerie dans votre fait. — Je ne m'en défends pas, monsieur le comte. — Allons, décidément vous êtes trop drôle pour que je ne vous laisse pas sortir par la porte. Adieu, mon cher monsieur de Laripalière, adieu et bonne chance.

Laripalière s'inclina et sortit.

— C'est cela, murmura-t-il quand il fut dans la rue, c'est à elle que je m'adresserai. Mais comprend-on cet homme ! S'il avait emmené la comtesse en province, tout danger cessait pour Gaston. J'aurais du moins profité de l'absence de cette femme pour le ramener à Marguerite... Mais non ! Cet infâme se complaît dans sa honte... Il veut boire la lie jusqu'à la dernière goutte. Allons ! n'y pensons plus. De l'autre côté, je serai peut-être plus heureux.

Pendant quelques instants, il marcha en silence et plongé dans les plus sérieuses pensées. Ayant enfin gagné l'hôtel des *Cinq-Couronnes*, il en sortit au bout de quelques instants pour se rendre chez Robert Dauriac, auquel il annonça qu'il allait faire un petit voyage.

— Vous partez ! s'écria Marguerite qui devint toute pâle à cette nouvelle.

Laripalière ne se méprit pas sur la nature de cette émotion. Lui parti, qui donc s'occuperait de chercher Gaston et de le ramener chez son père ?

C'était là évidemment la pensée qui avait jeté cette pâleur subite sur les traits de la jeune fille.

— Ne vous inquiétez pas de moi, dit le sergent, je serai de retour demain. — A la bonne heure, dit Robert. — Au revoir donc, mes bons amis.

Madame Michelan n'était pas là, il fit signe à Marguerite de le reconduire.

— Je l'ai découvert, lui dit-il quand il eut entr'ouvert la porte. — Oh ! merci, dit Marguerite en lui pressant la main avec émotion ; où est-il ? que fait-il ? — Je vous le dirai plus tard, Marguerite, mais ayez bon espoir et comptez sur moi, car, je vous le répète, je n'aurai pas un moment de repos que je ne vous aie ramené Gaston. C'est dans ce but que j'entreprends le petit voyage que je viens de vous annoncer. — Mon bon monsieur Laripalière, comment jamais nous acquitter envers vous ? — — Marguerite, avez-vous quelque amitié pour moi ? — Si je vous aime ! s'écria la jeune fille avec expansion, oui, certes ; autant que mon oncle et presque autant que Gaston. — Eh bien ! mon enfant, nous sommes quittes.

Et il sortit brusquement.

Deux heures après, il était hors de Paris et galopait, emporté par un cheval vigoureux, sur la route de Picardie.

V

LE SUCCESSEUR DE L'ABBÉ BRION

L'air était vif, le bleu du ciel avait disparu sous une couche de nuages gris qui donnaient à la nature quelque chose de morne et de désolé. Le cheval de Laripalière allait au trot, et le cavalier, s'abandonnant au caprice de sa monture, traversait les campagnes sans accorder un regard aux sites qui se déroulaient devant lui, tant était grave la pensée qui l'absorbait.

Il était sorti de Paris au déclin du jour, et le lendemain, vers huit heures de la matinée, il arrivait au but de son voyage, c'est-à-dire en vue du village de Ribérol, près la petite ville de Nesle.

En homme qui connaît parfaitement la localité, il se dirigea vers l'auberge du père Bréard, qui avait changé de propriétaire, et, remettant son cheval aux mains d'une grosse fille à la physionomie épatée et aux joues couleur lie de vin, il entra dans la grande salle, où il se fit servir une tranche de jambon et une bouteille de vieux Bourgogne.

— Monsieur veut-il une chambre? lui demanda la maîtresse du lieu tout en le servant. — Merci, séduisante hôtesse, répondit Laripalière. Je compte passer trois ou quatre heures à peine en ce pays. Le temps de conclure une petite affaire et de laisser reposer mon cheval, lequel doit avoir une faim dévorante. Soignez-le bien, car il faut que demain je sois de retour à Paris. — A Paris!..... vous allez à Paris, monsieur le sergent? — J'en viens et j'y retourne. — Que vous êtes heureux, monsieur le sergent, et que je voudrais donc être à votre place! — Ne faites jamais de pareils souhaits, ma gracieuse hôtesse, dit Laripalière. Vous êtes heureuse, du moins vous paraissez l'être. Contentez-vous de la destinée que le ciel vous a faite et n'enviez pas l'inconnu. — C'est si beau, Paris, et Versailles... et la cour!... Oh! monsieur le sergent, on dit que c'est un véritable paradis .. — Oui, un paradis... peuplé de quelques anges et de pas mal de démons. — Vous qui connaissez ce pays-là, monsieur le sergent, est-il vrai que la famille de Nesle soit toute puissante, et que le roi de France obéisse aux moindres volontés de madame de Vintimille? — Ah! on s'occupe de cela, ici? — On ajoute même, mais je ne puis le croire, reprit l'hôtesse en baissant la voix, que madame de Vintimille est la bonne amie du roi, et que c'est pour cela qu'il n'a rien à lui refuser. Comme si c'était possible! une femme mariée! est-ce que M. de Vintimille le souffrirait? — Non, sans doute, dit Laripalière en souriant au souvenir de sa conversation avec

le mari de la favorite, et voilà une observation admirable qui détruit à elle seule toutes les calomnies dont cette pauvre comtesse est l'objet. Mais voici huit heures ; il faut que j'aille à la paroisse. Ah ! à propos, mon aimable hôtesse, j'ai à vous demander quelques renseignements. — Parlez, monsieur le sergent. — L'abbé Brion est-il mort ? — Oh ! il y a longtemps. — Et son successeur ? — Est M. l'abbé Trubert. — Est-ce l'heure de le rencontrer ? — Précisément. Vous le trouverez au presbytère. — J'y vais, pour revenir bientôt. Je vous recommande encore une fois mon cheval. — Soyez tranquille, monsieur le sergent. Il sera content aussi de la maison.

Quelques instants après cet entretien, Laripalière entrait chez M. le curé.

L'abbé Trubert, près duquel il fut introduit sur-le-champ, était un homme de quarante ans environ, petit, passablement replet, le type de ces braves ecclésiastiques de campagne qui ne connaissent au monde que deux chefs devant lesquels ils s'inclinent sans hasarder jamais aucune réflexion : leur évêque et Dieu.

Comme son prédécesseur, l'abbé Trubert s'était fait adorer de ses paroissiens par un grand esprit de tolérance... Seulement, cette belle vertu, que l'abbé Brion puisait dans un sentiment vrai et bien compris de la religion chrétienne, était chez l'abbé Trubert la suite naturelle d'une naïveté d'esprit qui le faisait croire généralement au bien et le rendait même quelquefois dupe de sa confiance dans les bonnes intentions d'autrui. Mais les braves paysans, voyant leur curé dans les mêmes voies que l'homme respectable dont il avait été le vicaire, étaient convaincus qu'il avait hérité de ses qualités supérieures et le vénéraient comme lui. Le fait est que l'abbé Trubert était un très-excellent homme dont l'unique défaut, comme on le verra, était de parler beaucoup pour ne rien dire, ce qui arrive presque toujours aux bavards

Dans le court trajet qui séparait l'auberge du presbytère, le sergent s'était posé vingt fois la question de savoir s'il s'adresserait franchement au cœur de l'abbé Trubert, qu'il ne connaissait pas encore, pour obtenir le service qu'il désirait de lui, ou s'il emploierait la ruse pour parvenir à son but. Il avait fini par décider très-sagement qu'il agirait selon ce que lui inspirerait la physionomie du curé.

Or, à l'aspect de cette figure, plutôt comique qu'imposante, car les joues fleuries de l'abbé et son abdomen légèrement rebondi lui donnaient tout-à-fait l'air *bonhomme*, Laripalière comprit qu'il n'aurait pas grand'-peine à réussir dans son projet et se hâta d'entrer en matière, sans trop savoir comment il s'y prendrait et comptant sur les premières réponses du curé pour donner à la conversation le tour qui paraîtrait lui convenir.

— Monsieur l'abbé, dit Laripalière en s'inclinant, excusez-moi de vous déranger si matin, mais il faut que ce soir j'aie rendu compte à certaine personne de la mission qui m'amène près de vous en ce moment, et cette personne demeure à Paris. — Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, dit M. l'abbé Trubert le plus honnêtement du monde. Oserais-je, monsieur, vous offrir quelque rafraîchissement? — Bien reconnaissant, monsieur l'abbé. Mais, je vous le répète, mes instants sont comptés et c'est tout au plus si, en me pressant bien j'aurai le temps de m'acquitter de ma commission dans le délai prescrit. — Je n'insiste pas, répondit le curé, et je vous écoute. Cependant, si vous y aviez consenti, j'ai là certain flacon... — Monsieur l'abbé, dit Laripalière qui s'aperçut tout de suite des dispositions loquaces de M. Trubert, vous avez ici un registre sur lequel vous constatez les mariages qui se font dans la circonscription de votre cure, n'est-il pas vrai? — Comme nous en avons un pour les naissances et les décès. C'est notre métier,

à nous, gens du bon Dieu, d'assister les chrétiens quand ils se mettent en route pour un voyage quelconque. Or, les enfants qui naissent, les fiancés qui s'épousent, les vieillards qui meurent, sont, chacun dans leur genre, des voyageurs auxquels il faut un sauf-conduit. C'est nous qui le leur délivrons.

Laripalière ne put s'empêcher de sourire à cette originale définition du prêtre. Il reprit après un court silence :

— Monsieur l'abbé, j'ai des renseignements à prendre sur un fait qui date déjà de bien longues années. — Si je puis vous y aider, usez de moi, répondit M. Trubert... je regrette seulement que vous ne vouliez pas vous rafraîchir. — Mille grâces. Voici donc ce qui m'amène : Il y a environ seize ans... — Seize ans ! ah ! pardon... interrompit M. Trubert, je n'étais pas encore curé alors... je n'étais que le vicaire du bon, du brave, du vénérable abbé Brion !... Un bien digne homme, monsieur, que mon prédécesseur ! Aimé de ses ouailles, honoré de ses supérieurs, toujours prêt à bien faire !... Avez-vous connu l'abbé Brion, monsieur ? — Oui, monsieur l'abbé, un peu... mais ce n'est pas là... — Ce dont il s'agit ? — Vous avez raison. Venons au fait. — C'est précisément ce que je désire. Une question d'abord. — Je suis tout oreilles. — Avez-vous ici les registres du temps de l'abbé Brion ? — Je vais peut-être vous étonner. Ce sont toujours les mêmes. Ah ! dame ! Ce n'est point ici la cure de Saint-Eustache ou de Saint-Gervais. Nous n'avons pas un grand monde en ce pays-ci, et pour peu qu'ils soient gros, nos registres peuvent servir pendant un demi-siècle. — Alors, il nous sera facile, monsieur l'abbé, de chercher l'acte que je vais vous indiquer... — Sans doute. — Et de m'en donner communication. — C'est mon devoir, du moment que vous me le demandez, monsieur. Et pourvu que je sois présent, c'est une satisfaction que je

n'ai pas le pouvoir de vous refuser. Sans être indiscret, puis-je vous demander, monsieur, si c'est une simple lecture que vous désirez faire de cet acte, ou bien si votre intention...— Mon intention serait d'en tirer une copie...

— Que je m'empresserai de revêtir de mon paraphe en la certifiant conforme à l'original. Rien de mieux, et surtout rien de plus aisé. Je vois d'ici ce que c'est. Oh ! mon Dieu, c'est tout simple... l'habitude de ces sortes d'affaires ! Il s'agit très-probablement d'une succession à régler, des droits d'un enfant à établir, d'une date à vérifier... n'est-ce pas ? — Oui... oui... c'est cela. Vous avez deviné. — Nous sommes si accoutumés à ces choses-là... Bien décidément, vous refusez de vous rafraîchir ? — Je vous suis infiniment obligé. L'heure me presse, et je voudrais... — Je suis à vous.

L'abbé Trubert se leva et se dirigea prestement et tout trotillant vers une petite armoire de chêne contre le mur.

— Voyez, monsieur, dit-il en se préparant à ouvrir la porte de l'armoire, voilà un meuble bien solide ! vous en pouvez juger par vous-même. Eh bien, c'est pourtant M. l'abbé Brion qui l'a fait construire quelque temps avant sa mort, tout exprès pour y déposer ces registres, qui sont ainsi toujours sous clé, et que l'on en retire seulement lorsque c'est absolument nécessaire. C'est une des nombreuses améliorations introduites dans le presbytère par M. l'abbé Brion. Oh ! nous lui devons beaucoup.

Tout en parlant l'inépuisable abbé tira du rayon où il était placé, un énorme registre, dont les teintes effacées attestaient l'antique usage. Il l'apporta sur la table, et s'écria en l'ouvrant :

— Que de plaisirs, que de tristesses, que d'espérances et de découragements renfermés dans ce livre ! Voilà toute l'histoire de notre bourg et des villages environnants ! et c'est le curé qui a l'honneur d'être l'historiographe !... Il est vrai que cela ne demande pas un grand

talent, et ne nous donne guère de mal. Monsieur, j'attends vos indications pour commencer mes recherches.

Laripalière respira ; l'impatience allait l'étouffer.

— Monsieur l'abbé, lui dit-il, veuillez chercher l'année 1726. — 1726 ! j'avais alors quelques quinze ans de moins, et vous aussi. Comme le temps passe !

Laripalière ne s'en apercevait que trop.

— Y êtes-vous, monsieur l'abbé ? — J'y suis. 1726. Savez-vous le mois ? — Si je le sais !... Le mois de juin. — Et la date ?

Laripalière compta sur ses doigts et répondit :

— Le trois.

L'abbé se mit à feuilleter le registre et s'écria :

— A la bonne heure ! voilà des indications précises. Nous avons parfois affaire ici à de braves paysans qui se trompent de dix-huit mois sur la date de leur propre mariage et confondent la naissance de leurs enfants avec le décès de leur grand-père. 3 juin 1726 !... voilà qui est net, au moins !

Quand le curé se crut arrivé à la page en question, il se tourna vers Laripalière et lui dit :

— Il me faut maintenant le nom des époux. — L'homme s'appelait Jacques Vandeuil... l'épouse s'appelait Pauline de Nesles. — Hein ! que dites-vous, monsieur ; ne vous tromperiez-vous pas de nom ? êtes-vous bien sûr ? — Oh ! — parfaitement sûr. — Mais permettez : la maison de Nesle est la plus illustre de ce pays-ci... et il n'est pas possible... D'ailleurs, celle que vous nommez Pauline de Nesle est mariée à l'heure qu'il est à M. le comte de Vintimille. — Je le sais. — Eh bien alors ? — Ce Jacques Vandeuil étant... mort, sa veuve a pu contracter un second mariage, cela n'a rien d'impossible, ni même de surprenant. Or, comme le premier était secret, il est très-naturel que vous n'en ayez jamais entendu parler. — En ce cas, c'est différent. Vous dites donc : 3 juin 1726.

— Oui, monsieur l'abbé. — 3 juin 1726... 3 juin 1726... Mon cher monsieur, j'étais bien convaincu que vous vous triompiez. — Comment cela? — Nous voici à la date indiquée et je ne vois aucun des deux noms que vous venez de prononcer... — Regardez bien, monsieur l'abbé, regardez avec plus d'attention. — Dame! j'ai mes lunettes. — Et vous ne trouvez pas? — Je ne trouve rien. — Voulez-vous me permettre de jeter un coup d'œil? — Comment donc! très-volontiers. Oh! vous ne réussirez pas mieux que moi, soyez-en bien persuadé. J'ai la vue excellente, et d'un regard je déchiffre une page entière du haut en bas. Je me disais aussi : Comment une demoiselle de la maison de Nesle?... Ah! par exemple, c'eut été trop fort. — Monsieur l'abbé! monsieur l'abbé!... s'écria Laripalière en se redressant. — Qu'y a-t-il! — Monsieur l'abbé, reprit le sergent en posant le doigt sur les chiffres qui numérotaient les feuillets du registre, voici la preuve palpable qu'un feuillet existait là et qu'il en a été enlevé. — Où voyez-vous cette preuve, monsieur? — A une lacune qui existe dans la pagination. Voyez vous-même.

L'abbé Trubert essuya ses lunettes et tendit le cou.

— C'est vrai, dit-il, il manque le numéro 217. — Les misérables! murmura Laripalière se laissant retomber sur son siége. — De qui parlez-vous, monsieur? demanda le curé. — De ceux qui ont commis cette violation sacrilége et de certains autres peut-être qui y ont prêté les mains. — Oh! monsieur, dit le curé d'un ton dont la sincérité ne pouvait être mise en doute, les personnes qui ont connu le respectable abbé Brion savent qu'il était incapable de commettre le plus petit mal, eût-il dû en résulter le plus grand bien. Mettons-le donc hors de cause. Quant à moi, je suis prêt à vous livrer tout mon passé, toute ma vie... — Oh! je ne vous accuse pas, dit Laripalière; mais convenez qu'il est au moins bien étrange. —

— Attendez, interrompit l'abbé Trubert. J'ai là-haut, dans un vieux bahut, une liasse de papiers que M. Brion conservait avec un grand soin et parmi lesquels j'ai déjà souvent puisé d'utiles renseignements. J'ai pour principe, monsieur, qu'il ne faut jamais se décourager, tant qu'on n'a pas épuisé tous les moyens qu'on a à sa disposition. Je trouverai peut-être là l'explication de ce qui nous intrigue si fort.

Et sans laisser au sergent le temps de la réponse, le curé monta dans une chambre située un étage plus haut, et à laquelle on parvenait par un petit escalier en limaçon pratiqué dans la muraille.

Laripalière était seul.

Il examina encore le registre. La feuille enlevée avait laissé quelques traces. La main qui avait fait le coup n'avait pas même songé à en faire disparaître les derniers vestiges.

— Tout est fini, pensa le sergent. Il y a eu complot de toutes parts. Tout s'est réuni pour anéantir des preuves que l'on redoutait, moi étant prisonnier, moi étant mort. Allons... je n'ai plus qu'à me résigner. Cette femme me chassera comme son mari m'a chassé. Je n'ai plus le droit de lui imposer mes conditions. Elle me reconnaîtra peut-être, mais rien ne lui sera si aisé que de me signaler comme un imposteur, et alors... alors Gaston ne sera point sauvé... et Marguerite mourra.

Tout en réfléchissant ainsi, les yeux de Laripalière s'arrêtèrent sur l'armoire que l'abbé Trubert avait laissée entr'ouverte.

Deux autres registres en chargeaient les rayons.

Sur l'un on voyait écrit : Décès ; — sur l'autre : Naissances.

Le sergent, comme frappé d'une inspiration soudaine, porta la main à son front.

Le curé n'était plus là. Il l'entendait de loin prendre

les paperasses une à une, les analyser à demi-voix et couronner chacune de ses recherches infructueuses par une petite phrase de colère ou de regret; car, il faut le dire, M. l'abbé Trubert n'avait nullement besoin d'un interlocuteur pour parler. Quand il n'avait personne pour lui fournir la réplique, il causait seul.

Laripalière avait hâte d'en finir. Il ne voulut point déranger le curé, et, pour aller plus vite, il s'empara du second registre sans s'inquiéter de sa permission.

On devine que c'était le registre des naissances.

Il se fit un travail rapide dans l'esprit de Laripalière. Il calcula les mois, les jours, presque les minutes, et sur les bases de ce calcul, il établit une nouvelle recherche dont il venait d'entrevoir le succès probable.

Les naissances de l'an 1726 occupaient une dizaine de feuillets tout au plus.

Laripalière les eut bientôt passés en revue l'un après l'autre.

Comme au livre des mariages, il en manquait un.

Encore un espoir perdu! on avait pensé à tout. La même main qui avait déchiré le droit de l'époux, avait anéanti celui de l'enfant. Laripalière marchait à travers des ruines.

Abattu, désespéré, il allait fermer le livre et le remettre en place. Un papier, collé au bas de la page et plié sur lui-même attire tout à coup ses regards. Il l'ouvre dans toute sa largeur, qui dépasse même celle du registre, et d'une voix tremblante, d'une voix qui ressemble au soupir d'un mourant, il lit ce qui suit :

« La Providence (car ma foi profonde en l'action de
» Dieu me défend d'admettre le hasard), la Provi-
» dence m'a fait découvrir sur ce registre, ainsi que sur
» celui des mariages, une double lacune qui ne saurait
» être que le résultat d'un coupable abus de confiance.

» Ne sachant précisément qui accuser, je n'accuserai » personne. Mais je me dois à moi-même, je dois à ma » conscience de déclarer que les deux feuillets disparus » (n° 217 du livre de mariage et 115 du livre des nais- » sances) contenaient : 1° l'acte de mariage de très- » haute et très-puissante demoiselle Pauline-Félicité de » Nesle avec le nommé Jacques Vandeuil, officier de la » marine marchande; 2° l'acte de naissance de Julie- » Pauline-Félicité Vandeuil, issue dudit mariage, et bap- » tisée par moi, curé de la paroisse de Ribérol. En foi » de quoi, j'ai rédigé et signé le présent acte, destiné » à remplacer, s'il est nécessaire, les deux pièces subrep- » ticement et criminellement détruites, et à servir au » besoin, et auprès de qui de droit, de témoignage et » d'attestation.

» L'abbé Brion. »

Laripalière respira comme si on lui eût enlevé de la poitrine un poids énorme. Autant il s'était tout à l'heure senti accablé et vaincu, autant il redevenait fort et terrible. Il comprit confusément que cette soustraction n'avait pu être opérée que par quelqu'un de la maison du curé, et très-certainement à l'instigation de la Duhamel, ou peut-être de quelqu'autre personnage plus directement intéressé encore à l'honneur de la famille de Nesle. Mais là n'était point la question la plus importante. Il s'agissait de prendre une décision prompte, vigoureuse, immédiate. Cette pièce en son pouvoir le rendait, en quelque sorte, invincible. En une minute son parti fut irrévocablement arrêté. Une paire de ciseaux se trouvait sur la table. Il s'en saisit, coupa le précieux document de manière à laisser subsister à la souche du registre la première lettre de chaque ligne, afin de pouvoir, au cas où l'on en contesterait l'authenticité, la démontrer aux plus incrédules par un simple rapprochement.

Puis il remit le registre à sa place.

Tout ceci se fit dans l'espace d'un clin d'œil.

Au même instant, le curé redescendit. Laripalière n'eut que le temps bien juste de glisser dans sa poche le papier qui contenait désormais toute sa destinée.

— Rien ! rien ! s'écria l'abbé Trubert découragé, je n'ai rien trouvé ; c'est inouï, c'est incroyable, c'est incompréhensible ! — Je vous remercie de la peine que vous avez prise. — Me remercier, et pourquoi? est-ce que ce n'était pas mon devoir? Mon cher monsieur, je donnerais la moitié de mon chétif revenu pour que ce qui m'arrive aujourd'hui ne me fût point arrivé. Figurez-vous que j'ai horreur du désordre, et que je ne suis tranquille que lorsque tout ici est minutieusement et symétriquement rangé. Savez-vous d'ailleurs que c'est là un fait très-grave, et qui peut avoir pour moi les suites les plus sérieuses? — Espérons que non, monsieur l'abbé. Il est évident qu'il y a eu soustraction, et que cette soustraction s'est faite à votre insu. — Cela est d'autant plus vrai, monsieur, répondit le curé, que si je voulais vous raconter...

Laripalière sentit le péril qui le menaçait. Le brave abbé allait commencer une histoire, et Dieu seul savait quand elle devait finir. Le sergent ne voulut pas s'exposer à cette dangereuse chance de retard, et, ayant pris brusquement congé du curé, sortit du presbytère en courant.

Un quart-d'heure après, il reprenait le chemin de Paris.

VI

CHEZ LA REINE.

Suivant sa coutume, Marie Leczinska était retirée

dans ses appartements avec une vingtaine de jeunes filles occupées à broder, lorsqu'on vint lui annoncer la visite du roi. Louis XV entra aussitôt suivi de quelques seigneurs et de plusieurs dames, parmi lesquelles se trouvait madame de Vintimille. On sait avec quelle résignation parfaite Marie Leczinska fermait les yeux sur les faiblesses de son royal époux; elle ne témoigna ni humeur ni mécontentement à l'aspect de la nouvelle favorite, et remercia le roi de sa visite, comme si elle n'eût pas eu sous les yeux un témoignage vivant de son inconstance.

Le roi jeta un coup d'œil sur l'ouvrage des jolies brodeuses qui, presque toutes, étaient des filles de grande maison, et il distribua à chacune un éloge; puis il parla d'une fête qu'il voulait donner à Choisy, et tout le monde indistinctement fut appelé à fournir une idée à cette brillante solennité. Quoiqu'elle dût être la reine de cette fête, madame de Vintimille ne prit point part à la conversation; une pensée plus grave occupait son esprit tout entier. Le mouvement populaire dont elle avait attendu un résultat si décisif avait été promptement étouffé, et l'influence de monsieur de Fleury était toujours la même, en dépit des mémoires qu'on avait fait pleuvoir autour du roi pour l'éclairer sur la conduite de son ministre vis-à-vis de l'Angleterre, conduite qui, selon les uns, dénotait une ineptie complète, tandis que d'autres prétendaient y voir toutes les preuves d'une trahison froidement calculée. Quelques hommes du peuple, faisant partie de l'émeute, avaient été arrêtés et interrogés par le ministre lui-même; tous les mémoires remis au roi, c'était le ministre qui les avait lus, et cependant aucun des vrais conspirateurs n'avait été inquiété : rien dans les manières de monsieur de Fleury ne laissait soupçonner qu'il eût connaissance du complot. Quelle était donc la raison cachée de ce calme apparent et de cette feinte ignorance? Voilà ce que se demandait la fa-

vorite. Une réflexion la rassurait cependant, c'est qu'aucune manifestation de sa part ne prouvait qu'elle eût trempé dans la conspiration. Ni elle ni monsieur de Vintimille n'avaient signé les mémoires que monsieur de Fleury tenait entre ses mains, et qui d'ailleurs n'étaient pas signés des noms les plus influents du parti. Ce qui, à cette heure, contractait son front et enflammait son regard, c'était donc moins la crainte de se voir exposée à la vengeance du ministre que le désespoir d'avoir échoué dans une entreprise désormais bien difficile à renouveler, et dont l'insuccès détruisait pour longtemps les rêves de grandeur et de puissance dont elle s'était bercée jusqu'alors; rêves auxquels, vaincue et désarmée, elle ne pouvait encore se résoudre à renoncer.

Mais si, de ce côté, la partie était à peu près perdue pour elle, madame de Vintimille avait ailleurs de puissants motifs de consolation. Depuis quelques jours le roi redoublait de soins et de prévenances à son égard, et l'image de cette rivale, de cette Marguerite qui lui avait inspiré de si vives alarmes, semblait s'être entièrement effacée de son esprit. Qui pouvait dire jusqu'où atteindrait la passion du roi et l'empire que pourrait prendre sur son esprit une favorite sérieusement aimée? Cet espoir rendit à madame de Vintimille toute son énergie et raviva toutes ses illusions.

Au bout d'une demi-heure passée chez la reine, Louis XV allait sortir lorsqu'une porte s'ouvrit et une jeune fille entra; c'était Marguerite.

Rien ne saurait dépeindre la physionomie de la comtesse à l'aspect de celle qu'elle considérait depuis quelque temps déjà comme une dangereuse ennemie. Aucune expression ne saurait rendre avec exactitude cette persistance de regard, cette expression de mépris furieux qui firent passer son visage, dans l'espace de deux ou trois secondes, d'une pâleur bla-

farde à une rougeur excessive. Tous les mouvements impétueux d'une âme indomptée se révélèrent sur les traits si mobiles de la favorite, et dans le simple coup d'œil qu'elle lança à Marguerite, il y eut une menace et un défi. Cette manifestation extérieure, qui fut du reste assez contenue pour n'être pas aperçue de tous, n'eût certainement pas échappé à la pénétration de monsieur le duc de Richelieu, s'il se fût trouvé là, et la conviction où madame de Vintimille aurait été qu'un témoin clairvoyant pénétrait son secret, n'eût pas manqué d'augmenter son trouble et son embarras. Mais l'absence de l'élégant gentilhomme à qui l'on ne pouvait rien cacher, rassura la comtesse et lui permit de se remettre de cette première émotion.

La jeune fille s'attendait à trouver la reine avec sa société ordinaire ; à la vue du roi et des seigneurs qui l'entouraient elle s'arrêta toute craintive et n'osa plus faire un pas.

Madame de Vintimille regarda Louis XV ; elle frémit en voyant un éclair briller dans ses yeux, Marguerite n'osait plus faire un pas.

— Approchez, mon enfant, lui dit Louis XV, et ne tremblez pas ainsi. — Marguerite obéit, rouge comme une cerise et les yeux baissés.

La voix du monarque avait frappé madame de Vintimille d'une sorte de stupeur.

Elle demeura pétrifiée.

Jusqu'alors, elle n'avait pour ainsi dire aperçu sa rivale qu'à travers le prisme de l'éloignement, et les courtes apparitions de la jeune ouvrière à la cour ne lui avaient jamais laissé que des impressions très-légères et très-fugitives. Mais maintenant, tout était changé. Cette rivale venait au-devant d'elle, comme pour la provoquer au combat. Il ne s'agissait plus d'une ombre, mais bien d'une réalité. Il fallait vaincre ou se résigner à être vaincue.

Marguerite s'était assise et avait pris machinalement sur ses genoux une pièce de broderie.

Le roi fit involontairement un pas vers elle.

— Sire, dit Marie Leczinska au roi, cette jeune fille est une habile brodeuse qui aide de ses conseils les plus inexpérimentées de mes élèves.—Je serais ravi de la voir travailler, dit le roi. — Vous entendez sa Majesté, Marguerite? dit la reine.

Marguerite fit un signe d'humble soumission et se mit à l'ouvrage. Louis XV s'avança plus près encore, et, sous prétexte de mieux examiner la broderie, se pencha de telle sorte que son haleine effleurait la chevelure de la jeune fille.

Pas un de ses mouvements, pas une de ses intentions n'échappait à madame de Vintimille, dont le visage trahissait une colère sourde et profonde.

— Vrai Dieu ! s'écria Louis XV, voilà, sur mon âme, l'ouvrage d'une fée.

Et il le prit des mains de Marguerite, pour l'admirer plus à l'aise.

Cet examen dura assez longtemps, si longtemps même, que la comtesse de Vintimille, hors d'elle et poussée à bout, s'approcha du roi comme si elle eût été curieuse d'étudier dans ses moindres détails le travail de Marguerite, et lui dit très-bas à l'oreille :

— Votre Majesté se plaira-t-elle longtemps à ce jeu cruel ?

Louis XV était en belle humeur. Il ne se fâcha point de cette sortie tant soit peu véhémente, et, remettant à la comtesse elle-même la garniture dont il venait de vanter le dessin :

— Voyez vous-même, lui dit-il en souriant, voyez si l'on peut imaginer une fantaisie plus délicieuse, et dites s'il se peut trouver au monde quelque chose de plus merveilleusement fini !

Dominé par sa jalousie, madame de Vintimille ne songea pas à répondre au roi. Mais elle prit la broderie qu'il lui offrait, et, la rendant aussitot à la jeune fille avec un dépit mal dissimulé :

— Sire, lui dit-elle, je ne vous croyais pas si entiché de chiffons.

En ce moment, les yeux de Marguerite se levèrent sur la comtesse. Son ouvrage lui avait été remis avec une brusquerie étrange et elle voulait voir d'où lui venait cet accueil si peu gracieux.

Elle rencontra le regard de madame de Vintimille et ne put s'empêcher de pâlir. Elle avait eu peur : il lui semblait qu'une sourde tempête planait sur elle, prête à la foudroyer au premier signe. Pour la deuxième fois elle baissa le front.

Et cependant, ce n'est point Marguerite qui, dans cette minute suprême, avait éprouvé l'émotion la plus vive, le choc le plus violent. Elle aussi avait regardé la comtesse et ce regard avait rempli l'âme de la favorite d'un inexplicable effroi. Cette larme craintive qui flottait aux cils de la pauvre enfant était retombée lourde et brûlante sur le cœur de madame de Vintimille, si bien que de ces deux femmes, par une singularité dont il serait difficile de bien préciser la cause, ce fut la plus puissante et la plus haut placée qui se sentit la moins forte et qui trembla le plus.

Le roi demeura encore plus d'un quart-d'heure, feignant de prendre un égal intérêt au travail de toutes les brodeuses, mais revenant toujours à Marguerite et ne s'éloignant d'elle qu'à regret.

Il fut troublé dans cet innocent manége par le regard observateur et continu d'un des gentilshommes de sa suite, qui semblait ne perdre aucun de ses mouvements. C'était monsieur de Saint-Réal.

— Eh ! chevalier, lui dit-il à demi-voix, comme vous

m'examinez ! — Moi, sire ! — Oh ! ne vous en défendez pas, monsieur l'amoureux platonique, vous croyez vous apercevoir que l'on rôde — le plus innocemment du monde d'ailleurs, — autour de l'objet de vos tendresses, et votre sollicitude s'éveille, et vous avez peur qu'on ne vous gâte votre idole, convenez-en ! — Je ne me défends pas d'éprouver une vive sympathie pour la jolie Marguerite, répondit simplement Saint-Réal. Mais il n'y a rien là que de très-fraternel, et je vous l'avoue, sire, je me suis pris d'une telle admiration pour la sainte innocence de cette enfant, que, si je la savais sérieusement menacée, je la préserverais du malheur qui planerait sur elle par un moyen que je tiens en réserve et dont j'userais résolument. — Ce moyen est-il un mystère, chevalier ? demanda le roi. — Non, sire. Les parents de Marguerite sont de bonnes gens qui refuseraient peut-être de croire au péril dont on prendrait la peine de les avertir, et qui diraient : « Nous n'avons jamais fait de mal à personne : Qui donc voudrait nous en faire ? » Il faudrait les servir malgré eux. Je ferais donc enlever Marguerite, et une personne sûre la conduirait immédiatement chez ma sœur, madame de Portal. Là, les séductions du monde n'iraient point la chercher, je vous jure, et j'aurais à me féliciter ainsi de l'avoir sauvée. — En la compromettant, interrompit le roi. Oh ! chevalier, que votre moyen est dangereux !... Savez-vous qu'après avoir été sauvée de cette façon-là deux ou trois fois seulement, ce serait une femme perdue ? — Aussi faudrait-il, pour m'y déterminer, sire, une extrémité fâcheuse ; et j'espère bien n'être jamais obligé d'en venir là.

La figure du chevalier se rembrunit légèrement à ces derniers mots.

Le roi se mordit les lèvres et l'entretien fut rompu.

Enfin, Louis XV, se décida à prendre congé de la reine, comprenant qu'il ne pouvait rester davantage sans

dévoiler trop clairement le fond de sa pensée; mais avant de partir il répéta à plusieurs reprises qu'il se promettait de visiter souvent l'atelier de broderies et désigna même les jours et les heures qui seraient consacrés à cette visite.

Tous ces détails furent autant de coups de stylet dans le cœur de la favorite.

VII

UNE VIEILLE HISTOIRE.

En sortant des appartements de Marie Leczinska, le roi témoigna le désir de rester seul, prétextant l'examen d'une affaire de la plus haute importance.

Madame de Vintimille se rendit à ce désir, feignant de croire à la réalité de cette grande affaire, mais convaincue que Marguerite était à cette heure l'unique objet des préoccupations de son royal amant.

Aussitôt qu'il fut seul, Louis XV fit appeler un de ses serviteurs, avec lequel il eut un long entretien, et, bientôt après, ce serviteur, qui était une sorte de valet favori, sortit du palais muni d'un billet scellé aux armes du roi.

De son côté, madame de Vintimille se hâta de rentrer à l'hôtel de Nesle, et, au bout de quelques instants, un domestique en sortit une lettre à la main.

Le domestique de la comtesse et le valet de chambre du roi, par une coïncidence dont on aura le mot plus tard, se rendaient tous deux chez M. Hérault, lieutenant de police. C'était, en effet, à cet honorable et intelligent fonctionnaire que la marquise et le roi venaient d'écrire en même temps.

On verra dans quelle perplexité profonde ces deux lettres, tracées à la même heure et ayant la même destination, devaient plonger ce pauvre M. Hérault.

Un instant après, madame de Vintimille était seule, réfléchissant à la lettre qu'elle venait d'écrire, lorsqu'un domestique vint la prévenir qu'un homme demandait à lui parler.

— Son nom? — Laripalière. — Ce nom m'est inconnu, n'importe... qu'il entre.

La comtesse pensa que cet homme pouvait être un de ceux que Gaston avait soulevés contre le cardinal de Fleury, et c'est dans cette conviction qu'elle se décida à l'entendre, supposant qu'il venait à elle pour quelque révélation importante; mais l'aspect de Laripalière détruisit cet espoir et lui arracha un geste d'impatience.

— N'est-ce pas vous, lui demanda-t-elle, qui êtes venu, il y a quelques jours, solliciter la protection de M. de Vintimille, pour je ne sais quel emploi que vous vouliez obtenir? — C'est moi, madame la comtesse. — Eh bien! pourquoi me déranger? Voyez M. de Vintimille. — C'est que, cette fois, madame la comtesse, c'est à vous et non à monsieur votre mari que j'ai affaire.

— A moi! en quoi puis-je vous être utile? — Je vais vous le dire, madame; mais veuillez vous asseoir, car je crains pour vous que notre entretien ne soit un peu long. — Malheureusement j'ai fort peu de temps à vous sacrifier, dit la favorite avec un mélange de hauteur et d'ironie; veuillez donc me dire en deux mots ce qui vous amène. — Deux mots suffiront pour vous expliquer le sujet de ma visite, madame, reprit Laripalière en affectant une politesse extrême; mais il en faudra quelques-uns de plus pour vous décider à vous rendre à la prière que je vais vous adresser... voilà pourquoi je vous engageais à vous asseoir.

Laripalière considéra un instant madame de Vintimille avec une attention profonde, puis reprenant la parole d'un ton plein de calme et de fermeté :

— Madame la comtesse, dit-il, le jour où je suis venu

ici pour parler à M. de Vintimille, j'ai rencontré chez vous un jeune homme auquel je porte le plus vif intérêt et que j'ai résolu d'arracher aux périls qu'il brave pour l'amour de vous.

La comtesse fit un geste de surprise.

— Voilà le motif de ma visite; je compte assez sur la bonté de votre cœur pour être convaincu que vous m'aiderez de tout votre pouvoir à mettre fin à la folie de ce jeune homme car c'est de la folie, madame. M. Gaston Dauriac vous aime comme un insensé, et mieux que personne vous savez que cette passion, pour laquelle il expose sa tête, ne sera jamais payée de retour.

Madame de Vintimille s'étendit nonchalamment sur un fauteuil, puis présentant au feu ses pieds délicats et finement cambrés :

— Monsieur Laripalière... dit-elle sans même regarder le sergent ; n'est-ce pas ainsi qu'on vous appelle? — Oui, madame. — Eh bien? monsieur Laripalière, que vous vous fassiez l'ami et le défenseur de M. Gaston, c'est un droit que je ne prétends pas vous contester, mais que cette amitié vous pousse jusqu'à venir chez moi demander compte de mes sentiments, voilà qui me semble étrange et singulièrement indiscret. Je vous prierai donc, si cela ne vous contrarie pas trop, de borner là une démarche à laquelle vous n'avez pas assez réfléchi, et vous serai sincèrement obligée de ne pas exiger de moi que je passe ma vie à guérir des peines de cœur dont je suis parfaitement innocente. — Je voudrais vous obéir, madame, répondit Laripalière, du ton le plus simple et le plus naturel ; malheureusement je ne le puis. — Qu'est-ce à dire? s'écria la favorite emportée par son naturel irascible et impérieux. — C'est-à-dire, madame la comtesse, répondit le sergent toujours imperturbable, que je me vois précisément contraint d'exiger que vous concouriez de toute votre influence à éteindre chez M. Gas-

ton la passion que vous lui avez inspirée. — Je ne savais pas que j'eusse affaire à un fou, dit madame de Vintimille en haussant les épaules. Ah ! monsieur Laripalière, ex-sergent aux gardes-françaises, dicte ses volontés à la comtesse de Vintimille ? Voilà qui devient tout-à-fait réjouissant. — Ce qui vous le paraîtra beaucoup moins, j'en suis sûr, ce sera de voir tout-à-l'heure la comtesse de Vintimille, la maîtresse favorite du roi Louis XV, subir très-humblement les volontés de M. Laripalière, ex-sergent aux gardes-françaises. — Puisque vous connaissez si bien mes titres, dit la favorite en regardant fixement Laripalière, vous devez savoir qu'il est dangereux de se jouer à moi, cessez donc cette comédie qui me fatigue et sortez ! — Oui, dit le sergent avec un sourire glacial, je sais qu'il est dangereux pour un pauvre diable de soulever la colère ou de gêner l'ambition d'une haute et puissante dame. Je sais à ce sujet une histoire assez curieuse. — Faudra-t-il que je sonne mes gens ? demanda madame de Vintimille avec hauteur. — Une histoire qui m'a été contée dans une prison bien triste par un compagnon de captivité et qui remonte à environ seize années, ajouta Laripalière, comme s'il n'eût pas entendu cette menace.

La comtesse se dirigea vers la sonnette, et en saisit le cordon d'une main tremblante.

— Un pauvre garçon, reprit le sergent; qui s'était épris d'une fille de noble maison, qui était parvenu à se faire aimer d'elle, et qui avait bu à longs traits un bonheur tel qu'il n'avait osé l'entrevoir dans ses rêves les plus audacieux, s'éveilla un beau jour dans un cachot de la Bastille.

La porte s'ouvrit en ce moment et un domestique parut.

Madame la comtesse a sonné ? demanda-t-il.

Madame de Vintimille jeta un regard pénétrant sur Laripalière, et parut hésiter.

— Cette histoire se passait aux environs de la petite ville de Nesle, vers l'an 1726, poursuivit le sergent; mais je vois que j'importune madame la comtesse, et je me retire.

Il fit un pas vers la porte.

— Restez ! lui dit impérieusement la favorite.

Et se tournant vers le valet qui attendait toujours sur le seuil de la porte :

— Retirez-vous !

Le domestique sortit, et le sergent se trouva seul avec la favorite.

— Achevez votre histoire, dit la comtesse en dardant sur Laripalière un regard profond et scrutateur. — Je vous ai tout dit, madame, l'histoire s'arrête tout naturellement à l'époque où le pauvre fou alla expier son bonheur entre les quatre murs d'une prison. — Et cet homme, que devint-il? demanda madame de Vintimille avec un léger trouble. — Ce qu'il devint, madame la comtesse; mon Dieu! le sort ne fut pas tout-à-fait injuste avec lui, car j'oubliais de vous dire qu'un enchaînement fatal de circonstances l'avait poussé à commettre un crime, et que sa captivité n'était pas au fond absolument imméritée. On le laissa fort tranquille dans son cachot, et lui-même se garda bien de demander des juges, car on avait une excellente réponse à lui faire... On lui aurait dit: Vous avez tué dans le parc du château de Nesle un jeune gentilhomme, M. de Beaufort, et au lieu d'un geôlier, si cela vous convient mieux, nous vous donnerons un bourreau!... Il se résigna... C'était, en vérité, ce qu'il avait de mieux à faire... Un jour, cependant, il tenta de fuir... Cette vie de prison le consumait à petit feu... Il voulut respirer le grand air, revoir les grands espaces, renouer surtout la chaîne de ce rêve chéri qu'il avait laissé inachevé et qui le poursuivait dans ses nuits lugubres et solitaires... Il trompa en effet la vigilance de ses geôliers,

escalada des murailles, sauta des fossés, aperçut même les clochers de la ville, qui ressemblaient de loin à des bras humains qui s'agitaient dans l'ombre et lui adressaient des signaux. — Et alors?... fit la comtesse en frémissant. — Alors, un coup de feu retentit dans l'air, et du haut des murailles qu'il avait presque franchies, on ramena le prisonnier dans sa cellule. — Mort... mort... n'est-ce pas? — Non, madame la comtesse, répondit Laripalière, après un moment d'hésitation; pas tout-à-fait.

La comtesse fit un geste d'étonnement.

— Cela vous surprend. Cela est pourtant ainsi. Mais le pauvre diable n'en valait guère mieux, et vous allez voir comment.

La comtesse respira.

— Une tentative d'évasion est un crime irrémissible, dans ce beau royaume de pierre qu'on nomme la Bastille, et le héros de notre histoire, madame la comtesse, se vit au moment d'être pendu. Heureusement pour lui, il avait pour gardien un certain M. Lorrain, la perle des hommes, un Aristide, un Socrate sous la plaude grise d'un guichetier. Il résolut d'épargner au pauvre captif un jugement dont l'issue ne pouvait être douteuse, et de l'arracher à un supplice certain. — Et comment fit-il? demanda la comtesse d'un accent qui trahissait ses angoisses. — Oh! M. Lorrain avait un esprit fécond en stratagèmes, surtout quand il s'agissait d'un ami... et M. Lorrain avait justement pris ce malheureux en amitié. Parmi les détenus confiés à sa garde, il y avait un grand gaillard, ancien maître d'escrime, incorrigible perturbateur du repos public, disait-on, et amené là pour propos séditieux. C'était un garçon exalté qui ne savait maîtriser aucune des impressions que subissait sa nature impatiente et nerveuse. La prison devait l'achever. Il mourut d'une fièvre chaude. Que fit M. Lorrain? il substitua, sur

le registre des décès, le nom de celui qu'il voulait sauver au nom de celui qui n'était vraiment plus de ce monde, de sorte que notre prisonnier, mort aux yeux de tous, ressuscita tout doucement et sans bruit, sous la défroque et sous le nom du défunt... — Ainsi, il existe ! s'écria la favorite avec stupeur. — Non-seulement il existe, mais il est libre, dit Laripalière en dévorant du regard madame de Vintimille. — Libre ! — Non-seulement il est libre, mais il a entre ses mains de quoi perdre, s'il veut, ceux qui refuseraient de lui faire justice. — Que me dites-vous là ? s'écria la comtesse devenue toute tremblante. — Des choses bien insignifiantes, madame, répondit Laripalière en reprenant son chapeau qu'il avait jeté sur un siége; en vérité, je m'étonne que vous ayez eu la patience de les écouter jusqu'au bout. Mais voilà déjà longtemps que je vous importune, permettez... — Oh ! vous ne sortirez pas sans m'avoir tout dit, s'écria la comtesse en se jetant au-devant de Laripalière. Ce n'est pas sans un but arrêté d'avance que vous êtes venu me conter cette histoire; vous savez que j'y suis intéressée et jusqu'à quel point j'y suis intéressée; je ne puis me le dissimuler, révélez-moi donc jusqu'au bout le secret que le hasard vous a livré, et dites-moi le prix que vous mettez à votre silence. — Eh bien ! madame, dit Laripalière en rejetant son chapeau sur un meuble, puisque nous nous comprenons enfin l'un et l'autre, j'accepte le marché. J'achève donc mon récit : cet homme dangereux étant réputé mort, on s'occupa, assez récemment du reste, de chercher à sa veuve un époux digne de son rang, et parmi les nombreux soupirants qui prétendaient à sa main, ce fut, si je ne me trompe, un certain M. de Vintimille qui obtint la préférence. — Comment cette nouvelle put-elle parvenir jusqu'au fond de son cachot ? murmura la comtesse comme se parlant à elle-même. — Il ne l'apprit que dernièrement, et après sa sortie de la Bastille. Alors

comme il avait une grâce à obtenir de celle qui avait été, et que, devant Dieu, il avait encore le droit d'appeler sa femme, Jacques Vandeuil...

Madame de Vintimille tressaillit à ce nom.

— Jacques Vandeuil se rendit au château de Nesle, en visita les environs, prit tous les renseignements nécessaires sur les événements de ces quinze dernières années, et ayant appris que l'abbé Brion était mort, alla trouver son successeur, l'abbé Trubert, un brave homme du bon Dieu, très-causeur et d'une obligeance parfaite, lequel ne fit aucune difficulté de compulser le cahier des mariages pour lui donner communication d'un acte important dont vous devinez la nature et dont il voulait, lui Jacques Vandeuil, emporter la copie...

Le visage de la comtesse rayonna.

— Je vois à votre air, madame, que cette partie de mon histoire est tout-à-fait présente à votre souvenir, et que la possibilité de cette communication n'a rien qui vous effraye. Cela se conçoit, car il paraît qu'on avait pris à ce sujet de sages précautions. Il n'en est pas moins vrai cependant que Jacques Vandeuil a en sa possession la preuve positive et irrécusable du mariage contracté par lui, simple élève de la marine marchande, avec Pauline-Félicité, demoiselle de Nesles. — C'est un mensonge, s'écria la comtesse d'un air triomphant, le seul acte qui pouvait attester cette honteuse mésalliance est détruit depuis longtemps.

Laripalière sourit.

— M. de Nesle, votre honoré père, reprit-il, était un homme de ressources, et c'est lui que je soupçonne d'avoir si sagement préservé votre réputation. Mais les plus habiles ont parfois ce qu'on pourrait appeler du malheur, et cette histoire intéressante en offre un exemple frappant. M. le marquis crut sans doute avoir tout fait en anéantissant l'acte constatant qu'il y avait eu mariage entre sa

noble fille et le nommé Jacques Vandeuil. Il crut avoir complété son œuvre en faisant détruire l'acte non moins authentique, constatant la naissance d'un enfant, venu sur cette terre dans des conditions telles, que sa présence, au lieu de combler sa mère de joie, devait l'abreuver de honte et d'humiliation! Mais il ne pouvait deviner qu'un jour l'abbé Brion, poussé par je ne sais qu'elle inspiration bizarre, fouillerait les deux registres lacérés et s'apercevrait ainsi de la soustraction qu'on y avait pratiquée. Il ne pouvait deviner que l'abbé Brion, indigné d'un pareil abus de confiance, rédigerait de sa propre main une déclaration nouvelle, proclamant une seconde fois les droits de l'époux et ceux de l'enfant... il ne pouvait deviner surtout que cette pièce accablante, découverte au fond du registre où elle était cachée, tomberait justement entre les mains de celui qui, seul au monde, en pouvait faire un usage terrible, entre les mains de Jacques Vandeuil, — oui, de Jacques Vandeuil qui a enfin reconnu combien on s'était joué de lui, — de Jacques Vandeuil qui commença à vous connaître, madame, le jour où, revenant à Ribérol, il reçut au milieu de la grande route, des mains mêmes de la Providence qui l'avait amené là tout exprès, sa fille, votre enfant, que vous veniez d'abandonner comme une mère dénaturée, comme une femme sans entrailles et sans cœur.

Madame de Vintimille était attérée.

— Mais qui me dit que toute cette histoire ne soit pas de votre invention? s'écria-t-elle enfin. Qui me dit que Jacques Vandeuil soit encore vivant? — C'est moi qui vous le dis et qui vous le jure sur l'honneur, madame. — Mais, en admettant qu'il vive, comment a-t-il recouvré sa liberté?... Se serait-il évadé? — Non, madame, les évasions, par le temps qui court, sont choses fort rares, et n'y réussit pas qui veut. — On l'a donc laissé sortir? — Oui, à de certaines conditions. — Et quelles sont ces

conditions? — Je ne puis ni ne veux vous les expliquer, madame. — C'est étrange... mais alors qu'est-il devenu? où est-il en ce moment? — Peut-être le devinerez-vous, madame, quand je vous dirai qu'il y a dix minutes environ vous vouliez le faire jeter à la porte par vos gens.

Madame de Vintimille recula comme si elle eût mis le pied sur un reptile.

— Lui! lui! murmura-t-elle pâle comme un cadavre en contemplant Laripalière d'un œil hagard.

Laripalière, lui, conserva tout son sang-froid et reprit en s'inclinant:

— Moi-même, madame; vous avez peine à reconnaître dans le sergent Laripalière ce Jacques Vandeuil que vous avez aimé autrefois! A! c'est que seize années de Bastille et un coup de feu en plein visage changent terriblement un homme. Ce coup de feu, c'est à vous que je le dois, madame; je me serais résigné à ma prison si j'eusse pu vous y voir, mais ne plus contempler vos traits, ne plus entendre votre voix! je ne pus m'y résoudre, et, comme je vous le disais tout à l'heure, je voulus fuir. Surpris dans ma tentative par une sentinelle, je tombai frappé d'un coup de feu qui faillit mettre fin à tous mes maux, et dont je demeurai défiguré. Il y a bien longtemps de cela, et qui sait? à l'heure où je roulais au fond d'un fossé, la tête fracassée et baigné dans mon sang, peut-être célébrait-on une fête dont vous étiez la brillante héroïne! peut-être, à cette heure même, dansiez-vous, la joie au front et le sourire aux lèvres, le cœur réjoui par cette pensée que Jacques Vandeuil était bien près de mourir, et que la réalisation de vos rêves ambitieux ne rencontrerait plus désormais aucun obstacle. — Ah! vous êtes Jacques Vandeuil! répéta la comtesse comme pétrifiée par cette résurrection imprévue. Et dans quelle intention êtes-vous venu ici? — C'est selon. — Quoi!

vous oseriez le révéler?... — Pourquoi pas? — Mais non, vous ne le pouvez point. Jacques Vandeuil, vous l'avez dit vous-même, est censé mort à la Bastille, et je n'ai rien à craindre, moi, du sergent Laripalière. — Oh! en fait d'identités, on en a rétabli de plus difficiles à constater que celle-là... et quand je voudrai prouver la mienne.... — Vous ne le pourriez qu'en perdant cet honnête gardien, ce... bon monsieur Lorrain dont vous parliez tout à l'heure. — C'est vrai..... mais le sergent Laripalière, dans la nouvelle position qu'il occupe, se procurerait aisément un sauf-conduit en blanc, et, à l'aide de ce sauf-conduit, l'excellent Lorrain gagnerait immédiatement la frontière avec des économies suffisantes pour vivre à l'avenir comme un bourgeois retiré!... Vous voyez que ce n'est pas là ce qui m'empêcherait de parler... — Alors, c'est donc la guerre? — Non. C'est la paix, si vous le voulez. C'est la paix, si vous consentez à sauver Gaston des périls qui le menacent et de lui-même, car je sais de source certaine qu'on a les yeux sur lui, et vous savez bien que si on l'arrête, c'est fait de lui. Les preuves ne manqueront pas pour le condamner... On veut un exemple, et cet exemple sera terrible! — Qu'y puis-je? parlez donc! — Tant qu'il conservera l'espérance de se voir aimé de vous, Gaston, loin de les éviter, recherchera toutes les occasions d'exposer ses jours pour vos intérêts. Eh bien! pour qu'il renonce aux périls de cette vie orageuse où vous l'avez entraîné malgré lui, pour qu'il rentre au sein de sa famille, il me faut une lettre de vous qui lui dise impitoyablement la vérité, qui lui apprenne sans détour que vous aviez besoin, pour le succès de votre cause, d'un homme ou plutôt d'un esclave sans volonté, incapable de résister à votre tyrannie, et que c'est à cette nécessité qu'il doit attribuer les semblants d'amour que, sans nul doute, vous lui avez prodigués. — Ce que vous me demandez là est aussi cruel pour lui

que pour moi, monsieur.— C'est une cruauté salutaire, madame, car plus cet amour s'enracinera dans le cœur de Gaston, plus il lui faudra d'efforts pour l'en arracher. Le seul moyen de le guérir est de lui avouer qu'il a été trompé, trahi, joué par vous. Avouez, madame, avouez donc qu'en lui disant cela vous ne lui direz que ce qui est.

Madame de Vintimille demeura quelques instants comme étourdie sous la violence de ces amers reproches... Mais bientôt, comprenant sans doute l'inutilité ou le danger d'une objection quelconque, elle s'approcha de Laripalière avec une expression pleine de douceur et de mélancolie :

— Jacques, lui dit-elle, est-il possible que vous ayez pris de moi une telle opinion? se peut-il que vous ayez la cruauté de m'attribuer, à moi qui vous ai donné des preuves si éclatantes d'amour et de dévouement, des actes que la haine la plus implacable justifierait à peine dans une femme? Réfléchissez, Jacques, songez à ce que je fus pour vous, rappelez-vous le caractère irascible du marquis mon père, son orgueil intraitable, la fatalité qui avait fait de vous un criminel, et alors vous comprendrez peut-être à qui vous devez tous vos malheurs, alors vous ne confondrez plus la victime avec le bourreau, vous ne reprocherez plus la joie et le sourire à celle qui peut-être vous appelait avec des larmes et des sanglots.

A ces paroles prononcées d'une voix tremblante, Laripalière fut visiblement ému. Mais il avait résolu de ne se point laisser prendre aux accents de la sirène.

— Tenez, madame, dit-il avec une tristesse grave, laissons là le passé, ne réveillons pas des souvenirs que nous devons oublier l'un et l'autre. Jacques Vandeuil n'existe plus et ne veut plus exister, car il a résolu d'être généreux et il pardonnera, en ce qui le concerne personnellement, tout le mal qu'on lui a fait, tous les tour-

ments qu'il a soufferts. Revenons à Gaston; c'est pou lui seul que je suis venu et vous savez ce que je désire de vous. — Tout ce qu'il vous plaira, Jacques; mais il est un être auquel vous devez vous intéresser plus vivement encore et dont vous avez tout à l'heure rappelé le souvenir dans des termes qui m'ont fait frissonner... Serait-il vrai que vous ayez de moi une opinion aussi affreuse? Me croiriez-vous pour quelque chose dans l'action infâme dont la Duhamel se rendit coupable à mon insu? C'est elle, croyez-le bien, qui m'enleva mon enfant, et sa mort, arrivée quelque temps après, m'a toujours semblé une expiation de ce forfait. Ce sentiment qui vibre au cœur de toutes les femmes, croyez-vous donc que je ne l'aie jamais éprouvé?

Jusque-là Laripalière ne s'était guère départi de sa fermeté; mais à ce souvenir donné par la mère à son enfant, il sentit une partie de sa colère l'abandonner, et, cédant à un élan généreux, il répondit sans avoir pris le temps de peser le sens de ses paroles :

— Puisqu'un cri d'amour est sorti de votre âme, vous la verrez bientôt, madame! puisque vous avez trouvé pour elle un mot de regret et de tendresse, vous l'embrasserez... et je vous jure qu'en songeant à ce qu'elle est pour vous, votre cœur saignera de ne l'avoir point connue plus tôt!
— Merci... merci, murmura la comtesse avec une émotion à travers laquelle se trahissait pourtant une inquiétude étrange.

Puis, feignant de saisir au vol une idée qui lui venait subitement :

— A propos, dit-elle, je pense à une chose... Oh! mais n'allez pas croire que je suspecte en rien votre loyauté, Jacques... mais la carrière où vous êtes engagé et sur laquelle vous n'avez pas cru devoir vous expliquer avec moi, vous expose peut-être à bien des périls et il pourrait se faire qu'un hasard fatal, trompant vos bonnes inten-

tentions, fit tomber dans des mains ennemies un papier qui pourrait m'être si funeste. — Quel papier?... la déclaration de l'abbé Brion? — Oui. — Je vous la remettrai quand il vous plaira, madame, aujourd'hui même si vous le voulez. — Eh bien, ce soir... à dix heures. — Ce soir, à dix heures précises, je serai ici, madame, et j'aurai sur moi ce que vous me demandez, mais en retour..... — Je vous donnerai la lettre que vous désirez pour M. Gaston Dauriac. — A ce soir donc, madame.

La marquise posa sa main sur celle de Laripalière qui tressaillit à ce contact.

— Et ma fille, lui dit-elle, je veux voir ma fille.....

— Je tiendrai la parole que je vous ai donnée..... A bientôt.

La comtesse sonna. Un valet parut.

— Reconduisez monsieur, dit-elle.

Et d'un visage souriant elle lui dit encore une fois adieu.

Mais aussitôt que Laripalière fut sorti, il s'opéra dans les traits de madame de Vintimille une transformation complète.

— Vivant ! s'écria-t-elle d'une voix sombre, cet homme vivant ! Et il prétend savoir où est ma fille ! il a en sa puissance cette preuve de mon déshonneur ! il peut demain, aujourd'hui, quand il le voudra, faire de moi la fable et la risée publique ! mais c'est ma perte ! mais c'est l'enfer !

Puis, après un moment de réflexion :

— Oui, s'écria-t-elle, c'est cela, un mot à Gaston; lui seul au monde peut me donner un conseil, me sauver de ce nouveau péril... qui sait... me délivrer peut-être de cette odieuse tyrannie !...

Tremblante, respirant à peine, elle se mit à son secrétaire et dix minutes après, une lettre partait à l'adresse de M. Gaston Dauriac.

VIII

LES PERPLEXITÉS DE M. HÉRAULT.

A peine sorti de l'hôtel de Nesle, Laripalière se repentit de le promesse qu'il venait de faire à madame de Vintimille, de la réunir bientôt à Marguerite. La lettre écrite par Saint-Réal à la jeune fille et interceptée par lui Laripalière, les réticences mêmes qu'elle contenait, la connaissance qu'il avait acquise des mœurs de la cour et du caractère intime de Louis XV depuis qu'il remplissait, en apparence du moins, certain office difficile à avouer pour un homme de cœur, tout concourait à lui faire croire que cet amant redoutable, contre lequel le chevalier engageait si vivement Marguerite à se tenir en garde, n'était autre que le roi. Cette supposition était rendue plus vraisemblable encore par les relations que sa protégée avait de temps en temps avec la reine Marie Leczinska. C'est là évidemment que Louis XV avait pu la voir, la connaître, et le hasard devait l'avoir mise plus d'une fois face à face avec la favorite, sans que celle-ci se doutât des liens secrets qui l'attachaient à la modeste ouvrière. Ce mystérieux enchaînement de circonstances était donc gros de dangers imminents, et toute la sollicitude de Laripalière en cette occasion devait avoir pour but d'éloigner Marguerite de la cour. En effet, quels avantages pouvaient résulter pour la pauvre enfant de la révélation du secret da sa naissance? A quoi bon lui dire de qui elle était la fille? et la comtesse elle-même, l'ambition qui rongeait son cœur lui permettrait-elle de ressentir pour un enfant qui était le témoignage vivant de sa faute, la bienveillance et l'affection d'une mère? Non. Elle avait pu, dans un premier moment de surprise et de remords, exprimer le souhait de connaître cette douce créature, jadis abandonnée et reniée par elle, mais Laripalière ne

devait pas livrer aux hasards d'un avenir incertain la vie pure et tranquille de Marguerite. En supposant que la comtesse subît en ce moment l'influence d'un repentir réel, ce louable élan de cœur serait-il de longue durée?... Il était permis d'en douter, surtout s'il était vrai que la maîtresse en titre de Louis XV pût déjà considérer cette enfant comme une rivale. Dans le cas, d'ailleurs, où, sans avouer publiquement les liens qui les unissaient, madame de Vintimille voudrait prendre Marguerite avec elle, n'était-ce pas là une route sûre pour la livrer sans défense au déshonneur?

Laripalière arriva chez lui plongé dans cet abîme de pensées désolantes et en proie à la plus cruelle perplexité.

Au moment où il rentrait, madame Dubois, l'hôtesse des *Cinq-Couronnes*, l'appela de sa voix la plus aimable :

— Une lettre, monsieur Laripalière, une lettre !

Il rompit le cachet et parcourut à la hâte trois lignes sans signature.

On l'attendait avec impatience chez le lieutenant de police.

— Y a-t-il longtemps que vous avez cette lettre, chère madame Dubois? — Deux heures environ, monsieur Laripalière. — Alors, en route ! Je n'ai pas de temps à perdre.

Et il s'éloigna à grands pas.

Quand le sergent fut introduit chez M. Hérault, celui-ci était si préoccupé qu'il ne l'entendit même pas. Il avait devant lui deux billets qu'il lisait alternativement avec une attention marquée, et dont le contenu semblait le jeter dans le plus grand embarras, à en juger par la pantomime qui succédait à la lecture de chacun de ces billets.

— Que faire? disait-il à voix haute et en se frappant

la tête comme pour en faire jaillir une idée, la lettre du roi est positive, mais celle de la favorite ne l'est pas moins; Louis XV est tout-puissant; mais, d'un autre côté, madame de Vintimille dirige à son gré l'esprit de Louis XV, de sorte que, si je m'expose en refusant d'exécuter les ordres de Sa Majesté, je cours à ma perte en désobéissant à la favorite. Comment me tirer de là? Le grand talent serait de satisfaire l'un sans blesser l'autre. Voilà justement le difficile. Que le Ciel confonde cette petite Marguerite!

Laripalière frissonna à ce nom, puis il se remit aussitôt et toussa légèrement pour faire comprendre au lieutenant de police qu'il n'était pas seul.

— Ah! c'est vous, Laripalière, dit M. Hérault au sergent; je parlais tout haut, je crois, lorsque vous êtes entré? — Je le crois aussi, dit Laripalière en s'inclinant. — Vous avez entendu, peut-être? — Deux ou trois mots insignifiants. — Et quelle conséquence avez-vous tirée de ces deux ou trois mots insignifiants? — Mais j'ai cru entrevoir que monseigneur se trouvait en ce moment dans une situation critique, et qu'en dépit de la haute intelligence que chacun se plaît à lui reconnaître, il ne découvrait aucune issue pour en sortir. — Peste! s'écria M. Hérault, vous êtes un fin matois, mons Laripalière, et je vois qu'il n'est pas besoin de vous mettre les points sur les *i* pour vous faire comprendre une affaire. — Ma foi, monseigneur, s'écria le sergent d'un air dégagé, à vous parler franchement, j'ai toujours eu de moi-même une opinion assez flatteuse et je ne me suis jamais aperçu que ce fût à tort. — En vérité! riposta ironiquement M. Hérault. — Sur l'honneur! — Alors, monseigneur de Laripalière, le roi Louis XV a commis une injustice flagrante en ne vous nommant pas lieutenant de police à ma place. — Le roi Louis XV fait bien ce qu'il fait, monseigneur, il a donc eu raison de vous choisir,

mais après vous, à mon avis, le plus digne d'occuper cette honorable fonction, c'est moi. — Pardieu! si ce n'était une affaire qui exige la plus grande discrétion, je serais curieux de mettre à l'épreuve cette habileté. — Ma discrétion égale mon adresse, monseigneur, c'est vous dire que jamais mes lèvres n'ont trahi un secret confié à mon honneur. — Je suis bien tenté de te mettre à l'épreuve, ne fût-ce que pour confondre ta forfanterie. — Je vous en serai particulièrement obligé, monseigneur, car, sur mon âme, l'occasion seule m'a manqué jusqu'à ce jour pour être apprécié ce que je vaux. — Eh bien! au lieu de te confier tout simplement la commission pour laquelle je t'ai mandé et que tu aurais exécutée à l'aveuglette, comme font la plupart des gens que nous employons, je vais t'expliquer la chose tout au long, et si tu découvres un biais pour me tirer du mauvais pas dans lequel je me trouve embourbé en ce moment, je reconnais la justice de tes prétentions et m'engage formellement à te placer selon ton mérite. Mais songe bien qu'il s'agit d'une affaire grave et que tu paierais cher une indiscrétion. — Sur ce point, je vous le répète, vous pouvez vous fier à moi comme à vous-même. — Écoute-moi donc. Il y a, rue de l'Arbre-Sec, chez un certain monsieur Dauriac, une jeune fille du nom de Marguerite.

Laripalière resta interdit. Cependant, ressaisissant aussitôt son calme habituel :

— Je la connais, dit-il. — Toi? — Moi-même. — Et comment cela? — Est-ce que, depuis ma sortie de la Bastille et par suite de la petite convention passée entre monseigneur et moi, je ne suis pas tenu de tout savoir? Ma profession m'y oblige, et si j'ai à me plaindre de quelque chose, c'est de n'avoir pas encore trouvé une occasion importante de mettre mes talents à l'épreuve. Il est vrai qu'il y a si peu de temps que je suis à votre service... Pour en revenir au sujet qui nous occupe, mon-

seigneur, cette jeune fille, — cette Marguerite, — a pour toute protection au monde une brave dame nommée madame Michelan et un vieillard aveugle.

Monsieur Hérault considéra le sergent avec une surprise extrême, puis il reprit :

— C'est bien cela ; mais ce que tu ne sais sans doute pas, c'est que Marguerite est aimée d'un grand seigneur qui donnerait tout au monde pour l'obtenir. — Tout.... excepté pourtant sa couronne et son titre de roi, dit Laripalière d'un air indifférent.

Le lieutenant de police demeura stupéfait. Quant à Laripalière, il avait vu et touché juste.

— Voilà qui est violent ! s'écria monsieur Hérault ; où diable as-tu pu apprendre ce que je sais depuis dix minutes à peine ? — Je vous le répète, monseigneur, mon devoir est de tout connaître, et je remplis mon devoir... en conscience. — Me diras-tu aussi le nom de la femme qui veut s'opposer aux projets du roi sur Marguerite ?... — Pourquoi vous cacherais-je que c'est madame de Vintimille ? — Es-tu sorcier ? es-tu démon ? s'écria monsieur Hérault hors de lui. — Monseigneur trouve-t-il que je me sois jugé trop favorablement ? — Le hasard peut t'avoir servi à propos ; mais j'ai un moyen de mesurer au juste la portée de ton intelligence en te donnant à résoudre la difficulté à laquelle je n'ai pu trouver de solution. — J'attends, monseigneur. — Voici deux lettres ; l'une est du roi et m'ordonne de faire enlever Marguerite pour la conduire à Versailles, dans un pensionnat où elle recevra, sous la protection nominale de la reine, et avec des filles de bonne maison, la meilleure et la plus brillante éducation possible ; l'autre est de madame de Vintimille et m'enjoint de faire enlever Marguerite pour la conduire au couvent de Chaillot. Si je désobéis au roi, je suis perdu, et si je n'obéis à la favorite, je le suis également. Dis-moi maintenant si ton esprit est assez ingénieux pour

me fournir un moyen d'éviter les deux abîmes qui menacent de m'engloutir.

Laripalière garda le silence et se contenta de sourire.

— Eh bien! vous vous taisez, monsieur le grand homme, vous vous reconnaissez vaincu? — Au contraire, monseigneur, si je me tais, c'est que je ne puis croire que vous me donniez sérieusement comme insoluble un problème aussi simple et aussi facile à débrouiller. — Il n'y a rien de plus sérieux. — Vrai! alors, monseigneur, je vais vous dire le moyen que j'emploierais à votre place et vous reconnaîtrez comme moi, j'en suis sûr, qu'il est infaillible. — Peut-être, mais dis toujours. — Pour qu'un roi se soit épris de cette demoiselle Marguerite, il faut nécessairement qu'elle soit jolie, et elle l'est, je puis vous le certifier. — Soit. Mais je ne vois pas où tu en veux venir. — A cette conclusion toute naturelle : puisque Marguerite est belle, elle a dû tourner bien des têtes. — C'est probable, après? — Or, parmi tous les amoureux qu'elle a désespérés, il peut s'en trouver un non moins épris et non moins entreprenant que sa majesté le roi Louis XV. — Eh bien? dit M. Hérault dont le visage quitta tout à coup son expression ironique. — Eh bien, cet amoureux, ignorant qu'il commet un crime de lèse-majesté, enlève Marguerite et vous délivre ainsi de tous vos ennuis. — Attends... attends, je commence à comprendre. — Monseigneur, connaissez-vous les fables de ce bon M. de La Fontaine? — Sans doute. — Il y en a une, où deux larrons se disputent un âne. La lutte est acharnée, incertaine. Arrive un troisième larron qui les met d'accord, vous savez comment... Je serai le troisième larron, monseigneur. — En effet, s'écria le lieutenant de police enchanté de la ruse du sergent et ravi de se voir tiré de peine : tu as raison de vanter ton adresse, et j'ai eu tort d'en douter; aussi tu peux compter sur la parole que je t'ai donnée. Ton idée est excellente, par

faite... malheureusement reste l'exécution, qui ne me paraît pas sans obstacle. Par la raison même qu'elle est seule et presque sans défense, la jeune Marguerite doit s'entourer de précautions; il sera difficile de mettre sa prudence en défaut. Quant à employer la violence, il n'y faut même pas songer; le scandale et l'esclandre que causerait une pareille affaire pourraient arriver jusqu'au roi, et c'est alors que la vérité lui étant connue, je serais perdu sans ressources. Il faudrait que Marguerite cédât à la persuasion, à l'entraînement d'une passion réelle, et c'est là que toute finesse devient superflue. — Ainsi, vous croyez que je ne saurais pas décider mademoiselle Marguerite à se laisser enlever? — Par malheur, ceci me paraît hors de doute. — Vous ne m'avez donc jamais remarqué, monseigneur? — Au contraire. — La réponse est peu obligeante. Eh bien! je prétends vous prouver, non pas demain, mais aujourd'hui même, qu'il ne tient qu'à moi d'exercer, quand il me plaît, la puissance de mes séductions, et qu'il n'est pas une femme qui sache résister à l'attrait de ce physique dont vous semblez faire si peu de cas.

Le lieutenant de police ne put retenir un éclat de rire en comparant le visage du sergent avec ses prétentions.

— Je vois que vous doutez toujours, dit Laripalière sans se laisser déconcerter par cet accès d'hilarité. — Et je prendrai la licence de douter, mon brave, jusqu'à ce que vous ayez séduit la belle. — Alors, monseigneur, dans deux heures, vous serez convaincu. — Comment cela? — Envoyez à la demeure de Marguerite, passez-y vous-même si vous l'aimez mieux, et l'on vous y apprendra qu'on ne sait plus où elle est... — Au moins, pas de violence. — Ni violence, ni bruit! elle cèdera au seul empire de l'amour. — En deux heures? — En deux heures! c'est même beaucoup pour moi. — Allons, s'é-

cria M. Hérault en éclatant de rire une seconde fois, nous tombons tout à fait dans le merveilleux. Dans deux heures, j'enverrai prendre des informations rue de l'Arbre-Sec, la chose en vaut la peine. — Je cours où m'appelle un si beau triomphe, monseigneur.

Et il sortit, laissant M. Hérault ravi de joie, quoique flottant encore entre la crainte et l'espoir.

IX

L'ENLÈVEMENT.

Marguerite était dans la petite salle du rez-de-chaussée, lorsque Laripalière se présenta chez Robert Dauriac. Le sergent la contempla quelques instants en silence; elle était pâle et ses traits, devenus tout à coup graves et réfléchis, portaient l'empreinte d'une douleur profonde.

— Pauvre enfant! lui dit le sergent d'une voix émue, vous ne voulez donc pas renoncer à cette tristesse qui vous mine? — Pour cela, répondit la jeune fille avec un sourire plein d'amertume, il faudrait que je pusse oublier Gaston ou que Gaston revînt à moi; vous voyez bien que ma tristesse est incurable. — Ne dites pas cela, Marguerite, Gaston vous aime toujours et il reviendra, je vous le jure. — Vous êtes bon, monsieur Laripalière, dit Marguerite en présentant sa main au sergent, vous m'aimez sincèrement et je vous sais gré des efforts que vous faites pour me rendre l'espoir et le bonheur; mais je ne suis pas dupe de vos généreux mensonges. Allez, je le vois trop clairement, je suis entièrement effacée du cœur de Gaston; une autre plus heureuse...

Mais, à cette pensée, sa voix s'altéra tout à coup; la parole mourut sur ses lèvres, et, plongeant sa tête dans ses deux mains, elle se mit à sangloter.

— Écoutez-moi, Marguerite, dit Laripalière dont le

cœur se brisait aux plaintes de la jeune fille, et croyez bien que ce ne sont pas de vaines paroles de consolation que je prononce en ce moment. Depuis le jour où Gaston a quitté cette demeure, je n'ai cessé de m'occuper de lui, et mes démarches n'auront pas été infructueuses. L'obstacle qui, jusqu'à ce jour, l'a tenu éloigné de vous, va disparaître aujourd'hui même, j'en ai la certitude, et j'ai tout lieu d'espérer qu'avant peu le calme et la concorde seront enfin rentrés dans cette maison. — Mon bon monsieur Laripalière, dit Marguerite en essuyant ses beaux yeux, j'ai trop bien appris à vous connaître pour douter un instant de la sincérité de vos paroles et de l'excellence de vos intentions ; je suis donc convaincue que vous avez tout tenté pour mon bonheur ; quant aux espérances que vous avez conçues, je vous promets de faire tous mes efforts pour les partager, et surtout pour ne plus être triste, puisque cette tristesse vous touche au point de vous rendre aussi à plaindre que nous. — A la bonne heure, et je vous le répète, Marguerite, j'ai le pressentiment que la joie rayonnera bientôt dans ces beaux yeux bleus, trop souvent obscurcis par les larmes.

Puis, regardant fixement la jeune fille :

— Marguerite, lui dit-il d'une voix grave, vous venez de me dire que je vous inspirais une entière confiance, êtes-vous prête à m'en donner une preuve ? — Sans doute, répondit Marguerite surprise de ce ton solennel. — Vous sentez-vous en moi une foi assez aveugle pour vous conformer à ce que je vais exiger de vous, quelque étrange que cela puisse vous paraître ? — Pourquoi non ? répondit la jeune fille en levant sur Laripalière son regard naïf et pur, ne suis-je pas assurée, quoi que vous puissiez me conseiller, que vous n'avez en vue que mon bonheur ? — C'est bien ; où est en ce moment M. Robert Dauriac ? — Dans la chambre en haut, dit Marguerite. Il est depuis deux jours en proie à une fièvre dévorante,

et, malgré son état de souffrance, il ne veut personne auprès de lui. Le médecin nous a conseillé de ne le point contrarier sur ce point. — Et madame Michelan? — A Saint-Germain-l'Auxerrois, où elle est allée faire une prière en faveur de notre pauvre malade. — Eh bien ! Marguerite, voulez-vous me suivre jusqu'au seuil de cette maison ? j'ai deux mots à vous dire.

Marguerite suivit Laripalière.

Une voiture hermétiquement fermée stationnait devant la porte.

A la vue de Laripalière, le cocher descendit de son siége et baissa le marche-pied.

— Madame Michelan, dit le sergent en prenant la main de Marguerite, comme pour l'aider à monter dans le carrosse, madame Michelan ne s'est pas rendue à Saint-Germain-l'Auxerrois, comme elle vous l'a dit, mon enfant. Elle est allée en un lieu où elle vous attend. Je lui ai promis que nous irions la rejoindre ensemble, partons... — Mais pourquoi?... quelle raison? — Il s'agit, Marguerite, d'éviter un grand malheur. — Et c'est madame Michelan qui vous envoie?... Pardon, monsieur Laripalière, mais cela est si étrange.., — Montez toujours, montez !

Et tout en parlant, il poussait Marguerite vers le carrosse.

— Mon Dieu, je ne sais... je n'ose... — Un peu de courage, Marguerite.

Par un dernier effort, il la fit entrer dans la voiture, et, tout aussitôt, ayant refermé la portière, il cria au cocher :

— Allez.

Marguerite jeta un cri.

Une commère de la maison prochaine accourut à l'entrée de la boutique et grommela entre ses dents :

— Ah bien! voilà une belle équipée. Le sergent aux

gardes-françaises qui enlève la petite brodeuse de la maison Dauriac ! Envoyez donc les jeunesses travailler à la cour ! ça devait finir par là.

Marguerite était défaillante.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, prenez pitié de moi... Où vais-je? où me conduit-on? — Rassurez-vous, mon enfant, dit Laripalière en s'agenouillant devant elle, et écoutez-moi. Je ne veux pas vous tromper plus longtemps. Non, nous n'allons point trouver madame Michelan : c'était une feinte pour vous déterminer à me suivre. — Oh ! monsieur..... monsieur..... bégaya la jeune fille en cachant sa tête dans ses mains. Vous m'avez menti... vous voulez donc me perdre? — Je veux vous sauver, Marguerite, et j'en fais le serment devant Dieu, c'était là le seul moyen d'y parvenir... Un double danger vous menaçait chez M. Dauriac..... Je vous ai arrachée de sa maison par la persuasion, par un mensonge; je vous en aurais arrachée par la force !... — Mais expliquez-vous, du moins... — Rien... je ne vous expliquerai rien, Marguerite. Il est des oreilles chastes que certaines confidences profaneraient. Ne me demandez pas ce que je ne puis vous dire ; croyez bien seulement que sans moi, sans l'espèce de violence que j'ai employée vis-à-vis de vous, votre avenir était sérieusement compromis. — Je vous crois, monsieur Laripalière ; j'ai besoin de vous croire ; car si l'on pouvait tromper avec cet accent de franchise et de vérité, ce serait à désespérer de tout en ce monde. Mais la pauvre Michelan, mais M. Dauriac, que vont-ils penser de mon absence? — Dès aujourd'hui, Marguerite, M. Robert Dauriac sera instruit de tout. — Vous me le jurez? — Je vous le jure. — Ah ! vous dites vrai, je le sens, et je me fie à vous, mon ami, comme si vous étiez mon père. — Vous avez raison, dit le sergent d'une voix profondément émue en serrant une main qu'on lui tendait.

Il reprit après un moment de silence :

— Nous voici bientôt arrivés, Marguerite, un dernier mot.

Et tirant de sa poche un papier scellé de plusieurs cachets :

— En vous arrachant aux mains de ceux qui conspirent votre perte, lui dit-il, je m'expose à attirer leur colère sur ma tête, et comme nos ennemis sont puissants, je ne sais alors ce qu'il adviendrait de moi. Prenez ces papiers, Marguerite, et si jamais vous êtes huit jours sans me voir, prenez connaissance du secret qu'ils renferment, car il vous intéresse personnellement. Mais attendez pour cela que les huit jours soient révolus. Au nom de votre père que vous ne connaissez pas ; au nom de votre mère que vous ne connaîtrez sans doute jamais, promettez-moi cela. — Je vous le promets. — Et maintenant, nous voici arrivés au but de notre course. Descendons.

Marguerite était presque sans force. Tant d'émotions l'avaient brisée. Laripalière l'aida à sortir de la voiture.

Deux minutes après ils entraient dans une petite chambre au quatrième étage d'une maison située à l'angle nord du clos Saint-Jacques. Marguerite jeta un cri de surprise en y entrant, car elle y trouvait tous les objets nécessaires à ses travaux de broderie. Ils étaient même rangés dans le même ordre que ceux dont elle se servait dans le logis de la rue de l'Arbre-Sec.

Une heure avait suffi à Laripalière pour faire l'achat de ces divers objets et les disposer comme nous venons de le dire.

Marguerite se tourna vers le sergent, et lui jetant un regard humide d'attendrissement :

— Si j'avais pu douter un seul instant de la loyauté de votre âme et de l'exquise bonté de votre cœur, lui dit-

elle, comment n'en serais-je pas pénétrée en ce moment ? — J'ai tâché de réunir autour de vous tout ce qui pouvait vous faire prendre le temps en patience, répondit Laripalière, ravi du bonheur que son attention semblait causer à la jeune fille. — Je ne vous dirai pas que je sois encore consolée, reprit Marguerite avec un sourire caressant; mais je suis déjà rassurée. — Alors, je vous quitte et cours chez M. Robert Dauriac qui, lui aussi, a grand besoin d'être rassuré. Tenez, voici dans cette armoire des provisions pour aujourd'hui, et pour vous mettre à l'abri de toute entreprise malveillante, je vais vous enfermer à clé. Si l'on frappe, n'ouvrez pas sans avoir reconnu ma voix. Ce soir ou demain matin au plus tard, vous aurez ma visite.

Il s'élança hors de la chambre, ferma la porte à double tour, et Marguerite entendit le bruit de ses pas dans l'escalier.

Au moment où ceci se passait, on annonçait à madame de Vintimille une visite des plus importantes.

Cette visite était celle du lieutenant de police.

M. Hérault était rayonnant.

— Eh bien ! dit la comtesse en allant à sa rencontre, avez-vous réussi ? — La jeune fille est enlevée, madame, mais pas par moi. — Enfin, qu'est-elle devenue, vous devez le savoir ? — Mon Dieu, madame, je n'ai pas pu refuser le secours que nous envoyait un allié sur lequel nous ne comptions pas, le hasard. Marguerite a été enlevée tout naturellement par son amoureux. — Vous êtes certain de cela ? s'écria la comtesse d'un air ravi. — J'en ai les preuves les plus convaincantes. — Et savez-vous qui est cet amoureux ? — Pour cela, il m'a été jusqu'ici impossible de le découvrir. Cependant, poursuivit M. Hérault qui crut nécessaire de donner le change à la favorite et surtout de ne point laisser admettre que sa

police pût être mise en défaut, j'ai quelque raison de croire que c'est un gentilhomme de bonne maison. — Attendez donc ! ne serait-ce pas M. de Saint-Réal? — Je ne vous l'affirmerais point, reprit un peu à l'aventure le lieutenant de police; mais, sans vous l'avoir nommé, j'avais déjà des soupçons sur lui. — Eh bien ! je n'en suis pas fâchée, reprit madame de Vintimille; il vaut mieux que ce soit ainsi. Mon but est atteint et je n'ai trempé en rien dans cette affaire..... c'est à merveille. Monsieur Hérault, je suis enchantée de vous, et en vous laissant devancer par le hasard, vous avez fait acte de génie ! Souvenez-vous que si un jour vous aviez besoin de mon appui, je suis toute à vous.

M. Hérault sortit de chez la favorite la figure rayonnante.

— Décidément, murmura-t-il en se frottant les mains, ce Laripalière est un homme d'excellent conseil, et il m'a tiré là d'un bien mauvais pas. Allons maintenant rendre compte de notre mission au roi Louis XV ; l'accueil sera moins gracieux de ce côté; mais, après tout, ce n'est pas à moi que Sa Majesté peut s'en prendre : monseigneur le hasard est là et ma responsabilité est entièrement à couvert.

M. le lieutenant de police Hérault mit, entre sa visite à la favorite et celle qu'il rendit au monarque, un espace de deux heures. Aussi ne fut-il pas étonné, au moment où il se fit annoncer à Sa Majesté, de voir qu'il avait été devancé par madame de Vintimille.

Ce retard de deux heures ne saurait d'ailleurs être reproché à M. le lieutenant de police Hérault, comme un acte de négligence ou comme un manque d'empressement. Tel n'était pas le motif de l'intervalle qu'il avait mis entre ses deux visites, dont chacune était également considérée par lui comme un devoir. Mais il lui avait fallu le temps de se préparer. Homme fin et pénétrant,

il avait bien senti que la réception du roi, lorsqu'il saurait que ses ordres n'avaient pas été exécutés, ne serait rien moins que gracieuse, et il s'était efforcé de disposer d'avance les batteries dont il croyait pouvoir user pour s'excuser de son mieux.

L'aspect de madame de Vintimille rassura quelque peu M. Hérault. A peine eut-il franchi le seuil royal qu'un regard de la favorite vint lui rendre le courage et l'aplomb dont la circonstance présente lui faisait sentir si vivement le besoin.

Le second personnage qu'aperçut M. Hérault, fut M. le duc de Richelieu. Il se crut sauvé un instant, espérant que le roi, distrait par son courtisan le plus empressé, remettrait l'explication à plus tard.

Mais ces divers calculs de la peur devaient être déjoués par l'événement.

— Sire, disait M. de Richelieu, qui était ce jour-là en veine de flatterie pour la favorite, votre cardinal est un parfait honnête homme; c'est de plus un excellent chrétien, un diplomate avisé et la crème des ministres d'État; mais c'est justement pour cela que, si j'avais l'honneur d'être à la place de Votre Majesté, je m'éloignerais de lui le plus possible et m'en rapporterais tout à fait à Son Éminence du soin des affaires publiques. Non pas que j'aime les rois fainéants... Dieu m'en garde, Sire. Les princes qui ne font rien finissent presque toujours par faire mal. Mais, soit dit entre nous, notre chère Éminence est si infatuée de son mérite, si persuadée que d'elle seule dépend le salut du royaume, que je ne serais pas fâché de voir jusqu'où les choses pourront aller comme cela. Quant à vous, Sire, les occupations ne vous manqueront pas. A part les travaux politiques, un souverain n'a-t-il pas mille autres soins en tête? Ne doit-il pas toujours être occupé..... ne fût-ce que de se faire aimer?

— Sa Majesté s'acquitte au mieux de ce devoir, ajouta la comtesse de Vintimille, en tendant la main à Louis XV, et si elle veut obéir aux inspirations de ceux qui lui sont réellement attachés, son règne sera certainement placé dans l'histoire au niveau des plus illustres et des plus heureux.

Mais le roi ne paraissait accorder qu'une attention médiocre à ces conseils intéressés et à ces promesses splendides. Il était distrait. Il souriait aux compliments qu'on lui débitait, de l'air d'un homme qui a son âme et sa pensée ailleurs.

C'est au milieu de cet entretien, auquel M. de Richelieu et madame de Vintimille avaient seuls pris part, que se fit l'entrée de M. Hérault.

Le brave fonctionnaire était fort ému. Essayant de se dissimuler à lui-même la gravité de sa position, il s'efforçait d'imprimer à sa physionomie ce cachet de contentement, ou du moins d'indifférence qui révèle une conscience nette et tranquille. Mais ses appréhensions éclataient malgré lui sur son visage. En dépit de ses efforts, il avait l'air très-embarrassé et ce fut avec une mine d'autant plus piteuse qu'elle affectait plus d'assurance, qu'il aborda le roi dans l'embrasure de la fenêtre où celui-ci s'était retiré à son entrée. La conversation, d'abord très-calme, ne tarda pas à devenir animée, puis fort orageuse. Le roi semblait courroucé, et plus il lâchait le frein à sa colère, plus M. Hérault baissait la voix et paraissait se confondre en excuses et en protestations.

Madame de Vintimille avait les yeux fixés sur les deux interlocuteurs, et un sourire finement railleur effleurait ses lèvres.

Richelieu se pencha à son oreille.

— La curiosité n'est pas mon défaut, lui dit-il à voix basse, mais je voudrais bien savoir quelle grande affaire d'État Sa Majesté et M. Hérault agitent en ce moment. —

Je l'ignore comme vous, répondit la favorite ; mais je pense que cette affaire est de celles pour lesquelles Sa Majesté n'a pas coutume de réclamer les lumières de l'austère cardinal. — Quoi ! madame, vous croyez... — Ce que vous avez déjà deviné, monsieur le duc. — Je vous jure..... — Oh ! ne faites pas l'innocent ; tous les rôles vous vont, hors celui-là. — Eh bien ! franchement, cela m'étonne. — Pourquoi cela ? — Regardez-vous dans cette glace, et vous le comprendrez. — Toujours flatteur ? — Je vous rends justice, et rien de plus. — Soit ; mais voyez donc comme le roi s'emporte.

En effet, Louis XV élevait la voix.

— Oui, monsieur, dit-il au lieutenant de police qui courbait humblement la tête, oui, vous avez manqué à tous vos devoirs. — Sire, voulut objecter M. Hérault... — Je vous dis, monsieur, que vous remplissez mal les devoirs de votre charge. A quoi passe donc tout l'argent que dévore la police si la liberté de mes sujets est impunément violée ? Quoi, monsieur, un rapt a eu lieu, une jeune fille a été enlevée à sa famille et vous ignorez ce qu'elle est devenue ! Il faut que vous la retrouviez, monsieur, il le faut, je le veux, je le veux absolument, songez-y. — Sire, balbutia M. Hérault, croyez que mon zèle et mon activité... — Je ne croirai à vos protestations que le jour où vous saurez la retraite de cette jeune fille et le nom de son ravisseur, que je ne laisserai pas impuni, si haut qu'il soit placé, car je veux qu'un exemple sévère apprenne à chacun à respecter l'honneur des familles. — Sire, demanda la favorite du ton le plus naïf, la jeune fille dont vous parlez appartient-elle à une noble maison ? — Non, madame, répondit le roi, mais bourgeois, nobles ou gens du peuple, je veux que tous mes sujets soient respectés sans distinction.

M. Hérault tourna un regard suppliant vers madame de Vintimille.

— Mais, Sire, reprit la comtesse, êtes-vous bien sûr que cette jeune fille mérite tout l'intérêt... — Oui, madame, j'en suis sûr, et la preuve, c'est que je l'avais vivement recommandée à la reine, qui devait pourvoir à son établissement. C'est pour prendre des mesures à cet égard que l'ordre avait été donné à M. Hérault de la conduire à Versailles. Je redoutais même pour elle certain péril, certaines poursuites... — Oui, murmura la favorite... M. de Saint-Réal... n'est-ce pas? — Peut-être, dit le roi; toujours est-il que ce que je craignais est arrivé... On a trop tardé, et quand on s'est mis en devoir d'exécuter mes ordres, cette jeune fille avait disparu. — Que Votre Majesté me permette une observation, dit madame de Vintimille; je ne voudrais pas pour tout au monde attaquer l'honneur de sa protégée, mais il me semble qu'il est difficile d'enlever une femme... malgré elle; du moins toutes les histoires d'enlèvements semblent le prouver. Au surplus, M. de Richelieu, homme d'expérience, s'il en fut, pourrait nous en dire son avis. — Je ne demande pas mieux. Voyons donc, monsieur de Richelieu, qu'en pensez-vous? — Ma foi, Sire, répondit Richelieu, adressez-vous à quelque autre plus heureux que moi; car, pour mon compte, je n'ai pas eu la chance de compter un seul enlèvement dans toute ma vie. — Oh! oh! dit Louis XV; deviendriez-vous modeste? — J'ai dit la vérité, Sire. — Quoi! pas un enlèvement? — Pas un. — Allons, vous raillez. — Non, Sire, mais je conviens qu'il m'est arrivé souvent d'aider une femme à fuir le toit conjugal ou une jeune fille à quitter la maison paternelle et je reconnais, en toute humilité, que si je ne me fusse entendu d'avance et sur tous les points avec mes charmantes fugitives, je n'eusse même pas tenté un enlèvement de vive force, tant je suis convaincu que c'est la chose du monde la plus impraticable et la plus impossible.

M. Hérault commença à respirer.

— Vous voyez, Sire ! s'écria la comtesse d'un ton de triomphe. — Je vois, comtesse, que vous êtes peu indulgente, ce qui me fait de la peine ; je vois aussi que M. de Richelieu ne croit pas à la vertu des femmes, ce qui n'a rien de surprenant de sa part ; mais cela ne change rien ni à l'opinion que j'ai conçue de cette jeune fille, ni à l'intention bien arrêtée où je suis de confier à un autre lieutenant de police le soin de veiller à la sûreté de mes sujets, si dans vingt-quatre heures M. Hérault n'a point réparé le mal qui a été commis. — Sire ! s'écria M. Hérault atterré, daignez réfléchir... — Vous m'avez entendu, dit Louis XV d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

L'infortuné lieutenant de police jeta un regard désolé vers madame de Vintimille, qui lui répondit par un coup d'œil, dont le sens pouvait se traduire à peu près ainsi :

— Servez-moi toujours fidèlement, et ne doutez jamais de mon pouvoir à protéger ceux qui me sont dévoués.

Ce coup d'œil signifiait en d'autres termes que la menace du roi resterait sans effet.

M. Hérault se retira un peu réconforté par cette promesse tacite, mais maudissant au fond de l'âme la fatalité qui l'avait contraint de choisir entre le mécontentement d'un roi et la colère d'une favorite.

X

LE RAVISSEUR DE MARGUERITE.

Gaston, maudit et chassé par son père, avait trouvé asile chez un ami, logé à peu de distance de l'hôtel Conti, et comme lui avocat au Châtelet.

Le chagrin qu'il avait ressenti de ce châtiment terrible, la conscience des torts qu'il avait envers Marguerite, peut-être aussi le sentiment de sa vanité blessée, lui avaient fait en quelque sorte accepter sans murmure et observer rigoureusement les conditions de l'exil auquel il se voyait condamné.

Pendant quelque temps, il mit une sorte de scrupule à ne point passer même dans le voisinage de la rue de l'Arbre-Sec.

Mais son cœur était trop sensible pour résister aux séductions du souvenir.

Nous retrouvons Gaston au moment où un instinct puissant le pousse, comme par une force indépendante de lui-même, vers cette maison aimée où il a toujours trouvé, depuis son enfance, cette joie de tous les instants qui est l'essence même de la vie de famille.

Gaston n'était plus qu'à une centaine de pas de la maison Dauriac, et déjà son cœur battait avec violence.

Il venait de voir le duc de Gesvres qui lui avait annoncé que son départ, à lui Gaston, était fixé pour le soir même; qu'entre onze heures et minuit il y aurait pour lui, à l'hôtel de Gesvres, un cheval tout sellé qui l'emmènerait sur la route de Verdun. Le duc devait, à cette même heure, lui remettre pour M. de Fougerolles de fausses dépêches, de manière qu'en cas de suprise le secret de la conjuration ne fût pas éventé. C'était de vive voix qu'il allait porter à ce gentilhomme les instructions de la comtesse et de ses adhérents.

Cette mission était donc de la plus haute importance, et il n'y pouvait manquer.

Mais, avant de quitter Paris, il avait voulu revoir son père, sinon lui parler, et dire adieu à Marguerite, à cette sœur que lui avait donnée le ciel, et dont l'affection fraternelle lui faisait faute au milieu des rudes épreuves de sa passion.

Du plus loin qu'elle l'aperçut, madame Michelan vint à lui. Ses yeux étaient rouges, ses traits bouleversés.

— Gaston ! Gaston ! est-ce bien vous ? — Chère madame Michelan ! — Mon Dieu, Gaston, pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ? — Pardon... mais, après la scène qui avait eu lieu, je craignais... — Gaston, votre père était toujours votre père, et vos amis n'avaient point cessé d'être vos amis. Pourquoi nous avoir abandonnés ? Dieu punit ceux qui ne savent pas se souvenir à propos. Vous êtes bien coupable, mon enfant !

Et madame Michelan laissa éclater ses pleurs.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda vivement Gaston.

— Un grand malheur... un malheur si épouvantable, si cruel, que j'en suis encore à me demander comment j'ai pu l'apprendre sans mourir !... Gaston !... on nous a pris notre trésor le plus cher !... on nous a enlevé Marguerite !!

A cette nouvelle, Gaston fut frappé de stupeur et chancela.

— Enlevée ?... Marguerite enlevée ! s'écria-t-il enfin, et sait-on quel est l'infâme ?... — J'étais sortie, dit avec une volubilité fébrile la bonne Thérèse. Votre père, qui est de plus en plus malade, était couché, comme il l'est encore en ce moment, dans la chambre du premier. Marguerite devait être ici... Jugez de ma suprise, Gaston, lorsqu'en entrant je ne la trouve plus. Je l'appelle, je m'informe. On ne peut me fournir aucun renseignement... il me semblait pourtant qu'on chuchotait, qu'on parlait bas et qu'on me regardait d'un air tantôt triste, tantôt moqueur. . Enfin une femme, une voisine s'approche de moi et me dit tout bas : Mère Michelan, vous ne vous doutez donc de rien ? — Mais de quoi voulez-vous donc que je me doute ? — Eh bien ! pendant votre absence, on a emmené mademoiselle Marguerite dans un carrosse... pas trop élégant, c'est vrai, mais très-bien

fermé. — Grand Dieu !... murmura Gaston avec angoisse; et cette femme n'en a pas dit assez pour que nous puissions deviner... — Écoutez, Gaston, reprit gravement madame Michelan, dans une conjoncture aussi grave, il faut se garder de prononcer légèrement. Cependant je dois vous avouer qu'à certaines indications, — car la voisine prétend avoir vu le ravisseur, — j'ai cru reconnaître dans le portrait qu'on m'en a fait... — Qui donc? — M. Laripalière. — Lui !... cet homme à qui je dois déjà la malédiction de mon père... cet homme dont la venue a été le signal de tous mes malheurs ! Oh ! je vengerai Marguerite, entendez-vous, je la vengerai !

Et il fit un pas vers la rue.

Madame Michelan essaya de le retenir.

— Ne m'arrêtez pas... ne faut-il pas que je trouve cet homme !... Ne faut-il pas qu'on nous rende Marguerite ! Adieu, mère Michelan, adieu !

Il s'élança. Madame Michelan le suivit des yeux jusqu'à l'angle de la rue.

Puis elle remonta toute pensive auprès du vieux Robert.

La journée s'écoula froide et languissante. Pas un espoir ne brillait à l'horizon. Les progrès de la maladie de Robert étaient visibles, et le nouveau chagrin qui l'accablait le plongeait dans un de ces abattements profonds qui sont comme un image prématurée du néant.

Madame Michelan jetait de temps en temps un regard à travers les vitres de la croisée. Elle guettait attentivement le retour de Gaston, car l'entrée de la chambre de son père lui étant interdite, elle devait se tenir prête à descendre pour aller à sa rencontre.

Mais elle attendit inutilement.

Gaston ne vint pas.

Cependant, à la nuit close, on frappa aux contrevents de la fenêtre du rez-de-chaussée d'une certaine façon qui fit frémir madame Michelan.

— C'est ainsi que s'annonce ordinairement M. Laripalière, pensa-t-elle quand elle fut arrivée au bas de l'escalier... Serait-ce lui?

Et elle ouvrit en tremblant.

C'était en effet Laripalière en personne.

— Quoi! s'écria madame Michelan avec indignation, vous osez vous représenter ici? — Et pourquoi, chère madame Michelan, ne l'oserais-je pas? — Vous le demandez? — C'est une petite question que je prends la liberté de vous faire. — Et Marguerite... notre pauvre Marguerite! — Marguerite est en lieu de sûreté... mais pardon, les minutes du sergent Laripalière valent aujourd'hui de l'or, et il n'est pas assez riche, — je veux dire, — il est trop pressé pour perdre le plus clair de son trésor, son temps, en explications superflues. Madame Michelan, laissez-moi passer... j'ai à parler à M. Robert Dauriac, à lui seul!... — Mais, objecta madame Michelan, après ce qui s'est passé tantôt, puisque vous ne le niez même pas, je ne sais trop... — Eh! sans doute, vous ne savez pas... mais vous saurez plus tard certaines choses qui vous étonneront beaucoup plus que vous ne pensez... Allons... ôtez-vous de là, je vous en prie, bonne madame Michelan, vous tenez l'escalier à vous toute seule, et je ne suis plus assez jeune pour sauter par-dessus votre tête à pieds joints. — Au fait... se dit madame Michelan, s'il était aussi coupable que je le croyais tout à l'heure... — Ce brave Laripalière ne viendrait pas se présenter de gaîté de cœur dans la gueule du loup! Parfaitement raisonné, madame Michelan; donc je monte. — Montez, monsieur Laripalière.

Et elle se disposait à le suivre. Elle avait même déjà gravi cinq à six marches.

— Ah! mille excuses, chère madame Michelan, désolé de vous arrêter ici. Mais c'est un tête-à-tête qu'il me faut avec l'ami Robert. Je pousse le verrou.

Et Laripalière le fit comme il le disait.

Madame Michelan, tout ébahie, se demanda si elle devait crier ou se résigner, appeler à l'aide ou laisser les choses suivre leur cours. Ce dernier parti fut celui qu'elle adopta, non qu'elle fût tout à fait rassurée (elle avait au contraire grand'peur), mais parce qu'elle manquait de force pour prendre une résolution violente. Elle descendit dans la salle basse, se laissa choir sur une chaise et attendit l'événement.

Dix minutes environ se passèrent. Jusque-là, Robert Dauriac et Laripalière s'étaient parlé si bas, qu'il eût été impossible de rien saisir de leur entretien. Mais alors on entendit comme un bruit de chaises et la voix de Laripalière qui disait :

—Adieu, mon bon Robert, adieu... ou plutôt au revoir.

Madame Michelan, brusquement arrachée à ses réflexions, courait au-devant de Laripalière qui franchit d'un seul bond les marches de l'escalier.

— Eh bien! monsieur Laripalière, allez-vous enfin m'expliquer?... — Rien du tout. Le roi lui-même solliciterait de moi une audience, que je lui répondrais le plus poliment possible : Sire, ce sera pour plus tard... A bientôt, chère madame Michelan! — Ainsi donc, je ne saurai pas... — Si fait, vous allez tout savoir. Montez auprès de M. Robert Dauriac et il vous mettra au courant de la chose, c'est convenu avec lui. Adieu! adieu!

Madame Michelan ouvrit la bouche pour répondre, mais le sergent était déjà bien loin.

— Montons vite chez M. Robert, se dit-elle, puisque c'est lui qui va me donner enfin la clé de tout ceci.

Elle monta et trouva le vieux Robert sur sont séant, pressant son front dans ses deux mains et le visage épanoui.

C'était déjà d'un bon augure.

— Eh bien! monsieur Dauriac, dit-elle, que s'est-il

passé entre M. Laripalière et vous? Il paraît qu'il avait à vous communiquer des choses de haute importance... — Ah ! c'est vous, chère Michelan, balbutia l'aveugle en étendant les mains de son côté, vous avez bien fait de venir... Si vous saviez... je m'attendais si peu. — Mais reprenez donc halaine, monsieur Robert, vous allez suffoquer. — Suffoquer ! allons donc !... au contraire... je suis guéri... je ne souffre plus, je ris, je chante, je suis heureux !

Et réellement une joie indicible rayonnait sur cette vénérable figure de vieillard. On eût juré que le sourire qui colorait ses lèvres ordinairement si pâles, brillait aussi sous ses paupières baissées.

— Mais enfin, confiez-moi donc le sujet de votre contentement, cousin Robert? N'avons-nous pas souffert ensemble ?... vous ne voudriez pas être heureux tout seul! — Ah! vous avez raison, dit l'aveugle. Nous partageons tout, et ce n'est pas à mon âge que je commencerai à être égoïste. Eh bien... apprenez donc...

Le vieillard fit une pause comme pour rassembler ses souvenirs.

— Apprenez donc, reprit-il en laissant retomber sa tête sur l'oreiller, que je ne suis plus inquiet du sort de notre pauvre Marguerite... Laripalière m'a tout raconté, tout révélé. — Mais... qu'a-t-il donc pu vous révéler? — N'en dites rien encore, madame Michelan, c'est un secret... oh !... un secret terrible... — Par pitié, dites-le-moi, ce secret ! — Tout à l'heure... Mais, d'abord, sachez, ma chère Thérèse, que Laripalière est notre ami le plus dévoué, le plus sûr, et qu'on peut se fier à lui... Vous entendez bien, n'est-ce pas?... il faut traiter Laripalière comme un second moi-même... Quant à Marguerite... oh ! Marguerite... elle...

Les mots ne se faisaient plus jour qu'avec peine à travers le gosier de Robert Dauriac; par degrés, sa voix

s'éteignit, sa respiration courte et saccadée témoigna du retour de la fièvre, et il céda encore une fois à la violence du mal.

— Monsieur Robert, un mot... encore un mot!

Le malade ne parut pas entendre.

Madame Michelan se tordit les mains avec angoisses.

— Ainsi, murmura-t-elle, je ne saurai rien... rien!

Et se penchant sur le lit, comme si elle eût essayé de tirer par la force de sa volonté une parole de cette bouche muette, un éclair de cette intelligence endormie, elle ajouta :

— Un signe au moins pour me faire comprendre où est Marguerite?

Mais ce dernier effort de madame Michelan fut inutile.

Elle n'entendit que la respiration maladive et précipitée du vieux Robert.

XI

LA RENCONTRE.

Gaston erra dans Paris comme un fou. Sans but déterminé, cheminant au hasard, il sentait battre son cœur au frôlement de chaque robe qui le touchait en passant, et frémissait à la vue de tout uniforme qui lui rappelait celui du sergent Laripalière.

L'après-midi se passa ainsi en recherches inutiles; et pouvait-il en être autrement? Nulle part au monde un secret n'est mieux gardé qu'à Paris. C'est un chaos où tout se confond, un désert où tout se cache, un gouffre où tout s'engloutit.

Gaston, comme cela devait être, ne découvrit point la retraite de Marguerite.

Le soir, à l'heure où il avait coutume de rendre visite à madame de Vintimille, il se trouva devant l'hôtel de Nesle.

Une force inexplicable, — une force supérieure à tous les événements qui agitaient sa vie, — le ramenait à ce but préféré de chaque jour.

Cette fois, son amour n'était point le seul mobile qui l'y poussât. Une lettre de la comtesse lui avait bien recommandé de ne point manquer au rendez-vous.

Il se fit annoncer.

— Oh ! qu'il entre... qu'il entre ! fit la favorite d'une voix profondément altérée.

Gaston entra.

Madame de Vintimille semblait courbée sous le poids d'une préoccupation terrible. Ses traits étaient allongés, ses joues pâles, ses cheveux en désordre. On reconnaissait à la ligne creuse dessinée autour de chacune de ses paupières, le sillon bleuâtre que sculpte la douleur dans le marbre du visage humain.

— Vous avez l'air bien ému, madame... vous serait-il arrivé quelque malheur ?

Malgré l'intérêt dont cette question était la preuve, l'émotion à laquelle Gaston lui-même était en proie n'échappa point à madame de Vintimille, qui, l'interrogeant à son tour, répliqua en lui saisissant le bras :

— Gaston, m'appartenez-vous... comme vous me l'avez juré tant de fois ? — Pouvez-vous en douter ? s'écria Gaston. — Si j'ai conservé quelque doute à ce sujet, il dépend de vous de le dissiper aujourd'hui. Une dernière fois, Gaston, êtes-vous bien à moi ? — Corps et âme ! — Eh bien ! si je vous disais : Gaston, il y a sur terre un homme qui a osé m'outrager, un homme qui me hait et qui veut me perdre, un homme dont les machinations odieuses tendent à m'enlever l'honneur et à me précipiter du rang que j'occupe dans le monde, et c'est sur vous que j'ai compté pour me délivrer de cet implacable ennemi, pour le châtier de son audace, pour le mettre enfin, par je ne sais quel moyen, mais enfin par un moyen, si

terrible qu'il puisse être, dans l'impossibilité de me nuire, que répondriez-vous ? — Je vous répondrais, madame, dit gravement Gaston, que ma vie est toute à votre service. Je vous demanderais le nom de cet homme et demain l'un de nous deux aurait cessé de vivre. — L'un de vous deux, reprit vivement la comtesse. Un duel ! Beau moyen de me sauver... Et s'il vous tue, que deviendrai-je, moi !

Ce cri passa au travers du cœur de Gaston comme un dard empoisonné. Car ce n'est pas du fond de l'âme qu'il était parti, ce n'était point la passion qui l'avait inspiré. L'égoïsme seul avait parlé.

— Je vous entends, madame, reprit Gaston avec une froide amertume, c'est un crime que vous me proposez. — Moi !... monsieur, répliqua froidement la comtesse, je ne vous propose rien. Je vous explique qu'on a résolu ma perte, vous reculez devant l'unique moyen d'assurer mon salut. Je vous croyais tout à moi. Je me suis trompée. Voilà tout. — Vous êtes cruelle, madame la comtesse, et l'on dirait que vous prenez plaisir à torturer mon âme. Vous feignez de penser que je refuse de vous servir... Ah ! vous savez trop le contraire... vous savez bien que pour vous... mais non... ce que j'ai fait ne vaut point la peine que j'en parle et j'aime mieux laisser à votre cœur le soin de me défendre. Si je n'ai pas été maître d'un mouvement que vous me pardonnerez, je l'espère, est-ce à dire pour cela que je déserte vos intérêts, que je trahisse mes engagements et que je vous abandonne au moment où vous mettez toute votre confiance en moi ?... Non, non ! votre bouche a lancé cette accusation sans y croire. Aucun sacrifice ne me coûtera, vous en êtes persuadée. Vous savez que je suis prêt à vous donner ma vie... Je vous aime, en un mot... tandis que vous... — Ingrat ! dit madame de Vintimille à voix basse, n'est-ce pas aussi peut-être parce que je songeais à vous, que l'idée d'un duel m'a fait tant peur ?

C'était le premier aveu de la comtesse.

Gaston la contempla avec ravissement. Elle avait les yeux baissés et semblait rougir de son imprudence.

— Qu'avez-vous dit ! s'écria-t-il en joignant les mains.

— N'êtes-vous pas plus cruel que moi, continua-t-elle avec toutes les apparences de la passion, vous qui avez douté de mon attachement, qui m'accusez de vouloir vous pousser à une mauvaise action, vous enfin qui n'avez pas compris qu'en essayant de vous armer pour ma défense, je tremblais déjà pour vos jours? — Serait-il vrai? — Non... vous ne comprenez rien, vous ne sentez rien... vous êtes un ingrat, vous dis-je. C'est bien, je m'adresserai à un autre, ou plutôt, je chercherai quelque autre moyen plus sûr de me soustraire à la poursuite acharnée de mon ennemi. Comment ferai-je? je ne sais. Si encore cet ennemi était puissant, s'il offrait par sa position, par ses titres, une surface assez large pour qu'il fût possible de l'attaquer de front, de lui déclarer une guerre sans merci et de lutter avec lui à armes égales... mais non... c'est un scélérat de bas étage qui marche par des voies ténébreuses et n'emploie que des armes déloyales... c'est un homme de rien avec qui l'on ne saurait croiser le fer sans se déshonorer, un soudard, un Laripalière !... — Laripalière ! s'écria Gaston, dont les prunelles étincelèrent comme deux charbons ardents, Laripalière ! quel nom venez-vous de prononcer là? — Le nom de celui qui a juré ma perte... — Et vous dites, poursuivit le jeune homme bouillant de fureur, que Laripalière vous a insultée? Vous dites qu'il en veut à votre honneur et qu'il vous hait !... — C'est la vérité, répondit la comtesse, et ces outrages que j'ai reçus de lui... — Je n'en veux point connaître la cause. J'en sais assez, madame, je le tuerai.

Une immense satisfaction illumina le visage de la favorite.

— Mais je n'ai pas d'arme ! s'écria Gaston. Une arme ! une arme ! — Tenez, tenez, dit la comtesse en poussant une porte à deux battants, au bout de ce couloir, dans cette salle au plafond de laquelle vous voyez d'ici brûler une lampe... c'est là que le comte s'exerce souvent avec ses amis... Vous y trouverez des fleurets, des épées...

Gaston sortit et revint aussitôt.

Madame de Vintimille le regarda avec compassion.

— Mon Dieu ! dit-elle, saurez-vous seulement vous défendre ? — Soyez tranquille, madame, je n'attendrai pas qu'on m'attaque. J'attaquerai moi-même, et je sais assez d'escrime pour ne rien craindre de l'issue de ce combat. Dites-moi seulement où il faut que j'aille pour rencontrer cet homme. — Il est bientôt dix heures. C'est à dix heures qu'il doit venir ici. — Quoi... vous l'attendez ? — Oui... il m'apporte certains papiers qui intéressent la réputation de ma famille tout entière, et dont il veut me faire payer la restitution au prix de sacrifices infâmes. Ces papiers qu'il s'est procurés par un... vol, sans doute, tout à l'heure, il les aura sur lui... il faudra les lui enlever !... il faut aussi me jurer, Gaston, que vous ne chercherez pas à en déchirer l'enveloppe, ni à en lire un seul mot. Au nom de mon père dont l'honneur est peut-être compromis dans ces pièces mystérieuses, je vous supplie de n'y point jeter les yeux. — Je vous en fais le serment. — Dix heures ! Sortez vite, Gaston ! il a dû venir en longeant la Seine par le quai du Louvre. Il est sans doute en ce moment à l'entrée du pont. Courez... mais non... je tremble maintenant de vous laisser sortir...

Gaston fit un pas vers la porte.

— Votre générosité vous perdra, mon ami. Oh ! que je regrette à présent de vous avoir exposé à un danger aussi terrible... les chances ne sont point égales entre

vous... Lui, si grand, si audacieux, si fort! vous, presque un enfant! — Dites-moi que vous souhaitez me revoir, madame, et je défie la mort de m'atteindre!! — Oui... certes... je veux vous revoir, Gaston, et si cette assurance peut vous servir de talisman contre les coups de votre adversaire, emportez-la précieusement dans votre cœur. — Oh! il est encore un mot que j'attends de vous depuis bien longtemps, madame, un mot qui me rendrait invincible, et que vous ne prononcerez pas, j'en suis sûr! — Tu te trompes, Gaston... ce mot, je l'ai deviné, et je vais te le dire : Je t'aime, entends-tu, je t'aime... et je frémis en songeant à cette lutte où je t'ai si imprudemment engagé... Tiens, reste ici, ne sors pas... ne songe plus à ma vengeance, j'y renonce... Qu'il vienne, cet homme! ce que tu lui aurais arraché par la violence, je l'obtiendrai par la prière... Il sera peut-être inexorable, sans pitié, il m'insultera encore... peu m'importe... pourvu que tu ne coures aucun danger, pourvu que tu vives, pourvu que tu saches que je t'aimo, que je n'ai jamais aimé que toi! — Qu'osez-vous dire, madame! s'écria Gaston avec enthousiasme. Est-ce qu'il y a au monde un danger pour celui qui est aimé de vous?... est-ce que cette main que vous venez de presser avec tendresse peut se tromper maintenant et ne pas aller au cœur que vous lui désignez?... Soyez sans crainte, vous qui venez de doubler ma vie en y versant le bonheur! Soyez tranquille, vous qui m'avez dit que vous m'aimez et qui me confiez votre vengeance, cet homme est condamné, cet homme mourra! — Mais, fit observer la comtesse, comment saurai-je le résultat?... car je me sens déjà mourir d'inquiétude... — Rien de plus simple, madame; si c'est moi qui succombe, vous recevrez tout à l'heure la visite du sergent Laripalière. Si je suis vainqueur au contraire, vous ne verrez personne ce ce soir, car vous ne l'avez pas oublié, je suis obligé d'al-

ler à Verdun pour préparer la résidence que nous réservons à M. de Fleury, à la suite de l'enlèvement projeté. Tout est disposé pour que je parte ce soir même. Dans une heure, il faudra que je sois chez M. le duc de Gesvres qui doit me prêter le plus vigoureux de ses chevaux et me remettre les pouvoirs destinés à m'accréditer auprès de M. de Fougerolles. Il se passera plusieurs jours avant que je sois revenu. — Allez donc, mon ami, allez... Que le ciel vous protége ! et surtout ne retardez pas votre départ pour Verdun d'une seule minute. Il y va du succès de notre entreprise et je compte sur vous. — Vous comptez sur moi, madame la comtesse. Hélas ! vous dites cela comme si vous aviez oublié que dans un instant, peut-être, j'aurai cessé de vivre. — Allons donc... est-ce que tu peux mourir, Gaston, puisque je t'aime !

Gaston se disposait à partir.

— Un instant, dit-elle. Ne prenez point le chemin ordinaire, on pourrait vous rencontrer, et je craindrais... Tenez, vous voyez ce portrait... il masque un escalier dérobé qui aboutit au mur du jardin. Remarquez comment je fais jouer ce ressort. Là... maintenant... descendez... Voici la petite clé avec laquelle vous ouvrirez la porte de sortie... surtout, ne vous éloignez pas sans l'avoir fermée à double tour. — Bien, madame la comtesse. Mais cette clé, je ne puis la garder... comment vous la rendre?... — Cette clé ! cette clé... écoutez-moi, Gaston; savez-vous que je serais bien malheureuse si, après l'aveu que vous m'avez arraché tout à l'heure, il m'était interdit de vous accorder, en retour d'un dévouement si rare, une confiance aveugle et entière? Gaston, vous êtes le maître de ma personne et je suis à vous... gardez-la... je vous la donne... Allez !

Les lèvres de la comtesse effleurèrent le visage de Gaston.

Il s'élança hors de l'appartement.

Aussitôt qu'elle fut seule, madame de Vintimille remonta sa chambre dans la direction du quai, entr'ouvrit une fenêtre et guetta.

La nuit était noire. Un léger brouillard ajoutait encore à l'obscurité.

— Pourvu, pensa-t-elle, qu'il ne le laisse point passer près de lui sans le reconnaître !

Gaston parvint jusqu'à la moitié du pont sans avoir rencontré personne. Là, il crut deviner celui qu'il cherchait, au bruit saccadé de sa marche, au tintement régulier de son épée et à une certaine façon de tousser qui lui était particulière. Il s'arrêta.

Laripalière, car c'était bien lui, paraissait fort pressé et hâtait le pas.

A la vue d'un homme qui, sans le vouloir sans doute, lui barrait le passage, il inclina à droite et se disposa à poursuivre son chemin.

— Halte-là, monsieur le rôdeur de nuit ! s'écria Gaston en faisant briller son épée. Il est temps de vous apprendre que le métier que vous faites à Paris n'est pas sans quelque inconvénient. Allons, défendez-vous. — Mais, pardieu ! j'ai entendu cette voix-là quelque part, dit Laripalière en se préparant à la défense. Est-ce que vous ne me déclinerez pas vos noms et qualités, monsieur ? Cela n'est ni poli ni convenable, lorsqu'on a l'intention d'occire les gens, de ne point dire au moins qui on est. — Que nos épées fassent d'abord connaissance ! riposta Gaston, nous verrons ensuite. — Eh ! mais, c'est Gaston ! s'écria Laripalière, tout en parant un vigoureux coup de quarte. — Lui ou un autre qu'importe !

Et Gaston continua de fondre comme un furieux sur Laripalière.

L'émotion coupa la parole à celui-ci. Il recula pour mettre fin à un combat dans lequel il lui était en quelque sorte interdit de se défendre. Mais le jeune homme gagnait toujours du terrain. Il fallait à toute force se prémunir contre ces chocs multipliés. Sans être d'une grande force à l'escrime, quoiqu'il portât le nom d'un homme passé maître en cet art, Laripalière en savait assez pour se défendre. Il avait surtout appris jadis un certain coup au moyen duquel on était à peu près sûr de désarmer son adversaire. Il fit donc un bond en avant pour exécuter ce tour d'adresse, fruit d'une étude consciencieuse et approfondie de la matière. Mais, soit qu'il eût mal pris son temps, soit que l'épaisseur des ténèbres l'eût empêché de bien calculer la distance, il courut

sur Gaston au moment même où celui-ci se fendait à fond avec la fièvre d'irréflexion qui est ordinairement le produit de la colère.

Un cri étouffé retentit dans l'espace.

Laripalière tomba.

Il avait reçu la pointe de l'épée de Gaston en pleine poitrine.

Gaston se pencha sur sa victime, fouilla les poches de son pourpoint, en tira le papier cacheté que lui avait désigné la comtesse, recueillit avec une sorte de joie sauvage ses hoquets lugubres, puis se releva en murmurant avec épouvante :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je l'ai tué...

Alors seulement il comprit toute l'énormité de la faute que la fureur venait de lui faire commettre. Cette colère aveugle qui l'animait contre Laripalière, le brûlant baiser de la comtesse, lui avaient mis le transport au cerveau. Tout était fini, il avait accompli une double vengeance... Mais comment achever maintenant l'œuvre de réparation en ce qui concernait Marguerite ? Comment savoir où elle était ? comment découvrir sa retraite ? L'homme qui, seul au monde, pouvait la lui révéler, était là, gisant à ses pieds, immobile, et couché dans une mare de sang.

Il eut comme un accès de folie. Il interrogea ce cadavre, et comme ce cadavre ne lui répondait pas, il se rappela qu'il avait un rendez-vous à l'hôtel de Gesvres, qu'un cheval l'attendait pour l'emporter sur la route de Verdun et qu'on lui avait recommandé de ne pas perdre une minute.

— Allons, murmura-t-il, allons ! quand on court aux abîmes, il faut avoir le courage au moins de ne point s'arrêter.

Et il s'enfonça dans les sombres profondeurs du quai du Louvre.

Madame de Vintimille n'avait point quitté son poste d'observation. Un silence après le cliquetis des armes lui avait annoncé la fin du combat. Une minute, deux minutes se passèrent. Personne ne traversa le pont.

Évidemment Gaston avait triomphé.

Elle respira.

Un instant après, toute trace de lumière disparaissait aux croisées de l'hôtel de Nesle.

Peu d'instants après, une patrouille du guet déboucha de la rue de Beaune et se disposa à passer le pont. Comme la promenade militaire de ces braves gardiens de la tranquillité publique n'avait jusque-là été entravée par aucun accident, ils se permettaient de jaser à mi-voix de leurs affaires, lorsque l'un d'eux, le premier de la ligne, trébucha et faillit tomber.

— Corbleu ! s'écria-t-il en se rattrapant au parapet, qu'est-ce que je viens de rencontrer là ?..... Voyons un peu... Est-ce un animal immonde, un paquet..... ou un chrétien ? — C'est un homme ! dit l'un des soldats. — Assassiné, ajouta un autre.

La patrouille entière fit écho en répétant :

— Assassiné ! — Oh ! oh ! dit le chef de la troupe, nous ne nous plaindrons pas ce soir, j'espère, et l'on parlera de nous demain chez M. le lieutenant de police. Qu'on dise encore que nous sommes des fainéants. Voilà de la besogne ! Çà... qu'allons-nous faire du pauvre défunt, qui m'a tout l'air d'avoir été jadis dans les gardes-françaises ? — Dame ! fit le plus avisé, il est bien clair que nous ne pouvons pas le laisser là. — Emportons-le, dit un troisième. — Où çà ?

La dernière partie de ce colloque avait été entendue par un jeune gentilhomme qui venait de passer par le guichet du Louvre et se dirigeait vers le faubourg Saint-Germain.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il.

Mais, avant qu'on eût le temps de lui répondre, il s'était incliné sur ce corps gisant, puis rejeté vivement en arrière en s'écriant :

— Je connais cet homme. Il faut le transporter chez moi.

Ce gentilhomme avait vu Laripalière une seule fois dans sa vie, le soir où madame de Vintimille évanouie avait été portée par Gaston chez Robert Dauriac. Mais cette seule rencontre avait suffi pour graver les traits du garde-française dans sa mémoire.

— Permettez, monseigneur, hasarda le commandant de la patrouille, je ne sais si mon devoir..... — On me

nomme le chevalier de Saint-Réal, et je suis de plus très-lié avec M. le lieutenant de police. Vous pouvez être tranquille. Je prends tout sur moi. — A la bonne heure. Ce que j'en disais n'était point pour m'opposer aux désirs de M. le chevalier. Seulement, je pensais qu'il était inutile de l'embarrasser d'un hôte aussi incommode et qui serait mieux, selon moi, dans un bon cimetière que dans le logis d'un vivant... Mais puisque monsieur le chevalier l'exige... — Je veux essayer de ramener ce malheureux à la vie. La blessure est grave, c'est vrai, mais les mains sont encore chaudes... et peut-être...

Saint-Réal n'acheva point sa pensée, mais le nom de Laripalière se liait, dans ses souvenirs, à celui de Marguerite, et il espérait, si le hasard voulait qu'il fût secouru à temps, obtenir de lui quelques éclaircissements sur le rapt de la jeune fille, rapt qu'on lui avait d'abord attribué à lui, Saint-Réal, mais sur lequel il avait été jusqu'alors impossible de connaître l'exacte vérité.

— C'est une bonne idée, dit le commandant du guet, dût-on ne réussir qu'à lui tirer un seul mot de la bouche : le nom de son meurtrier..... car le drôle n'a pas dû y aller de main morte. — Vite, vite, interrompit le chevalier. — Vous avez raison. Allons, vous autres, à la besogne. Enlevez-moi ce gaillard-là .... Bien... un seul aux pieds..... deux à la tête..... c'est cela. Chacun une épaule... et en avant, marche ! Si monsieur le chevalier veut bien nous montrer le chemin, nous le suivrons.

Et la patrouille, M. le chevalier de Saint-Réal en tête, se mit en marche dans la direction des Petits-Augustins.

Au bout de vingt minutes ils arrivaient à la demeure du chevalier. C'était une petite maison de deux étages, dont l'architecture remontait à Louis XIII, comme on pouvait le reconnaître à sa porte basse et sombre, à ses toits aigus, à sa façade noircie, à ses balcons de fer au ventre arrondi. Cette retraite, d'une physionomie calme et presque monastique, d'une élégance simple et austère, semblait ne pouvoir abriter qu'un homme au caractère noble, au cœur droit, à l'intelligence élevée.

La porte fut ouverte par un domestique dont la figure longue et pâle, le nez poéminent et les cheveux plats étaient d'une laideur fantastique, éclairés par la torche

qu'il tenait à la main. Arraché aux douceurs d'un premier sommeil, il regardait avec de grands yeux ébahis et inintelligents la scène qui s'offrait à lui si inopinément. Ces quatre soldats debout derrière son maître et portant sur leurs épaules un corps humain qui avait toute la mine d'un cadavre, lui faisaient l'effet d'un horrible cauchemar, et il fallut que le chevalier lui adressât la parole pour le convaincre qu'il était bien éveillé.

— Allons, Brifaut, lui dit M. de Saint-Réal, voici un pauvre homme que nous venons de trouver sur le pavé de la rue avec une large blessure à la poitrine ; hâte-toi de le mettre dans un lit bien chaud et que Germain coure bien vite quérir un médecin, car il est en piteux état.

Brifaut se mit à marcher devant les soldats, et bientôt le corps de Laripalière fut déposé sur le lit même du chevalier.

Une fois le guet congédié avec un généreux pourboire, et Germain envoyé à la recherche d'un médecin, M. Brifaut, qui se piquait de quelques connaissances en chirurgie, ayant exercé autrefois la profession de barbier, s'approcha du blessé pour étancher le sang qui s'échappait de la plaie et pour lui poser le premier appareil. Comme il se penchait dans cette intention, il demeura tout à coup pétrifié à l'aspect du visage de Laripalière qu'il n'avait pas encore remarqué.

— Eh bien ! qu'as-tu donc ? lui demanda son maître, et qu'attends-tu pour donner à ce pauvre diable les soins que réclame son état ? — Ce que j'ai ? murmura Brifaut, comme frappé d'une apparition ; rien, rien, monseigneur. — Allons donc, tu pâlis ! est-ce que tu connaîtrais cet homme ? — Dame ! monseigneur..... — Parle vite et surtout ne mens pas. — Eh bien ! le fait est que cet homme ne m'est pas inconnu. — Où donc et dans quelles circonstances l'as-tu vu ? — Hélas ! monseigneur, soupira Brifaut, tout en épongeant le sang de Laripalière. — Eh bien ? — C'est que, à vous parler franchement, c'est bien épineux. — C'est donc une aventure ? — Où le beau rôle n'a pas été pour moi. — Et c'est l'amour-propre qui t'empêche de me la raconter ? — Si ce n'était que cela ! — Il y a donc un motif plus grave ? — Excessivement grave, monseigneur, car dans

cette aventure j'ai eu, pour la première fois, deux fautes à me reprocher envers vous. — Allons, dis-moi tout, et sois sans craintes si tu ne me caches rien ; tu sais que je ne suis pas un maître inexorable. — Je vais tout dire. Monsieur le chevalier se souvient-il de certaine lettre qu'il me remit un jour avec ordre de la déposer sur certain balcon de la rue de l'Arbre-Sec? — Sans doute, dit Saint-Réal, dont l'intérêt s'éveilla tout à coup à ces paroles, et j'espère bien que mes ordres furent fidèlement exécutés? — Monseigneur n'ignore pas que parmi les qualités dont je suis redevable à dame nature, je compte celle de grimper comme un jeune chat, puisque c'est à ce talent que je dus d'être chargé de cette lettre. — Je sais cela. Après? — J'étais parvenu à me hisser jusqu'au balcon, j'allais jeter ma lettre, quand tout à coup un homme se suspend à mes pieds, me force à lâcher prise, et me fait rouler sur le pavé. — Mais tu l'as châtié comme il le méritait? — Oh! si la partie eût été inégale, je n'y aurais pas manqué: malheureusement, les chances étaient également partagées, et, dans ces cas-là, mon courage m'abandonne toujours. — Poltron! — Que voulez-vous, monseigneur, chacun a son côté faible. Toujours est-il que cet homme me contraignit de lui avouer ce que je venais faire à ce balcon, qu'il exigea que je lui remisse la lettre et que je reconnus la nécessité de me rendre à ses désirs. — Ainsi ma lettre ne parvint pas à son adresse, et pourtant tu m'affirmas..... — Vous comprenez, monseigneur, que je ne pouvais guère vous avouer... — C'est bien ; une autre fois j'aurai soin, avant d'employer un homme, de m'assurer s'il a du cœur. Ah! tu dis donc que cet adversaire si terrible..... — Était le pauvre diable que nous voyons en ce moment dans un si piteux état.

A ces mots le médecin entra avec le domestique qui était allé le chercher.

— Monsieur le docteur, lui dit Saint-Réal, je prends le plus vif intérêt à ce malheureux, examinez attentivement sa blessure, et dites-moi si vous avez quelque espoir de le sauver.

Le médecin s'approcha de Laripalière, et après avoir sondé la large plaie que lui avait faite l'épée de Gaston :

— Monseigneur, dit-il au chevalier, je vais employer pour cet homme toutes les ressources que l'art met à notre disposition; mais, je vous préviens, ce sera en pure perte. — Et Marguerite ! Marguerite ! qui me dira ce qu'elle est devenue? pensa le chevalier; cet homme la connaissait, puisque je l'ai vu chez elle; il s'intéressait à son sort, puisqu'il vieillait à sa porte quand Brifaut a voulu franchir son balcon; si quelqu'un au monde connaît le lieu de sa retraite, c'est donc lui... et il mourrait !

Le médecin était resté immobile et comme indécis devant le corps de Laripalière, toujours pâle et inanimé.

— Monsieur, lui dit vivement Saint-Réal, faites tout ce qu'il est en votre pouvoir pour rappeler cet infortuné à la vie et vous serez largement récompensé, je vous le jure.

Pendant que ceci se passait, c'est-à-dire quelques minutes avant minuit, Gaston Dauriac, porteur des instructions de M. le duc de Gesvres, sortait à cheval de l'hôtel de ce dernier et prenait au grand galop la route de Verdun.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

I

SOUS CLÉ.

Cependant Marguerite, enfermée par les soins de Laripalière dans la petite mansarde du clos Saint-Jacques, attendait inutilement qu'on la relevât de cet inexplicable exil.

En la quittant, il avait promis de revenir bientôt, le soir peut-être, le lendemain matin au plus tard.

Mais les heures s'étaient lentement traînées jusqu'au soir, la nuit était venue, puis toute la journée du lende-

main avait encore lourdement pesé sur l'impatience de la jeune fille.

Elle écoutait, elle épiait tous les bruits du dehors... à chaque instant elle s'imaginait reconnaître le pas ou la voix de Laripalière.

Placée entre cet espoir sans cesse renaissant et le désappointement qui en était la suite inévitable, elle sentait son énergie s'affaiblir et ses dernières forces l'abandonner.

D'abord, son esprit fut envahi par une de ces inquiétudes sourdes et sans objet réel, qui ne produisent encore que l'accablement. Elle était triste, mais au fond de cette tristesse, il y avait de temps en temps une lueur d'espérance. Elle ne pouvait se figurer que Laripalière, dont l'air franc et les protestations l'avaient presque entièrement rassurée, eût voulu abuser de sa confiance et de sa crédulité. Dans quel intérêt, d'ailleurs, l'aurait-il trompée? Devait-elle supposer, elle, jeune fille inoffensive, qu'on voulût gratuitement lui nuire ou l'attirer dans quelque piége inconnu?

Une telle hypocrisie eût effrayé son immagination et dépassé son intelligence.

Laripalière, très-certainement, avait eu ses motifs pour agir ainsi.

Ces réflexions soutinrent quelque temps la fois chancelante de Marguerite.

Mais, lorsque, se réveillant le surlendemain, après une nuit tourmentée de songes affreux, elle se retrouva encore seule, ignorante de son sort et délaissée, le désespoir s'empara de son âme et elle se laissa choir sur son lit, en proie à une fièvre violente.

Cette journée lui parut encore plus longue que les deux précédentes. Absorbée dans ses réflexions, jetant par intervalles un coup d'œil vers la porte dont Laripalière avait fermé la serrure d'un double tour de clé, passant en revue dans sa mémoire tous les événements des jours précédents, elle demeurait immobile et muette, le corps tantôt brûlant du feu de la maladie, tantôt glacé d'un froid mortel.

Ce jour-là, elle ne s'aperçut point que ses provisions étaient épuisées.

Elle vivait de cette vie factice que la fièvre communique comme un dernier souffle au cœur des mourants.

La nuit fut moins agitée. Une prostration générale alourdit les membres de Marguerite.

Il lui sembla qu'elle allait mieux.

La pauvre enfant ne comprenait pas qu'après la prostration de la fièvre, c'était la faim qui était venue, et que bientôt ce serait la mort.

La quatrième aurore retrouva Marguerite étendue tout habillée sur son lit, les yeux grands ouverts.

Le soleil était superbe et le ciel bleu. Le peu qui lui restait d'intelligence se réveilla à cet aspect consolant.

Elle se leva à demi, promena tout autour d'elle un regard étonné et se frappant le front, comme si tous ses souvenirs en eussent jailli à la fois :

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle avec angoisse, prenez pitié de moi, car je sens que je meurs !

Ayant parlé ainsi et la vie accomplissant en elle un suprême effort, elle descendit de son lit et se traîna en chancelant jusqu'à la porte.

Mais que faire ? comment sortir de cette chambre ?

Elle entreprit alors une lutte impossible. Ses doigts frêles s'accrochaient inutilement aux ferrures. Elle essayait de faire céder sous son poids cette barrière inexorable qui la séparait de la liberté, sans parvenir même à l'ébranler et sans en tirer autre chose qu'un son compacte et lourd.

Cette preuve irrécusable de sa faiblesse la remplit d'épouvante et d'horreur.

Elle songea aux jours qui pouvaient encore s'écouler ainsi ; elle se vit seule entre ces quatre murailles, implorant vainement Dieu, se tordant les mains comme une désespérée et succombant à une lente agonie.

A ce tableau, suscité par un délire en quelque sorte prophétique, elle oublia toutes les recommandations de prudence que lui avait adressées Laripalière en partant.

Des sanglots, des cris confus s'échappèrent tumultueusement de sa poitrine, et à tout hasard elle implora du secours.

Une pauvre vieille femme logée à l'étage inférieur fut la première à l'entendre.

Elle monta. Les gémissements de Marguerite allaient s'affaiblissant.

— Seigneur Jésus ! dit la vieille à travers la porte, que vous est-il arrivé, mon enfant ? — Qui que vous soyez, articula faiblement la jeune fille, ouvrez-moi. — Vous ouvrir !... je ne demanderais pas mieux... mais le puis-je ?... Vous n'avez donc pas de clé ?

La vieille ne reçut point de réponse.

— Ah ! reprit-elle, attendez un instant. J'ai ici en bas un neveu à moi qui vend de la ferraille aux passants et est adroit de ses mains comme pas un ferronnier de Paris. Je vais le quérir. Prenez patience, pauvre enfant, prenez patience.

Marguerite n'écoutait plus. Deux ou trois minutes se passèrent. C'était encore un siècle. Il lui semblait que cette étincelle d'espoir qui avait lui à ses yeux n'était plus qu'un rêve. Elle était retombée à genoux, essayant de se rappeler ses prières et se recommandant à Dieu.

Mais tout à coup un bruit consolant frappe son oreille. La serrure grince, un croc d'acier en fait jouer le ressort... la porte va s'ouvrir... elle est ouverte !...

Marguerite alors retrouve toute son énergie. Elle saisit les mains de la bonne vieille et les baise en les couvrant de larmes D'une voix attendrie, elle remercie le jeune ouvrier, qui la contemple avec une admiration mêlée de pitié... puis elle se précipite à travers l'escalier et disparaît.

Il y a dans l'existence humaine certains moments extrêmes où les facultés se doublent, où l'on accomplit des actes de hardiesse dont on ne concevrait même point l'idée de sang-froid. Marguerite en est un exemple. Jetée seule au milieu de ce flot sans cesse remue de la population parisienne, elle n'éprouva ni regret de ce qu'elle venait de faire, ni effroi de ce qui lui pourrait arriver. Elle était libre ; elle allait enfin savoir le mot de cette sombre énigme où on lui faisait jouer un rôle si incompréhensible, et rien de ce qui était étranger à cette pensée unique ne pouvait avoir la moindre action sur son esprit.

En quelques minutes, elle fut rue de l'Arbre-Sec.

Les contrevents du rez-de-chaussée étaient presque entièrement fermés.

Un triste pressentiment lui serra le cœur à l'aspect de ce logis qu'elle n'avait pas vu depuis plus de trois fois vingt-quatre heures.

Il y avait à la maison deux entrées : l'une par la rue, l'autre pratiquée sous une allée sombre qui aboutissait à une cour où l'air ne pénétrait guère plus que le soleil.

Marguerite se décida pour ce dernier chemin. Elle craignait d'être remarquée par les voisins indiscrets, qui sans doute avaient longuement raisonné sur son absence et ne manqueraient pas d'exercer leurs langues sur son retour.

Elle frappa doucement. Après un moment d'attente, la vieille Michelan demanda, en s'acheminant vers la porte :

— Qui vient là ? — C'est moi, mère Michelan, répondit Marguerite, dont la voix n'était plus qu'un souffle.

— Toi !... toi, Marguerite ! s'écria madame Michelan à la vue de la jeune fille. Ah ! Dieu a eu pitié de mes souffrances, puisqu'il me rend ma chère Marguerite... D'où viens-tu ?... qu'as-tu fait ? Pourquoi m'avoir abandonnée dans un moment où j'avais tant besoin de toi ?... Ah ! si tu savais que de pleurs j'ai versés depuis ton départ !... Mais comme tu es pâle... tu chancelles, pauvre enfant; on dirait que tu vas tomber... — En effet, dit Marguerite en s'affaissant sur une chaise, je suis faible, il me semble que tout tourne autour de moi... donnez-moi un peu de pain, mère Michelan. — Du pain !... s'écria la bonne vieille en se précipitant vers l'armoire. Mais en effet, tu es si pâle, et si amaigrie !... Sainte-Vierge ! on dirait un spectre. — Oui... j'ai faim... j'ai très-faim, dit Marguerite.

Madame Michelan lui eut bientôt servi un petit repas.

— Mais, avant de manger, reprit la jeune fille, il faut que je voie M. Robert... que je lui parle.

Madame Michelan prit Marguerite par la main et la força de s'éloigner de l'escalier dont elle avait déjà gravi les deux premières marches.

— Quoi ! vous voulez m'empêcher... — Marguerite, dit madame Michelan d'un ton dont la tristesse avait

quelque chose de solennel, dans l'état de faiblesse où je te vois, je n'ose... je ne sais comment te dire... — M. Robert est mort! s'écria Marguerite comme si un éclair sinistre eût sillonné sa pensée.

Madame Michelan baissa la tête. Ce fut toute sa réponse.

Les deux femmes gardèrent un long silence.

— Depuis combien de temps? demanda enfin Marguerite. — Depuis trois jours. — Et je n'étais pas là! répliqua douloureusement la jeune fille. Et celui qui m'a servi de père n'a pas reçu mes derniers embrassements! Oh! ma pauvre Michelan, mon cœur est affreusement déchiré, car désormais le pardon n'y aura plus sa place, et j'y trouve maintenant ce que je n'aurais jamais cru y trouver, une haine profonde et implacable contre celui qui m'a séparée de mon second père à son dernier moment!... Car vous ne savez pas... l'homme qui m'a arrachée d'ici, l'homme à qui je dois de n'avoir point assisté le pauvre vieillard à son heure suprême, c'est monsieur Laripalière... Oh! je ne savais que penser de sa conduite, il avait presque réussi à m'en imposer, à me faire croire à sa loyauté, à son honneur... mais maintenant... oh! maintenant, je le maudis! — Rétracte ce mot, s'écria madame Michelan avec terreur, rétracte-le, Marguerite... car avant de mourir, M. Dauriac a dit : N'accusons point Laripalière!... Malgré les apparences qui semblent l'accabler, il est innocent... bien plus, il nous faut le regarder comme notre meilleur, comme notre seul ami!... — Ce sont là, murmura Marguerite toute pensive, ce sont bien là les paroles de M. Robert Dauriac? — Ses propres paroles. — Vous en êtes bien sûre, mère Michelan? — Elles sont gravées ici et là, répondit la bonne vieille avec un double geste, — dans ma mémoire et dans mon cœur. — Mais alors, comment expliquer?...

Et Marguerite, pressant son front entre ses deux mains, évoqua, l'un après l'autre, tous les souvenirs qui pouvaient l'aider à jetèr quelque lumière sur les étranges événements de ces derniers jours. Et comme madame Michelan la suppliait de penser tout haut, elle lui raconta ses frayeurs lorsque Laripalière l'avait entraînée hors de cette chambre, son installation dans la petite mansarde

du clos Saint-Jacques, les obscures recommandations de l'ex-sergent quand il l'avait quittée, puis son isolement, ses angoisses et son désespoir.

Comme on doit bien le supposer, les façons d'agir de Laripalière recommencèrent à inquiéter fort l'excellente madame Michelan. En effet, la confiance du vieux Robert expirant ne paraissait guère justifiée par la conduite de celui qu'il signalait comme un véritable ami. L'abandon dans lequel était restée Marguerite demeurait, quoi qu'on pût faire, et malgré toute la bonne volonté imaginable, un fait absolument inexplicable. Un instant même, madame Michelan se sentit tellement ébranlée qu'elle alla jusqu'à parler de la possibilité d'une répression judiciaire et d'une dénonciation en bonne forme à M. le procureur au Châtelet. Mais le respect qu'elle n'avait jamais cessé de professer pour M. Robert Dauriac eut bientôt repris le dessus. Aussi, s'inclinant devant sa volonté dernière :

— Ne précipitons rien, mon enfant, dit-elle, M. Robert a prononcé l'éloge de M. Laripalière d'un ton de conviction si ferme et si profond, que je ne puis me figurer que son langage n'ait pas été l'expression de la plus rigoureuse vérité. Attendons. — Mais, reprit Marguerite après une courte réflexion, si nous devons mettre notre confiance en M. Laripalière, il nous faut lui obéir en tout point. S'il n'est pas revenu, c'est qu'il lui est arrivé malheur, et c'est alors une raison de plus pour nous de suivre religieusement ses instructions. Or, au moment où nous nous sommes quittés, il m'a fait jurer, au nom de mon père que je n'ai jamais vu, au nom de ma mère que je ne verrai probablement jamais, de demeurer dans la retraite qu'il m'avait choisie jusqu'à ce qu'il vînt me faire sortir lui-même. Il faut donc que j'y retourne. — Nous irons ensemble, dit madame Michelan ; aussi bien, depuis le coup fatal qui a frappé cette maison, sa vue me fait mal... J'ai besoin de la fuir... Nous partirons dès ce soir. — Et Gaston ?... répliqua Marguerite avec inquétude ; Gaston, dont je n'ai eu aucune nouvelle... savez-vous où il est, mère Michelan ? — Voilà plusieurs jours qu'il n'a paru ici. — Ainsi, il ignore... — Qu'il est orphelin... oui, Marguerite. — Pauvre Gaston ! Mais comment l'instruire ?

— Avant de partir, dit madame Michelan, vous lui laisserez un mot qui lui annoncera la funeste nouvelle et lui révèlera notre retraite... Mais qu'avez-vous, Marguerite?

La pauvre enfant tombait en défaillance. Au nom de Gaston, une rougeur subite avait coloré ses joues; mais soudain, par une réaction subite, le sang avait reflué au cœur, et une effrayante pâleur s'était répandue sur ses traits.

Madame Michelan alla ouvrir une armoire, en tira un flacon gris de poussière et fit avaler à la malade deux ou trois gouttes d'un tonique qui lui rendit un peu de force. Au bout d'une heure d'efforts et de soins, Marguerite, qui avait consenti à prendre un peu de nourriture, parut plus calme et plus résignée.

On eût dit qu'après avoir mis un pied dans la tombe, elle était revenue sur cette terre et recommençait à vivre.

. . . .

Le soir de ce même jour, on remarqua, rue de l'Arbre-Sec, que les volets du logis Dauriac étaient soigneusement fermés, comme si ses habitants fussent partis pour un long voyage.

Les uns disaient que la mort du vieux Dauriac était la seule cause de cette retraite précipitée. D'autres affirmaient, comme le sachant de source certaine, qu'un grand seigneur s'était chargé de la fortune de Marguerite et avait emmené madame Michelan elle-même qui se prêtait à ce commerce scandaleux.

Cette dernière explication étant la plus défavorable, fut tout naturellement celle qui obtint le plus de crédit.

La vérité est que madame Michelan et Marguerite étaient installées dans la petite mansarde du clos Saint-Jacques.

II

LE COMPLOT MARCHE.

Deux jours environ après ces événements, madame de Vintimille, revenant de Choisy, où les courtisans privilégiés avaient eu l'inappréciable avantage de voir le roi

souper entre deux filles de la maison de Nesle, madame de Vintimille, disons-nous, reçut le billet suivant :

« Madame la comtesse, pardonnez à la hardiesse d'une jeune fille qui ose lever les yeux et tendre les mains vers vous. Votre nom, prononcé souvent devant elle, quelques autres indices auxquels elle ne peut se tromper, lui ont appris qu'une personne, à l'affection de laquelle elle a voué sa vie, a l'honneur d'être quelquefois reçue dans votre intimité. Elle désirerait vous voir un instant, madame la comtesse, pour s'informer du sort de celui qu'elle aime et dont l'absence la laisse dans l'affreuse alternative de supposer, ou qu'il a succombé à quelque grand péril, ou qu'il l'a tout à fait oubliée. Daignez lui indiquer, madame la comtesse, à quelle heure et en quel lieu il lui serait permis de vous parler et de vous demander elle-même pardon de sa témérité. »

Ce billet était signé : MARGUERITE.

Et au-dessous on lisait : *chez madame Michelan, au numéro trois du clos St-Jacques.*

La duchesse lut et relut ce billet avec une profonde attention.

— Encore cette petite ! dit-elle enfin. Et le roi, ce matin même, faisait allusion à sa beauté. C'est une pensée qui le poursuit partout... Mais quelle inexplicable séduction peut donc exercer sur lui le souvenir d'une enfant qu'il a vue à peine et dont les charmes, quoi qu'on en puisse dire...

A ces mots elle s'arrêta et se tourna vers le miroir de sa toilette. En même temps les yeux de son imagination lui représentèrent Marguerite. Elle put comparer et juger. Un frémissement involontaire contracta ses lèvres. Elle venait d'être forcée de s'avouer tout bas que la jeune fille du peuple était capable de soutenir le parallèle avec une reine.

Alors ses idées prirent une autre direction. Elle ne songea plus à lutter avec cette obscure ennemie, qui, de loin, sans le vouloir et à son insu, lui portait des coups si terribles. Elle avait déjà trop souffert de l'influence de cette rivale absente qui, du fond de sa retraite, lui disputait, sans s'en douter, le cœur de son royal amant. Elle

résolut d'en finir avec elle d'un seul coup. Sa jalousie ne pouvait plus souffrir ni hésitations, ni retards. Or, pour éteindre complétement cette flamme qui brûlait en secret le roi, le meilleur moyen n'était-il pas de perdre Marguerite dans son esprit?...

— Oui, oui, s'écria-t-elle avec une joie sauvage en répondant à ses propres pensées, le grand attrait de ces beautés bourgeoises est l'auréole d'innocence et de pureté qui les environne... Ce sont de modestes anges à qui l'imagination des rois prête des ailes qui pourraient bien, si nous n'y mettions ordre, les faire monter aussi haut, peut-être même plus haut que nous. Ces ailes, nous les couperons, ma belle enfant; cette auréole, nous la ferons disparaître. Il suffira pour cela d'un moment. Voici la preuve écrite que votre cœur a parlé. Cette preuve, jointe à certain rendez-vous que nous allons vous ménager avec un de vos plus fervents adorateurs, nous servira à guérir Sa Majesté du mal involontaire que lui ont fait vos yeux!...

Et ayant tiré d'un pupitre une plume et du papier, madame de Vintimille écrivit les deux lettres qu'on va lire:

« Mademoiselle,

» Venez ce soir à neuf heures. Des ordres seront donnés pour que vous soyez introduite dans un lieu où vous pourrez vous entretenir avec la personne dont je suppose que vous voulez parler. Ne manquez pas. C'est une heureuse occasion que vous ne trouveriez peut-être point de sitôt, si vous commettiez l'imprudence de la laisser échapper. »

Elle signa, mit l'adresse et le cachet, puis passa au second billet, qui fut conçu en ces termes:

« Chevalier, on m'a dit que vous aviez été ces jours-ci fort inquiet d'une certaine jeune fille, qu'un galant s'est permis d'enlever de la façon la plus abrupte, ce qui a singulièrement désorienté l'amour essentiellement platonique que vous professiez pour elle. Vous savez que j'ai ce soir chez moi bal et gala. Faites-moi le plaisir de ne pas priver ma réception d'un aussi galant cavalier que

vous l'êtes, et de ne point arriver plus tard que neuf heures. Je récompenserai votre exactitude en vous donnant des nouvelles de votre belle égarée.... peut-être même vous la ferai-je voir. Mais qu'ai-je dit?.... je suis allée trop loin, chevalier, et l'envie que j'ai de vous être agréable m'a entraînée à être indiscrète. Prenez que je n'ai rien dit, et tâchez de ne pas oublier l'heure, car il s'agit en quelque sorte d'une apparition, et tout ce qui tient à la magie blanche, vous le savez, demande à être gouverné prudemment. »

Elle écrivit sur la suscription :

« A monsieur le chevalier de Saint-Réal. »

Puis elle sonna.

— Ces deux billets à leur adresse, dit-elle, et sur-le-champ !

Peu d'heures séparaient la comtesse de l'instant où elle espérait enfin triompher de tous les obstacles qui se dressaient encore entre elle et le roi.

Le crédit du cardinal était ébranlé; Louis XV avait pris l'engagement secret d'éloigner de la cour madame de Mailly. Tranquille du côté du ministre et de sa sœur, il ne lui restait plus qu'à étouffer dans le cœur de Louis XV cette flamme naissante et en quelque sorte insaisissable dont sa clairvoyance avait pénétré le secret. L'enlèvement projeté du cardinal devait servir de dénoûment à cette comédie, conduite, il faut le dire, avec une infatigable persévérance.

Dans l'après-midi, madame de Vintimille, suivant sa coutume, vint faire les honneurs de son salon. Un petit nombre d'intimes y était toujours réuni à heure fixe, attendant celle qu'ils nommaient la reine de France, les uns pour mettre leurs hommages à ses pieds, les autres pour prendre ses ordres ou recevoir ses instructions.

Pas un des fidèles ne manquait.

MM. de Gesvres, d'Épernon, de La Trémoille s'entretenaient avec chaleur dans l'embrasure d'une croisée; M. de Nivernois causait tout bas avec le marquis de Souvré; M. de Coigny lisait le *Mercure,* et M. de Vintimille était gravement occupé à attraper des mouches.

A l'entrée de la comtesse, les groupes se dispersèrent et il se forma un cercle magique autour d'elle.

— Eh bien ! messieurs, vous le voyez, mon étoile monte à mesure que celle du cardinal descend. L'abbé Couturier, ce nouveau Joseph d'un autre Richelieu, toute proportion gardée bien entendu, l'abbé Couturier, dit-on, est aux cent coups. On l'a vu hier avec son chapeau de feutre blanc à grandes ailes, sa soutane de bure et son rabat blanc, sortir de chez monseigneur de Fréjus, l'air abattu et le front tout chargé de nuages. On assure qu'il revenait d'une conférence où il avait été fortement question de moi, et que le cardinal aurait exprimé de vives inquiétudes au sujet de la préférence scandaleuse que m'accorde ouvertement Sa Majesté... Scandaleuse!.. Il paraît, messieurs, que le mot a été prononcé...... Ne le trouvez-vous pas joli ? — Adorable ! s'écria d'Épernon. — Monseigneur de Fréjus, dit La Trémoille, s'accommoderait peut-être bien du scandale... il y a remède à cela... Ce qu'il ne pourra jamais supporter, c'est la préférence du roi pour ce qui est séduisant, jeune et beau !... — Tout cela n'empêche pas, observa de Gesvres, qu'il tient bon et que nous en sommes encore avec lui aux escarmouches et à la guerre de tirailleurs. Quand je pense, ajouta-t-il en tirant de sa poche un rouleau de papier assez volumineux, que voici une magnifique requête en forme d'adresse au roi, qui n'attend pour voir le jour qu'un signal, qu'une occasion favorable ! Que de belles et bonnes choses n'y a-t-il pas dans ces vingt pages, plus grosses de faits, de preuves et d'accusations accablantes, que vingt volumes in-folio ! Veut-on savoir comment Fleury gouverne la France, Fleury, mauvais petit abbé de ruelles, qui jadis avait à peine de quoi s'acheter un bréviaire ? Qu'on lise ceci, et on le saura. Tout est à vau-l'eau, tout s'en va, tout tombe. Plus de commerce, plus de confiance, les manufactures sont abandonnées, nos ouvriers passent la frontière, car la patrie est une marâtre qui ne les fait plus vivre... l'argent est rare, la consommation est nulle, et bientôt on sera obligé, pour percevoir l'impôt, d'équiper militairement les receveurs des tailles et les commis de gabelle !... Voilà pourtant les criants abus, les indignités réelles que nous avons consi-

gnés, M. de La Trémoille et moi, dans ce Mémoire, messieurs... Voilà ce dont il faudrait que le roi fût instruit le plus tôt possible, et la France avec lui. — Vous savez bien nos conventions, dit madame de Vintimille. Nous ne remettrons à Sa Majesté cet acte fulminant d'accusation que lorsque notre messager sera revenu, et que nous saurons si M. de Fougerolles est prêt à nous seconder. Alors, nous guettons le départ du cardinal pour sa paisible retraite d'Issy; nous l'arrêtons en chemin, nous l'envoyons sous bonne escorte dans le château de notre ami de Verdun, mon cher duc, et alors, libres de nos personnes et de nos mouvements, nous faisons lire au roi ce Mémoire, admirable résumé de mille griefs dont se plaint la France et dont nous ne sommes que l'écho. — Pourvu qu'il n'en tombe pas une copie entre les griffes de Fleury! s'écria La Trémoille. — Une copie! il n'en existe pas, fit observer d'Épernon. — Ne pourriez-vous, dit timidement Vintimille au duc de Gesvres, me confier pour quelques heures ce beau travail... J'étais à la chasse tous ces jours-ci et n'ai pu en prendre connaissance. Comme j'espère être partie active dans ce grand procès que vous intentez au cardinal, il est naturel que j'en examine au moins les pièces capitales. — Comment donc! cher duc, c'est trop juste. Voici notre requête..... mais n'allez pas l'égarer surtout, car la signature de M. de La Trémoille et la mienne sont au bas. Si ce chiffon de papier tombait entre les mains de monseigneur le cardinal de Fleury, et que monseigneur le cardinal de Fleury voulût, une fois en sa vie, trancher du Richelieu, l'occasion pour lui serait superbe, et nos têtes ne tiendraient guère plus sur nos épaules que celles de MM. de Thou et de Cinq-Mars. — Soyez tranquille, répondit Vintimille; la plus grande discrétion importe au succès de l'affaire et j'y suis aussi intéressé que vous. — Messieurs, reprit la comtesse, qui, pendant cet échange de répliques, avait paru absorbée dans ses propres réflexions, vous savez qu'il y a grande fête ici ce soir? — Nous y serons tous! répondirent les amis de la comtesse d'une voix unanime. — Et vous ferez bien, messieurs, car ce n'est point une fête ordinaire. On y verra hautement et clairement où sont les amis du cardinal et où

sont les miens... On y verra surtout... une chose.... fort étrange... fort extraordinaire... et capable de faire faire à M. de Fleury une maladie de six mois. — Oh ! si cette maladie-là pouvait seulement être mortelle ! exclama d'Épernon avec une gaieté tant soit peu lugubre. — Quelle est cette chose? demanda M. de Coigny. — C'est un secret, dit madame de Vintimille. — Un secret pour nous ! s'écria de Souvré , pour nous, vos dévoués, vos esclaves! — Pour vous... oui, messieurs... on affecte beaucoup de douter de la discrétion des femmes; je ne crois pas du tout à celle des hommes, moi. — Ah ! par exemple, dit de Gesvres, voilà qui est humiliant !... Quoi !.... pas un seul de nous ne vous inspire assez de confiance?..... — Écoutez, messieurs, tirez au sort entre vous à qui saura ce secret, et je m'engage à le dévoiler tout bas à celui que le sort aura désigné , à condition qu'il me jure sur son honneur de gentilhomme de ne le livrer, sans ma permission, à qui que ce soit au monde.

On jeta les cinq noms dans un chapeau , on remua le tout, et le nom du duc de Gesvres sortit le premier.

Madame de Vintimille fit un geste qui semblait signifier :

— Il faut tenir ma parole.

Puis elle fit signe à M. de Gesvres de l'accompagner un peu à l'écart. Alors elle pria le duc de se baisser un peu, et approcha sa bouche de son oreille. Mais soudain, secouant la tête et s'éloignant avec une sorte d'effroi de celui qui allait devenir son confident, elle s'écria :

— Non, non, tout bien réfléchi, je ne dirai rien.

On insista encore. Mais madame de Vintimille fut inexorable.

— Çà, messieurs, reprit de Souvré, puisque nos prières sont inutiles, ne soyons pas indiscrets ! L'heure avance, le jour baisse. Il s'agit, ce soir, de mettre dans nos intérêts tous les personnages influents de la cour, les jeunes comme les vieux, et pour cela il faut laisser à l'enchanteresse le temps de déployer toutes ses grâces et de préparer ses philtres les plus subtils. Retirons-nous. — Souvré est un impertinent, riposta le duc de Gesvres en baisant avec galanterie la main de la favorite. Admettre la nécessité de la toilette est un crime de lèse-beauté. Demeurez telle que vous êtes, belle dame, et je défie

Vénus elle-même de vous dérober jamais un seul de nos regards.

Le compliment de M. de Gesvres fut accueilli par des acclamations bruyantes, et on se retira en se renvoyant, comme un mot d'ordre, cette recommandation expresse :

— A ce soir ! à ce soir !

III

LE BAL.

Il était à peine neuf heures, et l'hôtel de Nesle était déjà richement illuminé; mais les élus de la fête n'arrivaient pas encore.

Madame de Vintimille, ponctuelle comme un général d'armée qui ne veut laisser à aucun des chefs subalternes le soin de diriger les opérations de quelque importance, songeait à tout, surveillait tout, et se faisait à elle-même, en se contemplant dans ses glaces, les compliments les plus sincères et les plus rassurants du monde. Elle avait mis à contribution tout l'arsenal de ses coquetteries, et la dernière victoire qu'elle voulait remporter sur le roi, en le forçant à reconnaître une domination unique et à se délivrer des autres influences qui le gouvernaient encore, ne lui paraissait plus douteuse.

La première visite annoncée fit froncer la sourcil à la comtesse, en même temps qu'un éclair de satisfaction funeste jaillit de ses paupières.

Cette jeune fille, cette rivale était donc là !

— Qu'elle entre, dit madame de Vintimille,

Marguerite tremblait de tous ses membres. Éblouie par l'éclat des lumières, elle porta la main à ses yeux et s'appuya à l'un des côtés de la porte. Elle n'osait plus faire un pas.

— Approchez, mademoiselle, reprit la comtesse en lui indiquant un siége auprès d'elle, et asseyez-vous.

Marguerite s'avança; mais elle indiqua par un signe qu'elle désirait rester debout.

— Vous m'avez écrit, mademoiselle, et votre exactitude me prouve que vous avez reçu ma réponse.

— Oh ! madame, comment vous exprimer ma reconnaissance?... J'étais si tourmentée, si inquiète!... Vous savez ce qu'*il* est devenu, n'est-ce pas ? vous allez me dire où *il* est?...

Sous ce nuage de douleur qui lui voilait le front, Marguerite était plus belle que jamais...

La comtesse sentit son cœur brûler par une âpre et dévorante jalousie. La vue de cette enfant lui faisait mal. Elle se rappela avec rage que Louis XV avait osé la contempler, sous ses yeux mêmes, avec enthousiasme, avec amour.

Si un dernier scrupule avait pu subsister au fond de son âme, en ce moment-là, ce scrupule aurait disparu.

— Je n'ai rien à vous dire, mon enfant, répondit-elle d'un ton dont la sécheresse perçait à travers l'effort d'une dissimulation habile; vous m'avez parlé d'une personne qui vous intéresse, et avec laquelle vous souhaitiez avoir une entrevue... une explication... je ne sais plus lequel... Je vous laisse dans cette galerie... cette personne viendra vous y rejoindre tout à l'heure. Adieu.

Et la comtesse se retira sans donner à Marguerite le temps de dire un mot. Elle éprouvait, à l'aspect de cette jeune fille, un sentiment qu'il lui eût été difficile de définir. C'était une sorte de répulsion fébrile à laquelle se mêlait comme un instinct de remords et d'effroi. Elle n'osait ni l'attaquer de front, ni la regarder en face... Elle sentait que, pour combattre cette ennemie, si peu redoutable en apparence, il lui fallait être hors de sa portée; elle comprenait, par une de ces lucides intuitions qui viennent de la conscience, qu'entre elle et Marguerite le duel était inégal, et que le désavantage serait de son côté si elle n'avait recours qu'aux armes ordinaires et loyales.

Elle venait à peine de quitter la galerie où elle avait laissé Marguerite, qu'on annonça à haute voix MM. de Coigny, de La Trémoille et d'Épernon.

Madame de Mailly, vêtue à l'orientale et masquée, arriva aussitôt après. Hommes et femmes affluèrent bientôt. Les déguisements étaient des plus variés.

— Et le chevalier de Saint-Réal qui ne vient pas! murmura la comtesse, lui sur qui je comptais avant tous les autres!

Madame de Mailly embrassa sa sœur avec effusion, et parut remarquer avec chagrin que son baiser était froidement reçu. Elle ne put retenir une larme.

MM. de Coigny et d'Épernon, s'apercevant des mauvaises dispositions de la comtesse, se prirent à papillonner autour d'elle.

— Ah ! de grâce, messieurs, dit-elle, laissez-moi. Quand je fais les honneurs de ma maison aux nobles hôtes qui me font l'honneur de leur visite, je n'aime pas qu'on me rompe les oreilles de pauvretés et de fadaises. —Cependant...— Non, je n'ai pas le temps d'être aimable avec vous. — Vous l'êtes, dit Coigny, en dépit du temps qui vous manque, madame la comtesse. Vous vous devez un peu à tout le monde, c'est trop juste... la seule chose que nous nous demandions dans cette distribution de faveurs, c'est -que chacun en ait sa part. — Pardon, monsieur le marquis, répondit madame de Vintimille toute distraite, pardon si je vous fais cette part si petite. Mais... tenez... il faut que j'aille recevoir M. le chevalier de Saint-Réal qui erre dans la pièce d'entrée comme une âme en peine et avec qui j'ai à causer un instant.

Le chevalier semblait effectivement inquiet et cherchait des yeux madame de Vintimille.

— Me voici, chevalier, dit-elle en venant à lui. Mais pourquoi ce teint pâle et cet air langoureux ?... Chevalier, vous ne vous guérirez donc jamais de votre folle manie de tout prendre au sérieux ? — Je ne nous comprends pas, madame la comtesse. — Mais moi, je lis dans votre cœur. Ma lettre y a porté le trouble et le désarroi. Décidément vous êtes incurable. — Dieu me garde de m'offenser de vos attaques, madame la comtesse, car je suis trop heureux de vous égayer un instant. Mais dussé-je encore exciter votre étonnement, je dois vous déclarer que, si je ne comprends pas très-bien ce que vous voulez me dire, j'ai encore bien moins compris votre lettre... — Comment... vrai ? — Sur l'honneur ! — Ah ça ! chevalier, je me suis donc bien trompée sur vous ?... Je vous croyais un Amadis pour le dévouement, un Roland pour la fidélité ! Voyons... vous aimez donc plusieurs femmes à la fois ? — Il y a tant de sortes d'affec-

tions, madame la comtesse, répondit Saint-Réal en s'efforçant de sourire. Vous, d'abord... — Oh ! ne parlons pas de moi, je vous en prie. — Mais alors... — C'est inouï ! Après tous les détails que je vous donnais, vous n'avez pas deviné de qui il était question ? — Pas le moins du monde, et s'il faut vous confesser la vérité, j'ai cru à une mystification. — Et c'est pour cela sans doute que vous êtes venu si tard ? — Vous l'avez dit. — Chevalier, je pourrais me fâcher de votre peu de confiance en mes paroles, mais je n'ai pas de rancune et veux bien vous dire que, malgré votre peu d'empressement, vous êtes encore arrivé assez tôt. — Je suis tout disposé à réparer mes torts en vous témoignant une foi aveugle, reprit plus gaiement Saint-Réal ; cependant, j'avoue qu'en regardant bien... — Vous ne voyez rien encore... n'est-ce pas ? — Rien absolument. — Et cependant, voilà déjà ici bien des beautés sur lesquelles votre œil pourrait s'arrêter sans faire tort à votre bon goût. Mais je vous dois l'explication de ce mystère. Elle est ici et vous ne pouvez la voir... car ce n'est ni mademoiselle de Charolais qui vous occupe, ni madame de Modène, ni aucune autre des charmantes fées qui font en ce moment de mes salons un autre paradis de Mahomet. Le choix du chevalier de Saint-Réal ne saurait tomber sur de ces houris imparfaites... l'une serait trop légère, l'autre trop coquette. Ses goûts sont plus recherchés, plus bizarres. Allons, allons, ne vous fâchez pas, chevalier... nous ne voulons pas attaquer le moins du monde l'idole de vos pensées... au contraire, nous approuvons votre passion, nous admirons vos amours et regrettons sincèrement qu'il ne se trouve pas parmi les poëtes de la cour quelque nouvel Arioste pour les chanter... et en attendant, pour nous faire pardonner notre indiscrétion, nous vous ménageons, au moment où vous vous en doutez le moins, le plus joli rendez-vous, le plus ravissant tête-à-tête...—Mais, madame la comtesse, plus je cherche à deviner...—Entrez dans cette galerie, chevalier, sans bruit, parce que le bel oiseau pourrait s'effaroucher, sans avoir l'air de rien, parce qu'il n'est jamais nécessaire de mettre tout le monde dans la confidence de son bonheur, et... c'est moi qui vous le dis, vous me remercierez plus tard.

Saint-Réal suivit machinalement la direction qu'on lui indiquait et ne fit pas attention que la porte se refermait derrière lui. Madame de Vintimille regagna le milieu du salon, où les compliments, les madrigaux en prose, les louanges les plus bruyantes et les plus exagérées commencèrent à pleuvoir autour d'elle, comme les gouttes scintillantes d'une rosée d'or. Ses traits avaient repris leur sérénité et d'Épernon s'écria :

— Ah ! comtesse, pourquoi Saint-Réal ne s'est-il pas masqué? il avait une vraie mine d'enterrement, et j'ai vu l'instant où sa tristesse allait déteindre sur vous et sur nous tous ! Heureusement, je ne le vois plus. Où diable est-il donc? est-ce que vous l'avez congédié? — Vous savez bien qu'il est amoureux, dit madame de Vintimille; il cherche la solitude pour rêver à l'aise. — Laissons-le rêver. Mais, pardon, comtesse, vous qui avez les yeux aussi bons qu'ils sont beaux, dites-moi donc quelle est cette élégante Arménienne, qui porte une si admirable écharpe, venue certainement en droite ligne de la vallée de Cachemire? — Vous ne la reconnaissez pas à ses magnifiques épaules, cher duc? C'est ma sœur de Mailly, — En vérité ! dit d'Épernon, je ne l'aurais pas reconnue... Comme sa taille est devenue épaisse ! — Vous trouvez?...

Et un sourire de triomphe dilata les lèvres de la comtesse.

— Et cette autre? demanda d'Épernon, dont tout le corps frétille comme celui d'un lutin? — Elle est si bien déguisée qu'il me serait impossible de la deviner sous le masque, si je n'apercevais auprès d'elle son amie intime qu'il est facile de reconnaître à sa démarche pesante et embarrassée. La première est mademoiselle de Charolais; la seconde, madame la comtesse de Toulouse. — Mon Dieu ! dit le duc d'Épernon, que toutes ces femmes sont donc venues ici à propos ! — Pourquoi cela? demanda madame de Vintimille. — Pour vous faire ressortir, comtesse. Voyez plutôt ! tous les regards vous dévorent. Combien vous avez raison de tenir votre masque à la main ! — Une flatterie de plus et je le mets sur mon visage. — Gardez-vous-en bien, cruelle ! Un vilain loup noir sur des yeux comme les vôtres, c'est un éteignoir sur le soleil... Il ne ferait plus clair ici !

Madame de Vintimille répondit à cette galanterie quintessenciée par un sourire, et passa dans la salle voisine où l'on dressait des tables pour les joueurs du cavagnole, variété de biribi alors fort à la mode.

Les fidèles affluaient. C'était en apparence une foule insouciante et folle qui ne songeait qu'au plaisir. Mais en réalité, sous ces dehors frivoles, se cachait une arrière-pensée tout à fait appropriée à l'esprit d'intrigue du temps. On savait que vers le milieu de la nuit tous les masques tomberaient et que bonne note serait prise des absents et des présents. Or, on connaissait l'idole du jour pour une divinité hautaine et vindicative, et chacun tenait à être compté au nombre de ses adorateurs.

Deux familiers de l'hôtel avaient été placés sous le vestibule avec ordre de prier chacun des arrivants de se démasquer pour une minute et de donner son nom. Pendant la première heure du bal, cette consigne fut suivie sans difficulté, mais deux nouveaux-venus, qui descendaient d'un carrosse sans armoiries, ayant essayé de l'enfreindre, il en résulta un vacarme dont l'écho pénétra jusque dans les salons. On entendait surtout une voix qui dominait toutes les autres et qui riait aux éclats.

On vint en toute hâte avertir madame de Vintimille que deux hommes masqués voulaient absolument entrer sans se faire connaître.

La comtesse fut si peu étonnée de cet incident, que le bruit courut aussitôt qu'elle s'y attendait. Elle disparut pour aller procéder elle-même à la réception de ces invités, et bientôt un murmure général de satisfaction annonça son retour.

Elle reparut effectivement, ayant à sa gauche un gentilhomme de quarante à quarante-deux ans, que certaines personnes prirent, à tort ou à raison, pour le duc de Richelieu, et donnant le bras à un jeune seigneur, mince, élancé, bien fait, remarquable surtout par son port noble et majestueux, mais sur lequel, soit discrétion, soit ignorance réelle, personne ne s'avisa de faire hautement la moindre conjecture.

Nous devons dire tout de suite, pour être vrai, que les masques dont ils s'étaient munis ne les avaient déguisés ni l'un ni l'autre.

En ce moment, les violons exécutèrent une fanfare joyeuse, et l'on vit les divers groupes frissonner à ce dernier appel du plaisir.

Madame de Vintimille, radieuse et triomphante, était toujours au bras du jeune homme masqué.

Le jeu s'engagea, les danses commencèrent...

Si le lecteur veut nous en croire, il quittera cette brillante cohue pour nous accompagner dans la galerie voisine, où nous réclament pour un instant Marguerite et le chevalier de Saint-Réal.

IV

LA SURPRISE.

Cette galerie était oblongue et servait de communication entre les deux ailes opposées de l'hôtel.

Au moment où Saint-Réal y pénétrait, Marguerite effrayée de la solitude où on la laissait, se préparait à en sortir. Le bruit des pas du chevalier lui fit tourner la tête.

Stupéfaite, elle s'arrêta.

— Marguerite! Marguerite!... Vous ici! — Monsieur le chevalier de Saint-Réal!..... bégaya Marguerite pâle comme la mort. — Que faites-vous dans cet hôtel? reprit vivement Saint-Réal. Qu'y venez-vous chercher? — Pardonnez si je ne puis vous répondre... mais ma tête se perd... ma vue se trouble... il me semble que je vais tomber.

Elle chancelait. Saint-Réal se précipita pour la soutenir. Ses yeux se fermèrent, et un frisson glacé fit tressaillir tous ses membres à la fois.

— Marguerite, revenez à vous. Ne craignez rien de moi... je veux être, je serai toujours votre ami.

Ses paupières se rouvrirent, mais alors une vive épouvante se peignit sur son visage. Le bras du chevalier effleurait sa taille. Elle s'éloigna brusquement.

— Laissez-moi, monsieur le chevalier, laissez-moi.— Pourquoi me fuir?... — Je ne sais. J'ai peur. Oh! par grâce, monsieur, retirez-vous. — Non, Marguerite!

non. Je ne m'en irai pas sans avoir appris de vous le secret de votre présence dans cette maison. Il y a dans tout ceci un mystère qu'à tout prix je veux éclaircir. Marguerite, pauvre enfant, vous êtes sans expérience et sans appui... On vous attire dans un piége, on vous trompe, on vous perd ! — Rassurez-vous, monsieur le chevalier, je ne cours ici aucun danger... je le crois, du moins. — Mais comment y êtes-vous venue?

Marguerite resta d'abord interdite. Mais, enfin, reprenant courage :

— Monsieur le chevalier, dit-elle, lorsqu'il y a deux ans, j'eus occasion de vous connaître chez la comtesse Du Portal, votre sœur, vous me donnâtes une grande preuve d'intérêt. Vous veniez d'entendre dire que la reine Marie Leczinska, charmée de la beauté d'un voile que j'avais brodé moi-même, avait exprimé le désir de me voir et de me confier quelques travaux. Madame Du Portal s'était engagée à me conduire chez Sa Majesté. Alors, vous qui ne m'aviez jamais adressé un seul mot, vous qui saviez à peine qui j'étais, vous me prîtes à part, et me parlant, comme un frère eût pu faire à sa sœur, vous m'éclairâtes sur certains dangers que je pourrais avoir à redouter dans l'avenir, et comme je vous demandais quels étaient ces dangers, vous me répondîtes : « Marguerite, suivez les inspirations de votre cœur. L'ignorance d'une jeune fille est quelquefois sa meilleure sauvegarde. Allez chez la reine, puisqu'il le faut, mais soyez prudente, et si quelque jour vous avez beeoin de quelqu'un pour vous défendre, faites un signe et je serai là. » Eh bien ! monsieur le chevalier, j'ai foi dans ce tendre intérêt que vous m'avez témoigné en plus d'une circonstance, et, pour vous le prouver, je vais tout vous dire. Mais, pour cela, il me faut reprendre les choses d'un peu plus haut... Privée de mon père et de ma mère, presque seule au monde, ma vie ne s'était jamais rattachée qu'à un seul espoir, c'est-à-dire à l'affection que je portais... à un jeune homme que vous avez dû voir souvent près de moi... à M. Gaston Dauriac, l'ami, le compagnon de mon enfance. Il est vrai que depuis un an il était moins empressé, moins confiant... n'importe... je l'aimais toujours autant, moi, et j'étais heureuse.

Le chevalier de Saint-Réal devint tout pâle.

— Plus tard, à la suite d'une discussion violente avec son père, il sortit de la maison pour n'y plus rentrer..... Cependant je savais encore où il était et presque tous les jours il venait nous voir en cachette... mais depuis près d'une semaine, monsieur le chevalier, victime d'un coup affreux que je ne sais encore comment m'expliquer....— Votre enlèvement, dit Saint-Réal. — Quoi! vous avez appris?....— Continuez, Marguerite, continuez.— Où en étais-je? Ah! c'est cela... un enlèvement, oui... Reléguée dans le fond d'une mansarde où je me trouvais enfermée, je fus longtemps sans avoir de nouvelles du dehors... Je sortis enfin... de nouveaux malheurs m'attendaient sous le toit où je revenais chercher asile. Le vieillard qui m'avait servi de père était mort et Gaston.... Gaston, après avoir appris l'espèce de violence dont je paraissais avoir été victime, était parti et n'avait plus reparu..... J'ai encore pris patience... Personne!.... rien!.... Gaston ne revenait pas... Alors, ne sachant que supposer, la tête perdue, incapable de résister à mon inquiétude, à mon désespoir, je me suis adressée à une femme dont j'avais entendu plusieurs fois prononcer le nom devant moi.... — Madame de Vintimille?... — Oui... madame la comtesse de Vintimille... Je ne sais au juste quels rapports M. Gaston peut avoir avec une aussi grande dame, mais je me rappelle qu'un jour, à propos d'une question, qu'on lui adressait sur elle, il répondit que c'était un cœur excellent, une âme dévouée... — Innocente enfant! murmura Saint-Réal. — Alors j'ai écrit à madame de Vintimille, je lui ai expliqué mes tourments, je lui ai avoué mes souffrances, je l'ai suppliée de me pardonner ma hardiesse. Et en effet, elle a été bien indulgente, bien bonne... elle m'a tout de suite répondu... Un de ses valets m'a apporté ce matin, au clos Saint-Jacques, où nous demeurons maintenant, madame Michelan et moi, une lettre par laquelle elle m'engageait à me rendre ici ce soir même, afin de m'y rencontrer avec... — Avec qui... avec celui que vous aimez, n'est-ce pas? — Sans doute. — Avec Gaston Dauriac? — Je l'espérais. — Alors, vous voyez bien qu'elle vous trompe, puisqu'au lieu de Gaston que vous comptiez voir, c'est moi que vous trou-

vez ici...—Vous!... mais ce n'est donc pas le hasard?.. — Une lettre écrite également ce matin, par la comtesse de Vintimille, me recommandait de ne pas manquer d'être ici, ce soir à l'heure même où vous passeriez ce seuil maudit!...—Mais, je ne comprends plus... Pourquoi ce mensonge? quel intérêt peut-on avoir à me tromper?... Gaston ne viendra donc pas? — M. Gaston Dauriac a quitté Paris pour le service de la duchesse, et ne sera de retour que demain.—Mon Dieu! que veut-on de moi dans cette maison? oh! monsieur de Saint-Réal, expliquez-moi... — Non... rien.... le temps nous manquerait... J'entrevois des choses infâmes! Pourtant, puisque la Providence a permis que je vous rencontrasse, Marguerite, confiez-moi, si vous croyez à mon amitié et à mon honneur, le nom du téméraire qui, employant la violence... a osé... — Oh! ne l'accusons pas, monsieur le chevalier; les dernières paroles prononcées par M. Robert mourant l'ont mis au-dessus de tout soupçon. Il y a dans cet enlèvement un secret que je ne puis encore comprendre, mais que l'avenir dévoilera. M. Laripalière était un ami dévoué; ce qu'il a fait, il devait le faire, et si jamais il revient, car lui aussi a disparu sans laisser de trace, il se justifiera. — Que dites-vous?..... Laripalière... c'était lui!.. — Est-ce que vous le connaissez?... Oh! si vous savez le lieu de sa retraite...— Non, Marguerite, non... répondit Saint-Réal avec un frémissement involontaire, je ne le connais pas... je ne sais rien... Mais n'entendez-vous pas ce tumulte, ces éclats de rire?... On vient, sortons, sortons.

Il était trop tard.

Les deux battants de la porte principale du salon venaient de s'ouvrir, et les flots tumultueux de la foule s'y précipitaient en désordre. Ce mouvement confus était pourtant contenu par la comtesse de Vintimille qui, donnant toujours le bras au jeune seigneur masqué, s'écria :

— Un peu de modération, messieurs, je vous prie. Je n'ai pas pour vous recevoir un palais aussi grand que ceux de Marly ou de Versailles, c'est vrai, et j'en éprouve un vif regret, puisque j'aurais, d'après ce que je vois, assez d'amis pour le remplir. Mais on peut remédier en partie à cet inconvénient, en vous livrant la maison tout

entière. Tenez... voici une galerie où nous aurons au moins un peu de place et un peu d'air... N'est-ce pas une excellente idée? — Eh! Dieu me damne, dit Souvré, cette excellente idée ne vous appartient pas tout à fait... Saint-Réal l'avait eue avant vous!... — En effet, dit le cavalier de madame de Vintimille d'un son de voix altéré, nous n'avions pas remarqué... Pardieu! monsieur de Saint-Réal, nous vous trouvons en bonne compagnie.

Marguerite cacha son front dans ses deux mains. Saint-Réal balbutia quelques mots sans suite.

— Vraiment, chevalier, poursuivit le jeune homme au masque, ce que vous faites là est mal... garder ainsi pour vous seul le parfum de ces jolis cheveux noirs et l'éclat de ces deux beaux yeux... — Monsieur, dit gravement Saint-Réal, je ne sais qui vous êtes et je ne veux pas le savoir. Seulement je me demande de quel droit vous vous permettez une supposition... — Je ne suppose rien, chevalier, je passe tranquillement, je regarde et je fais mes réflexions, voilà tout... — Et cependant, reprit le chevalier, je jure... — Oh! nous connaissons vos principes, monsieur de Saint-Réal, principes d'austérité imperturbable et de morale primitive; vous êtes le champion de la vertu des femmes... c'est un thème sur lequel vous glosez assez volontiers; vous y êtes même parfois d'une éloquence remarquable, et vous seriez de force, le cas échéant, à vous persuader vous-même de l'inaltérable chasteté de votre maîtresse... Nous qui sommes moins crédule, chevalier, et qui avons d'ailleurs tout notre sang-froid, nous vous prions de garder pour vous vos serments ridicules et de profiter de la surprise un peu inattendue dont vous venez d'être victime, pour être à l'avenir plus réservé dans vos distributions de brevets d'innocence, et ne point exiger, pour les dames de vos pensées, une vénération, un respect... que vous n'auriez peut-être point pour les nôtres...

Depuis son arrivée, le cavalier de la comtesse n'avait point encore autant parlé. A cette voix que faisait vibrer la colère, des chuchotements parcoururent tous les rangs de l'assemblée, et le chevalier de Saint-Réal lui-même fut si ému qu'il n'eut pas la force de se défendre.

Un silence profond succéda à cette mercuriale imprévue. La foule reprit sa marche et se répandit dans les salles prochaines.

— C'était le roi, pensa Saint-Réal. — Perdue ! je suis perdue ! s'écria Marguerite.

Et elle éclata en sanglots.

— Je savais bien, dit Saint-Réal, que votre présence ici devait être le résultat de quelque infernale intrigue. On vous a cruellement calomniée, Marguerite, et mon nom a servi de prétexte à cette calomnie. Malgré cela, voulez-vous encore accepter ma protection, mon appui? — Oh ! merci de ne pas m'abondonner, monsieur ! Quel que soit le titre qu'on vous donne, vous êtes mon frère à moi, et je vous suis !

Un quart-d'heure après cette scène, Marguerite descendait du carrosse de M. de Saint-Réal à quelques pas de la maison où elle habitait, et le chevalier reprenait le chemin de son hôtel en se disant tout bas :

— Oh ! pourvu maintenant que le chirurgien ne se soit pas trompé sur l'état de ce pauvre Laripalière, et que cette horrible fièvre ne l'ait pas tué !

V

LA CONSPIRATION A TABLE.

Dans les graves conjonctures où se trouvait la France, M. de Gesvres, l'un des moteurs les plus influents de la conjuration contre Fleury, croyait de son devoir de tenir chaque soir table ouverte et d'inviter ses complices à ne pas oublier ces importants rendez-vous où l'on traitait des plus chers intérêts de l'État entre un salmis de bécasses et un turbot.

Nous retrouvons, le lendemain de la soirée donnée chez madame de Vintimille, MM. d'Épernon, de La Trémoille, de Souvré et de Coigny attablés chez le duc de Gesvres, le plus commodément du monde, et chantant, d'une voix attendrie par des libations nombreuses, les louanges de leur amphitryon.

Aux premiers plats, il avait été un peu question du cardinal. Comme c'était là le prétexte officiel de ces réunions, on se faisait conscience d'en dire au moins un mot. Mais peu à peu, les fumées du vin se substituant aux nuages de la politique, on avait glissé de ce sérieux chapitre à des causeries plus frivoles, et l'arrivée de M. de Nivernois au dessert avait achevé de mettre les convives tout à fait à leur aise en leur fournissant le sujet d'une conversation à laquelle chacun pouvait prendre part.

La chose était très-simple. M. de Nivernois n'avait point assisté au bal de la nuit précédente, et il fallait bien lui en raconter les détails depuis le premier accord de l'orchestre jusqu'à l'extinction de la dernière bougie. C'était là un jeu tout à fait divertissant auquel chacune de ces fines langues brûlait de s'exercer, et le feu roulant commença.

— Et où diable étais-tu, Nivernois, pour nous manquer cette nuit? On a remarqué ton absence. La Vintimille mettra cela en compte. Prends garde à toi.—Notre chère comtesse sait qu'il m'était impossible de venir hier à Paris. J'étais chargé, vous le savez bien, de nous assurer d'avance des relais pour transporter Son Éminence de Paris jusqu'à Verdun. Ce n'était pas là une mince besogne. Je n'étais de retour que ce matin, un peu avant midi... Mais, voyons, que sait-il donc passé? — Des choses par-dessus les maisons, dit Souvré. Nous allons t'expliquer tout cela. Mais, d'abord, il faut que tu boives... — Pourquoi cela? — Parce qu'il n'y a rien de bête ici-bas comme des hommes qui ont bien soupé devant un homme à jeun, et que nous serions vis-à-vis de toi dans cette situation humiliante... — Mets-toi à notre niveau, et nous causerons. — Qu'à cela ne tienne, cordieu! versez. — Et tâche de boire beaucoup pour nous rattraper le plus tôt possible. — Allons, un second verre... Si tu ne commences pas, j'aurai vidé la bouteille avant que tu aies soufflé mot. — Je commence! Figure-toi donc, mon cher, que cette nuit, Versailles n'était plus à Versailles, mais bien chez notre belle comtesse. C'était une petite satisfaction qu'elle voulait se donner, pour avoir autour d'elle tous ses sujets. Comme elle espère

devenir reine de France, elle joue déjà à la royauté. Messieurs, permettez-moi à ce sujet une petite digression. Je vous propose un toast en l'honneur de notre future reine... seulement, pour ne pas faire tort à Marie Leczinska, je me bornerai, s'il vous plaît, à le porter de la main gauche.

On applaudit et on vida les verres.

— Je reprends, dit Souvré. Pendant les premières heures, la plupart de nous étaient masqués. C'est une mode assez gentille. Sous ce petit carré de velours noir, on a l'air de revenants et on dit des choses de l'autre monde. C'est très-amusant. Nous étions donc masqués...— Tu te répètes, dit Nivernois en débouchant une nouvelle bouteille de vin de Champagne. — Si tu me coupes la parole, je ne saurai plus où j'en suis. Où en étais-je resté? Ah! voici... Nous étions tous en train de causer, soit entre nous, soit avec quelqu'une de ces nymphes mystérieuses dont nous ne pouvions voir que les mains, le menton et les épaules, et, par parenthèse, nous avions de l'esprit comme des démons, lorsque tout à coup on vient nous annoncer que deux inconnus, deux intrus, veulent escalader l'escalier de vive force et refusent de montrer leur visage au cerbère chargé de la surveillance de l'entrée. On se pousse, on se bouscule, madame de Vintimille sort et bientôt elle reparaît, conduisant comme en triomphe un cavalier parfaitement masqué, très-jeune, très-bien pris dans sa taille, la jambe faite au tour, et que deux ou trois d'entre nous se permettent de reconnaître... — Pour Louis XV, roi de France! s'écria de Nivernois en élevant son verre comme pour provoquer un second toast. — Chut!... — Chut!... Chut!...

L'indiscrète exclamation du duc de Nivernois fut engloutie dans cet avalanche de *chut* multipliés.

— Messieurs, dit d'Épernon, notre ami de Nivernois ne sait pas porter le vin. A sa première bouteille, il bavarde déjà comme une pie borgne, et il vient de hasarder une parole que depuis hier minuit nous avions tous sur les lèvres, mais que pas un de nous n'a été assez imprudent pour laisser tomber... Nous devons nous rendre cette justice que nous avons eu tous la même clairvoyance et la même discrétion. — Pardonnez-moi, messieurs, je

ne croyais pas commettre un si gros crime, et j'en fais mon *meâ culpâ*. Que diable aussi ! est-ce ma faute si je suis si intelligent ? — Il est vrai, observa de Gesvres, qu'il nous a deviné cela avec une prestesse et un sans-gêne !... — Après tout, reprit de Souvré, nous sommes ici entre nous, et le mal n'est pas bien grand. Seulement, Nivernois, tâche de tenir ta langue en bride et prouve que tu sais garder un secret. — Sa Majesté, demanda Nivernois, n'a donc pas ôté son masque ? — Non, certes... le plus rigoureux incognito... mais ce n'est pas là le plus beau de l'affaire... — Il y a encore quelque chose ? dit Nivernois. — Quelque chose d'inouï ! — Attends que j'aie bu ce grand coup pour me donner du cœur. Va, maintenant, je t'écoute. — Imagine-toi, cher ami, qu'au bout de deux heures environ, nous étions si nombreux, et il faisait si chaud, que madame de Vintimille, ne sachant plus comment loger toute cette foule dans son salon...

Trois petits coups frappés à l'extérieur interrompirent le marquis de Souvré à ce point intéressant de sa narration.

— Qui vient là ? demanda le duc de Gesvres. — Monseigneur, dit un valet en entre-bâillant la porte, c'est un jeune homme qui descend de cheval, tout couvert de poussière, et qui prétend avoir des dépêches d'une haute importance à vous remettre. — Pardieu, voilà un beau prétexte. Des dépêches ! à cette heure-ci !... et il n'a pas même donné son nom ? — Si fait, monseigneur ; il s'appelle Gaston Dauriac. — Ah ! très-bien, — fit vivement d'Epernon. — M. Gaston Dauriac nous rapporte de Verdun la réponse de notre ami de Fougerolles. Messieurs, il nous faut bien accueillir cette visite. Ce jeune homme est le protégé de madame de Vintimille. — Eh ! nous ne le savons, pardieu, que trop ! s'écria de Gesvres ; et cette protection-là m'a toujours semblé un peu louche. — Il est vrai, fit La Trémoille en haussant les épaules, qu'on ne sait ni d'où il vient, ni d'où il sort. Quelle drôle d'idée a eue là madame de Vintimille de nous donner pour complice un petit avocat au Châtelet. — Silence, messieurs, le voici.

Gaston s'avança en effet, une lettre à la main. Son air

sombre, son attitude sérieuse et le sévère habit de voyage dont il était vêtu, formaient un étrange contraste avec les costumes éblouissants et les riantes physionomies des convives du duc.

— Vous ne trouverez dans cette dépêche, dit Gaston à M. de Gesvres, que quelques lignes tout à fait insignifiantes. La personne qui m'envoie ne les a écrites que pour le cas où l'on essaierait de m'arrêter en route et de saisir ces papiers. C'est donc de vive voix que j'ai reçu l'ordre de vous rendre compte de ma mission. — Cette précaution était prudente. Vous pouvez parler, monsieur. Mes amis ne sont pas de trop ici. C'est un intérêt commun qui nous rassemble, et justement, lorsque vous êtes arrivé, nous étions en train de causer... très-sérieusement... de la grande affaire.

Les cinq gentilshommes se renversèrent sur leurs fauteuils en fronçant le sourcil, pour tâcher de se donner un air d'importance.

— Monsieur le duc, reprit Gaston, je n'ai que peu de mots à vous dire. M. de Fougerolles, à qui j'ai remis votre lettre et le présent de madame la comtesse, est tout à vous. Son château est à votre disposition depuis le moment où je lui ai parlé, c'est-à-dire depuis hier. A tout hasard, il se tient prêt. Quant au coup de main qui doit avoir lieu sur la route d'Issy, j'ai combiné les moyens d'exécution de manière à pouvoir garantir d'avance le succès. A vous maintenant, monsieur le duc, de nous procurer les renseignements nécessaires pour que nous ne laissions pas échapper l'instant favorable. Si le zèle d'aucun de nous n'est mis en défaut, on peut considérer, dès à présent, comme chose faite l'enlèvement du cardinal. — Ah! ah! fit d'Épernon, qui avait furtivement avalé trois ou quatre nouvelles rasades, nous l'enlevons donc décidément, ce cher cardinal? Ce sera vraiment très-drôle! Son Éminence en charte privée, forcée d'en passer par les conditions que nous voudrons bien lui dicter, et de donner sa démission! — Quel beau jour pour M. de Chauvelin! — Ah ça! demanda Coigny, pourquoi n'est-il pas ici, ce M. de Chauvelin, pour qui nous travaillons si chaudement, sans le connaître, ou à peu près?... car moi, c'est tout au plus si je l'ai vu trois fois dans ma vie. — Qu'est-ce que cela fait? répondit de

Gesvres. Pourvu que nous changions de ministre, tout est au mieux. Le Chauvelin est un porte-manteau auquel nous allons accrocher la défroque du cardinal. — Ah ! ah ! ah ! le mot est délicieux, s'écria Souvré en riant aux éclats. Je bois au porte-manteau Chauvelin !

Ce toast bouffon fit triomphalement le tour de la table.

— Est-ce que vous ne viderez pas avec nous un verre de vin de Champagne, monsieur Gaston Dauriac? dit le duc de Gesvres en lui indiquant un fauteuil. Entre conspirateurs, les libations sont toujours de bon augure.

Gaston s'assit et accepta machinalement un verre des mains du duc.

— A l'enlèvement du cardinal ! s'écria ce dernier. — Son Éminence ne se doute guère, dit Coigny, que nous trinquons en son honneur. — A propos d'enlèvement, reprit Souvré, il faut que je finisse mon histoire à Nivernois, car il s'agit aussi d'un enlèvement. Monsieur, vous permettez...

Gaston s'inclina.

— Je te disais donc, Nivernois, que nous étouffions dans le grand salon et que madame de Vintimille avait dû s'occuper de nous procurer un peu d'air. Toujours accompagnée de son cavalier mystérieux, elle fait ouvrir une galerie où elle entre la première et où nous nous précipitons derrière elle avec l'impétuosité du torrent ! Maintenant, je te donne à deviner en cent qui nous trouvons dans cette galerie. — Souvré, je n'aime point les énigmes et les devine encore moins. Au beau temps jadis, le sphinx du mont Cithéron n'eût fait de moi qu'une bouchée. — Eh bien ! nous y trouvons Saint-Réal... — La belle trouvaille ! — Mais tu ne me laisses pas finir... Saint-Réal en bonne fortune ! — Ah ! ceci est plus piquant... le sage, l'austère Saint-Réal?... — Lui-même... en tête-à-tête avec une petite fille de la bourgeoisie de Paris, qui déjà avait attiré, je ne sais trop pourquoi, les regards de Sa Majesté... une certaine Marguerite... — Monsieur ! s'écria Gaston en se levant tout d'une pièce. — Oui... c'est bien cela... Marguerite ! une belle enfant, ma foi, qui demeure du côté de la rue Saint-Honoré, et qui a confectionné, dit-on, pour la reine, des broderies d'un travail achevé... — Et vous dites, monsieur, qu'elle

était chez madame la comtesse de Vintimille? — Sans doute. — Quand cela? — Cette nuit. — Et vous prétendez que cette jeune fille... — Est la maîtresse du chevalier de Saint-Réal. Mais personne n'en doute plus... tout le monde le sait... c'est public! — Vous en avez menti! s'écria Gaston blanc de fureur.

Et dans sa précipitation, renversant son fauteuil, il s'élança comme un fou vers la porte et sortit.

— Hein! quoi? qu'est-ce? balbutia le marquis de Souvré, que son bavardage avait peut-être encore plus grisé que le vin, il me semble que le drôle m'a donné un démenti. — En propres termes! répondit d'Épernon. — Où est mon épée? — Dans l'antichambre, où tu l'as laissée en entrant. Mais tu feras bien de l'y laisser encore, attendu que ton agresseur s'est sauvé et que, décemment, tu ne peux courir après lui. — Ah! il n'est plus là! ce sera donc pour demain. L'insolent n'aura rien perdu pour attendre. — C'est-à-dire, mon féal, observa de Gesvres, que tu voudras bien remettre la chose jusqu'après la parfaite déconfiture de Son Éminence le cardinal. Les affaires de l'État avant les tiennes, s'il te plaît! — C'est bon, c'est bon, murmura Souvré en passant la revue des bouteilles, comme pour s'assurer s'il restait quelque chose à boire, le Gaston m'ennuyait déjà depuis longtemps en détail... je lui paierai tout cela en bloc. — Tes grognements m'annoncent que tu as encore soif, car ordinairement tu as le vin tendre, dit gaiement le duc de Gesvres. Holà quelqu'un!... du champagne!

Sous prétexte de collation, les cinq amis recommencèrent à souper. Alors on oublia l'incartade de Gaston, et il ne fut plus du tout question du cardinal de Fleury.

Cependant Gaston avait traversé Paris au pas de course. Son séjour dans cette ville s'annonçait sous de tristes auspices. Il avait entendu insulter devant lui son amie, sa compagne d'enfance, sa sœur... Et maintenant qu'il lui fallait arpenter dans toute sa longueur le quai du Louvre, où quelques jours auparavant Laripalière était tombé sous ses coups, il lui semblait que, du fond des ténèbres, s'élevait une voix lugubre qui lui reprochait sa victoire et ce sang si brusquement versé. Un remords affreux le saisissait au cœur. Il se demandait si l'on pouvait donner le nom de duel à cette rencontre si brutale et si inat-

tendue... Il avait peur, en un mot, d'avoir été assassin.....

Chaque soir, madame Michelan allait rue de l'Arbre-Sec, afin de savoir si Gaston n'y avait point reparu. Le hasard voulut qu'il arrivât juste au moment où elle sortait pour retourner au clos Saint-Jacques.

— Mère Michelan ! — Gaston... Oh ! n'entrez pas ! n'entrez pas !

Elle l'arrêta sur le seuil de l'allée.

— Pourquoi me retenir ? demanda-t-il. — Parce que ce logement n'est plus le nôtre, Gaston; parce qu'il y a là une chambre où nous ne devons plus pénétrer.

En parlant ainsi, madame Michelan avait baissé les yeux, et deux grosses larmes s'étaient échappées de sa paupière.

— Oh ! je n'ose comprendre, mère Michelan ; mon père ! mon pauvre père !

La vieille femme se mit à sangloter. Gaston pleura.

Après un moment de silence, il reprit :

— Mère Michelan, tout nous frappe à la fois. Mon père est mort, et Marguerite déshonorée... — Que dis-tu ? — Je dis que Marguerite est allée hier chez la comtesse de Vintimille, qu'on l'y a vue, qu'elle s'y est sérieusement compromise, et qu'aujourd'hui on l'accuse d'être la maîtresse du chevalier de Saint-Réal... — Oh ! détrompez-vous, Gaston. Marguerite m'a raconté les détails de cette démarche qu'elle a eu tort de me cacher et qu'elle a si rudement expiée. Le chevalier de Saint-Réal n'est pour rien dans tout ce qui a eu lieu, et elle m'a juré, au contraire, qu'il s'était conduit vis-à-vis d'elle en galant homme... Mais il est une autre personne, Gaston, qu'elle n'a point jugée avec autant d'indulgence. — Et cette personne ? dit Gaston. — C'est madame de Vintimille.— L'accuser... elle ! et de quoi ? — Je ne saurais le dire bien au juste... Il y a eu des lettres écrites... une sorte de piége habilement tendu... Enfin, Marguerite... — Marguerite s'est trompée, répliqua énergiquement Gaston, si elle a soupçonné madame de Vintimille d'une action coupable. Cette femme est au-dessus d'un soupçon... Cette femme est un ange ! — Prenez bien garde ! cette rencontre de Marguerite et de M. de Saint-Réal a eu quelque chose de si bizarre et de si imprévu. — J'en

aurai l'explication dès ce soir, mère Michelan. Je cours chez la comtesse, et je saurai tout.

Madame Michelan eut à peine le temps d'indiquer à Gaston la nouveile adresse du clos Saint-Jacques.

— Merci, mère Michelan, dit-il, je ne l'oublierai pas.

Et il partit comme un trait.

VI

LE TÊTE-A-TÊTE.

A dix heures précises, une voiture sans armoiries s'arrêta à l'hôtel de Vintimille ; un homme jeune et bien fait en descendit, entra dans l'hôtel et se dirigea vers le grand escalier qu'il se mit à gravir lentement. Arrivé au premier étage, il trouva la porte entrebâillée, et derrière la porte madame de Vintimille, vêtue avec un goût, une recherche et un piquant tout à fait exquis.

Presque au même instant, un autre jeune homme pénétrait furtivement dans la cour, ouvrait une petite porte pratiquée dans une encoignure et gravissait rapidement un escalier dérobé.

— Sire, dit la favorite en précédant Louis XV dans une pièce éclairée par un flambeau à branches chargé de bougies parfumées, permettez-moi de me féliciter d'une exactitude qui me prouve que vos sentiments n'ont rien perdu de leur vivacité. — Est-ce que vous en doutiez, belle amie ? dit Louis XV avec plus d'humeur que de tendresse. — Hélas, Sire, répondit la comtesse, je ne sais si l'on vous calomnie ; mais les méchantes langues prétendent qu'il faut rayer la constance de la liste de vos vertus. — Les méchantes langues n'épargnent rien, comtesse, elles s'attaquent aux choses les plus respectables, et j'ai entendu des gens qui ne me croyaient pas si près, affirmer que le mépris dont vous accablez M. de Vintimille n'était qu'une feinte imaginée pour donner le change à la jalousie du roi. — Pauvre Vintimille ! soupira la comtesse avec une pitié méprisante, à quoi lui sert donc d'être le plus triste, le plus débonnaire et le plus insignifiant des maris ! Mais vous le voulez, Sire,

et j'obéis. Donnez-lui un gouvernement dans quelque province bien éloignée et bien giboyeuse et je vous jure qu'avant six mois il oubliera qu'il est marié. — Nous y pourvoirons. — Et maintenant, Votre Majesté ne me fera-t-elle pas la grâce de quitter cet air sombre et mécontent ? — Vous vous trompez, dit Louis XV avec un redoublement d'humeur, je n'ai rien, je suis fort gai. — C'est que Votre Majesté a d'ordinaire une autre façon d'exprimer sa gaieté. — Je n'ai rien, vous dis-je, mais je suis mal satisfait des gens qui m'entourent : mes ordres ne sont plus exécutés, je n'ai près de moi que des serviteurs maladroits ou négligents.

Madame de Vintimille jeta sur Louis XV un regard pénétrant, puis elle reprit du ton le plus naturel :

— Peut-être Votre Majesté est-elle irritée contre M. Hérault?

A son tour Louis XV regarda attentivement la comtesse, cherchant à deviner sa pensée d'après l'expression de son visage, mais il ne rencontra qu'un masque impassible.

— D'où vous vient cette pensée? dit-il. — C'est que je ne puis m'empêcher de me rappeler cette jeune fille, vous savez, Sire, dont on attribuait l'enlèvement au défaut de vigilance du lieutenant de police. — Il faut de plus graves motifs pour exciter ma colère, répondit froidement Louis XV. — Alors, je sais maintenant le sujet de votre contrariété ? — J'en doute ; mais dites toujours. — Vous parlez de la maladresse des gens qui vous entourent... n'est-ce pas désigner ouvertement l'homme qui, chargé des intérêts de la France, les sacrifie chaque jour pour un peu d'encens ? n'est-ce pas nommer celui dont un ministre anglais exploite si habilement cette sotte vanité au détriment de votre gloire ? Qui donc doit être appelé le serviteur négligent et maladroit, si ce n'est l'homme qui, cédant aux inspirations d'une économie étroite et aveugle, met son pays et son roi à la discrétion du plus puissant et du plus acharné de ses ennemis, pour jeter dans le trésor quelques millions de plus ? Oui, Sire, je comprends maintenant votre colère, elle est légitime, elle est noble, et tous les esprits généreux vous approuveront de remplacer par un gentilhomme plein de cœur

et d'intelligence le prêtre inepte et vain dont l'incapacité entraîne la France à sa perte.

Tout en écoutant cette diatribe, le roi avait jeté un coup d'œil rapide sur un papier laissé à moitié déplié sur la cheminée.

— Je ne suis pas sorcier, chère comtesse, dit-il avec un imperceptible sourire; mais, après l'éloquente déclamation que je viens d'entendre, je parie que si je cherchais bien, je trouverais quelque part, dans quelque coin, la nomination de M. de Chauvelin, toute rédigée et n'attendant plus que ma signature.

Madame de Vintimille se troubla légèrement en se voyant si bien devinée.

— Peut-être Votre Majesté me suppose-t-elle plus de précaution que je n'en ai réellement.

Louis XV avança la main, prit du bout des doigts le papier dont il avait entrevu la première ligne, et le dépliant lentement :

— C'est sans doute quelque pièce de vers rimée en votre honneur? dit-il de l'air le plus naturel du monde.
— Je ne sais ce que c'est... un papier insignifiant, répondit la comtesse en avançant la main pour le reprendre. — Parbleu! s'écria Louis XV avec une surprise parfaitement jouée, voilà un merveilleux hasard; je vous donne en mille à deviner ce que c'est que ce papier. — Qui sait? peut-être la nomination de M. de Chauvelin, dit la comtesse en se mordant les lèvres. — Vous êtes douée du don de seconde vue. — Je n'ai pas grand mérite à deviner; M. de Fleury a tant d'ennemis! l'un d'eux aura laissé ce papier chez moi dans l'espoir que je plaiderais près de Votre Majesté en faveur de celui que toute la France voudrait voir à la tête des affaires. — Alors M. de Fleury n'a qu'à bien se tenir, car ses ennemis sont d'habiles gens. Voyez, ils ont poussé la perfidie jusqu'à imiter votre écriture, et de telle sorte qu'on jurerait que ces caractères ont été tracés par votre gracieuse et blanche main.

Madame de Vintimille comprit qu'elle était vaincue; elle fit un geste de dépit et changeant brusquement de ton :

— Eh bien! oui, dit-elle d'un ton déterminé, je l'avoue, c'est moi qui ai rédigé cette pièce dans l'intention

de la présenter à Votre Majesté. — Charmante comtesse, dit Louis XV, si vous n'aimez pas M. de Fleury, vous devez être convaincue que, de son côté, M. de Fleury n'éprouve pas pour vous une bien vive affection. Voulez-vous savoir ce que je lui réponds quand il m'engage à renoncer à vous? Je lui dis que l'opinion d'un cardinal touchant les femmes n'a pas plus de valeur à mes yeux que l'opinion des femmes à l'égard d'un ministre, et qu'il n'est pas plus apte à apprécier les qualités de madame de Vintimille que madame de Vintimille à juger le mérite de M. de Fleury. — Aussi, n'est-ce pas mon opinion que je vous exprime, Sire, mais celle des hommes les plus éminents et les plus capables de votre cour. — Ces hommes éminents ne seraient-ils pas, par hasard, MM. de Gesvres, d'Épernon, de Nivernois, de Tarente? On dit surtout que vous prisez fort les avis de M. de Gesvres, ajouta le roi d'un ton piqué et en rougissant de colère. — Cette imposture est trop odieuse pour que je veuille seulement y répondre, riposta vivement la comtesse. — Imposture, soit, je n'insisterai pas sur M. de Gesvres; mais, reprit Louis XV d'un ton sévère, on parle plus sérieusement d'un certain Gaston, dont le dévouement à votre personne aurait reçu, dit-on, la récompense la plus précieuse que puisse désirer un jeune et galant cavalier. — Oh! Sire, s'écria la comtesse avec un accent souverainement dédaigneux, pouvez-vous sérieusement m'attribuer de pareils goûts? M'accuser d'aimer M. de Gesvres, c'est faire une supposition qui n'est blessante que pour mon honneur; mais me croire capable de descendre à un monsieur Gaston, à un homme de rien, c'est joindre le ridicule à l'outrage, et je n'ai pas mérité d'être abaissée à ce point. — N'avez-vous rien entendu? dit le roi en se tournant brusquement vers un grand tableau suspendu à sa droite et représentant un des ancêtres de madame de Vintimille. — Avouez, Sire, dit la comtesse en fixant sur le roi son regard le plus caressant, que vous n'avez rien entendu et que vous voulez rompre là cette conversation aussi pénible pour vous qui m'aimez, que pour moi... qui vous aime plus encore, vous le savez bien! — Vous êtes une séduisante sirène, comtesse, répondit Louis XV; mais, quoi que vous puissiez dire, je ne suis pas convaincu, quant à ce Gaston. — De

grâce, Sire, laissons là ce ridicule personnage. Voulez-vous que je vous confesse la vérité pure ?... eh bien ! je savais la haine que me portait M. de Fleury. J'avais besoin de me tenir au courant de ses projets, de ses démarches... pour cela il me fallait un esclave; j'ai pris le premier qui s'est offert à moi, ne soupçonnant guère qu'un instrument aussi insignifiant pourrait m'exposer à de pareils soupçons. — Tenez, comtesse, je suis tout disposé à vous croire, si vous voulez m'indiquer la demeure qu'habite maintenant ce jeune homme et me désigner vous-même celle où il vous plairait qu'il passât le reste de ses jours, pourvu que ce fût loin du fracas des villes et des ennuis d'une politique à laquelle il ne doit rien comprendre. La personne de qui je tiens ces détails m'a d'ailleurs assuré qu'il n'était pas sans capacité, et j'ai l'idée de l'attacher à quelque ambassade un peu éloignée, à Constantinople ou à Téhéran, par exemple. Pendant que j'étais en train de prendre ces informations, il m'eût été facile de savoir son adresse ; mais je ne l'ai pas voulu, préférant l'apprendre de votre bouche.

Madame de Vintimille parut légèrement troublée et garda un moment le silence.

— Vous hésitez ?... dit Louis XV dont le front se rembrunit tout à coup. — Oui, Sire, répondit la comtesse avec un petit sourire mutin, j'hésite, parce que je ne comprends pas que vous ayez l'idée de récompenser un homme auquel vous auriez de si graves reproches à faire. Je m'expliquerais plutôt que vous me donnassiez à choisir pour lui entre Pignerol et la Bastille. Dans cette proposition, il y aurait certainement un peu d'emportement et de colère... mais dans cette colère et dans cet emportement, je lirais au moins une nouvelle preuve d'amour. — Je ne suis pas si exigeant, comtesse, dites-moi seulement le lieu où gît mons Gaston ? — Il a quitté Paris, il y a déjà quelques jours, et je puis vous affirmer qu'il n'est pas encore revenu... Mais vraiment, pourquoi nous occuper d'un tel homme ?... Tenez, Sire, finissons-en. Croyez-vous à ma parole ? — Jusqu'ici j'y ai toujours cru. — Eh bien, cette fois encore, ayez confiance, Sire. Je vous jure, oui, je vous jure que cet homme qui m'ennuie, qui me fatigue, qui m'obsède, ne remettra plus les pieds ici. — Est-ce bien vrai ? — Sire,

regardez-moi en face. Ma réponse est dans mes yeux. — Comtesse, s'écria le roi décidé par le charmant regard de la favorite, vous avez été calomniée, il vous faut une réparation. — Je ne demande rien pour moi, Sire, mais j'ai des amis auxquels je porte le plus vif intérêt et il en est un surtout sur lequel je voudrais voir tomber la faveur de Votre Majesté. — Voyons? que voulez-vous pour lui? — Un autographe de vous, Sire. — Votre protégé est modeste dans ses vœux, mais c'est un motif de plus pour le satisfaire. Avez-vous de l'encre et du papier? — Voici de l'encre et une plume, Sire; quant au papier, je n'en ai pas d'autre ici que cette feuille au bas de laquelle vous trouverez encore de quoi placer votre signature.

Louis XV se mit à rire et posant la plume dans l'encrier :

— J'en suis vraiment fâché pour M. de Chauvelin, mais si bornée que soit son ambition, il faut qu'il renonce à la voir réaliser tant que M. de Fleury sera là. — Tant que M. de Fleury sera là! murmura la comtesse.

Puis elle reprit à haute voix :

— Eh bien, Sire, ne parlons plus de M. de Chauvelin, puisque mes ennemis vous sont si chers. — A la bonne heure, comtesse, voilà que vous devenez tout à fait raisonnable, mais si je vous refuse sur ce point, ce n'est pas une raison pour que je me croie dégagé de la promesse que je vous ai faite; je vous ai promis une répation et vous l'aurez; voyons, que désirez-vous? — Mon Dieu! Sire, répondit la comtesse, vous m'embarrassez fort, je vous assure; vous savez que je suis sans ambition. — Je n'en ai jamais douté, dit Louis XV en souriant. — Tous mes vœux se borneraient à vivre le moins possible éloignée de Votre Majesté. — Il y a un moyen bien simple de satisfaire ce désir, ce serait de vous donner un appartement à Versailles. — Malheureusement tous sont occupés, dit la comtesse dont le regard étincela à ces paroles. — Vous qui êtes *sa sœur,* reprit le roi avec un accent plein de finesse, vous devez connaître les plus secrètes pensées de notre bonne Mailly. N'a-t-elle jamais trahi devant vous la fatigue des plaisirs, le goût de la retraite?

Madame de Vintimille hésita longtemps à répondre ; habiter Versailles, c'est-à-dire être reconnue maîtresse en titre et régner sans rivale sur le cœur du roi, la tentation était violente ; mais provoquer la disgrâce et l'exil de sa sœur, qui s'était montrée pour elle si généreuse et si bonne, c'était cruel.

— Eh bien?... demanda Louis XV. — A vous parler franchement, Sire, la comtesse de Mailly ne m'a jamais exprimé ses sentiments à cet égard, mais je crois pouvoir affirmer que vous ne vous êtes pas trompé et que les plaisirs mondains ont maintenant bien peu d'attrait sur son cœur.

L'ambition l'emportait.

— Je ne veux pas qu'elle souffre plus longtemps des scandales dont la cour offre souvent le spectacle ; vous la remplacerez demain à Versailles.

Pour toute réponse, la comtesse prit la main du roi et la porta à ses lèvres avec passion.

Louis XV demeura une heure encore près de madame de Vintimille et se retira vers minuit. La comtesse prit le flambeau et le reconduisit jusqu'au bas de l'escalier.

Comme ils venaient de sortir, le tableau qui représentait un des ancêtres de la famille de Nesle tourna tout à coup sur lui-même et livra passage à un jeune homme qui, une fois entré, le replaça dans sa position première.

Alors le nouveau venu marcha d'un pas lent et grave jusqu'au milieu du salon où il s'arrêta ; ses traits horriblement contractés, la pâleur livide de son front, ses yeux injectés de sang, tout prouvait qu'il venait de se passer en lui une de ces crises morales qui brisent l'âme la plus énergique et la plus ardente, comme la foudre pulvérise le chêne le plus robuste.

Ce jeune homme, c'était Gaston. Le regard fixé sur la porte restée entr'ouverte, il croisa les bras et attendit. Enfin, des pas légers accompagnés d'un frôlement de robe se firent entendre, et madame de Vintimille rentra.

VII

LA VÉRITÉ.

A l'aspect de Gaston, la comtesse laissa échapper un cri de surprise.

— Vous ici! s'écria-t-elle; comment vous trouvez-vous chez moi à cette heure? — N'avez-vous pas eu la bonté de m'indiquer l'escalier dérobé qui aboutit à ce tableau? répondit Gaston d'un ton fort calme. Il y a quelques jours, une heure avant mon départ, vous m'en aviez remis la clé. — En effet, mais il me semble qu'un pareil moment... — N'est pas celui que j'eusse dû choisir, j'en conviens, madame; mais il faut me pardonner, je suis jeune, j'aime de toute l'ardeur, de toute la folie d'un premier amour, et mon cœur s'ouvre sans peine aux résolutions les plus bizarres. Il y a deux heures, je me promenais en rêvant à vous comme de coutume, lorsque tout à coup une crainte affreuse vint traverser mon esprit... Si cet amour qui désormais est devenu toute ma vie était une feinte! Si l'on me trompait!... Ce soupçon était absurde, invraisemblable, et pourtant, madame, je n'ai pu résister au désir de venir vous en faire l'aveu. — N'auriez-vous pu attendre jusqu'à demain pour me conter vos visions? dit madame de Vintimille avec une humeur qu'elle ne chercha nullement à dissimuler. — C'est que ce sont de terribles visions que celles-ci, madame; c'est que ce serait un jeu bien coupable que celui que vous auriez joué-là. — Et qui songe à vous tromper? s'écria la comtesse les mains crispées d'impatience. — J'ai eu tort, je vous le répète, madame, je le reconnais, et pourtant je viens vous supplier de prendre en pitié ma faiblesse et de mettre fin aux craintes qui m'agitent.

La comtesse fut sur le point de céder à la colère qui s'était emparée d'elle et qui ne faisait que s'accroître à chaque parole du jeune homme; mais, comme inspirée par une pensée secrète, elle se contint et changeant subitement de ton et de visage :

— Voyons, dit-elle en regardant Gaston d'un air caressant, vous êtes un enfant, et je veux bien ne pas me fâcher contre vous. Que faut-il vous dire pour vous

prouver que vos craintes n'ont pas le sens commun? Vous avouer que je vous aime? Eh! mon Dieu! n'ai-je pas eu la faiblesse de vous laisser lire dans mon cœur tout ce qui s'y passait? Se peut-il que vos souvenirs n'aient pas triomphé d'une appréhension que rien ne motivait et que vous eussiez dû considérer comme un accès de fièvre chaude?

Gaston ne répondit pas, il contemplait la comtesse avec une attention et une ténacité imperturbables.

— Si j'étais aussi facile que vous à m'abandonner à mes mauvaises pensées, reprit madame de Vintimille d'un ton insinuant et en posant négligemment sa main sur celle du jeune homme, savez-vous ce que je serais en droit de supposer à mon tour? — Dites, madame, répondit Gaston qui pâlit légèrement au contact de la favorite. — Eh bien! je pourrais croire que ce dévouement qui ne devait pas connaître de bornes est déjà près de s'éteindre, et qu'en niant mon amour vous n'avez d'autre but que de vous soustraire au danger que vous vouliez braver pour moi. — Je ne pense pas que vous ayez pu concevoir de moi une pareille opinion, madame. — Qui sait? les suppositions absurdes et invraisemblables sont-elles votre partage exclusif? Il vous plaît bien de mettre en doute la confiance que j'ai en vous, lorsqu'à la veille d'en finir avec ce cardinal qui a eu l'imprudence de se déclarer mon ennemi, c'est sur vous que mon choix s'est définitivement arrêté. L'enlèvement de M. de Fleury est un hardi coup de main dont le bruit retentira dans toute la France et fera honneur à l'audace de celui qui l'aura tenté. Eh bien! c'est à vous que je réserve cet honneur, qui, j'en suis sûre, aurait été ardemment ambitionné par MM. d'Épernon et de Gesvres. Ne le croyez-vous pas?

Une imperceptible teinte d'ironie passa sur les traits pâles de Gaston, et il répondit avec indifférence :

— Je crois peu, en cette circonstance, à une rivalité sérieuse de la part de MM. de Gesvres et d'Épernon, madame. — Alors, vous pensez que, seul, vous méritiez de fixer cette préférence. Voilà qui s'éloigne singulièrement des sentiments de modestie que je vous ai toujours connus, dit madame de Vintimille avec surprise. — Au contraire, madame, je n'ai jamais été plus

modeste qu'en cette occasion, et c'est parce que j'ai le sentiment de mon peu de valeur que je crois pouvoir expliquer tout naturellement la préférence que vous m'avez accordée sur MM. de Gesvres et d'Épernon. — Ce raisonnement est beaucoup trop subtil pour mon intelligence... Seriez-vous assez bon pour me le rendre un peu plus clair? — C'est très-simple, madame; MM. de Gesvres et d'Épernon sont des personnages de distinction, leur vie est précieuse et on hésite à les risquer dans une aventure dont le résultat pourrait être de les conduire à la Bastille ou en place de Grève, tandis que moi... qu'importe que ma tête tombe ou que ma vie s'écoule dans un cachot! — C'est-à-dire, à votre sens, que je vous considère comme un instrument et vous sacrifie sans pitié à mon égoïsme?

Gaston garda le silence; immobile et le regard perdu dans une vague rêverie, il semblait livré à une pensée, qui l'absorbait tout entier. Pour la première fois, la comtesse le considéra avec attention et elle fut frappée de l'altération de ses traits.

— Gaston, lui dit-elle, qu'avez-vous donc aujourd'hui? je vous trouve l'air tout singulier.

Le jeune homme fixa sur elle un regard profond, et lui prenant la main :

— N'est-ce pas, madame, lui dit-il d'une voix grave, qu'il est écrit sur mon visage qu'une catastrophe terrible vient de m'atteindre et de bouleverser tout mon être? N'est-ce pas que dans mes yeux sanglants et sur mon front livide vous lisez que mon âme, charmée jusqu'alors par une illusion divine, vient de se briser et de s'anéantir devant une effroyable réalité?

Épouvantée à la fois et du sens que couvraient ces paroles et de l'air sombre et déterminé dont elles étaient prononcées, la comtesse recula involontairement devant l'attitude sévère de Gaston.

— Tenez, s'écria le jeune homme en se rapprochant de la favorite qui le regardait pâle et terrifiée, vous êtes sur le point d'atteindre le but que s'était proposé votre ambition. Après une longue attente, vous voyez vos désirs comblés sur tous les points, votre époux exilé et votre honte proclamée aux yeux de toute la France; car c'est demain que vous obtenez les distinctions et les pri-

viléges de maîtresse favorite, et pourtant, madame, si, comme vous, j'avais bâti ma fortune sur le déshonneur d'un mari, sur la disgrâce d'une sœur, sur les larmes et le désespoir d'un jeune homme victime de sa foi en mon honneur, si, comme vous, j'avais donné à ce jeune homme mon indifférence et mon mépris en récompense de son dévouement aveugle à ma personne, alors je vous jure qu'au moment de ceindre la couronne d'infamie si ardemment souhaitée et si honteusement acquise, je craindrais de la voir se changer sur mon front en couronne funèbre; je vous jure que je regarderais comme ma dernière heure celle qui me mettrait face à face avec l'homme si cruellement outragé, si lâchement vendu par moi !

Madame de Vintimille s'était laissée tomber sur un siége, toute blanche et toute frissonnante de terreur.

— Oh ! vous aviez bien choisi votre instrument, madame, j'étais bien tout à vous, rien qu'à vous, et c'est pour cela que vous n'avez ni grâce ni pitié à espérer de moi. Rien au monde ne m'attachait à la vie que vous seule, vous me manquez... quel cas puis-je faire de la vie désormais? Vous voyez bien, madame, que votre heure est venue et qu'il faut que vous mouriez, ici même, à cette place et à l'instant. Quant à moi, il en adviendra ensuite ce qu'il plaira à Dieu, je n'en ai nul souci. — Gaston ! Gaston ! s'écria la comtesse d'une voix étranglée par la peur, que voulez-vous faire? me tuer ! Il est impossible que vous ayez eu cette affreuse pensée ! — Par le culte que je professais encore pour vous, il y a deux heures à peine, répondit Gaston, par le mépris que vous m'inspirez en ce moment, je vous jure, madame, qu'avant cinq minutes, la maîtresse favorite du roi Louis XV ne sera plus qu'un cadavre !

Et tirant de sa poche un poignard dont il jeta le fourreau à terre :

— Cette arme m'a été donnée par un de vos amis, madame, par M. le duc de Gesvres, le soir où j'allais à Verdun, pour me vouer corps et âme à vos intérêts; j'étais loin de prévoir à quel usage elle était destinée.

Tous les traits de la comtesse étaient bouleversés, ses dents claquaient l'une contre l'autre, et elle roulait des yeux égarés autour du salon. Elle se jeta à genoux, et

serrant la main de Gaston avec une énergie frénétique :

— Grâce ! grâce ! s'écria-t-elle d'une voix délirante, je ne veux pas mourir, vous ne me tuerez pas... Gaston, je vous aime, je vous le jure ; laissez-moi la vie et je veux vous la consacrer tout entière, à vous seul... Je me livre à vous, Gaston, faites de moi ce que vous voudrez. — La peur vous fait divaguer, madame. Si je cédais à vos prières, je sais ce qui m'attendrait une heure après. Allons, il faut en finir.

La comtesse jeta un cri terrible ; elle voyait le poignard suspendu sur sa tête ; elle se renversa en arrière, convaincue que sa dernière heure avait sonné.

Mais, en ce moment suprême, la porte du salon s'ouvrit brusquement et une jeune fille s'élança entre Gaston et madame de Vintimille.

— Marguerite ! s'écria Gaston.

Marguerite se jeta dans ses bras. Elle était pâle et haletante. Oubliant qu'elle était exposée à des regards étrangers, elle appuyait sa tête sur la poitrine de Gaston, comme si elle eût été incapable de faire un mouvement ou de dire un mot.

— Marguerite ! reprit le jeune homme atterré de surprise, comment avez-vous pu pénétrer jusqu'ici ? qui vous a indiqué ?... — Je ne sais... c'est à peine si je me souviens... Oh ! ne résistez point à ma prière, Gaston... Venez, venez, suivez-moi !.. — Oh ! pas avant que d'avoir fait payer à cette femme... — Je ne sais ce que cette femme vous a fait, Gaston, je ne veux même pas le savoir ; mais, moi présente, vous ne toucherez pas à un cheveu de sa tête. — Ce que vous demandez est impossible, Marguerite, il faut que cette femme meure ! — Et moi, Gaston, je vous dis qu'il faut qu'elle vive, car cette femme... — Eh bien ? — Cette femme est ma mère ! — Sa mère !

Gaston laissa échapper son poignard, demeura quelques instants comme pétrifié d'étonnement et d'horreur, puis tout à coup saisissant Marguerite par la main :

— Pauvre enfant ! s'écria-t-il, oh ! viens vite, fuyons cette affreuse demeure, et puisses-tu ignorer toujours ce que c'est que ta mère !

Et il l'entraîna rapidement hors du salon.

Dès qu'elle se vit échappée au danger, la comtesse,

brisée par tant de secousses, s'affaissa sur elle-même et tomba sans connaissance.

VIII

LE MARI.

Quand madame de Vintimille reprit l'usage de ses sens, elle était dans son lit; le silence le plus profond régnait autour d'elle, un feu ardent brillait dans la cheminée et une lampe brûlait dans un coin, jetant sur les lambris dorés une clarté vague, rougeâtre et opaque. Surprise de se trouver seule à cette heure de la nuit et après la crise qu'elle venait d'éprouver, la comtesse allait sonner lorsqu'elle crut voir se dessiner une ombre à quelques pas de la lampe. Cette ombre, comme elle ne tarda pas à le reconnaître, était celle de M. de Vintimille, qui, le dos tourné au lit, paraissait occupé à préparer une potion.

— Quoi! c'est vous, monsieur le comte? demanda-t-elle.

M. de Vintimille se retourna; il tenait à la main un verre plein d'eau.

— J'attendais votre réveil, dit-il en s'approchant du lit. Je n'ai voulu céder à personne l'honneur et le soin de veiller sur vous. — Que m'est-il donc arrivé? demanda la comtesse, en regardant son mari avec inquiétude. — Vous avez été trouvée étendue sans connaissance dans votre salon, voilà tout ce que je puis vous dire; je ne sais rien de plus. — Oui, dit la comtesse d'un air rassuré, je crois que j'ai été prise d'un étouffement subit, causé sans doute par l'extrême chaleur. — Le roi est-il venu, comme il vous l'avait promis? demanda Vintimille avec intérêt. — Il est venu à dix heures, et m'a même promis de vous donner un gouvernement. — J'ai mille grâces à vous rendre, comtesse; mais les faveurs de Sa Majesté ne se sont sans doute pas bornées là? Ne vous a-t-il pas promis l'appartement qu'occupe madame de Mailly à Versailles? — Vous écoutiez donc? s'écria la comtesse en se retournant vivement vers son mari. — Ah!

comtesse!... s'écria Vintimille. — Mais alors comment avez-vous su ce que le roi m'a dit à moi seule, il y a deux heures à peine? — C'est vous-même qui me l'avez confié tout à l'heure. — Moi! vous rêvez. — Non pas, c'est vous qui rêviez il y a une heure, et comme vous rêviez tout haut, il n'est pas étonnant que je sache tout. Ainsi, le roi s'est positivement prononcé à cet égard? il est bien décidé que vous prendrez dès demain la place de madame de Mailly et que vous jouirez enfin ouvertement, seule et sans partage, de l'autorité et des honneurs qui sont dus à une... maîtresse favorite? —Le roi s'y est engagé, en effet, répondit la comtesse. Mais pourquoi me parlez-vous de tout cela, vous qui paraissiez toujours voir avec tant d'indifférence ce qui se passait à la cour? — Que voulez-vous? répondit Vintimille, on se forme, — et je me suis formé. — C'est étrange, murmura la comtesse. — Mais non, c'est tout naturel. Il vous reste maintenant à user de cette haute position, reprit Vintimille, en allant prendre sur la cheminée une petite fiole dont il versa le contenu dans le verre d'eau. — Oh! ne craignez rien, s'écria la comtesse le regard étincelant, je n'imiterai pas l'indolence et l'humilité de ma sœur de Mailly, je veux et j'aurai l'autorité d'une reine.— Très-bien, dit le comte en offrant à sa femme la potion qu'il venait de préparer, tous nos efforts doivent tendre à établir votre influence sur le cœur du roi, afin de l'amener à ne plus voir que par vos yeux, à ne plus vouloir que d'après vos caprices. — Que me donnez-vous donc à boire? demanda madame de Vintimille en prenant le verre.—Une potion commandée par le médecin.— Le médecin est venu? —Tandis que vous étiez sans connaissance; vous déliriez lorsqu'il est arrivé, et il a ordonné cette potion qui doit avoir pour résultat de calmer l'exaltation de vos idées.

La comtesse prit le verre et but la moitié de l'eau qu'il contenait.

— M. de Fleury se croit bien fort parce qu'il a triomphé de moi jusqu'à ce jour, reprit-elle les traits rayonnants d'orgueil, mais maintenant que je serai près du roi à toute heure, il n'a pas longtemps à rester ministre. — Alors, dit Vintimille en remuant minutieusement avec une cuiller en vermeil ce qui restait d'eau dans le verre, alors vous jouirez d'un pouvoir sans limite; alors M. de

Chauvelin, élevé par vous à la place de premier ministre, ne gouvernera que d'après vos inspirations et n'accordera d'emplois qu'à vos vrais amis; alors toute la cour voyant réunies en vous seule la puissance du roi et celle du premier ministre, sera tous les jours à vos pieds, mendiant comme une insigne faveur un regard ou un sourire de vous. — Oui, s'écria la comtesse enivrée par ce tableau, telle sera ma vie à compter de demain.

Tout à coup elle pâlit et frissonna.

— Qu'avez-vous donc, chère comtesse? lui demanda Vintimille. — Une douleur subite à la poitrine et un froid mortel par tous les membres, répondit-elle en s'enfonçant sous la couverture. — Ce n'est rien, dit Vintimille, prenez le reste de cette potion, et ce malaise va se dissiper. — Non, je préfère ne rien prendre, répondit la comtesse qui pâlissait de plus en plus. — Vous n'êtes pas raisonnable, ma chère amie, vous avez un peu de fièvre, et cette préparation est précisément ce qu'il faut, puisque c'est un calmant. — Je souffre horriblement, s'écria madame de Vintimille en portant la main à sa gorge. — Prenez cette eau, et en moins de cinq minutes votre mal va disparaître. — Donnez donc alors, car je n'y tiens plus. — Hélas! reprit Vintimille en prenant le verre que lui rendait sa femme, qui sait si, une fois parvenue à cette brillante position, vous daignerez vous souvenir encore que je suis votre époux? — Quelle indigne pensée vous vient donc là, monsieur le comte. — Eh! mon Dieu! qui peut dire où s'arrêtera la conscience de l'ambitieux? — Grand Dieu! que je souffre, s'écria madame de Vintimille dont les dents claquaient comme si elle eût été dans un bain de glace. — Tenez, reprit le comte aussi impassible que si sa femme l'eût écouté radieuse et souriante, il m'est venu une pensée plus indigne encore. — Oh! c'est intolérable! murmura la favorite en se tordant de douleur. — Moi qui vous connais, je me suis demandé si vous étiez femme à vous contenter, après l'avoir obtenu, de ce qui a été l'objet de tous vos vœux depuis que vous êtes à la cour. Je me suis dit que si la mort venait enlever Marie Leczinska, la première pensée qui germerait dans une tête comme la vôtre serait celle de porter la couronne laissée vacante, et alors ce n'est pas sans un certain effroi que je me suis

adressé cette question : En pareil cas, que ferait madame de Vintimille, la future reine, de M. de Vintimille, son présent époux? et je me suis répondu tout bas : Une couronne est bien tentante et un peu de poison est bien vite avalé.

La comtesse se dressa tout à coup sur son séant, et la main tendue vers son mari, les cheveux épars, les yeux rouges et flamboyants :

— Le poison! le poison! cria-t-elle d'une voix éclatante, oh! c'est cela, c'est cela qui me dévore la poitrine!... — Mais la réflexion m'est venue, reprit Vintimille avec un sourire plein de galanterie, et je me suis dit qu'il était impossible qu'une enveloppe aussi gracieuse cachât un cœur aussi corrompu; et maintenant je suis complétement rassuré. — Oh! je comprends, s'écria la comtesse en se tordant de désespoir, c'est la mort que vous m'avez présentée dans ce verre, c'est la mort qui est entrée dans mon sein.

Vintimille prit une plume, du papier, de l'encre et se mit à écrire.

— Puisque vous allez tenir dans vos mains tous les emplois et toutes les faveurs, je vous recommande de ne pas oublier vos amis, MM. de Gesvres et d'Épernon, dit Vintimille tout en écrivant. — De l'eau, monsieur, cria la comtesse, dont le visage affreusement contracté se marbrait de taches livides, de l'eau, par pitié! j'ai du feu dans la poitrine.

Voici ce qu'écrivait M. de Vintimille, tandis que la douleur étreignait la comtesse sous ses doigts de fer :

« Monsieur le cardinal, dès le lendemain de mon mariage, je vous ai promis un dévouement complet en échange de la révélation que vous vouliez bien me faire sur le rôle que je jouais à la cour sans le soupçonner, et je tiens aujourd'hui la parole que je vous ai donnée. Les principaux chefs de la conspiration tramée contre vous sont MM. de Gesvres, d'Épernon, de La Trémoille et de Nivernois. Le plus coupable est M. de Gesvres. Voici le Mémoire qu'ils ont écrit contre vous, et qui devait être remis prochainement entre les mains du roi.

» Recevez, monsieur le cardinal, etc. »

— Je vous en supplie, monsieur, soupira la marquise, dites-moi si c'est le poison qui circule dans mes veines.

Mais, c'est impossible, pourquoi m'auriez-vous donné la mort? Que vous ai-je fait? Oh! dites-moi donc que cela n'est pas, que je ne vais pas mourir! — Tout à l'heure, dit Vintimille en scellant sa lettre avec une parfaite insouciance, tandis que votre esprit battait la campagne, vous avez prononcé des paroles étranges et que j'ai vainement cherché à comprendre. « A votre place, disiez-» vous, je vous jure que je craindrais de voir la couronne » d'infamie se changer en courônne funèbre. » Que vouliez-vous dire par là?

Tout à coup la comtesse jeta un cri aigu, sa main, tout à l'heure si blanche et si parfaite, était toute tigrée de taches rougeâtres.

— Plus de doute, s'écria-t-elle en s'arrachant les cheveux avec fureur, c'est le poison! c'est la mort! la mort! répéta-elle en frissonnant chaque fois avec une expression d'horreur impossible à décrire. — Parbleu! il me vient en ce moment un singulier souvenir, dit Vintimille en allant prendre son manteau qu'il jeta sur son bras, imaginez-vous, comtesse, que je passais, il y a de cela un an à peine, pour un tigre de jalousie et un homme plein de préjugés à l'endroit des susceptibilités maritales, et vous savez aujourd'hui si j'étais calomnié.

Madame de Vintimille regardait toujours ses mains avec des tressaillements d'effroi.

— Oh! je me trompe, s'écria-t-elle, c'est la peur qui m'aveugle.

Elle s'élança brusquement hors de son lit et courut se poser devant la glace. Mais elle se détourna aussitôt en cachant dans ses mains son visage si horriblement défiguré qu'elle ne se reconnut même pas.

En ce moment, un bruit sec frappa son oreille; elle releva la tête et se vit seule. M. de Vintimille venait de sortir en fermant la porte derrière lui.

— Parti! s'écria la comtesse, parti! mais je ne puis pourtant pas mourir ainsi sans secours. Je puis encore être sauvée peut-être!

Elle courut à sa sonnette, mais le cordon était enlevé; elle frappa à la porte, personne ne répondit; elle courut aux fenêtres pour appeler les passants, les volets extérieurs étaient fermés et il lui fut impossible de les ouvrir. Alors, désespérée, folle de terreur et de souffrance,

elle se roula à terre en criant : Oh ! la mort ! la mort ! la mort !!!

IX

BRUIT DE COUR.

— Savez-vous la nouvelle ? dit le lendemain Richelieu au marquis de Souvré qu'il venait de rencontrer dans le parc de Versailles. — J'attends que vous me l'appreniez, répondit de Souvré. — Eh bien ! reprit le duc en se barbouillant avec grâce d'une prise de tabac d'Espagne, la Vintimille est morte. — Est-il possible ! s'écria le marquis stupéfait. — Rien de plus certain, dit Richelieu en offrant à Souvré sa tabatière ouverte. — Cela ne se peut pas, duc, on vous a trompé à coup sûr ; je l'ai vue hier et jamais elle ne m'a paru plus éblouissante de santé. — Ah ! c'est qu'il n'est pas de santé si robuste qui puisse résister au mal auquel a succombé cette pauvre comtesse. — Quelle est donc cette terrible maladie ? — Le poison, cher marquis, répondit le duc en secouant les grains de tabac dont son jabot était couvert. — Vous me confondez de plus en plus, s'écria de Souvré. Mais êtes-vous bien assuré que cette nouvelle ne soit pas forgée à plaisir ? — Je la tiens de madame de Mailly, que j'ai trouvée ce matin noyée dans les larmes. Vous savez que je n'ai jamais cessé de faire ma cour à madame de Mailly ? — Et qui soupçonne-t-on de ce crime ? — Tout le monde : les jésuites, quelque amant trompé, M. le cardinal de Fleury et Vintimille lui-même. — Vintimille ! oh ! pour celui-là, on s'est moqué de vous, duc ; Vintimille n'a jamais songé qu'à bien boire et à bien manger. — Du moins vous l'a-t-il laissé croire à tous ; mais tandis qu'il consentait à servir de but à vos railleries, tandis qu'il feignait de ne rien voir, le cher comte méditait peut-être la vengeance qu'il exécute aujourd'hui. Au surplus, a-t-il empoisonné sa femme, c'est une affaire entre Dieu et lui ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a dénoncé à M. de Fleury, dont il était la créature, tous les chefs de la conspiration ourdie contre lui.

De Souvré pâlit à ces mots.

— Est-ce que vous auriez trempé dans cette affaire? lui demanda Richelieu en affectant le plus vif intérêt. — Non pas, répondit de Souvré d'une voix altérée, mais je m'intéresse à de Gesvres, et sa position est inquiétante. —Beaucoup moins qu'il ne l'eût voulu peut-être; M. de Fleury se contente de l'exiler avec MM. d'Épernon, de La Trémoille et de Nivernois. — La punition n'est pas rigoureuse.— Malheureusement, le châtiment ne s'arrête pas là, M. de Fleury a donné à cette conspiration un nom qui ravale singulièrement l'importance des conspirateurs. — Comment l'a-t-il nommée? — La conspiration des *Marmousets*. Pour des gens qui ont la prétention de jouer leurs têtes, l'épithète est humiliante. — Et Vintimille, que fait-il à l'heure qu'il est? — Une enquête a été ordonnée sur la mort de sa femme, et il est peut-être en ce moment chez M. le procureur au Châtelet.

M. de Richelieu disait vrai. A l'heure même où les deux gentilshommes tenaient cette conversation, le comte de Vintimille entrait dans le cabinet du procureur au Châtelet, près duquel il avait été mandé.

— Monsieur le procureur, dit Vintimille avec une hauteur et une fermeté qui surprirent le magistrat, j'ai peu de temps à vous sacrifier, vous m'obligerez donc de m'apprendre en peu de mots le motif pour lequel vous m'avez appelé ici. — Vous me voyez désolé, monsieur le comte, de la mission que j'ai à remplir aujourd'hui, répondit le procureur. Elle est pénible, mais je ne puis m'y soustraire. — Faites votre devoir, monsieur, je suis prêt à vous répondre. — Veuillez vous asseoir, monsieur le comte.

Vintimille s'assit, et le procureur se mit à consulter quelques notes éparses devant lui.

— Monsieur le comte, reprit le magistrat, ce matin à six heures, madame la comtesse de Vintimille a été trouvée morte dans sa chambre? — Je le sais, monsieur. — D'après les termes du rapport rédigé par les hommes de l'art appelés pour examiner le corps, il demeure évident que madame de Vintimille est morte par le poison. — Après? demanda Vintimille. — Maintenant, monsieur le comte, je vous engage à répondre avec franchise aux questions que je vais vous adresser. — Je n'ai rien à vous

cacher, monsieur, parlez. — Est-il vrai que vous ayez passé la nuit dernière dans la chambre de madame de Vintimille? — C'est vrai, monsieur. — Vous étiez seul avec madame la comtesse? — J'étais seul avec elle. — Quelle heure était-il quand vous l'avez quittée? — Deux heures sonnaient aux Tuileries. — Alors, c'est vous qui l'avez enfermée ? — Moi-même. — C'est vous qui avez arraché le cordon de la sonnette et fermé les volets? — C'est moi qui ai fait tout cela.

Le procureur était stupéfait.

— Reconnaissez-vous cette fiole pour vous appartenir? demanda-t-il en présentant au comte la fiole dont il avait versé le contenu dans le verre d'eau offert par lui à madame de Vintimille. — Cette fiole est bien à moi, dit Vintimille en l'examinant avec calme. — Comprenez-vous bien la gravité de toutes vos réponses? demanda le procureur au comble de la surprise. — Parfaitement, répondit Vintimille avec un sourire ironique. — Alors, monsieur le comte, je dois vous dire que de votre aveu même les charges les plus graves s'élèvent contre vous en cette occasion. Vous êtes accusé d'avoir empoisonné madame la comtesse de Vintimille, votre épouse. Q'avez-vous à répondre pour votre défense ? — Pour me défendre, il faudrait mentir, répondit Vintimille, et je suis trop gentilhomme pour cela. — Ainsi, monsieur le comte, s'écria le procureur, vous avouez... — Que j'ai empoisonné madame de Vintimille, ma femme, dit le comte les yeux fixés au plafond. — Et quelle est la cause qui a pu vous déterminer à un pareil crime? — Vous m'en demandez bien long, monsieur. — J'exerce mon droit, répondit le magistrat. — La cause, monsieur, vous la savez aussi bien que moi, j'en suis sûr; mais si ma honte vous est connue, vous ignorez tous les détails qui s'y rattachent. Ils sont curieux, je vous jure; mais je me réserve de les faire connaître le jour où je serai traduit devant mes juges, afin qu'ils retentissent aussi haut et aussi loin que mon déshonneur. On saura alors ce que c'est que la générosité et la grandeur d'âme de certains personnages, on appréciera à leur juste valeur l'austérité de quelques hauts magistrats et les grandes vertus du lieutenant de police, qui ont joué tous leur rôle dans cette affaire. Je dirai ensuite que si l'amant de madame

de Vintimille eût été mon égal, je me serais coupé la gorge avec lui, mais que n'ayant aucun moyen de me soustraire à la honte qu'on m'avait empreinte au front, j'ai pris le seul parti qui me restât d'échapper à l'excès de dégradation dont j'étais menacé..... j'ai empoisonné ma femme. Les juges pourront me condamner ensuite, monsieur le procureur, mais tous les hommes de cœur m'absoudront, et je vous laisse à deviner, à vous qui êtes un juge intelligent et probe, où seront les vrais coupables !

Le procureur demeura quelques instants enseveli dans ses réflexions, puis s'adressant à Vintimille :

— Monsieur le comte, lui dit-il, si l'on vous promettait de ne jamais vous inquiéter au sujet de ce..... triste événement, vous engageriez-vous, de votre côté, à ne révéler à qui que ce soit un seul mot de cette affaire ? — J'en prends l'engagement solennel. J'ai lavé la souillure imprimée à mon nom ; je suis quitte envers ma conscience et mon honneur : ma tâche est accomplie.

Le procureur sonna, la porte s'ouvrit aussitôt.

— Huissier, dit à haute voix le procureur, reconduisez M. le comte de Vintimille jusqu'à son carrosse.

M. de Vintimille se retira aussi calme et aussi fier qu'il était entré.

On fit, le lendemain, courir adroitement le bruit dans Paris que les médecins s'étaient grossièrement trompés, et que madame de Vintimille était morte naturellement dans son lit.

ÉPILOGUE.

En sortant de l'hôtel Vintimille, Marguerite conduisit Gaston dans la chambre où l'avait installée Laripalière et qu'elle habitait maintenant avec madame Michelan. La brave dame était sortie lorsque les deux jeunes gens entrèrent ; Gaston se jeta sur un fauteuil où il demeura quelques instants immobile et comme écrasé sous la secousse morale qu'il venait d'éprouver. Peu à peu, cependant, il se remit et à mesure que le calme se rétablissait

dans son esprit, il semblait ressentir un charme secret à contempler les objets qui l'entouraient. Cette chambre où tout respirait la candeur naïve et la pureté virginale de la jeune fille qui l'habitait, rappelait à sa pensée un monde de souvenirs pleins de charme et de douceur. Puis, ses regards s'arrêtèrent sur Marguerite, cette compagne de son enfance qu'il chérissait d'une affection si chaste, si profonde et si dévouée, et quand il se rappela la femme égoïste et corrompue pour laquelle il avait oublié cet ange d'innocence, il lui sembla que son esprit, longtemps plongé dans les ténèbres de la folie, retrouvait tout à coup son éclat et sa lucidité première.

Il prit Marguerite par la main, la fit asseoir près de lui et ils se mirent à causer du passé, s'arrêtant surtout aux circonstances qui se rattachaient à quelque gracieux souvenir d'enfance. Tout en répondant à ses questions, Marguerite contemplait Gaston les yeux humides de bonheur, à la fois surprise et ravie de retrouver en lui les mêmes sentiments qu'autrefois.

Il y eut un moment de silence, puis le jeune homme reprit avec un peu d'embarras :

— Chère Marguerite, me pardonnes-tu d'être resté si longtemps loin de toi? — Ne parlons plus de cela, Gaston, je l'ai déjà oublié... je ne veux jamais m'en souvenir. — Alors, Marguerite, veux-tu que nous reparlions d'un projet dont la pensée nous était bien chère à tous deux, et qui allait s'accomplir quand la folie s'empara de mon cerveau, quand je partis, fuyant le bonheur comme un insensé ?

Marguerite baissa les yeux et rougit tout à coup de joie et de pudeur.

— Marguerite ! chère Marguerite ! murmura le jeune homme d'une voix suppliante et passionnée, j'ai mérité de perdre ton amour en méconnaissant un trésor tel que toi, et pourtant, si tu pouvais lire dans mon cœur tout ce qu'il éprouve en ce moment de remords et de tendresse, si tu pouvais comprendre avec quelle terreur il attend l'arrêt qui va le jeter dans l'ivresse la plus profonde ou dans une éternelle désolation, alors, tu prendrais pitié de moi ; et loin de me condamner, tu me plaindrais d'avoir repoussé moi-même le bonheur ineffable que je pouvais goûter près de toi ; alors, chère et adorée Marguerite, tu

chasserais de ton souvenir la faute dont je me suis rendu coupable, et tu me laisserais l'espoir de voir se réaliser un jour les projets que nous avons nourris si longtemps et que j'ai détruits, misérable que j'étais ! ne comprenant pas que je quittais le ciel pour l'enfer, la fleur délicate et suave pour le fruit corrompu. Marguerite ! Marguerite ! dis-moi ce que tu veux faire de ma vie, dis-moi si elle doit se passer dans les larmes ou dans la joie !

La jeune fille demeura quelques instants encore immobile et silencieuse, puis détournant la tête, elle posa sa main dans celle de Gaston.

— Chère Marguerite ! s'écria le jeune homme avec transport, ton cœur n'est donc pas changé pour moi ? — Mon cœur a été troublé à la fois par les plus douces émotions et par les plus cruelles tortures, répondit la jeune fille en levant sur Gaston ses yeux bleus tout humides ; il s'est bercé dans la joie et débattu dans la souffrance ; mais, bonheur ou désespoir, ivresse ou affliction, tout lui est venu du même objet. — Cher ange adoré, dit Gaston en couvrant de larmes et de baisers les mains de Marguerite, que j'ai été cruel et combien vous redoublez les remords qui me déchirent !

Marguerite ne répondit pas, l'émotion l'étouffait.

Cette agitation se calma peu à peu, et ils se prirent à se contempler et à rêver comme autrefois, la main dans la main, le regard perdu dans le regard, et se disant, sans les comprendre, de ces mots sans suite qui jettent au cœur un trouble si délicieux. Puis, quand ils eurent épuisé toutes ces voluptés si pures et si profondes, Gaston demanda à Marguerite quel étrange hasard l'avait amenée chez madame de Vintimille à cette heure de la nuit, et comment elle avait échappé au pouvoir du sergent Laripalière.

Alors Marguerite raconta la ruse qu'avait employée le sergent pour la soustraire à un danger qui, avait-il dit, la menaçait dans son honneur.

— Quoi ! s'écria Gaston en proie à un trouble inexprimable, cet enlèvement était une feinte ! Laripalière était notre ami ? — Nous n'en avons pas et ne pouvons en avoir de meilleur au monde, Gaston. Écoute-moi jusqu'au bout et tu seras convaincu. — Parle ! parle ! s'écria Gaston le visage tout bouleversé.

Marguerite lui raconta alors que, ne voyant pas venir Laripalière au bout de huit jours, elle s'était décidée, ce terme écoulé, à ouvrir le paquet cacheté que lui avait confié le sergent et à en prendre connaissance ainsi qu'il le lui avait recommandé. — Ces papiers, écrits par Laripalière pendant le temps de son emprisonnement à la Bastille, contenaient l'histoire entière de sa vie. Elle y apprit que le sergent avait aimé jadis mademoiselle Pauline de Nesle, qu'il était parvenu à lui faire partager ses sentiments, et qu'un mariage secret avait uni la destinée de la noble demoiselle à celle de Jacques Vandeuil.

— Jacques Vandeuil ! s'écria Gaston, c'est le nom de cet oncle dont mon père me parlait si souvent, envers lequel il se disait engagé par un saint devoir, et qui est mort depuis bien longtemps, me disait-il. Tout le monde le croyait effectivement ; mais Jacques Vandeuil vivait toujours, si c'est vivre que d'être à jamais privé de la lumière du soleil. Mais à quoi bon te raconter ces détails, quand tu peux les lire sur le manuscrit tracé de la main même du malheureux captif ? Là tu apprendras comment ce pauvre homme fut enfin rendu à la liberté, par quel stratagème il put revenir visiter ceux qu'il regrettait, ceux qu'il aimait. Tu y verras enfin comment Jacques Vandeuil, pour échapper plus sûrement à de nouveaux périls, dut quitter son nom pour prendre celui de Laripalière.

— Laripalière ! Laripalière, mon oncle ! s'écria Gaston dont l'œil fixe semblait suivre une idée unique. — Ce n'est pas tout, Gaston ; par quelques lignes écrites depuis le moment où il avait recouvré la liberté, Laripalière m'apprenait que cette demoiselle de Nesle qu'il avait épousée secrètement, était devenue plus tard madame de Vintimille, qu'une enfant était née de leur union, et que cette enfant... — N'achève pas ! — Qu'as-tu, Gaston ? Pourquoi te détourner de moi ? — Oh ! malheureux ! malheureux ! s'écria Gaston avec l'accent du désespoir, je croyais l'avoir retrouvée et plus que jamais elle est perdue pour moi ! — Que veux-tu dire, Gaston ? demanda la jeune fille effrayée de ce cri de douleur. — Je veux dire, Marguerite, que je suis le plus infortuné des hommes, car je t'ai revue, je me suis pris à t'aimer de toute la puissance de mes souvenirs ; j'ai senti aux tressaillements de mon cœur que je ne pouvais plus vivre

que pour toi et près de toi ; et quand je me suis tout imprégné de cet amour, quand j'ai touché du doigt cette félicité suprême, une inexorable fatalité se pose entre nous et t'arrache de mes bras ! — Je ne te comprends pas, Gaston ; reviens à toi, mon ami, ta tête s'égare. — Ah ! plût à Dieu que je perdissse la raison, Marguerite, car alors je ne souffrirais plus, et vous ne pouvez pas comprendre l'angoisse qui me dévore. Adieu ! Marguerite, adieu ! nous ne serons jamais l'un à l'autre ; un obstacle insurmontable nous sépare pour toujours !... Marguerite ! ajouta le jeune homme avec un geste désespéré, ne me regarde plus, repousse-moi, car tu es la fille de Laripalière, l'enfant de Jacques Vandeuil, et j'ai tué ton père !...

Et, s'élançant brusquement vers la porte, il disparut à ses yeux. Marguerite demeura la bouche béante et les bras levés au ciel. Ce nouveau coup l'avait pétrifiée.

. . . .

En sortant, Gaston rencontra, sans attacher d'ailleurs à cet incident aucune importance, un gentilhomme enveloppé d'un manteau, qui, après avoir jeté sur lui un rapide coup d'œil, gravit lestement l'escalier et vint frapper à la porte de Maguerite.

La jeune fille se traîna presque évanouie vers la porte, l'ouvrit machinalement, et tendit tristement la main à celui qui la venait visiter.

Le nouveau venu demeura une heure environ avec elle, puis il se retira en lui promettant de revenir le lendemain dès le matin. Elle lui recommanda très-vivement d'être exact à l'heure indiquée; il répondit qu'à sept heures précises il serait chez elle, puis il s'éloigna.

Il était huit heures du matin, les boutiques s'ouvraient de toutes parts, lorsque Gaston entra dans le clos Saint-Jacques, pâle et abattu. A ses yeux rouges, à la fatigue que trahissait sa démarche, à la boue qui couvrait ses vêtements, on devinait qu'il avait passé la nuit à marcher. Arrivé à la porte de Marguerite, sa pâleur parut augmenter encore, et il hésita à frapper.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il, elle m'aime et nous

ne devons jamais nous revoir ; elle avait un père et je l'ai faite orpheline. Grâce à moi, grâce à cette passion fatale et honteuse, la voilà désormais et pour toujours seule au monde, sans ami, sans protecteur, sans affection.

Enfin il se décida à frapper.

Après quelques moments d'attente, la porte s'ouvrit et il se trouva en face de Marguerite. Il demeura frappé de surprise à son aspect. Il s'attendait à la voir dans les larmes, et Marguerite avait l'air fort calme ; en y regardant mieux cependant, peut-être eût-il découvert les traces d'une vive émotion sous cette apparence paisible, mais cette émotion prenait-elle sa source dans la douleur ou dans tout autre sentiment? c'est ce qu'il eût été difficile de dire.

— Est-ce que vous êtes seule, Marguerite? dit Gaston. Où est donc madame Michelan? — C'est l'heure où elle va faire les provisions, répondit Marguerite.

Puis, regardant plus attentivement Gaston :

— Vous êtes bien pâle et vous paraissez bien souffrant, dit-elle. — Marguerite, s'écria Gaston en se laissant tomber sur un siége avec un découragement profond, je vous ai dit hier que votre père était mort de ma main. J'ai cherché son corps, afin de lui donner une tombe; mais toutes mes démarches sont demeurées infructueuses : je n'ai rien découvert. Je pourrais peut-être atténuer à vos yeux l'horreur de mon crime, en vous disant comment j'y fus entraîné et quelle main perfide dirigea l'épée dont cette main frappa votre père ; mais à quoi bon ? votre malheur en serait-il moindre ? Non, je veux vous laisser le droit de me maudire pour tous les maux que je vous ai causés, à vous qui m'aimiez d'un amour si sincère, à vous près de qui j'eusse vécu si heureux ; mais ne me souhaitez pas de châtiment, Marguerite, car j'en porte un dans mon cœur auquel nulle torture ne saurait être comparée. Je vous aimais, j'étais aimé de vous, et j'ai creusé entre nous un abîme infranchissable... Ah ! Marguerite ! Marguerite ! c'est trop de douleur !

Il couvrit son visage de ses deux mains et se mit à sangloter.

— Je comprends et partage bien vivement votre afflic-

tion, lui dit Marguerite ; mais pourquoi vous abandonner ainsi au désespoir? Quand votre épée se croisait avec celle du sergent Laripalière, vous ignoriez alors que vous aviez affaire au père de Marguerite, et puis ne dites-vous pas qu'en le provoquant vous n'avez fait qu'obéir à une inspiration perfide et malveillante? Calmez donc votre douleur, Gaston ; le hasard seul a causé le malheur que vous vous reprochez si amèrement, et dont vous êtes plutôt victime que coupable.

Gaston regarda la jeune fille, tout stupéfait d'un pareil langage ; une résignation aussi calme, après un événement aussi fatal, lui paraissait inexplicable, ou plutôt il n'osait croire au sens qui ressortait clairement de cet inconcevable sang-froid. Quel sentiment assez fort, assez exclusif, assez puissant, avait pu consoler Marguerite, et de la mort de son père à l'heure même où ce malheur venait de lui être révélé, et de la pensée de vivre à jamais séparée de Gaston? Ce sentiment n'était que trop facile à deviner, et Gaston sentit les terreurs de la jalousie se joindre aux crises désespérantes auxquelles son cœur était en proie. De toutes les douleurs de l'âme, il n'en est pas qui donne à la pensée un stimulant plus vif et une activité plus pénétrance que la jalousie. Gaston se rappela tout à coup que la veille, en quittant Marguerite, il avait rencontré, sous le vestibule de la maison, un homme qui lui avait paru jeune malgré le manteau qui cachait son visage, et dont l'allure mystérieuse semblait trahir un amant aux aguets. Un autre incident, auquel il n'avait accordé alors aucune attention, lui revint aussi à la pensée : c'est que tout à l'heure il s'était écoulé un laps de temps bien long entre le moment où il avait frappé à la porte de Marguerite et celui où elle lui avait ouvert. Sous l'empire de ce doute, son regard s'attacha sur la jeune fille, si profond et si incisif qu'elle ne put le soutenir, et détourna la tête avec un embarras qui n'échappa point à Gaston.

— Mon ami, dit enfin Marguerite en reprenant subitement ce calme étrange qui avait éveillé la défiance de Gaston, que se passe-t-il donc en vous en ce moment, et pourquoi me regarder ainsi? — Je vous regarde, répondit Gaston avec une profonde amertume, parce que je ne puis m'empêcher d'admirer la fermeté d'âme qui vous

rend si forte contre les coups dont je me laisse accabler, parce que j'envie cette impassibilité stoïque qui vous laisse inaccessible au désespoir que jette dans mon âme la pensée d'une éternelle séparation. J'étais venu pour vous soutenir dans cette terrible épreuve, et c'est moi qui suis lâche et pusillanime ; j'étais venu pour vous consoler, et c'est moi, moi seul qui suis inconsolable. Oh ! vous devez me trouver bien faible et bien misérable, Marguerite ! — Non, ce n'est pas la faiblesse que je vous reproche, Gaston, répondit Marguerite d'une voix grave et ferme, c'est l'injustice et la défiance, car je devine le sentiment qui vous fait parler ainsi. — Peut-être ai-je tort, répondit Gaston, dont le visage s'anima tout à coup d'une expression de douleur et de colère, et pourtant, Marguerite, je crois que vous seriez embarrassée de m'expliquer le hasard qui apporte de pareils objets dans la chambre d'une jeune fille.

Et il lui montrait du doigt un manteau et un chapeau galonné jetés sur une chaise dans le coin le plus retiré de la chambre.

A cet aspect, Marguerite garda le silence, et ses traits exprimèrent la confusion et le désappointement.

— Marguerite, reprit Gaston avec une sombre mélancolie, j'ai tué un homme qui était mon parent et mon ami le plus sincère, j'ai foulé aux pieds l'affection sainte et sacrée qui contenait le bonheur de toute ma vie, j'ai vu votre amour qui devait être éternel se changer en indifférence du jour au lendemain ; je croyais que la mesure était comble, et qu'aucune épreuve ne m'avait été épargnée, et pourtant, Marguerite, vous m'avez prouvé qu'il était une douleur plus terrible et plus navrante que toutes celles dont saignait mon cœur ; cette douleur, c'est le mépris de celle qu'on aime.

A cette parole, Marguerite poussa un cri, et saisissant le bras de Gaston avec un geste plein d'énergie :

— Gaston ! Gaston ! qu'avez-vous dit là ? s'écria-t-elle. — Adieu ! lui dit Gaston en se dirigeant vers la porte.

Mais comme il allait sortir, la porte d'un cabinet s'ouvrit brusquement et un troisième personnage parut.

— M. de Saint-Réal ! s'écria Gaston avec un sentiment d'horreur inexprimable, j'aurais dû le deviner. Oh ! infamie ! infamie !

Le chevalier de Saint-Réal s'approcha de lui et lui adressant la parole avec calme et dignité :

— Monsieur Gaston, lui dit-il, vous êtes bien prompt à condamner et à mépriser ; est-ce là l'exemple que vous a donné Marguerite? Lorsqu'après lui avoir fait éprouver l'outrage le plus sanglant et la plus cruelle torture qu'on puisse infliger au cœur d'une femme, vous êtes revenu à elle, vous a-t-elle répondu par le mépris et l'insulte? Loin de là, pas un mot de reproche n'est sorti de ses lèvres, et pourtant vous étiez coupable, elle le savait, vous en faisiez l'aveu vous-même. Et vous, Gaston, sur la plus légère apparence, vous lui prodiguez le mépris! Allez, vous êtes indigne de son amour. — Une légère apparence, dites-vous? pouvez-vous nier que vous n'aimiez Marguerite? — Pourquoi le nierais-je? Oui, j'aime Marguerite, et si je ne l'eusse pas aimée, qui donc eût sauvé son honneur du piége infâme que lui avait tendu cette courtisane habile qu'on appelait madame de Vintimille? Est-ce vous, vous qui vous faisiez gloire de risquer vos jours pour le triomphe de cette indigne favorite? Tandis que vous étiez aux pieds de cette femme, moi je veillais sur Marguerite et la ramenais chez elle pure et intacte. — Je veux croire à l'honnêteté de vos intentions, monsieur le chevalier, reprit Gaston; mais vous avouerez cependant que j'ai lieu de m'étonner de votre présence chez Marguerite à une pareille heure. — J'admets cela, dit Saint-Réal; mais supposons que Marguerite, touchée de l'affection profonde que je lui ai toujours témoignée sans en espérer aucun retour, et reconnaissant l'impossibilité de jamais vous appartenir, ait consenti à m'accorder sa main, hésiteriez-vous à l'approuver? Ne seriez-vous pas le premier au contraire à lui conseiller le seul parti qu'elle ait à prendre dans la position que vous lui avez faite? le seul qui lui assure un appui et une protection, c'est-à-dire tout ce que vous lui avez ravi? Répondez, monsieur, répondez!

Le jeune homme garda longtemps le silence, en proie à une émotion violente. Enfin, faisant un effort sur lui-même, il présenta sa main ouverte au chevalier, et lui dit d'une voix altérée :

— Vous êtes plus digne que moi de l'obtenir, monsieur de Saint-Réal, le ciel est juste.

En ce moment, Marguerite jeta un regard suppliant à Saint-Réal qui feignit de ne pas le voir.

— Et maintenant, reprit le chevalier en pressant avec effusion la main de son rival, je vais vous dire ce que je suis venu faire chez Marguerite, et j'espère obtenir votre approbation. Vous avez passé toute la nuit à la recherche d'un indice qui pût vous mettre sur la trace de l'infortuné Laripalière, vous venez de le dire à Marguerite.. — Oui, monsieur le chevalier, et puisque vous avez tout entendu, vous savez que toutes mes démarches sont demeurées sans résultat. — Il était impossible qu'il en fût autrement, car une heure après le duel qui fut si funeste à votre adversaire, un homme passant sur le quai, heurta son cadavre, le fit transporter chez lui et appela aussitôt un médecin afin de savoir si la vie s'était entièrement retirée de ce corps, dont le sang coulait à flots.... — Et quelle fut sa réponse? demanda Gaston du ton d'un homme qui sait d'avance à quoi s'en tenir. — Tournez-vous vers ce cabinet qui fait face à celui où j'étais caché tout à l'heure, dit le chevalier... ma réponse est là.

Gaston se retourna brusquement, et alors il demeura immobile et comme frappé de la foudre ; un homme sortait de ce cabinet, et cet homme, c'était Laripalière en personne, qui venait à lui le sourire aux lèvres et la main tendue.

Dire la joie qui saisit Gaston à ce spectacle serait impossible. C'était la consolation suprême qui descendait du ciel sur lui ; c'était le calme de sa conscience, le repos de sa vie assuré pour toujours. Ce remords, qui depuis sa fatale rencontre avec Laripalière, lui tenaillait le cœur, se dissipait enfin comme un nuage sous le bienfaisant rayon du soleil. Il commençait à croire, à espérer, à vivre. Il riait, et des pleurs brillaient dans ses yeux ; il voulait parler, et les mots venaient mourir sur sa bouche... Saint-Réal cependant et Laripalière l'encourageaient du geste et du regard.

Ainsi donc, ce n'était pas un rêve, tout ce qui l'environnait était bien réel..... c'était le bonheur, c'était l'avenir !

— Laripalière ! murmura enfin Gaston en lui posant la main sur la poitrine comme pour s'assurer qu'il n'était pas la dupe d'un songe. — Mieux que cela, répondit

le sergent... Jacques Vandeuil, ton oncle, et même quelque chose de plus si tu veux, mais cela te regarde.

La réponse de Gaston fut un torrent de larmes, à travers lequel l'expression de sa joie put à peine se faire jour.

Il tenait Laripalière étroitement embrassé, et l'émotion de celui-ci fut grande lorsqu'il sentit en même temps la tête de Marguerite se poser doucement sur son épaule.... Il était donc redevenu père, et cette fois, au lieu d'un, c'étaient deux enfants que le ciel généreux venait de rendre à son amour.

Pendant les jours suivants, la cour fut en proie à une consternation profonde. Louis XV était cruellement éprouvé par l'affreuse mort de la comtesse de Vintimille, à laquelle il portait une véritable affection. Du cœur du roi, le deuil passa sur le visage de ceux qui l'entouraient.

Dans le premier moment, on soupçonna tout le monde, malgré les déclarations publiques qui tendaient à faire croire qu'une fièvre violente avait emporté la favorite. Les ennemis les plus acharnés du cardinal ne craignaient pas de le prendre pour but de leurs accusations. Mais le front qu'opposait Fleury à ces insinuations perfides fut si radieux, si calme, que ces murmures ne tardèrent pas à s'affaiblir et à s'éteindre, couvrant ainsi de honte et de confusion ceux-là même qui y avaient eu recours.

Trop de tristes souvenirs, trop d'images lugubres assiégeaient Laripalière au milieu de ce pays ingrat qui n'avait su répondre aux généreuses aspirations de sa jeunesse que par le découragement, la captivité et le malheur sous toutes ses formes. L'étoile du repos venait, à la vérité, de poindre pour lui... Mais pouvait-il rester à Paris sans redouter quelque suite fâcheuse de ses étranges relations avec M. Hérault, sans craindre peut-être de retomber sous le coup d'un ombrageux arbitraire? Saint-Réal fut d'avis que Laripalière devait quitter la France et emmener avec lui madame Michelan, Marguerite et Gaston.

Laripalière suivit ce conseil et alla effectivement s'établir avec ceux qui lui étaient chers dans un village de Suisse, après avoir toutefois réalisé le petit héritage du

vieux Robert et en avoir employé une partie à rembourser intégralement M. le lieutenant de police des avances qu'il lui avait faites pour le payer d'un service purement imaginaire.

Lorsque M. Hérault reçut cette somme dans une cassette hermétiquement close, l'ex-sergent aux gardes-françaises, ou plutôt Jacques Vandeuil, avait déjà passé la frontière.

Les fêtes recommencèrent quelque temps après à Versailles, et on parla du raccommodement du roi avec la comtese de Mailly. Mais cette recrudescence de tendresse n'avait rien de solide, s'il fallait en croire M. de Richelieu, lequel prophétisait déjà tout haut la prochaine faveur de madame la marquise de La Tournelle, cette dernière fille de la maison de Nesle, qui devait, plus tard, sous le titre de duchesse de Châteauroux, régner sans partage sur l'esprit de Louis XV et exercer sur son siècle une influence dont les effets glorieux méritent d'être particulièrement racontés.

La mort de madame de Vintimille fut en quelque sorte l'occasion d'une trêve dont le cardinal de Fleury profita pour consolider son pouvoir. De Gesvres et ses amis furent éloignés, et Richelieu devint l'astre vers lequel se tournèrent toutes les ambitions, toutes les espérances. C'était le seigneur riche, spirituel et joyeux par excellence. Louis XV avait besoin de distraction et se livra à lui tout entier.

Tant d'éclat et de gaieté ne pouvait qu'assombrir le caractère du chevalier de Saint-Réal, devenu, depuis quelque temps, plus triste et plus rêveur que jamais... On ne le revit plus à la cour.

FIN.



Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

